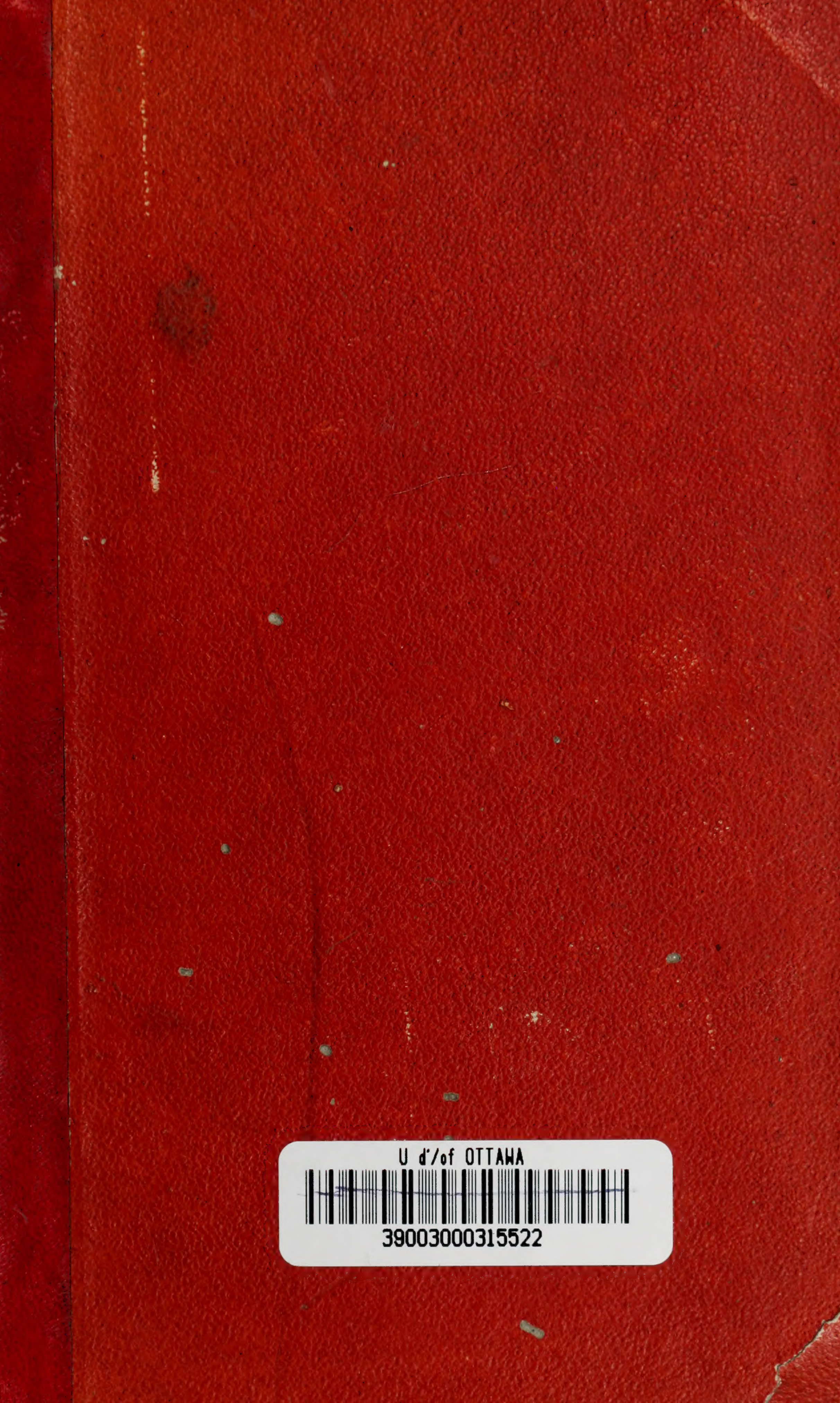


LETTRES
SUR BOSSUET

PARIS.—IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS
QUAI DES AUGUSTINS, 55, PRÈS LE PONT NEUF.

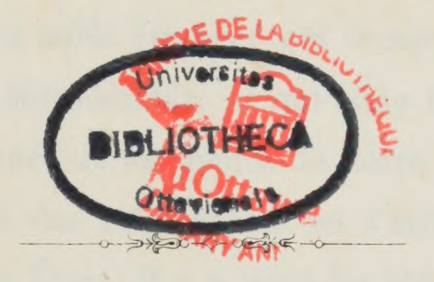
LETTRES

SUR

BOSSUET

A UN HOMME D'ÉTAT

PAR M. POUJOULAT



PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU BAC, 50.

1854





AVANT-PROPOS

Les lettres dont se compose ce volume ont été adressées à un noble étranger qui occupe en Europe une position considérable, et qui aime la littérature française et surtout les génies de notre XVIIe siècle. Le commerce des intelligences ne s'arrête pas aux frontières des États ; il y a pour les idées une république universelle où l'on ne connaît plus ni diversité de peuples ni diversité d'intérêts, et qui se gouverne uniquement par la vérité, le savoir et le bon goût. Ces relations des esprits, malgré la longueur des distances et les différences de patrie, ne sont pas une des moindres merveilles de la civilisation ; la France, avec sa langue européenne, se plaît dans les libres échanges

*

d'idées et de jugements. Au XVIII[e] siècle, ces expansions ont profité à l'empire du mal ; elles aideront au bien dans le temps présent, car le mouvement de notre âge est un noble effort de reconstruction. Le public n'était entré pour rien dans l'idée première de ces lettres sur Bossuet ; elles répondaient à la curiosité bienveillante d'un esprit élevé ; l'étendue qu'elles ont prise a été l'œuvre même du sujet ; les grandes études ont d'irrésistibles entraînements, et quand l'amitié elle-même y a sa part, comment chercher à s'y dérober ? L'auteur ne s'attendait pas à voir ces Lettres sortir sitôt de la paisible obscurité du portefeuille ; on lui a répété de près et de loin que beaucoup de gens se trouvaient à l'égard de Bossuet dans la même situation que l'homme distingué à qui les lettres sont adressées, et que leur publication pouvait être de quelque utilité à d'autres. Si un peu de bien doit naître de la lecture de ces pages accumulées dans l'espace de quinze mois, je n'ai pas le droit d'en différer d'un seul jour l'impression.

Cet ouvrage (il faut bien lui donner ce nom, puisque ces lettres sont devenues quelque chose comme un

livre), cet ouvrage, dis-je, n'est pas une histoire du grand évêque de Meaux ; M. de Bausset l'a écrite ; il y aurait place encore pour la patiente et habile érudition, éprise des détails ; mais la tâche que je me suis proposée n'a été en aucune manière celle d'historien ou de biographe. Je n'ai pas songé à suivre une vie ; j'ai voulu faire connaître un génie, une âme, un caractère ; je me suis efforcé de rendre Bossuet familier à un homme du monde, non pas le Bossuet de telle œuvre ou de telle question, mais Bossuet tout entier. Les gens les moins studieux ont lu quelque chose de ce grand homme, mais je doute qu'il se trouve en France et en Europe vingt personnes qui l'aient tout lu. On lui donne une place d'honneur dans la bibliothèque, on l'ouvre à certains endroits, on le consulte, on relit des pages qui ne lassent pas l'admiration ; on ne va ni en deçà ni au delà ; certaines limites ne sont pas franchies, certaines habitudes l'emportent. Un culte est voué à ce vaste génie ; il a suffi du *Discours sur l'histoire universelle*, des *Oraisons funèbres* ou de toute autre production pour allumer au cœur le feu de l'enthousiasme ; on hésite devant le reste,

l'admiration passe à l'état de foi ; on adore toujours, mais c'est le *dieu inconnu :* mon dessein est d'en montrer davantage. La forme épistolaire autorise des libertés dont j'aurais eu tort de ne pas profiter, les lettres sur Bossuet étaient une conversation sans mesure ; je m'abandonnais à ce qui naissait dans mon esprit à chaque question. On verra de temps en temps des réponses à des observations, à des doutes qui m'étaient adressés. La grande place que Bossuet occupe dans son époque vous rapproche de tout ce que le XVII[e] siècle a de plus attachant : pourquoi me serais-je défendu contre les attraits d'une telle étude?

Dieu n'a besoin de personne, mais il lui plaît d'honorer l'homme en le faisant servir à l'exécution de ses plans sur le monde. Les vrais grands hommes naissent pour l'accomplissement immédiat d'une œuvre qui leur est montrée du doigt, et aussi pour le besoin général des temps. L'action de leur génie, qui jamais ne cesse, se fait plus sentir à certaines époques auxquelles elle répond mieux. Bossuet est surtout l'homme de l'âge où nous sommes, parce que

cet âge a besoin qu'on le ramène aux fortes doctrines, au goût des sublimes choses, à l'idée de l'autorité. Bossuet, le docteur et le prophète de la Providence, nous devient présent à la pensée au milieu de cet enchaînement d'événements et de cette succession de coups rapides par lesquels la Providence marche à ses fins. Il a tout crédit pour amener les intelligences à plier devant le christianisme; il est un guide sûr, un puissant ami pour seconder le retour religieux qui est commencé parmi les nations voisines, séparées de l'Église catholique, leur ancienne mère.

Ces lettres ont été écrites dans la solitude, pendant que j'écoutais moins les hommes que les *hêtres* et les *chênes,* avec lesquels on *apprend beaucoup,* selon le mot de saint Bernard. Je dois à ce travail de douces heures, car l'étude assidue d'un beau génie, mêlée aux images de la nature, au silence de la vie, finit par vous créer je ne sais quel monde ineffable où plus rien ne vous trouble, où l'esprit trouve des félicités dont le secret est plus haut que la terre : ce sont des joies que nulle puissance ne peut atteindre,

que nulle révolution ne peut ravir; elles tiennent à Dieu même, à la vérité, à l'immortelle grandeur de l'âme humaine. Puisse le lecteur sentir quelque chose de ces douceurs secrètes!

Avril 1854.

POUJOULAT.

LETTRES
SUR BOSSUET

LETTRE I

Les Sermons de Bossuet.—Les Oraisons funèbres.

L'été dernier, à Vienne, dans une de ces causeries où tant de choses passaient devant nous, le nom de Bossuet fut prononcé, et comme j'entrais un peu avant dans l'appréciation de ce grand homme, vous m'avouâtes, vous, si fervent ami des livres, que vous n'aviez lu de Bossuet que ce que tout le monde en a lu, que ses œuvres vous avaient toujours un peu effrayé, et que vous vous étiez tenu à distance. Vous m'exprimâtes alors le désir de faire plus ample connaissance avec notre grand évêque de Meaux, et, pour vous faciliter l'étude de tant de beaux travaux, je vous promis de vous adresser quelques lettres. Le temps m'a manqué jusqu'à ce jour ; Bossuet est d'ailleurs un terrible génie qui ne se laisse pas aisément aborder.

Si j'avais un livre à faire sur ce sujet, la besogne me paraîtrait moins difficile ; mais je veux être court, et la tâche exige plus d'effort. Ce qui me la rendra douce et légère, c'est l'idée que je parle à un très-aimable et très-indulgent esprit, à une pénétrante intelligence qui devinera ce que j'aurai fait entrevoir à peine, et qui achèvera les choses commencées. Je reprendrai donc, dès aujourd'hui, mes conversations avec vous, tout comme si j'étais dans votre cabinet, à Vienne.

C'est de Bossuet orateur que nous nous occuperons aujourd'hui.

Je suppose que vous avez dans votre bibliothèque les œuvres de Bossuet, l'édition de Versailles ou l'édition de Besançon, plus récente, plus complète, et qui tient moins de place. C'est l'édition que j'ai, que vous avez peut-être ou que vous aurez. Vous ouvrez le premier volume, ce sont des sermons; le second volume, encore des sermons. Vous pourriez être tenté de passer outre et de fermer les deux volumes. Vous feriez mal ; vous vous priveriez de trésors de génie. Peu de gens ont lu les sermons de Bossuet; pourquoi ? C'est d'abord parce que d'habitude on lit peu les sermons; ensuite parce que Bossuet parle une langue pour laquelle il faut un certain sérieux d'intelligence que tout le monde n'a pas. Massillon, avec l'harmonieuse élégance de son style, charmera le premier venu ; personne ne bâtit mieux un sermon que Bourdaloue ; on est toujours disposé à admirer la magnifique ordonnance de son œuvre,

la force de sa pensée et sa puissance démonstrative. Ne cherchez dans Bossuet ni les délicates préoccupations de la forme, ni les soins d'une savante architecture ; il ne travaille pas à donner une expression brillante à ses idées à mesure qu'elles arrivent ; ses idées naissent toutes vêtues, et vont d'elles-mêmes à leur place ; le vêtement est toujours simple, souvent superbe, parfois réduit en quelque sorte à des lambeaux. Ce vêtement naturel de la pensée de Bossuet, c'est son style ; je ne dirai pas qu'il l'a inventé : il ne songeait pas à inventer un style ; mais je dirai que cette langue n'appartient qu'à lui. C'est une langue forte, claire et précise, pleine d'effets soudains qui vous étonnent, une langue constamment grave, douée d'une vigueur qui jamais ne la quitte ; elle n'a pas le poli de l'acier, mais la puissance du fer qui creuse et va au plus profond. On ne doit pas s'armer de la loupe académique pour lire un sermon de Bossuet ; on doit s'armer uniquement de son intelligence. Aussi la Harpe, ce critique presque toujours si excellent, a-t-il commis une grande erreur de jugement lorsqu'il a écrit ces mots : *Bossuet est médiocre dans ses sermons.* Comment la Harpe, qui admirait tant l'évêque de Meaux, n'a-t-il pas compris que Bossuet ne pouvait jamais être médiocre? Cet étonnant esprit, à quelque sujet qu'il s'applique, est toujours lui-même; et quand on lui reproche les *négligences de son style*, c'est comme si on reprochait à l'oiseau, roi des airs, de ne pas s'inquiéter de

la terre au moment où il déploie ses ailes dans les hauteurs des cieux !

L'abbé Maury, qui en 1771 avait moins bien réussi que la Harpe dans l'éloge de Fénelon, proposé par l'Académie française pour prix d'éloquence, a beaucoup mieux jugé que lui les sermons de Bossuet. Il avait vingt-six ans à peine et remplissait à Lombez les fonctions de vicaire général auprès d'un évêque héritier du nom de Fénelon, lorsqu'il fit imprimer à Avignon des *Réflexions sur les sermons nouveaux de M. Bossuet;* ces pensées s'étaient d'abord produites sous la forme d'une lettre adressée à un ami. Le bénédictin Déforis leur refusa, fort à tort, une place en tête de son édition des sermons de l'évêque de Meaux. Les pages de Maury sont du meilleur style et abondent en expressions vives; on y sent le cœur d'un jeune homme battre d'admiration, et on y sent aussi un esprit élevé qui sait ce que c'est que le génie et ne se trompe pas sur ses beautés. Ce jeune ecclésiastique, écrivant du fond de la Gascogne, proclame ce qu'il y a d'incomparable dans les sermons de Bossuet. « Dès son exorde, « dès sa première phrase, vous voyez, dit-il, son gé- « nie en action. » Il y a des gens qui reprochaient à l'évêque de Meaux ses inégalités et ses chutes. Maury leur répond que l'inégalité est le propre même du génie, que ne tombe pas qui veut, et que *celui qui veut être toujours sublime ne l'est jamais.* En parlant des divisions du discours en usage au XVIIe siècle,

Maury dit que Bossuet paya ce tribut au goût de son temps ; il lui prête en cela une *prétention au bel esprit* qu'il a raison de trouver *fort extraordinaire* dans un tel homme ; c'est le seul endroit des *Réflexions* de Maury qu'il aurait fallu effacer.

Je ne vous demande pas de lire les sermons de Bossuet de suite ; je ne vous propose que de vous acheminer peu à peu vers ces richesses sévères dont votre esprit droit et ferme finira par être très-épris ; je vous invite seulement à prendre de temps en temps un sermon de Bossuet, n'importe lequel, comme vous prendriez un chapitre de Pascal ou de la Bruyère; vous vous y attacherez comme à de profondes études de Dieu, de notre destinée sur la terre, comme aux peintures les plus vraies de l'âme humaine. Cherchez le troisième sermon pour la fête de tous les saints, prêché devant le roi. Il s'agit du ciel où l'âme immortelle ne *sera plus sujette à l'erreur, ni à la douleur, ni à l'inquiétude.* C'est la reproduction d'une pensée de saint Augustin : « Pour être heureux, disait l'évêque d'Hippone, il faut être dans la vérité, ne pas souffrir et ne pas craindre. » Il ajoutait que ces conditions ne pouvaient pas s'accomplir sur la terre, mais seulement dans la vie future.

Bossuet nous montre l'homme assiégé de tous côtés par l'opinion ou par l'erreur, ne sachant que faire ni où se tourner, se défiant des autres et n'osant croire ses propres lumières. « A peine crois-je voir ce que je

« vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent « ma raison fautive! Ah! s'écrie l'orateur, j'ai trouvé « un remède pour me garantir de l'erreur: je suspen- « drai mon esprit; et, retenant en arrêt sa mobilité indis- « crète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est « pas permis de connoître au vrai les choses. Mais, « ô Dieu! quelle faiblesse et quelle misère! de crainte « de tomber, je n'ose sortir de ma place ni me remuer. « Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être « contraint de se plonger dans l'incertitude et de dé- « sespérer de la vérité! » Ne concluez pas de tout ceci que Bossuet compte pour rien la raison; il ne fait que proclamer l'insuffisance des lumières naturelles. Il lève alors les yeux vers ce soleil qui n'aura pas de couchant, vers cette pleine vérité promise aux amis de Dieu, vérité éternelle avec laquelle on ne sera « jamais « déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, « jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu « ni préoccupé. » Les citoyens de la céleste patrie seront des dieux, parce qu'ils demeureront à jamais affranchis de l'erreur comme de la mort : la vérité ne nous apparaît ici-bas que par faibles rayons.

Et la souffrance manque-t-elle à ce monde?

Quel esprit tant soit peu solide serait satisfait *de cette petite goutte de joie* restée sur la terre depuis la chute primitive? « Philosophons un peu, dit Bossuet, « sur la nature des joies du monde; » il reconnaît que ceux qui se réjouissent, se réjouissent dans les

choses vaines et mettent leur félicité dans des songes. « Le sage rit *en tremblant*, comme disoit l'Ecclésias- « tique. » Il n'y a de joie digne de ce nom que celle qui est fondée sur la vérité ; *gaudium de veritate*, selon le mot de saint Augustin. Les enchantements de ce monde ont un cruel réveil ; *velut somnium surgentium*, disait le divin psalmiste.

Et le repos, cette troisième condition pour le bonheur, le monde le donne-t-il? « Quand il a plu à « Dieu, dit Bossuet, de sanctifier le septième jour et « d'y établir son repos, il a voulu nous faire com- « prendre qu'après la continuelle action par laquelle « il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un « dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, « dans lequel il se reposera avec ses élus. Tel est le « sabbat mystérieux.... L'Éternel médite des choses « éternelles, et tout l'ordre de ses conseils, par « diverses révolutions et par divers changements, se « doit enfin terminer à un état immuable.... Nul fon- « dement sur la terre. Nous pensons nous reposer, et « cependant le temps nous enlève, et nous sommes la « proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, « et vous verrez tout en mouvement autour de vous. « Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes « nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout « ensemble, parce que la figure de ce monde passe ; « et si nous ne sentons pas toujours cette violente « agitation, c'est que nous sommes emportés avec

« tout le reste par une même rapidité. Où donc est la
« solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion,
« cité éternelle *dont Dieu est l'architecte et le fonda-*
« *teur!* »

Tous les hommes, dans les variétés de leurs destinées, aspirent au repos et ne le trouvent pas. Dans l'inconstance des choses humaines, au milieu des flots changeants des cours, on se ménage secrètement un lieu de retraite pour l'avenir; mais la fortune vous trompe; vous pensez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. « Les malheurs nous assaillent
« et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir
« être prévus et arrêtés de toutes parts.... Où trouve-
« rez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés; le
« déluge a inondé toute la terre; les maux en couvrent
« toute la surface, et vous ne trouverez pas même où
« mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de
« sortir de toute l'enceinte du monde. » Il y a une partie de nous-même sur laquelle la fortune n'a aucun droit, c'est notre âme; démêlons du milieu du monde cette partie immortelle, et jetons au ciel notre espérance, laquelle nous servira comme d'une ancre ferme et assurée; ce sont les expressions de saint Paul.

« Mais, poursuit Bossuet, pour espérer, il faut
« croire, et c'est ce qu'on nous dit tous les jours:
« donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi
« de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime
« pour une si belle espérance. Eh quoi! homme,

« pouvez-vous penser que tout soit corps et matière
« en nous? Quoi! tout meurt, tout est enterré! le
« cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en
« vous qui soit au-dessus! Je le vois bien, votre esprit
« est infatué de tant de belles sentences, écrites si
« éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne,
« je le nomme, vous a débitées; qui préfèrent les ani-
« maux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur
« nature simple et sans fard, c'est ainsi qu'on parle,
« à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-
« moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de
« l'homme qui s'imagine être quelque chose, comp-
« terez-vous encore pour rien de connoître Dieu? Con-
« noître une première nature, adorer son éternité,
« admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'aban-
« donner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce
« rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints,
« dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mé-
« moire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y
« a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui
« aient connu droitement les devoirs de l'homme?
« Plutôt ne croyez-vous pas que si une partie de
« nous-même tient à la nature sensible, celle qui
« connoît et qui aime Dieu, qui conséquemment est
« semblable à lui, puisque lui-même se connoît et
« s'aime, dépend nécessairement de plus hauts prin-
« cipes? Et donc, que les éléments nous redemandent
« tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse

« aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa
« ressemblance? Périssent toutes les pensées que nous
« avons données aux choses mortelles, mais que ce
« qui étoit né capable de Dieu soit immortel comme
« lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renon-
« cez à la vie future que parce que vous craignez les
« justes supplices, n'espérez plus au néant; non,
« non, n'y espérez plus; voulez-le, ne le voulez pas,
« votre éternité vous est assurée. Entendez-vous ces
« vérités? qu'avez-vous à leur opposer? les croyez-
« vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de
« vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il
« vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles qui ne
« changent ni pour vos murmures, ni pour vos bons
« mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui
« plaira, ce que vous refusez maintenant de croire.
« Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et
« intrépide, en hasardant tous les jours votre éter-
« nité. »

J'ai voulu transcrire en entier ce dernier morceau, à cause de son mouvement et de sa force. Vous aurez vu un style dont le modèle ne s'était rencontré nulle part, une éloquence toute d'une pièce et qui ne vous laisse pas respirer, une éloquence puissante sans effort et prompte comme la foudre. Dans la première partie de ce discours, Bossuet a une façon de se montrer terrible envers la raison humaine, qui fait souvenir de Pascal; il a coutume de ne pas ménager l'homme

qui croit follement pouvoir se suffire à lui-même, et c'est peut-être en écoutant un de ces discours où le jeune Bossuet, prédicateur à la cour ou à Paris, renversait l'orgueil humain, que Pascal sentit redoubler dans son génie un amer dédain pour les vaines présomptions d'ici-bas!

Il n'y a pas un sermon de Bossuet qui ne renferme quelque chose de frappant à retenir. Les grandes idées y fourmillent; on trouve dans chaque sermon de quoi en faire plusieurs. Bossuet remue ses auditeurs gens du monde, par des observations profondes de moraliste et de philosophe; c'est par le tableau de nos faiblesses, de nos inutilités, de nos mécomptes et de nos débris incessants, qu'il force les pauvres mortels à monter vers les choses éternelles. Lorsque j'ouvre les sermons de Bossuet, je lis toujours à la page qui me tombe sous les yeux : il est bien rare que les lignes où je m'arrête ne me fassent pas penser. Personne peut-être n'a surpassé Bossuet en théologie, et certes, dans ses sermons, il ne ménage pas l'entendement humain, et se plaît à l'abattre aux pieds des mystères chrétiens; mais on y entend bien moins le théologien que l'homme qui parle à l'homme : c'est ce qui rend ses discours si attachants.

Je note en passant ces lignes tirées d'un sermon sur la résurrection dernière :

« Ainsi, Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi par son esprit saint, que

« l'Écriture appelle son doigt, et en étant déjà en
« possession, ô chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en
« quelque endroit de l'univers que la corruption te
« jette et te cache, tu demeures toujours sous la main
« de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sé-
« pulcre commun de tous les mortels, en quelque
« sombre retraite que tu aies englouti, dispersé, recélé
« nos corps, tu les rendras tout entiers ; et plutôt le
« ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos
« cheveux périsse ; parce que Dieu en étant le maître,
« nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son
« ouvrage. » Quel langage et quelle grandeur !

Dans un sermon sur la nécessité de travailler à son salut, je lis ceci sur la justice de Dieu, patiente et inévitable : « Comme un roi qui sent son trône affermi
« et sa puissance établie, apprend qu'il se machine
« dans son État des pratiques contre son service, de
« secrets desseins de révolte (car il est mal aisé de
« tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille) ;
« il pourroit étouffer dans sa naissance cette cabale
« découverte ; mais, assuré de lui-même et de sa
« propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où
« iront les téméraires complots de ses sujets infidèles,
« et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce
« qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu
« de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu
« tout-puissant qui, du centre de son éternité, déve-
« loppe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispen-

« sateur des temps, a fait la destination de tous les
« moments devant l'origine des choses, n'a rien à
« précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont
« les conseils sont dominés par la rapidité des occa-
« sions et emportés par la fortune. Il n'en est pas
« ainsi du Tout-Puissant. Les pécheurs sont sous ses
« yeux et sous sa main ; il sait le temps qu'il leur a
« donné pour se repentir, et celui où il les attend pour
« les confondre, » etc.

Bossuet parle comme s'il avait été admis dans les conseils de Dieu ; il tire le voile qui nous dérobait la vue de l'éternelle majesté : on sent ce frisson qu'on éprouve en présence des choses divines : saisi d'une terreur mystérieuse, je dis avec Job : « Un petit souffle a passé devant moi. »

Je tourne la page dans le même sermon, et je lis :
« Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours
« nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne
« desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui
« n'a plus de glands ni de feuilles : il a la mort dans
« son sein et dans la racine ; il n'en est pas moins
« ferme sur son tronc ; il n'en étend pas moins ses
« vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci,
« voilà ton image ! Bois aride, Dieu n'a pas encore
« frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut
« pour te jeter dans le feu, mais il a retiré l'esprit de
« vie. »

Le sermon *sur Jésus-Christ comme objet de scandale*

me fait comprendre le sens divin des mystères chrétiens. L'orgueil est la blessure mortelle de l'homme qui a pris ses lumières pour conduire sa raison et ses inclinations pour régler sa volonté. La raison et la volonté ne seront guéries que par leur propre humiliation. Je soumets ma volonté à Dieu quand j'embrasse les choses parce qu'il les veut; je lui soumets mon entendement quand je les crois parce qu'il les dit. Il n'y a de sacrifice parfait que dans l'accomplissement des choses pénibles et dans la foi aux choses incroyables. « Ainsi, dit Bossuet, nous détruisons devant lui « tout ce que nous sommes, afin que tout soit réparé « de sa main. C'est pourquoi il étoit à propos, pour « rétablir la raison humaine par l'humilité, que les « vérités de Jésus fussent incroyables. »

Ailleurs, dans le sermon sur la divinité de la religion, Bossuet, voulant montrer que Jésus-Christ a fondé son Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu, fait remarquer qu'au milieu de nos erreurs, nous avons besoin, non pas d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente, trop incertaine; ce qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite ; il est donc nécessaire d'en croire quelqu'un ; le chrétien n'a rien à chercher parce qu'il trouve tout dans la foi; son Dieu l'a mené dès le premier pas à la

certitude. La vérité chrétienne, venue sur la terre comme une étrangère et une inconnue, a eu, contre elle, pendant quatre cents ans, le monde entier et n'a pas mendié de secours humain. C'était le conseil de Dieu et la destinée de la vérité qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre. « Quand Dieu, dit « Bossuet, a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au « comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les « appeler : et *nunc reges*, (venez) *rois maintenant*. « L'établissement de la vérité ne relève point de leur « sceptre ; et si Jésus-Christ les a établis défenseurs « de son Évangile, il l'a fait par honneur et non par « besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour con- « sacrer leur puissance. »

Ainsi Bossuet proclamait devant Louis XIV l'indépendance de la vérité et la puissance qui lui a été donnée de se soutenir d'elle-même ; c'est devant *le plus roi entre les rois* que Bossuet disait que lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend, et que lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége. La vérité se sert des hommes : elle n'en dépend pas.

En feuilletant le sermon *sur la véritable conversion*, je rencontre cette pensée si simple et si profonde : « Le grand malheur de la vie humaine, c'est que nul « ne se contente d'être insensé seulement pour soi, « mais veut faire passer sa folie aux autres. »

Dans le sermon *sur l'honneur*, l'âme humaine nous

apparaît comme épuisée par la perte de Dieu ; réduite à son propre fonds, elle ne possède plus rien : elle est la captive et non point la souveraine des biens qu'elle croit posséder. Mais le cœur de l'homme, dans sa pauvreté et sa bassesse, garde l'impression de sa destination première et cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. « L'homme, pauvre et indigent au dedans, « dit Bossuet, tâche de s'enrichir et de s'agrandir « comme il peut ; et comme il ne lui est pas possible « de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, « il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense « qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler « ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, « tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même « avec son train qu'il augmente, avec ses appartements « qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi « à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne « le contient plus ; et sa fortune enfermant en soi tant « de fortunes particulières, il ne peut plus se compter « pour un seul homme.

« Et en effet, pensez-vous, messieurs, que cette « femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en « elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance « mais qui traîne sur elle en ses ornements la substance « d'une infinité de familles ; qui porte, dit Tertullien, « en un petit fil autour de son cou des patrimoines « entiers : *saltus et insulas tenera cervix circumfert;* « et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps

« toutes les inventions de l'art et toutes les richesses
« de la nature ? Ainsi l'homme, petit en soi et honteux
« de sa petitesse, travaille à s'accroître et à se multi-
« plier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses
« vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur,
« possesseur de tant de richesses, maître de tant de
« personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du
« reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui
« plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule
« mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas, et dans cet
« accroissement infini que notre vanité s'imagine, il
« ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui
« seul néanmoins le mesure au juste. »

On n'avait jamais peint de cette façon l'espèce d'accroissement que l'homme se prétend donner en agrandissant sa place sur la terre par l'étendue de ses domaines et le nombre de ceux qui lui obéissent ; je ne sais plus où s'arrêtera ce riche superbe qui amasse et se multiplie en tant de manières ; il touche le ciel avec la taille imaginaire qu'il s'est faite ; mais voilà que tout à coup Bossuet lui donne sa vraie mesure : il l'a mesuré à son cercueil !

« Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux
« châteaux, s'écrie Bossuet dans un sermon sur la
« tristesse des enfants de Dieu, pourquoi voulez-vous
« m'arrêter ? Vous tomberez un jour, ou si vous sub-
« sistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous
« posséder : adieu, je passe, je vous quitte, je m'en

« vais, je n'ai pas le loisir d'arrêter. Et vous, plaisirs, « honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes « trompeurs? je m'en vais. En vain vous me demandez « encore quelques moments, ce reste de jeunesse et « de vigueur : non, non, je suis pressé; je pars, je « m'en vais; vous ne m'êtes plus rien. Mais où « allez-vous? Je vous l'ai dit, je m'en vais à mon « père. »

L'évêque de Meaux, qui avait vu de près les hommes et leur mouvement sur la scène du monde, a souvent parlé de l'ambition. Il y a consacré tout un discours, dans lequel il nous fait voir que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale, et que son plus beau présent, qu'elle nomme puissance, n'est qu'un grand nom qui éblouit nos yeux malades. Il avait observé le *naturel étrange de l'ambition*, son allure, ses inclinations. Un grand pape, saint Grégoire, dit qu'elle est « timide quand elle cherche, audacieuse quand elle a trouvé. » *Pavida quum quærit, audax quum pervenerit.* La timidité, c'est le déguisement qu'elle prend au milieu des hommes pour parvenir à ses fins, car les hommes sont naturellement ennemis de tous ceux qui veulent monter; l'audace, c'est ce qu'elle trouve en elle-même et ce qu'elle laisse éclater du moment que son intérêt ne lui impose plus la contrainte. Bossuet nous dit (Panégyrique de saint François de Sales) que de toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple

dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition.

«Tel est, poursuit Bossuet, le naturel des ambitieux, « qui s'efforcent de persuader et aux autres et à eux-« mêmes qu'ils n'ont que des sentiments modestes. Mais « quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent « de nous recéler leurs vastes prétentions, quand ils « seront établis dans les dignités, leur gloire trop long-« temps cachéese produira, malgré eux, par ces deux « effets qui ne laissent pas de s'accorder, encore que « d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser « ce qu'ils sont, l'autre de le faire valoir avec excès. « Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque « leur esprit n'en est pas content, qu'ils se plaignent « sans cesse de leur mauvaise fortune et qu'ils pensent « n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, mériteroit un « plus grand théâtre; leur grand génie se trouve à « l'étroit dans un emploi si borné; cette pourpre ne leur « paroît pas assez brillante, et il faudroit pour les satis-« faire qu'elle jetât plus de feu. Dans ces hautes pré-« tentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possè-« dent. Mais voyez l'égarement de leur ambition; pen-« dant qu'ils méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils « sont revêtus, ils veulent que tout le monde les considè-« recomme quelque chose d'auguste; et si peu qu'on ose « entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'en-« tendez sortir de leur bouche que des paroles d'auto-« rité, pour marquer leur grandeur et leur puissance.»

Un des plus éloquents discours de Bossuet et le plus beau de ses panégyriques, c'est le panégyrique de saint Paul. Il prend pour texte ces mots du grand apôtre : *Placeo mihi in infirmitatibus meis; quum enim infirmor, tunc potens sum ;* « je ne me plais que dans mes faiblesses; car lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant. » L'orateur nous retrace ces *faiblesses toutes-puissantes* par lesquelles saint Paul a établi l'Église, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ. Il le considère dans la prédication, les combats et le gouvernement ecclésiastique ; dans ces trois états, le grand apôtre reste infirme, et par là il demeure invincible. Celui que Bossuet appelle le plus illustre des prédicateurs ne s'appuiera point sur l'éloquence humaine ; il est *trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme* pour rechercher les délicatesses et les ornements de la parole ; sa personne est grossière, sa doctrine c'est son maître crucifié ; son langage est nu et rude, et c'est ainsi pourtant que cet homme portera victorieusement l'Évangile aux Romains, aux Grecs, aux barbares, aux petits, aux grands, aux rois même. Dans saint Paul comme dans Jésus-Christ, *ce que l'on voit est faible et ce que l'on croit est divin.* Bossuet nous montre *cet ignorant dans l'art de bien dire avec cette phrase qui sent l'étranger,* prêchant devant la Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et y établissant plus d'églises que Platon n'y a gagné de

disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. « Il « prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de « ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce « barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : « il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des fais- « ceaux romains en la personne d'un proconsul , et il « fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant « lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, « et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus « honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses « citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle « a entendues de son Cicéron. »

Vous connaissez les admirables épîtres de saint Paul; Bossuet leur trouve une *certaine vertu plus qu'humaine.* « De même, dit-il, qu'on voit un grand fleuve qui « retient encore, coulant dans la plaine, cette force « violente et impétueuse qu'il avoit acquise aux mon- « tagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu « céleste, qui est contenue dans les écrits de saint « Paul, même dans cette simplicité de style, conserve « toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle « descend. »

Saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde est un spectacle dont la seule pensée ravissait les grands hommes des premiers siècles chrétiens ; ils auraient voulu voir ce spectacle d'une grandeur si nouvelle et d'une si extraordinaire puissance. Qui de nous, hommes des derniers temps, ne voudrait aussi avoir vu

Bossuet prêchant le panégyrique de saint Paul, Bossuet, la plus belle parole humaine, racontant la gloire de Paul, la parole la plus miraculeuse en sa grossièreté ? Avec quelle fierté Bossuet embrasse l'humiliation de la croix, qui ne doit vaincre que par la faiblesse ! De quel ton il dit aux superbes que si sa simplicité leur déplaît, qu'ils sachent qu'il veut leur déplaire ! Avec quelle triomphante vigueur il annonce que Jésus-Christ dédaigne pour sa parole tout ce que les hommes admirent ! Avec quelle éloquence il méprise l'éloquence !

Les sermons de Bossuet, tels qu'ils nous sont parvenus, ne sont pas tous finis ; parfois ce ne sont que des plans de sermon avec des développements rapides ; l'orateur jetait sur le papier des idées que l'inspiration de la chaire fécondait et complétait. Parmi les sermons le plus soigneusement écrits et le plus achevés, vous remarquerez celui qui fut prêché à la maison de Saint-Cyr sur les obligations de l'état religieux. L'exorde manque évidemment à ce discours, mais les trois parties en sont fortement travaillées et portent la marque d'une suprême application du génie. Bossuet, qui s'adresse à des religieuses, ne veut pas leur laisser croire qu'elles aient fait un grand sacrifice en quittant le monde pour Dieu ; cette voûte du ciel n'est qu'une tente d'un jour pour des voyageurs qui passent ; faut-il bien du courage pour sortir d'une maison où il n'y a plus de

sûreté? « Oh! s'écrie Bossuet, si je pouvois traîner « le monde entier dans les cloîtres et les solitudes, « j'arracherois de sa bouche un aveu de sa misère et « de son désespoir. » Il reproche à ceux qui doivent être les *enfants de Dieu* de conserver une estime et une admiration secrètes pour les choses qu'ils ont abandonnées. Le souvenir de la pieuse vie et de l'aimable simplicité des premiers âges chrétiens contraste péniblement dans sa pensée avec les terrestres ardeurs des sociétés nouvelles. « Hélas! dit-il, quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où « toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs « maisons et leurs travaux, vivoient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle « que nos communautés se sont formées.... O beaux « jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera « des yeux pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? « Heureuse postérité, sous laquelle reviendront ces « anciens jours! » L'orateur retrace avec l'émotion d'un pieux enthousiasme l'ancienne vie cénobitique de l'Orient et de l'Occident; il détourne les regards des splendeurs de son siècle pour les attacher sur les déserts peuplés *d'anges innombrables qui vivoient dans des corps mortels sans tenir à la terre*, et se plaît à voir *fleurir les solitudes sauvages;* il croit entendre saint Antoine se plaindre de ce que le soleil vient troubler sa prière, *qui a été aussi longue que la nuit*, et admire Hilarion fuyant de pays en pays, jusqu'au delà des

mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit.

Bossuet, en examinant les trois engagements qui lient toutes les communautés religieuses, fait surtout sentir la décadence de l'esprit monastique dans la façon de pratiquer le vœu de pauvreté. « Combien de cen-« taines de familles (je vous cite ses paroles) subsiste-« roient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la « dépense d'une seule communauté, qui fait profession « de renoncer aux biens des familles du siècle pour « embrasser la pauvreté ! Quelle dérision ! quel ren-« versement ! Dans ces communautés, la dépense des « infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades « d'une ville entière. » L'évêque de Meaux considère les tribulations et les amertumes inséparables du mariage et ne juge pas que la continence soit un état pesant et rigoureux ; il y voit au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soucis cuisants et des inquiétudes d'un autre état. Il ne s'arrête qu'aux mariages qui passent pour les plus heureux, et la peinture qu'il en fait sans exagération de couleurs eût été de nature à dissiper des regrets, s'il y en avait eu, dans l'âme des religieuses qui l'écoutaient. Voici cette peinture que vous lirez comme une page de fine observation morale :

« Ils sont tous deux également raisonnables, si vous « le voulez, chose étrangement rare, et qu'il n'est pas « permis d'espérer ; mais chacun a ses humeurs, ses

« préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques « convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont « toujours assez opposés pour causer une contrariété « fréquente dans une société si longue : on se voit de « si près, si souvent, avec tant de défauts de part et « d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les « plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé : « on se lasse; le goût s'use, l'imperfection rebute, « l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à « toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout « ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son « prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La « complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se « devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, « je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent « on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au « plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié « altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans « les fortes occasions. Le commerce journalier n'a « presque rien de doux; le cœur ne s'y repose guère; « c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'hon- « neur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible « et cordiale. Supposons même cette vive amitié : « que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux « deux époux des délicatesses, des sensibilités, des « alarmes. Mais voici où je les attends : enfin il faudra « que l'un soit presque inconsolable à la mort de « l'autre; et il n'y a point dans l'humanité de plus

« cruelles douleurs que celles qui sont préparées par « le meilleur mariage du monde. »

Ce dernier trait est admirable dans son amère vérité. C'est le fiel qui attend les lèvres humaines dans la coupe des meilleures félicités d'ici-bas. L'union sans amour est en ce monde un commencement des peines éternelles ; l'union avec un long amour vous achemine vers d'inévitables et immenses déchirements. Heureusement pour le mouvement des sociétés la vie se passe à ignorer la vie et l'on va devant soi sans creuser les choses du temps. Quand on réfléchit sur les misères si diverses et les tourments de toute nature qui atteignent si fortement les hommes, on s'écrie avec Bossuet :

« O affreuses tribulations ! qu'il est doux de vous « voir de loin dans la solitude !

« O sainte solitude ! ô sainte virginité ! heureuses « les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, « vont chercher vos délices dans le désert ! »

Si on trouve l'obéissance rude dans la vie religieuse, Bossuet répondra qu'elle est plus rude dans le monde en beaucoup d'états ; il remarque que *souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus* et qu'il en est des supérieurs comme des clôtures : « Ce n'est pas une prison qui tienne en captivité, « c'est un rempart qui défend l'âme foible contre le « monde trompeur et contre sa propre fragilité. »

Vous savez que la maison de Saint-Louis à Saint-Cyr, fondée et dotée par Louis XIV d'après une pensée

de Mme de Maintenon, recevait deux cent cinquante jeunes filles nobles et pauvres. Le règlement des dames de Saint-Louis portait le nom de l'évêque de Chartres, mais il était l'ouvrage même de Mme de Maintenon, qui écrivit aussi l'*Esprit de l'institut des filles de Saint-Louis*. Bossuet, à la fin de son discours, concilie les devoirs du cloître avec ceux de l'enseignement, signale aux religieuses les dangers dont les menace le voisinage des enchantements de la cour, et leur dit que, contre de si terribles périls, elles ne sauraient être *trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans leur solitude*, et qu'elles ne sauraient mettre entre elles et le monde *trop de grilles*, *trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses.* La naissance pouvait être un piége pour elles; Bossuet ne craint pas de leur dire que la naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, *n'est rien*, que *c'est le mérite de nos ancêtres* et *non le nôtre,* que c'est se *parer du bien d'autrui;* de plus, que ce *n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite*, *qui n'ont pas su le soutenir;* enfin que la noblesse n'est souvent qu'une *pauvreté vaine*, *ignorante et grossière, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque.* Voilà un langage peu complaisant pour la vanité nobiliaire, et qui étonnerait ceux qui ont vu dans Bossuet un servil adorateur des parchemins.

Mme de Maintenon, cette femme supérieure qui dut le prodige de sa fortune à un prodige d'habileté et de

froide raison, fut sans doute présente à ce sermon dont j'ai mis quelques traits sous vos yeux. La maison de Saint-Cyr était pour elle une joie et un repos : « Rien ne m'est plus cher que mes enfants de Saint-Cyr, disait-elle ; j'en aime tout, jusqu'à leur poussière. » Ces enfants dont l'épouse secrète du roi n'aurait eu *nulle peine à être la servante*, avaient pour poëte Racine, qui leur donna *Esther* et *Athalie*. C'est à Saint-Cyr que Mme de Maintenon apprit la mort de Louis XIV; on vint lui annoncer que *toute la maison consternée était à l'église* pour l'office des morts. C'est à la maison de Saint-Louis qu'elle reçut la visite du duc d'Orléans, régent du royaume, la visite de Madame, mère du régent, et celle de la reine d'Angleterre en grand deuil; c'est dans cette retraite que, deux ans plus tard, elle reçut Pierre le Grand, et qu'elle mourut en 1719, simple dame de Saint-Louis soumise à l'autorité de la supérieure. La maison de Saint-Cyr qui entendit la parole de Bossuet, pour que nul grand souvenir du grand règne ne manquât à son histoire, disparut à la révolution dans le commun naufrage monarchique.

J'ignore si j'ai pu vous donner quelque envie d'ouvrir les sermons de Bossuet, mais je sais bien qu'en les repassant pour votre compte, j'ai noté une foule de traits admirables que je n'avais pas aperçus auparavant : il en est des œuvres du génie comme de la nature elle-même où l'on découvre toujours des beautés nou-

velles et à laquelle on dérobe sans cesse de nouveaux secrets. Si je ne craignais point que votre attention ne se lassât et ne m'échappât, je prendrais bien vite dans cette vaste mine d'idées sublimes et d'observations profondes mille nouveaux diamants qui vous raviraient; mais le peu d'espace que je puis consacrer encore aux sermons de Bossuet, je veux le donner au *second sermon pour le dimanche de la Quinquagésime sur la loi de Dieu.* Il traite des vrais devoirs de la vie humaine.

Bossuet se représente que, venu d'une contrée inconnue, lointaine et déserte, il est élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne d'où, par un effort de la puissance divine, il découvre d'une même vue la terre et les mers, tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. Après le premier aspect de cette multitude infinie de peuples avec leurs mœurs et leurs civilisations diverses, il descend au détail de la vie humaine, et contemple la variété des travaux dans les cités et les campagnes, et jusque sur les mers, que la nature semblait n'avoir destinées que pour être l'empire des vents et des poissons. Puis l'orateur passe à la diversité des goûts et des humeurs : « Chacun, « dit-il, veut être fou à sa fantaisie; les inclinations « sont plus dissemblables que les visages, et la mer « n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les « vents, qu'il ne naît de pensées différentes de cet

« abîme sans fond et de ce secret impénétrable du « cœur de l'homme. »

Au milieu de cette multiplicité de devoirs et d'occupations, on reste interdit, on se regarde; que faire? où se tourner? on étudie ses voies. *Cogitavi vias meas* (ce sont les paroles mêmes du texte de ce discours). Il semble d'abord qu'il y ait plus de règle dans la conduite des animaux que dans les choses humaines, si inégales et si bizarres. « Est-ce là ce « divin animal dont on dit de si grandes choses? Cette « âme, d'une vigueur immortelle, n'est-elle pas ca- « pable de quelque opération plus sublime et qui res- « sente mieux le lieu d'où elle est sortie? » Et voilà le contemplateur ignorant et solitaire qui cherche quelque chose de digne d'une créature faite à l'image de Dieu; et pendant qu'il est dans ce doute, Dieu lui montre sa loi et ses témoignages, et l'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. Ses anxiétés sont vives, mais quelque chose va trancher la difficulté jusqu'au fond : il est engagé à un long et périlleux voyage, le voyage de cette vie; il sent que, livré à lui-même, il ne rencontre que les ténèbres des erreurs ou des incertitudes. Il faut une lumière à son esprit obscurci par l'ignorance, une règle certaine à sa volonté toujours troublée; il lui faut un repos pour les inconstances inquiètes de sa nature. Ces trois choses dont l'homme a besoin, il ne peut les trouver que dans la loi de Dieu; il dit au Seigneur : « J'ai étudié mes voies, et

enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. » *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.* Telle est la pensée de ce discours qui roule sur les sujets les plus dignes d'occuper l'esprit de l'homme.

« Mortels misérables et audacieux, s'écrie Bossuet, « nous mesurons le cours des astres, nous assignons « la place aux éléments, nous allons chercher au fond « des abîmes les choses que la nature y avoit cachées, « nous pénétrons un océan immense pour trouver des « terres nouvelles que les siècles précédents n'ont « jamais connues ; et à quoi ne nous portent pas les « désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie? « Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes « étrangers chez nous-mêmes ; nous ne connoissons « ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la « vraie fin de nos mouvements. » L'orateur considère les divers âges de la vie avec leurs passions, leurs travaux inutiles, leurs regrets et leurs mécomptes ; ce n'est pas à la raison, c'est au hasard et à l'ignorance qu'on s'abandonne. Qu'il est rare que nous jugions les choses par les vrais principes, et que nous les fassions par leurs motifs essentiels! Qui d'entre nous s'est donné le loisir de chercher la bonne constitution de notre âme et de considérer pourquoi nous sommes en ce monde? Les plus sages, après que les premières ardeurs sont tempérées, *s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.* Tout cela arrive

faute de bien comprendre les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre. Bossuet apostrophe la philosophie qui prétend soutenir notre marche dans ce chemin et qui elle-même ne sait pas se conduire. « Comment puis-je me fier à toi, ô pauvre « philosophie! Que vois-je dans tes écoles? que de « contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? « On y forme des doutes, mais on n'y prononce point « de décision; remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, « que depuis qu'on se mêle de philosophie dans le « monde, la principale des questions a été des devoirs « essentiels de l'homme, et quelle étoit la fin de la vie « humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les « autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle va- « riété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une « assemblée de philosophes un homme ignorant de ce « qu'il auroit à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il « se peut, en un même lieu, tous ceux qui ont jamais « eu la réputation de sagesse; quand est-ce que ce « pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs « conférences il résulte enfin quelque conclusion arrê- « tée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de « se faire la guerre, que les philosophes convenir entre « eux de la vérité de leurs dogmes. »

Non, il n'est pas possible de se fier à la seule raison humaine; Job demandait aux navigateurs et aux trafiquants des pays lointains s'ils n'avaient pas découvert *d'où vient la sagesse et dans quel coin de la terre habite*

l'intelligence; il disait que la sagesse s'étant dérobée aux yeux de tous les vivants, aux yeux même des oiseaux du ciel, c'est-à-dire des génies les plus sublimes, la vieillesse courbée qui déjà semble regarder sa fosse, la *corruption* et la *mort* ont répondu : « Nous en avons ouï quelque bruit; » *Auribus nostris audivimus famam ejus.* Il n'y a pour refuge à l'esprit de l'homme que la loi de Dieu, cette loi dans laquelle *on est savant dès le premier jour.* C'est tout le contraire dans l'étude des choses humaines, étude qui reste toujours inachevée à cause de la brièveté de la vie, et aussi parce que l'esprit de l'homme est toujours bien incertain.

« En effet, dit Bossuet, considérez, chrétiens, ces « grands et puissants génies; ils ne savent tous ce « qu'ils font ; ne voyons-nous pas tous les jours man- « quer quelque ressort à leurs grands et vastes des- « seins, et que cela ruine toute l'entreprise? L'évé- « nement des choses est ordinairement si extrava- « gant, et revient si peu aux moyens que l'on y avoit « employés, qu'il faudroit être aveugle pour ne pas « voir qu'il y a une puissance occulte et terrible qui « se plaît de renverser les desseins des hommes, qui « se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer « tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a « une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, « comme ils se servent et se moquent des autres. »

Un peu plus bas, voulant nous convier à nous attacher constamment à cette *raison dominante, avec la-*

quelle on ne peut errer, Bossuet nous fait remarquer qu'il y aurait « folle persuasion à croire que nous « fassions tomber les événements au point précis que « nous souhaitons, que les rencontres des choses hu- « maines sont trop irrégulières et trop bizarres, que « les affaires du monde sont de telle nature que sou- « vent elles se gâtent par trop de précaution, que « telle est la loi des entreprises humaines qu'il y « manque toujours quelque pièce, et que la plus « haute prudence est contrainte de commettre au « hasard le principal de l'événement. »

Personne n'est allé plus que Bossuet au fond de la vie humaine, et n'a plus fortement creusé le caractère des événements de ce monde. Ses vues sur la marche des choses de la terre aboutissent toujours à la glorification de la sagesse divine. Les pénétrantes observations de ce genre abondent dans ses sermons profonds et graves qu'on a si peu lus !

Dans le second point de ce beau sermon sur la loi de Dieu, Bossuet examine les désordres de la volonté humaine. Nous oublions que, nés *d'une race divine*, nous devons prendre de bien plus haut la règle de nos affaires. Nous nous épuisons dans les choses extérieures, et nous demeurons hors de nous-mêmes. La beauté de nos âmes, c'est la raison humaine composant ses mouvements selon la volonté de son Dieu. La splendide harmonie de l'univers se produit par l'accomplissement des règles de Dieu. La même loi qui

fait la beauté des créatures doit faire la beauté des natures intelligentes ; là se trouvera notre repos, parce que notre esprit s'établira dans une infaillible certitude, et l'on sera sûr de faire le bien, parce qu'on suivra le souverain bien. L'orateur nous trace la peinture d'un *homme de bien*, régi par la raison éternelle, gouverné par des principes divins, plus ferme que le ciel et la terre, car il est appuyé sur la parole de Dieu. Nous ne possédons cette vie que *par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse;* l'espérance seule la nourrit et l'entretient ; l'homme de bien sera le plus heureux, parce qu'il *aura l'espérance la plus belle et la plus assurée.* Sa vie est bien différente de celle du monde, sans fixité, sans solidité, *mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions*, qui toutes nous ont trompés : *ou nous les manquons ou elles nous manquent.*

Je ferme ici les sermons de Bossuet pour ne pas me laisser tenter par d'autres excursions dans ce champ si riche et si magnifique de l'éloquence chrétienne. Vous les rouvrirez vous-même, et vous puiserez tout à votre aise dans ce fleuve si pur, si profond, si fécondant. Ce qu'il y a de curieux dans la destinée de ces sermons, c'est qu'à la seconde moitié de la carrière de Bossuet on parut les avoir oubliés, et que Bossuet sembla les avoir oubliés lui-même. Il les avait prêchés dans sa jeunesse ; devenu évêque, il prit l'habitude de ne plus écrire ses sermons ; son secrétaire, l'abbé Ledieu, qui resta auprès de lui pendant les

vingt dernières années de sa vie, a pu dire dans ses mémoires que Bossuet *n'avait jamais écrit ses sermons.* Cela prouve que Bossuet ne lui en avait jamais parlé. Tous ces discours, premières œuvres de son génie, dormaient enfouis dans des cartons, livrés à la poussière et à la nuit. Ce ne fut que plus de soixante ans après sa mort qu'ils sortirent des ténèbres et parurent aux yeux du public. Le désintéressement de Bossuet pour sa renommée fut toujours prodigieux. Son peu de souci pour tant de productions supérieures ne permit pas à ses contemporains de lui faire tout à fait sa place comme orateur chrétien ; il laissa le terrain libre à Bourdaloue, et depuis près de deux siècles on répète, sans connaissance de cause, des jugements de convention. Il faut observer aussi que Bossuet, possédant beaucoup d'autres titres à la gloire, on ne s'est pas mis en peine de restituer des rayons à cet astre si éclatant dans le ciel de l'intelligence.

Si un trop petit nombre de gens connaissent les sermons de Bossuet, tout le monde a lu et relu ses oraisons funèbres ; elles sont dans votre mémoire, ou du moins bien présentes à votre pensée, et vous n'avez pas besoin qu'on vous les fasse admirer. Tant que la langue française sera parlée ou comprise dans le monde, les oraisons funèbres de Henriette de France, reine d'Angleterre ; de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans ; de Marie-Thérèse d'Autriche, de la princesse palatine, de Louis de Bourbon, prince de

Condé, seront l'étonnement et l'admiration des siècles. C'est là que Bossuet, avec une éloquence jusque-là inconnue chez les hommes, et que les hommes ne surpasseront pas, si tant est qu'ils puissent jamais l'égaler; c'est là, dis-je, que Bossuet, dans un style qu'il a pris je ne sais où, et dont l'originale grandeur frappe et confond, nous apparaît comme le ministre de l'éternité jetant aux pieds de Dieu la poussière des magnificences humaines; penché sur d'illustres sépulcres, il montre le peu qui reste quand la mort vient de passer, et, dans ce gouffre ouvert devant lui, on voit tomber d'un même bruit la puissance, la gloire, le génie, la beauté. Il n'est jamais mieux à son aise qu'au milieu des tombeaux; il en remue la poudre avec une complaisance terrible, et son génie n'a pas de muse plus féconde que la MORT; son regard n'est jamais plus ferme qu'en face de ces fêtes du trépas et de ces solennités du néant. Dans les conceptions et les pensées ordinaires de Bossuet, Dieu est toujours en action, ses desseins sur le monde rayonnent au premier plan; dans les oraisons funèbres, cette immuable souveraineté de Dieu par-dessus les événements humains qui s'accomplissent en un cercle tracé d'avance, se révèle à nous sous des traits partis du pinceau le plus merveilleux. On dirait que, comme Moïse, Bossuet a vu Dieu, qu'il a entendu quelque chose de ce qui se passe dans l'empire éternel, et qu'il en rapporte un bruit au milieu du temps!

Vous ne trouverez pas seulement, dans les oraisons funèbres, ce que j'appellerai la philosophie du christianisme; vous y trouverez encore ce coup d'œil qui prophétise la destinée de l'erreur religieuse, la destinée des États travaillés par certaines opinions, et qui, plongeant dans les entrailles des gouvernements, déclare où est leur force, où est leur faiblesse. Ce n'est pas le naturel de la nation anglaise que Bossuet accusera de l'échafaud de Charles I[er], c'est le renversement de l'autorité religieuse, « ce sont les fausses reli-« gions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer « des choses divines, sans fin, sans règle, sans sou-« mission. » L'orateur vous dira qu'on énerve la religion quand on la change, qu'on lui ôte une certain poids qui seul est capable de tenir les peuples ; ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire ; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. Les sages ne manquèrent pas pour avertir Henri VIII lorsqu'il commença d'ébranler l'autorité de l'Église ; ils lui dénoncèrent qu'en *remuant un seul point*, il mettrait tout en péril; « mais les « sages sont-ils crus en ces « temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs « prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu « mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus « impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés « de le croire. »

En parlant de la religion et de ses maximes qui ont cédé aux passions et aux intérêts des princes, Bossuet dit admirablement : « Ces terres trop remuées, et de-« venues incapables de consistance, sont tombées de « toutes parts et n'ont fait voir que d'effroyables pré-« cipices. »

Nous qui assistons aujourd'hui au travail qui se fait en Angleterre au profit de l'unité catholique, nous nous souvenons des paroles par lesquelles Bossuet pressentait ce retour à la lumière religieuse ; il espérait que l'Angleterre, revenue de ses erreurs touchant la royauté, *pousserait plus loin ses réflexions.* Avec quelle logique il devinait, il y a près de deux siècles, qu'à la suite de tant de doctrines enfantées par la réformation, bien des hommes iraient chercher un repos funeste et une entière indépendance *dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme !* Je ne connais rien de plus digne des méditations des rois et des législateurs que l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre ; ce chef-d'œuvre devrait être le bréviaire des hommes d'État. Dans le dernier siècle, la conspiration de l'esprit contre le christianisme aboutit à l'échafaud de Louis XVI, comme la réformation en Angleterre prépara le meurtre légal de Charles I[er], et je crois lire l'histoire de nos malheurs depuis soixante ans, lorsque je tombe sur cette phrase de l'oraison funèbre de Henriette de France : « Quand une fois on a trouvé le « moyen de prendre la multitude par l'appât de la

« liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en en-
« tende le nom. »

A combien d'usurpateurs passagers ne songe-t-on pas, fussent-ils des Cromwells de rencontre, lorsqu'on arrive à ces lignes du célèbre portrait du Protecteur : « Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de « prévaloir contre les rois. »

Dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, si Bossuet parle des conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées, il peint en deux traits le génie des deux grands ministres chargés des intérêts des deux nations longtemps ennemies et réconciliées par Marie-Thérèse : « L'un, dit-il, se donnoit du poids par sa lenteur, « l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration. » Combien le regard de Bossuet perce l'avenir dans ses jugements politiques ! Lisez ceci : « C'est par la suite « de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puis- « santes maisons d'où la reine devoit sortir : celle de « France et celle d'Autriche, dont il se sert pour « balancer les choses humaines : *jusqu'à quel degré et « jusqu'à quel temps ? Il le sait et nous l'ignorons.* » Et dans la page suivante : « Que s'il faut venir au « particulier de l'auguste maison d'Autriche, que « peut-on voir de plus illustre que sa descendance « immédiate ; où, durant l'espace de quatre cents ans, « on ne trouve que des rois et des empereurs et « une si grande affluence de maisons royales, avec « tant d'États et tant de royaumes, qu'on a prévu,

« il y a longtemps, qu'elle en seroit surchargée? »

L'orateur devient ici un prophète politique.

Les oraisons funèbres de Bossuet sont des monuments historiques ; les faits y sont burinés pour l'avenir, les portraits y sont tracés par une puissante main, les temps y respirent dans leur vérité. Quel Tacite reproduira jamais, comme Bossuet, l'âme et les exploits du grand Condé? Sur quelle toile apparaîtra-t-il jamais avec une aussi resplendissante ressemblance que dans ces pages où l'orateur, voulant louer *le grand cœur* et *le grand génie* de son héros, invente une langue rapide et superbe qui ravit l'admiration par un continuel prodige! Plus d'un siècle et demi a passé sur la tombe du vainqueur de Rocroy, de Lens, de Nordlingen et de Fribourg, et, grâce à cette parole, la plus grande que le monde ait jamais entendue, nous le connaissons comme si nous avions été ses contemporains, comme si nous l'avions vu sur les champs de bataille ou qu'il nous eût *conduits avec ses amis dans ces superbes allées de Chantilly au bruit de ces eaux jaillissantes qui ne se taisoient ni jour ni nuit*. Nous savons que les ressources de son esprit éclataient surtout dans les *terribles rencontres*, que son *âme n'étoit* jamais plus *éclairée* que quand *les coups venoient de tous côtés :* « semblable à « ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des « nues et des tempêtes trouve la sérénité dans sa « hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui « l'environne. » Lorsque, un moment égaré par le

sentiment profond d'une injustice, il revient au *devoir* qu'il préfère aux offres les plus brillantes, nous le retrouvons dans *son naturel*, nous le retrouvons *accompli* par *ces derniers traits, avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus*. Dans cet homme qui *portoit la victoire dans ses yeux et que la gloire suivoit partout*, l'orateur nous fait admirer la bonté sans laquelle on peut bien *forcer les respects et ravir l'admiration*, mais sans laquelle on n'*aura pas les cœurs*. « Lorsque Dieu, dit Bossuet, forma le cœur « et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement « la bonté comme le propre caractère de la nature « divine et pour être comme la marque de cette main « bienfaisante dont nous sortons. La grandeur qui « vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite « que pour l'aider à se communiquer davantage, « comme une fontaine publique qu'on élève pour la « répandre. »

L'oraison funèbre du prince de Condé, une des plus étonnantes productions de la pensée humaine, s'achève par cette péroraison incomparable où Bossuet en cheveux blancs, Bossuet qui vient de parler avec toute la verve et tout le feu de la jeunesse, rend, après *tous les autres*, ses *derniers devoirs au tombeau* du héros, lui demande d'agréer ces derniers efforts d'une *voix qui lui fut connue* et lui dit qu'il *mettra fin à tous ces discours*. L'église de Notre-Dame, qui renfermait ce jour-là toutes les gloires d'un grand siècle, fut témoin

d'un des plus beaux spectacles dont la terre puisse garder le souvenir. Tout le génie de Bossuet avait passé dans son cœur pour louer son héros de prédilection, le grand homme qui s'était montré le bienveillant ami de sa jeunesse. Dans ce discours, où *il pousse à bout la gloire humaine,* il donne des leçons aux gens de guerre et parle le langage des batailles comme un homme qui avait entendu le grand Condé raconter les siennes sous les ombrages de Chantilly.

Bossuet savait par cœur non-seulement les maîtres de la lyre latine, mais encore l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Lorsqu'on relit l'oraison funèbre du grand Condé, on y sent le génie d'Homère et comme une sorte de commerce accoutumé avec les beautés de l'*Iliade*. Bossuet qu'on se représente toujours sous les traits d'un aigle dont on ne peut *éviter ni les ongles ni les yeux*, est doux et attendrissant en face de cette grande tombe. Mais vous avez fait surtout connaissance avec son âme quand vous avez lu l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, morte à vingt-six ans, et dont il consola la dernière heure. « Elle a passé du matin au soir, ainsi que « l'herbe des champs; le matin elle fleurissoit, avec « quelle grâce vous le savez! Le soir nous la vîmes « séchée.... Hélas! nous composions son histoire de « tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux.... Qui « eût pu penser que les années eussent dû manquer à « une jeunesse qui sembloit si vive?... Elle fut douce « envers la mort comme elle l'étoit envers tout le

« monde.... J'ai vu sa main défaillante chercher encore
« en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur
« ses lèvres le signe de notre rédemption.... »

Si vous voulez voir les plus pénétrantes analyses du cœur humain, le christianisme dans sa force et l'incrédulité dans son néant, repassez l'oraison funèbre de la princesse palatine que la Harpe, bien inspiré cette fois, appelle *le plus sublime des sermons*. Ce discours sur un sujet qui eut besoin d'être largement fécondé, fut un tour de force. Il est des lecteurs de Bossuet qui ne placent pas à une suffisante hauteur l'oraison funèbre du chancelier le Tellier, et ne lui donnent guère plus d'importance qu'à celles du père Bourgoing ou de Nicolas Cornet; vous admirerez dans ces pages un tableau de l'orageuse minorité de Louis XIV, et vous reconnaîtrez la grande voix quand elle s'écrie : « Dormez votre sommeil, riches de la
« terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si
« quelques générations, que dis-je? si quelques
« années après votre mort, vous reveniez, hommes
« oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de
« rentrer dans vos tombeaux, pour ne pas voir votre
« nom terni, votre mémoire abolie, et votre pré-
« voyance trompée dans vos amis, dans vos créatures,
« et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants.
« Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes
« consumés sous le soleil? »

Bossuet avait pour maxime qu'un ecclésiastique ne

doit point chercher la publicité ; il mettait au jour le moins possible ce qui partait de son génie, et, quoique son siècle l'ait beaucoup admiré, son siècle n'a pas eu toute sa mesure ; c'est la postérité seule qui a su tout ce que valait ce grand homme. Ses contemporains virent surtout en lui le *Père de l'Église ;* la renommée de l'orateur se confondit dans la renommée de l'irréfutable et persévérant défenseur de l'Église, dans l'universelle admiration qui entourait cette vivante autorité en matière de foi. Le père de la Rue, dans son éloge de Bossuet prononcé à Meaux le jour du service solennel, ne dit pas un mot des oraisons funèbres, et l'abbé, depuis cardinal de Polignac, parlant à l'Académie comme successeur de l'évêque de Meaux, fit entendre que Bossuet *laissa obtenir à ses rivaux le premier rang qu'il pouvoit occuper dans l'éloquence sacrée.* Cette méprise des contemporains à l'égard du plus grand orateur qui se soit rencontré chez les hommes, s'explique par les raisons que j'indiquais tout à l'heure. Dans un siècle de foi et de débats religieux, le vaste savoir et la terrible logique de Bossuet faisaient oublier tout le reste. Nous qui embrassons plus de choses dans nos jugements à distance, nous proclamons à la fois dans Bossuet le *Père de l'Église* et l'orateur auquel nul autre d'aucun temps ne saurait être comparé. Les oraisons funèbres sont des prodiges d'éloquence. C'est en mettant en poussière la gloire humaine que Bossuet

se crée, sans qu'il y songe lui-même, des titres impérissables à la gloire.

Voilà une lettre d'une effrayante dimension, c'est à peine si j'ose vous l'envoyer; quand je parle de Bossuet, je ne sais pas m'arrêter, et cette longue lettre me rappelle mes longues visites à Vienne que je rendais éternelles par votre bienveillance même.

Écouen, ce 7 février 1853.

LETTRE II

La foi chrétienne de la société française au xviie siècle. — Le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques. — Les controverses religieuses : Réfutation du catéchisme de Paul Ferry.—L'exposition de la doctrine de l'Église catholique.—Réponse de Bossuet aux adversaires de l'Exposition. — Milord Perth. — Histoire des variations.—Les avertissements aux protestants.—Projet de réunion entre les catholiques et les protestants d'Allemagne ; correspondance de Bossuet et de Leibnitz.—Bossuet dans les affaires de 1682.—La grandeur de ses services dans l'affaire du quiétisme. — Ce qu'a fait Bossuet contre le jansénisme.—Défense de la tradition et des saints Pères.

Vous qui vous plaisez dans les joies de l'intelligence, vous auriez aimé à vivre au sein de la société française du xviie siècle. Les finesses de l'esprit, les délicatesses du goût, la noblesse et l'élégance des manières se mêlaient aux grandes études et à l'étendue du savoir. Le respect pour la religion y était universel ; de plus, on se montrait croyant et très-sincèrement croyant. Le sentiment religieux ne défendait pas toujours contre l'entraînement des passions ; il y avait des scandales publics que la décence couvrait mais ne justifiait pas, et trop souvent les pernicieux exemples partaient de bien haut ; mais il était rare qu'on ne revînt point au devoir. A mesure que passaient les années de la jeunesse, et que les songes du

cœur s'effaçaient, les vérités éternelles reprenaient leur empire ; plus d'une fois, au matin même de la vie et dans les premiers enivrements, les déceptions arrachaient soudainement les âmes au monde et les précipitaient au pied de la croix ! Les illustres repentirs abondent dans l'histoire de ce temps; de brillantes existences allaient s'achever dans la sévère obscurité d'un cloître ; la séduction n'est pas la corruption ; des cœurs qui ne sont que séduits sont toujours très-près de redevenir vertueux.

Les mêmes retraites cachaient l'innocence et l'expiation, et de toutes parts des institutions s'ouvraient à l'activité religieuse. Cette époque avait été comme ravivée par le souffle miraculeux de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales, par le zèle puissant du cardinal de Bérulle, par la vertueuse et féconde énergie de Mme Acarie, la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Pour vous faire bien comprendre le caractère religieux de notre société au XVIIe siècle, il n'y aurait rien de mieux que de vous parler du couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris. Mme de Maintenon, s'adressant à Louis XIV après le premier départ de Mme de Montespan, lui disait : « Il vient un temps où de longs regrets succèdent à de « courtes passions ; jetez les yeux sur les Carmélites, « et voyez comme on s'en punit. » L'ordre du Carmel réformé par sainte Thérèse avait des maisons dans les principales villes de France ; mais c'est le grand

couvent de la rue Saint-Jacques qui résume tout. Je ne traverse jamais ce quartier où l'œil mesure ce qui fut l'emplacement de l'illustre monastère, sans reconstituer dans ma pensée tout ce monde détruit. L'établissement des Carmélites en France était sorti du cœur d'une grande femme, Mme Acarie, notre sainte Thérèse. Elle préparait à la fois à Sainte-Geneviève le noyau de la communauté nouvelle, et présidait avec une surprenante habileté aux travaux qui devaient transformer en Carmel le prieuré de Notre-Dame des Champs. Deux princesses de Longueville et la princesse de Condé trouvèrent glorieux d'être associées à cette fondation. La pensée française était au fond de l'œuvre ; elle avait inspiré sainte Thérèse elle-même, qui se disait *vivement émue des troubles de la France, et auroit donné mille vies pour sauver une seule des âmes qui s'y perdoient*, cette pensée de notre pays fut dominante dans l'institut de la rue Saint-Jacques, malgré les six religieuses espagnoles qui, à l'origine, étaient venues y apporter en quelque sorte l'âme même de leur sainte fondatrice. Le couvent des Carmélites prit particulièrement l'empreinte de notre génie avec les deux premières prieures, Mlle de Fonteines-Marans et Mme de Bréauté, natures supérieures et natures d'ange, qui s'étaient faites pénitentes sans avoir rien à expier, et dont les entretiens et les étonnantes vertus répandirent dans ce cloître comme un parfum du paradis. Représentez-vous ce monastère

avec le contraste des grands noms et des abaissements volontaires, des douces habitudes du passé et des rudes macérations, avec ces titres et ces rangs ensevelis sous le voile et sous des désignations pieuses que le monde ne connaît pas; avec ces visages dont la beauté ravissait, et qui, muets et cachés, n'exprimaient plus que le goût des choses éternelles. Il y a des douleurs et des remords pour lesquels le cloître seul a des apaisements, et ces résolutions des âmes déchirées sont d'une explication facile; mais ce que vous admirerez le plus, ce sont ces jeunes filles étrangères à toute souillure, comblées des biens de ce monde, brillantes du double éclat de la naissance et de la beauté, environnées de toute la séduction des hommages, ayant devant elles tout ce que la vie offre de charmantes espérances, et qui, armées de mépris contre les joies de la terre, descendent vivantes dans le sépulcre de la religion pour s'élever à une condition plus parfaite! Une société qui donne fréquemment de ces spectacles a beaucoup de foi. Quand on parcourt la liste des carmélites de la rue Saint-Jacques, on croit avoir sous les yeux le nobiliaire de France; vous y trouvez les noms de la Tour-d'Auvergne, de Nointel, de Bouthillier, de la Rochefoucault, de Séguier, de Marillac, de d'Anglure, de Montreuil, de Béthune, de Colbert, de Maulevrier, de Ségur, d'Uzès, d'Arpajon, de Chabot, de Thou, de Brissac, de Gontault de Biron. Je n'omettrai pas Mlle d'Épernon, qui, selon

l'expression de Mademoiselle dans ses mémoires [1], *préféra la couronne d'épines à la couronne de Pologne*, ni Mme de la Vallière, ni Mme de Longueville dont la pénitence est un souvenir d'histoire ; ces carmélites qui fuyaient la gloire devaient avoir plus tard, au couvent de Saint-Denis, une sœur, fille de Louis XV, et qui se nommait Louise de France !

Mais je ne veux attacher mes regards que sur les carmélites de Paris au XVIIe siècle. Que de ferveur dans ces âmes où tout était grand ! Quelle force de volonté pour l'accomplissement du bien ! Quelle suprême distinction sous l'habit grossier de l'ordre, et quelle noblesse rayonnait dans la profonde humilité de ces cellules ! Une secrète puissance a été donnée à la vertu ; le couvent de la rue Saint-Jacques exerçait de l'empire sur les esprits ; on se rapprochait de ses murs comme pour devenir meilleur ; on venait y chercher des consolations, des conseils pour l'âme et quelquefois aussi pour les plus sérieux intérêts du temps. Voyez à la porte du couvent, c'est Marie de Médicis qui se présente, c'est Anne d'Autriche avec Louis XIV et le duc d'Anjou, c'est la jeune et malheureuse reine d'Angleterre. Autour du monastère s'élevaient de modestes habitations où les dames du plus haut rang étaient admises à faire des retraites. La princesse de Condé, mère du grand Condé et de

[1] Voir notre collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

Mme de Longueville, se trouvait plus heureuse au milieu des carmélites qu'au milieu des plaisirs et des fêtes de la cour ou de Chantilly.

Ne croyez pas que je m'éloigne de Bossuet en vous entretenant des carmélites ; Bossuet y a sa place ; ce fut là surtout que commença sa renommée. En 1660 il prononça le sermon à la vêture de Mlle de Bouillon, en présence d'Anne d'Autriche et de la jeune reine sa belle-fille ; Mlle de Bains, qui avait été fille d'honneur de Marie de Médicis, gouvernait alors le couvent. Bossuet y parle de ces *grilles inaccessibles* et qui *menacent étrangement tous ceux qui approchent*. Auparavant il s'était écrié : « O contrainte, ô vie pénitente, « ô sainte et bienheureuse obscurité ! je ne m'étonne « plus si l'on vous aime, et si l'on quitte, pour l'amour « de vous, toutes les espérances du monde. » Mlle de Bouillon était nièce de Turenne qui, à cette époque, n'avait pas encore abjuré le protestantisme ; Bossuet lui rappelle ce qu'a fait sa mère, la duchesse de Bouillon, *pour remettre la vraie foi dans sa maison*, et, hâtant de ses vœux un événement qui lui tient au cœur, il s'adresse à elle en ces termes : « Tâchez « d'achever ce grand ouvrage. Vous savez, ma sœur, « ce que je veux dire ; et quelque illustre que soit cette « assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui « manque. Dieu veuille que l'année prochaine la « compagnie soit complète ; que ce grand et invincible « courage se laisse vaincre une fois, et qu'après

« avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même. »

En 1661, les carmélites entendirent Bossuet pendant tout un carême ; dans leur église se pressaient les hommes les plus distingués du temps ; les maîtres de Port-Royal ne manquaient aucun de ces sermons. Les vœux pour la conversion de Turenne s'étaient accomplis en 1668 ; que de joie et quelles actions de grâces au couvent de la rue Saint-Jacques ! Pour confirmer dans sa foi le grand capitaine, Bossuet y prêcha le panégyrique de l'apôtre saint André, dont les auditeurs gardèrent longtemps l'impression prodigieuse : le but de ce discours était de démontrer que l'établissement de l'Évangile ne pouvait s'expliquer que par un miracle. C'est dans ce superbe sermon qu'on rencontre ces paroles d'un sens si profond et qu'il est utile de se rappeler lorsque les événements poussent à bout les prévisions humaines : « Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout « de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au « désespoir, puis il agit. » A la suite de cette phrase, je lis ce mot qui reste le mot éternel de l'âme humaine : *Sperabamus*, nous espérions.

Chaque triomphe de la vérité retentissait dans le pieux désert des carmélites ; le bien commencé dans le monde recevait ici son couronnement. Les devoirs ordinaires de la vie chrétienne n'avaient pas suffi à Mlle de Péray, nièce du marquis de Dangeau, arrachée par Bossuet au protestantisme qu'elle

professait avec tant d'ardeur et dont elle vit tout à coup le néant; il fallut à cette âme passionnée ce que la règle monastique a de plus dur : ce fut des mains de Bossuet qu'elle reçut le voile de carmélite. Ce grand homme aimait les saintes filles du Carmel, ces femmes qui, selon son expression, s'étaient fait *un rempart du silence, du recueillement et de la retraite;* leurs beaux exemples furent une joie dans sa vie; il écoutait leurs religieux désirs autant que ses travaux et les obligations de son état le lui permettaient, et ne se lassait point dans les complaisances de son génie à leur égard : il consentit à des conférences sur la sainte Écriture dans le parloir du couvent. Mme de Longueville et la princesse de Conti qui en avaient eu la première idée y assistaient; quelques autres personnes de haut mérite et d'illustre naissance y étaient admises par un privilége vivement recherché. C'étaient des heures de ravissement religieux dont rien ne put effacer le souvenir. Un témoin nous dit qu'il *croyait entendre saint Jérôme interprétant les livres sacrés aux vierges et aux veuves chrétiennes.*

La foi était donc au fond de la société française de cette époque. Lorsque après les guerres du XVIe siècle, les luttes religieuses devinrent pacifiques; lorsque après l'épée de la guerre civile on ne voulut mettre au service de la vérité que la plume et la parole, il y eut en France un grand élan pour les fortes études; l'éducation, toujours si vigoureuse dans l'ancien régime,

prit un plus grave caractère et s'étendit à plus de choses ; elle plongea dans la science religieuse pour enfanter des intelligences à la hauteur des questions qui s'étaient emparées de l'attention universelle. Ces grandes études n'étaient pas l'exclusif partage de la jeunesse destinée à l'Église ou à la magistrature ; en dehors de ces deux carrières on s'appliquait à la théologie comme aux belles-lettres ; les plus grands noms de France figuraient sur les registres des écoles publiques. Les plus fiers blasons touchaient aux plus gros livres. Les femmes de la société elles-mêmes s'occupaient des matières religieuses ; les Pères de l'Église leur étaient familiers ; elles se trouvaient compétentes pour soutenir des conversations sur les dogmes ; les grâces du monde ne nuisaient pas aux discussions théologiques. Comme le gouvernement poussait à l'unité catholique, le moindre écrit de controverse chrétienne en France et en Europe était un événement. Ainsi allaient les choses quand le nom de Bossuet commença à retentir. Il fut le marteau du protestantisme comme saint Augustin avait été le marteau des hérésies de son temps.

Après avoir étudié avec vous Bossuet orateur, c'est donc Bossuet controversiste qu'il s'agit maintenant de connaître. Et tout d'abord je vous indiquerai la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*, ministre des protestants de Metz. Ce Paul Ferry, homme instruit et respecté, était lié avec Bossuet, qui, fort jeune encore,

remplissait à Metz les fonctions d'archidiacre et de chanoine. Il avait prétendu prouver dans un *catéchisme* que la *réformation avoit été nécessaire, et qu'encore qu'avant la réformation on pût se sauver dans l'Église romaine, on ne le pouvoit plus depuis la réformation.* Il inscrivait même une date après laquelle il n'y avait plus moyen de faire son salut dans les anciennes voies du catholicisme. Bossuet qui, dans sa réfutation, ne s'attache qu'à faire voir au ministre les *conséquences très-légitimes de quelques vérités qu'il avoit confessées*, démontre, en face de ces deux propositions, « que la réformation comme on l'avoit « entreprise, avoit été pernicieuse, et que si on avoit « pu se sauver en l'Église romaine avant la réforma- « tion prétendue, il s'ensuivoit qu'on pouvoit y faire « encore son salut. » Il demande à Paul Ferry quel crime a commis l'Église catholique, de quelle hérésie elle s'est infectée depuis le XVIe siècle : est-ce que depuis ce temps les catholiques ne croient plus ce qu'ils croyaient auparavant? Est-ce que, à l'apparition de Luther, on ne s'est pas étonné de la nouveauté de sa doctrine? N'était-ce pas là une marque évidente que la foi qu'il venait combattre était profondément imprimée en l'esprit des peuples? Les siècles étaient donc derrière cette foi des nations. La messe, que les protestants ont le plus en exécration, était, avant le XVIe siècle, *le service public de l'Église.* Un des plus grands attentats reprochés à l'Église romaine contre

l'Évangile, c'était de ne pas donner la communion sous les deux espèces; mais n'est-il pas vrai que depuis de longs siècles l'Église catholique n'administrait l'eucharistie que sous une seule espèce? Et si c'est là une chose abominable, comment pouvait-on se sauver en de telles conditions? Les protestants condamnent l'invocation des saints, le culte des images, le purgatoire, la primauté du pape, l'invocation de la Vierge, la doctrine catholique sur la justification et le mérite des bonnes œuvres, sur l'administration de l'eucharistie et la transsubstantiation; mais tous ces points si violemment attaqués étaient reconnus et professés par les générations catholiques qui se sont écoulées avant la réforme. Quand les réformés se donnent pour aïeux les vaudois et les albigeois, ils oublient que ces hérétiques, leurs prédécesseurs, furent condamnés par l'Église, et que les sentiments contraires furent reçus par l'autorité. Le concile général de Constance et le pape Martin V renouvelèrent contre Jean Viclef et Jean Huss les anathèmes lancés contre les vaudois. Le concile de Trente, accusé d'avoir innové, n'a fait que maintenir les traditions séculaires de l'Église. Si la foi catholique est la même que celle des temps antérieurs à Luther, on peut donc aujourd'hui comme autrefois se sauver dans l'Église romaine. Et quand la croyance est la même, avec quelle logique les protestants sauveront-ils les uns et damneront-ils les autres? Bossuet.

poursuivant ses raisonnements et armé des vérités confessées par le ministre de la religion réformée, démolit pièce à pièce toutes ses argumentations. Telle est la première partie de la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*. Elle prouve qu'on *peut se sauver en la communion de l'Église romaine.*

Bossuet va plus loin et démontre aux réformés que le salut n'est pas dans leurs rangs, qu'ils ne sont que des rameaux séparés du tronc , qu'ils ont formé un schisme nouveau en face de l'unité catholique. L'Église prétendue réformée, en confessant sa nouveauté , a prononcé sa condamnation. La durée de l'Église de Dieu n'a point de limites ; il n'y a ni mers ni nations qui puissent borner ses conquêtes. Elle aspire à tous les lieux et à tous les temps. Elle est un lien de concorde universelle. Rien n'a pu donner aux protestants un juste fondement de séparation. Ils se sont révoltés contre la majesté des siècles et la majesté des conciles. Luther a déclaré « qu'il est telle- « ment assuré de sa doctrine qu'il ne veut pas même « la soumettre au jugement d'un ange, mais que, par « le témoignage de cette doctrine, il les jugera eux « tous (les évêques) et les anges mêmes. » La vérité est dans l'unité; or, quelle unité attendez-vous d'une réformation qui attribue à chaque homme le droit de se prononcer sur la doctrine et de se faire une croyance à sa guise? Paul Ferry avait dénaturé en plusieurs passages de son catéchisme l'enseignement catholique;

Bossuet relève ces faussetés, nées de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Le ministre de Metz avait invoqué à l'appui de sa cause le témoignage de grands personnages de l'Église, qui, à des époques reculées, demandèrent une réforme; Bossuet lui répond avec la plus frappante évidence que ces illustres et saints personnages ne demandaient pas une réforme dans la foi, ce qui eût été un attentat contre l'infaillibilité de l'Église, mais une réforme dans la discipline ecclésiastique, dans les mœurs. Bossuet termine son livre par une exhortation à ses frères égarés, et leur fait toucher du doigt les contradictions de ceux en qui ils ont placé leur confiance. Il met sous leurs yeux la chaîne non interrompue des traditions et des croyances catholiques, et s'écrie : « Votre nouveauté s'égalera-t-elle « à cette antiquité vénérable, à cette constance de « tant de siècles et à cette majesté de l'Église ? Qui « êtes-vous, et d'où venez-vous ? A qui avez-vous « succédé, et où étoit l'Église de Dieu, lorsque vous « êtes tout d'un coup parus dans le monde ? » On pressent ici cette éloquence qui doit plus tard étonner la terre.

Ce livre, dont je donne une rapide analyse, était l'ouvrage d'un jeune homme de vingt-sept ans; Bossuet marquait ainsi sa première trace dans ce champ de la controverse où tant de gloire l'attendait. Il n'est pas aisé de s'expliquer comment une si vigoureuse et si savante production put partir d'une aussi jeune

main. Les protestants purent dès lors comprendre que nul d'entre eux ne tiendrait devant un pareil jouteur. La *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*, dédiée au vertueux maréchal de Schomberg, et faite pour les réformés de Metz qui étaient très-nombreux, produisit un grand effet : les dissidents revinrent en foule ; Paul Ferry lui-même, frappé d'une aussi vive lumière, reconnut la vérité et ne songea plus, de concert avec Bossuet, qu'à préparer l'unité. La mort s'étant présentée à lui au milieu de ce travail nouveau, il exprima la formelle intention d'abjurer entre les mains de l'ecclésiastique dont la parole avait dissipé ses ténèbres, et de recevoir de lui les sacrements catholiques ; mais quelques pasteurs de Metz, redoutant pour leur cause le retentissement de ce complet retour du principal d'entre eux, firent bonne garde autour de sa dernière heure et ne permirent pas que ses suprêmes désirs fussent accomplis.

La grande ressource des chefs du protestantisme, leur grand moyen d'action et de succès, c'était de dénaturer l'enseignement catholique, de peindre aux yeux de leurs adhérents la foi de l'Église romaine sous les couleurs les plus étranges et les plus odieusement fausses ; c'était encore de présenter des opinions particulières comme des croyances et d'attribuer au corps entier les sentiments de quelques-uns. Le plus important service à rendre à la vérité et à ceux qui la cherchaient de bonne foi était donc une sorte de déclaration

pure et simple de la doctrine catholique ; il fallait l'affirmer avec une clarté qui écartât toute ombre d'ambiguïté, avec une précision qui coupât court aux subterfuges ; il fallait enfin dégager la foi des disputes de l'école. Il n'appartenait qu'à un esprit supérieur de faire une œuvre si simple en apparence ; les rares intelligences ne manquaient pas dans les rangs catholiques au XVIIe siècle ; mais nul ne pouvait aussi bien que Bossuet remplir une pareille tâche : une chose que tout le monde semble pouvoir faire n'est jamais bien faite que quand elle l'est par un homme de génie. Bossuet publia au mois de décembre 1671 l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse.* Il était alors évêque de Condom et précepteur du dauphin. Turenne se convertit au catholicisme après avoir lu l'ouvrage en manuscrit. Les protestants de cette époque et ensuite Voltaire ont donné des motifs humains à l'abjuration du grand capitaine ; c'était dans leur rôle ; mais le rôle de l'histoire est de repousser un injurieux soupçon, si contraire à tous les faits connus, et surtout au caractère de Turenne ; répéter aujourd'hui des accusations dont les contemporains firent prompte justice, ce serait se donner le triste plaisir d'outrager inutilement un homme dont les étrangers ont dit après sa mort qu'*il faisait honneur à l'homme.* Les réformés qui avaient tenu dans leurs mains le manuscrit de l'*Exposition* s'en allaient répétant que jamais Bos-

suet n'oserait le publier, de peur d'encourir la désapprobation de l'Église. Cette doctrine, si peu conforme aux portraits qu'ils en avaient tracés eux-mêmes, leur parut d'abord l'œuvre d'un homme *qui cherchait des tempéraments propres à contenter tout le monde*, une œuvre dont Rome ne voudrait pas. Mais lorsque l'*Exposition* fut imprimée avec les suffrages de l'épiscopat français, lorsque arrivèrent de Rome les approbations des personnages les plus compétents et qu'enfin le témoignage formel du pape lui-même (Innocent XI) vint confirmer tous les témoignages, l'embarras des chefs de la réformation fut très-grand.

L'*Exposition* produisit en Europe un effet immense. Traduite dans toutes les langues de la chrétienté, elle fit voir la vérité vraie à toute intelligence qui désirait la connaître. Elle ramena au catholicisme un grand nombre de dissidents en Allemagne, en Angleterre et surtout en France. Quand vous lirez l'*Exposition*, vous en admirerez ce que le docte cardinal Bona appelait la *méthode géométrique pour convaincre les calvinistes par des principes communs et approuvés;* vous y verrez Bossuet *enfermé dans la vérité comme dans un fort*, selon les expressions d'un autre approbateur romain. Il procède comme le concile de Trente et comme avaient quelquefois procédé Tertullien et saint Augustin. L'*Exposition* déconcerta *messieurs de la religion prétendue réformée*, ainsi que les appelait Bossuet. Une grande modération d'esprit, des formes

douces et bienveillantes, mêlées à l'inflexibilité de la doctrine, ne servirent pas peu à multiplier les retours religieux. Bossuet s'entendait à manier les esprits, à triompher de ces difficultés qui tiennent au cœur humain, à faire tomber comme obstacle tout ce qui pouvait tomber. C'était non-seulement un puissant génie, mais encore un homme d'une habileté infinie. Il l'a prouvé dans tout ce qu'il a touché.

Après les premiers moments de stupeur, les réformés essayèrent une lutte; de la Bastide, qui gardait l'anonyme, et Noguier signalèrent leur zèle contre le livre de l'*Exposition*. J'ai sous les yeux la réponse de Bossuet à ces divers écrits, forte réponse qui ne sera jamais inutilement méditée par les protestants de bonne foi. Les adversaires accusaient la foi catholique de méconnaître la nature du culte qui est dû à Dieu et de rendre à la créature une partie de l'honneur réservé à cette essence infinie; Bossuet établit la doctrine des catholiques sur Dieu, le seul qui possède l'être et le seul qui le donne, le seul qui peut rendre heureux ceux qu'il a faits capables de bonheur. Les créatures ne sont rien par elles-mêmes; lorsqu'on admire leurs perfections, toute la gloire en retourne à Dieu. Un saint n'est autre chose qu'une créature entièrement dévouée à son créateur; un saint, sur la terre, s'humilie jusqu'au néant; dans le ciel, il se sent à peine lui-même, tant il est possédé de Dieu et abîmé dans sa gloire! Après cela, est-il permis à nos adversaires de

nous attribuer quelque espèce d'idolâtrie? L'antiquité païenne ignorait le premier principe qui fait la différence essentielle entre le créateur et la créature; voilà pourquoi l'antiquité tomba dans l'idolâtrie; mais qu'y a-t-il de commun entre elle et nous? Tous ceux qu'on a jamais accusés d'avoir quelque teinture d'idolâtrie, comme les manichéens et les ariens, erraient dans le sentiment qu'ils avaient de Dieu; mais les catholiques ne proclament-ils pas Dieu créateur unique, qui a tout tiré du néant? Aussi nos adversaires ont-ils tort de nous attribuer sur les anges les idées platoniciennes; nous invoquons les anges comme nous invoquons les saints; nos anges ne sont pas les petits dieux de Platon qui ont un rôle dans la création et sont les entremetteurs chargés de rapprocher l'homme de Dieu; nos anges ne sont que des créatures plus parfaites que nous-mêmes, et nous ne connaissons qu'un médiateur, Jésus-Christ.

Bossuet examine les actes intérieurs et extérieurs par lesquels on rend hommage à Dieu; il montre qu'il est impossible de reconnaître dans la religion catholique la moindre trace d'idolâtrie. Un grand fait devrait nous protéger contre ces sortes d'accusations, c'est le sacrifice catholique, sacrifice offert à Dieu seul et dont la nécessité est fondée sur la distinction entre Dieu et tout être créé. Dieu seul a parmi nous des prêtres, des temples et des autels. Les confusions et les équivoques dont usent nos adversaires

ne changeront pas ce qui est. Personne ne dit dans l'Église catholique que la créature puisse être l'objet de la *religion*. L'*honneur* rendu à la Vierge, aux anges, aux saints n'est pas religieux par lui-même ; mais il s'y mêle quelque chose de religieux, parce que c'est Dieu même qu'on honore dans ces créatures.

Bossuet, poursuivant ses réponses, traite du *culte des images* ; il fait voir qu'aux yeux des catholiques la divinité n'est ni renfermée, ni représentée dans les images, et que l'*honneur de l'image passe à l'original.*

Les adversaires de l'*Exposition* lui reprochaient d'*anéantir la croix de Jésus-Christ* et les *mérites infinis* de sa mort. Bossuet dit que Jésus-Christ a payé pour nous et gémi pour nous, mais que nous ne sommes pas pour cela dispensés de crier à Dieu miséricorde ; l'homme coupable sent qu'il ne peut acquiter sa dette envers une majesté infinie, mais il fait effort pour payer autant qu'il le peut ; telle était l'inspiration des anciens pénitents. Jésus-Christ est pour le chrétien un modèle; est-ce quand il chemine sous le poids de sa croix qu'il faudra ne pas l'imiter ? Il y a dans ce fragment, intitulé *de la satisfaction de Jésus-Christ*, d'admirables pages de théologie, auxquelles il est impossible que le protestantisme réponde : vous savez quelle grande place a occupée la doctrine de la justification dans les controverses de la réforme.

C'est sur l'importante question de l'eucharistie que les dissidents ont laissé voir le plus d'embarras et de

contradictions; d'un côté ils voulaient donner satisfaction aux raisonnements humains, et de l'autre ils voulaient demeurer fidèles au sens véritable de l'Écriture; cette double prétention les a conduits à des conclusions insoutenables. « Ce n'est pas que la droite « raison soit jamais contraire à la foi, dit Bossuet, « mais il n'a pas plu à Dieu que nous sussions toujours « le moyen de les accorder ensemble. Il faut avoir « pénétré le fond des conseils de Dieu pour faire par- « faitement cet accord; il dépend de l'entière compré- « hension de la vérité, que Dieu nous a réservée « pour la vie future. » Notre évêque, ne se servant ici de sa raison que pour écouter *ce que Dieu dit*, reprend une à une les difficultés et les objections des réformés, et trouve dans leurs aveux mêmes les moyens d'établir victorieusement la foi catholique sur l'eucharistie: il a traité ce point avec l'étendue qu'exigeait une aussi grande matière.

Bossuet, dans l'*Exposition*, avait eu peu à parler de la tradition et de son autorité dans l'Église catholique; son dessein n'était pas de prouver mais d'exposer. Il avait plu à ses adversaires de l'attaquer longuement sur cet article. Bossuet, dans ses réponses, accourt sur ce terrain où on le provoque. Les dissidents prétendent que toute doctrine que les apôtres n'ont pas écrite est condamnée par ce seul silence, quelque antiquité qu'elle ait dans l'Église. Bossuet leur prouve, par le témoignage même de saint Paul, qu'il y a des vérités

non écrites que les générations chrétiennes doivent se transmettre. La règle catholique, c'est qu'une doctrine, reçue par toute l'antiquité chrétienne, sans qu'on en puisse marquer le commencement, vient nécessairement des apôtres. La parole a précédé l'Écriture ; la parole et l'Écriture se complètent.

Ces cinq fragments, consacrés à cinq questions différentes, et qui ne laissent sans réponse aucune des objections des réformés, forment une œuvre capitale ; dans la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*, Bossuet s'était d'un premier bond placé très-haut comme controversiste ; mais ces fragments en réponse aux adversaires de l'*Exposition* sont d'une force plus supérieure ; l'évêque de Condom a déjà toute la grandeur de l'évêque de Meaux.

Je vous ai dit de quels nombreux retours à la foi catholique fut suivi le livre de l'*Exposition ;* j'écarte une foule de noms qui se présentent à ma plume ; mais je m'arrête au souvenir de milord Perth, grand chancelier d'Écosse, dont vous connaissez la destinée mêlée à celle de Jacques II. L'ouvrage de Bossuet fit luire à ses yeux la vérité religieuse ; il entra dans l'Église catholique. Milord Perth, en reconnaissance de ce qu'il devait à l'évêque, aurait voulu, disait-il, *lui baiser les pieds tous les jours.* « Vos talents naturels, écrivait-il à Bossuet, augmentés par la lumière « divine, et maintenant en vigueur par un travail « continuel dans la vigne du Seigneur, vous mettent

« au-dessus des autres hommes. Il faut fermer les « yeux à la lumière pour ne pas reconnaître la vérité, « de la manière dont elle est exposée par votre excel- « lente plume. Vous êtes comme un autre saint Paul, « dont les travaux ne se bornent pas à une seule nation « ou à une seule province : vos ouvrages parlent pré- « sentement en la plupart des langues de l'Europe ; et « vos prosélytes publient vos triomphes en des lan- « gues que vous n'entendez pas. » Lisez la correspondance qui s'établit alors entre Bossuet et le grand chancelier d'Écosse pieusement reconnaissant ; rien n'est plus beau dans l'ordre moral que ces actions de grâces rendues par une intelligence à une autre intelligence qui vient de lui montrer la vérité. La conversion de milord Perth mettait au cœur de Bossuet un désir profond de voir l'Angleterre rentrer dans l'unité ; le grand évêque, dans une lettre écrite de Paris le 28 novembre 1685, lui témoignait l'espérance de ce retour en des termes que j'aime à transcrire au temps où nous sommes :

« J'espère donc, milord, que Dieu, qui a opéré de « si grandes choses dans un homme de votre élé- « vation et de votre mérite, les fera servir au salut de « plusieurs ; et dans cette heureuse occasion, je suis « sollicité à redoubler les vœux que je fais depuis si « longtemps pour la conversion de la Grande-Bre- « tagne. Je vous avoue que lorsque je considère la « piété admirable qui a si longtemps fleuri dans cette

« île, autrefois l'exemple du monde, je sens, s'il m'est « permis de le dire, mon esprit ému en moi-même, à « l'exemple de saint Paul, en la voyant attachée à l'hé- « résie; et je frémis de voir qu'en quittant la foi de « tant de saints qu'elle a portés, elle soit obligée de « condamner leur conduite, et de perdre en même « temps de si beaux exemples qui lui étoient donnés « pour l'éclairer. Mais j'espère plus que jamais que « Dieu la regardera en pitié. »

Lors de la révolution de 1688, quand milord Perth, dépouillé et emprisonné, fut à la fois martyr de sa fidélité politique et de sa nouvelle foi religieuse, il trouva dans la paix de sa droite conscience le courage de tout souffrir avec douceur. La multitude, qui pilla sa maison à Édimbourg, brûla dans un même feu un crucifix, le portrait de Jacques II, celui du grand chancelier d'Écosse et celui de l'évêque de Meaux. Bossuet lui écrivait avec l'enthousiasme d'une grande âme chrétienne :

« Je me glorifie avec vous dans vos opprobres; et je « n'ai pu lire sans verser des larmes de joie ce que vous « me marquez dans votre lettre, que vos persécuteurs « ont brûlé mon portrait, que votre seule charité vous « faisoit garder, avec celui du roi votre maître, et le « vôtre, et tous les trois avec le crucifix. Que plût à « Dieu qu'au lieu de mon portrait, j'eusse pu être en « personne auprès de vous pour vous encourager dans « vos souffrances, pour prendre part à la gloire de

« votre confession ; et après avoir prêché à vos com-
« patriotes la vérité de la foi, la confirmer avec vous,
« si Dieu m'en jugeoit digne, par tout mon sang !

« Vous avez pu connoître, par toutes mes lettres, « le tendre amour que je ressens pour l'Angleterre et « pour l'Écosse, à cause de tant de saints qui ont « fleuri dans ces royaumes, et de la foi qui y a pro- « duit de si beaux fruits. Cent et cent fois j'ai désiré « avoir l'occasion de travailler à la réunion de cette « grande île, pour laquelle mes vœux ne cesseront « jamais de monter au ciel. Mon désir ne se ralentit « pas, et mes espérances ne sont point anéanties. J'ose « même me confier en Notre-Seigneur que l'excès de « l'égarement deviendra un moyen pour en sortir. »

Bossuet, en travaillant à la réunion des communions séparées, travaillait pour l'Angleterre. Cette noble et chrétienne espérance du retour à l'unité, il la poursuivit pendant trente ans à travers les œuvres les plus diverses de sa belle vie et au milieu de l'admiration de ses contemporains. Il y songeait dans ses conférences avec le ministre Claude ; il y songeait dans son *Traité de la communion sous les deux espèces*, et surtout dans le merveilleux ouvrage intitulé *Histoire des variations des Églises protestantes.*

Vous consacrerez vos premiers loisirs, vos studieux loisirs à la lecture de cet ouvrage d'un tour vif, serré, plein d'esprit, d'un savoir immense, d'une puissante logique et d'une force inexorable contre ce qui n'est

pas la vérité. Cette vaste composition, qui tient à la fois de l'histoire et de la controverse, est un des grands monuments de l'intelligence humaine. Après bientôt deux cents ans, elle garde l'intérêt qui s'attache à de mémorables événements et à de très-graves questions de doctrine que Bossuet a jugées en théologien, en penseur, en prophète. Quand le génie, en plein dans la vérité, se trouve en face de doctrines sans fondement, il en marque avec sûreté la portée, il leur montre le chemin qu'elles sont condamnées à suivre, les vicissitudes qu'elles doivent subir, jusqu'à ce que, séparées de toute raison d'être et ne tenant plus à rien, elles aillent se perdre dans les derniers abîmes de l'erreur et du néant. L'*Histoire des variations* a porté au protestantisme des coups dont il ne s'est pas relevé, dont il ne pouvait pas se relever. Lorsqu'on a la prétention de proclamer l'enseignement religieux le plus vrai, le plus pur, le meilleur, n'est-il pas étrange de voir les nouveaux apôtres ne s'entendre sur aucun point important, changer de *confession* à chaque rédaction, professer en même temps les symboles les plus contradictoires, et substituer au caractère immuable de la foi les mobiles fantaisies de la pensée humaine?

Tout missionnaire de la vérité en ce monde recommande son œuvre par son propre caractère et par l'honneur de sa vie. Quelle fut la conduite de Luther, moine et prêtre qui arracha au cloître une jeune religieuse pour l'épouser; qui fit de la seconde moitié de sa vie

un tissu de scandales, de mensonges et d'impostures; qui mit en thèses toutes ses fureurs et en dogmes tous ses excès; qui, parlant sans cesse de liberté, courbait tout sous sa tyrannie; qui prêcha la révolte aux peuples, mit les armes aux mains des paysans et le feu de la guerre civile aux quatre coins de l'Allemagne? Le succès de la mission religieuse que s'était donnée Luther est un prodige dans l'histoire. C'est le plus frappant témoignage de l'aveuglement des hommes, ou plutôt de ce que peut le désordre des passions. Tout le monde alors sollicitait à grands cris la réforme, celle des mœurs et de la discipline, bien entendu; Luther se présenta comme l'apôtre de la réforme, apôtre hardi, éloquent, impétueux, et les peuples le suivirent, étonnés à la fin de l'avoir suivi si loin! Il fit servir à sa cause les passions populaires, les goûts violents d'émancipation, les cupidités d'en bas et d'en haut. Il eut pour auxiliaires tous les mauvais penchants du cœur, toutes les perversités. Cette réforme des mœurs tant annoncée n'aboutit d'abord qu'à la corruption; les peuples affranchis du joug religieux se trouvèrent sans frein; le mal ne rencontra plus de barrières. Érasme disait qu'on n'était pas devenu *meilleur* mais plus *mauvais;* le réformateur Bucer et Luther lui-même reconnurent que les mœurs n'avaient rien gagné.

J'ai déjà parlé de la tyrannie de Luther : Mélanchthon fut sa principale victime, Mélanchthon, le

plus doux, le plus sincère et le plus poli des chefs de la réforme. Ses tristesses et ses mécomptes ne furent pas un mystère pour ses contemporains; il cherchait à échapper par la fuite à l'oppression de Luther. « Je « suis en servitude, écrivait-il à son ami Camérarius, « je suis en servitude comme dans l'antre du cyclope, « et je pense souvent à m'enfuir. » Ce pauvre Mélanchthon prêta plus d'une fois sa plume à des doctrines qui n'étaient pas les siennes et mourut sans avoir osé s'expliquer. Même après la mort de Luther, sa pensée était restée esclave : « Je suis, écrivait-il, comme « Daniel dans la fosse aux lions. »

Dans les révolutions religieuses, ainsi que dans les révolutions politiques, les meneurs qui se succèdent sont condamnés à être opprimés. Bossuet dit excellemment : « Chacun est maître à certains moments « parmi ceux qui se sont soustraits à l'autorité légi- « time, et le plus modéré est toujours le plus captif. » Mélanchthon comprit que la paix et l'unité sans lesquelles il ne peut y avoir ni foi, ni Église, n'avaient pas d'autres soutiens sur la terre que l'autorité des anciens pasteurs; il pressentit les calamités qui devaient sortir de la réforme : « Bon Dieu! s'écriait-il, « quelle tragédie verra la postérité! » Les disputes de son temps et de son parti, observe Bossuet, suffisaient pour lui faire dire qu'à moins d'un miracle visible toute la religion allait être dissipée.

Bossuet a peint, mieux qu'on ne l'a jamais fait,

Luther, Bucer, Mélanchthon, Calvin, Zuingle, tous les personnages de la réforme; on n'a jamais mieux pénétré dans les secrets de la politique mêlée ouvertement aux questions religieuses de ce temps; Bossuet ne procède que pièces en main, il marche toujours d'un pas sûr; il cite, il démontre, il est irréfutable. Dans son sixième livre de l'*Histoire des variations*, vous trouverez quelque chose qui fut un coup d'assommoir contre la religion prétendue réformée : je veux parler des pièces longtemps cachées, à l'aide desquelles l'affaire de Philippe, landgrave de Hesse, éclata dans sa scandaleuse vérité. Ce prince, dont les efforts habiles retenaient le parti protestant toujours prêt à se rompre, était d'une rare intempérance; cela n'empêchait pas les réformateurs de le porter aux cieux, parce qu'ils avaient grand besoin de lui. Le landgrave eut la fantaisie d'épouser une seconde femme, pendant que la sienne vivait encore, de manière à avoir deux femmes à la fois; il voulut s'y faire religieusement autoriser. Il chargea Bucer des négociations auprès de Luther et des autres chefs du parti, et j'aime mieux vous renvoyer à son instruction que de vous transcrire les motifs grossiers sur lesquels il s'appuyait; le prince ne négligeait pas de promettre à Luther *les biens des monastères ou autres choses semblables*, si on favorisait ses désirs. Luther et les autres chefs répondirent par un avis doctrinal qui autorisa la bigamie, pourvu seulement que le landgrave tînt le

cas secret. Avouez qu'il ne valait pas la peine de tant crier contre les dispenses de l'Église de Rome, dispenses qui d'ailleurs n'affectèrent jamais ni la morale, ni la foi. L'infamie de cet avis doctrinal voue au mépris des siècles ces prétendus réformateurs des mœurs chrétiennes de l'Europe. Jurieu, malgré la difficulté de l'entreprise, essaya d'excuser les signataires de cette réponse, et soutint que les théologiens luthériens s'étaient trompés *beaucoup plus dans le fait que dans le droit*, comme si le landgrave n'avait pas positivement demandé un moyen légitime d'avoir deux femmes à la fois, et comme si l'unité du mariage n'était pas un dogme certain de la religion chrétienne.

Il faut voir comment Bossuet, dans son *Quatrième avertissement*, renverse les extravagances de Jurieu sur cette matière et comment il traite ce qu'il appelle une *grande prostitution de la théologie réformée*. Du reste, Luther avait sur le mariage des idées assez étranges; dans un sermon, à Wittemberg, il prononça des paroles que je n'oserais pas vous répéter. Déjà, en 1524, quinze ans avant que la réforme se mît à genoux devant l'intempérance du landgrave, Luther avait écrit que la *polygamie était permise*, qu'il ne pouvait *s'opposer à ce qu'on épousât plusieurs femmes* et que cela ne *répugnait pas à l'Écriture sainte*. Pourtant il éprouvait quelques scrupules en traçant de pareilles sentences; il voulait bien ne pas engager les chrétiens à profiter de cette permission. Le protestantisme avec sa prétention de rame-

ner les peuples aux livres sacrés, sans toutefois tenir compte de l'Évangile, se trouva conduit à la polygamie comme à un principe. Le moine Luther, qui aimait sa Catherine et ses enfants, a quelquefois trouvé de douces paroles comme époux et comme père, mais en général son langage sur le mariage, cette fondamentale et sainte institution de la société chrétienne, suffirait pour faire juger son œuvre de réformateur. Il se refusait, disait-il, à condamner l'Ancien Testament; mais l'enseignement chrétien ne nous a-t-il pas révélé l'intention particulière du divin législateur en permettant aux Hébreux la polygamie? C'est en comparant la parole catholique à la parole luthérienne touchant le mariage, que l'on comprend tout d'abord de quel côté est la vérité morale et religieuse. Bossuet, dans un sermon sur *la divinité de la religion*, veut nous faire admirer ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles.

« Il en a, dit-il, retranché la polygamie, qu'il avait « permise un temps en faveur de l'accroissement de « son peuple, et le divorce qu'il avait souffert à cause « de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour « s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son na« turel en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour « faire découler de cette union une concorde inviolable « dans les familles et entre les frères. Après avoir « ramené les choses à la première institution, il a « voulu désormais que la plus sainte alliance du genre

« humain fût aussi la plus durable et la plus ferme et
« que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la
« première force de la foi donnée, que par l'obligation
« naturelle d'élever les enfants communs, gages pré-
« cieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné
« au mariage des fidèles une forme auguste et véné-
« rable, qui honore la nature, qui supporte la faiblesse,
« qui garde la tempérance, qui bride la sensualité. »

Je vous recommande dans le livre septième de l'*Histoire des variations*, tout ce qui concerne l'Église anglicane ; le fameux Crammer, que les écrivains anglais nous représentent comme un Cyrille et un Athanase, y est déshabillé de la main du génie armé des faits. Henri VIII, qui rompit avec Rome pour assouvir ses passions, et se fit chef de l'Église *pour la piller avec titre*, nous apparaît dans ses excès et ses horribles cruautés. Tout ce septième livre, plein de critique et de pénétration, de vues supérieures et de fines railleries, est d'un très-grand intérêt. Bossuet, en terminant cette partie de son ouvrage, s'exprimait ainsi en pensant à la nation anglaise : « Mais une nation si
« savante ne demeure pas longtemps dans cet éblouis-
« sement; le respect qu'elle conserve pour les Pères,
« et ses curieuses et continuelles recherches sur l'anti-
« quité la ramèneront à la doctrine des premiers siè-
« cles. Je ne puis croire qu'elle persiste dans la haine
« qu'elle a conçue contre la chaire de Saint-Pierre
« d'où elle a reçu le christianisme... Enfin les temps de

« vengeance et d'illusion passeront, et Dieu écoutera « les gémissements de ses saints. »

Vous n'ignorez pas que la nouveauté est, pour une doctrine religieuse, une terrible accusation; il faut la chaîne de la tradition et l'autorité des siècles, il faut de lointains aïeux dans la foi. Les protestants n'étant que du XVIe siècle, ils eurent besoin de se chercher des ancêtres, et comme ils n'avaient pas le choix de leurs prédécesseurs, les réformés furent réduits à chercher une place dans la famille des vaudois et des albigeois, oubliant à la fois que ces deux sectes différaient entre elles sur les points les plus graves, qu'elles avaient des doctrines répudiées par les protestants eux-mêmes, que malgré la meilleure volonté on était forcé de s'arrêter court sur le chemin des siècles, et qu'enfin on ne pouvait pas sans ignominie tendre filialement la main à des hérésies accusées de ténébreuses et immondes pratiques. Le onzième livre de l'*Histoire des variations* nous offre un récit savant et curieux des origines et des opinions des albigeois et des vaudois, des frères de Bohême, des viclévites et des hussites. Les albigeois n'étaient que des manichéens. Saint Bernard, voyageant en Provence et en Languedoc, les avait connus et avait trouvé dans leurs abominables erreurs le *mystère d'iniquité* prédit par saint Paul. Bossuet parle de la farouche hypocrisie de leurs opinions et dit très-bien : « Ne croyez jamais rien de bon de ceux « qui outrent la vertu. »

Bossuet, regardant et jugeant du haut de l'immobile unité de l'Église catholique, fait en quelque sorte tableau en face de ces communions nouvelles qui marquent leur entrée dans le monde par des discordes et des chocs; il assiste à leurs luttes, à leurs déchirements, à leurs subdivisions inévitables, et semble dire au monde qui l'écoute : Voilà la destinée des intelligences séparées de toute règle certaine, la destinée de tout ce qui ne porte pas avec soi la vérité !—Le quinzième livre de l'*Histoire des variations* sur l'unité de l'Église produit un grand effet au milieu de ces incessantes divisions enfantées par l'erreur.

Le faux a sa logique comme le vrai. Lorsqu'on a posé en principe le droit de se faire une religion, pourquoi les derniers venus de la réforme n'en useraient-ils pas aussi bien que les premiers? Quoi d'étonnant que le protestantisme du XIXe siècle diffère si profondément du protestantisme du XVIe siècle? Parmi les luthériens d'aujourd'hui, Luther ne reconnaîtrait pas sa doctrine, ni Calvin la sienne parmi les calvinistes. Cela est tout simple, et les luthériens et les calvinistes futurs en auraient fait voir bien d'autres, si, à l'heure qu'il est, les communions séparées n'avaient point parcouru le cercle entier des erreurs, cercle étroit d'ailleurs, car les erreurs humaines sont vite épuisées et se répètent à travers le temps. Les divers partis de la réforme, accomplissant les prophéties de Bossuet, se sont précipités dans le socinianisme,

dans la négation de la divinité du Christ, comme des torrents qui, après avoir parcouru un certain espace, s'en iraient disparaître dans un marais. Le protestantisme, qui n'a plus de corps de doctrine, repose uniquement aujourd'hui sur deux choses : en bas l'ignorance, en haut l'indifférence en matière de religion. Je me garderai bien de dire qu'on ne peut pas avec quelque lumière rester protestant de bonne foi; l'esprit de l'homme a ses mystères même dans sa sincérité; mais je puis bien vous avouer que, dans les régions de l'intelligence, les protestants vraiment convaincus sont pour moi un phénomène.

Comme vous le pensez bien, l'*Histoire des variations*, ce brûlot terrible lancé dans le camp de la réforme, fut attaquée, mais avec quelle faiblesse, bon Dieu! Deux hommes s'étaient présentés pour répondre à Bossuet, le ministre Jurieu et le ministre Basnage de Beauval. Les Églises protestantes, un peu lasses des violences et des maladresses de Jurieu, confièrent leur cause au ministre de Rotterdam, homme instruit et habituellement modéré, mais dont le caractère en cette circonstance descendit jusqu'aux injures et aux calomnies. Son plaidoyer tomba en poussière devant la *Défense de l'Histoire des variations* que publia Bossuet : un écrit vif et piquant de Bayle, intitulé *Avis aux réfugiés*, était venu en aide à l'athlète catholique.

Jurieu avait une belle occasion de se taire; il la

manqua et publia ses *Lettres pastorales*, qui nous ont valu les *Avertissements aux protestants*, au nombre de six. Je ne vous demanderai pas de lire ces six avertissements, quoiqu'ils en vaillent la peine ; mais, en votre qualité d'homme d'État, je vous signale le cinquième. Vous savez que les synodes nationaux des protestants avaient autorisé les séditions et les révoltes, et que le dogme de la souveraineté populaire sortit tout armé du milieu de la réforme religieuse du XVIe siècle, mère horriblement féconde de toutes nos révolutions. Le cinquième avertissement a pour titre : *Le fondement des empires renversé par ce ministre* (Jurieu). Bossuet découvre aux protestants que *leur réforme n'est pas chrétienne, parce qu'elle n'a pas été fidèle à ses princes et à sa patrie.* Elle a fait de la révolte *un point de religion*, tandis que l'ancien christianisme, représenté par l'Église catholique, a toujours fait un point de religion de *l'obéissance et de la fidélité.* La réforme, qui prétendait rétablir l'esprit primitif de l'Évangile, ne se montra qu'avec *l'esprit turbulent et séditieux* de l'hérésie. Ce n'était pas seulement en Allemagne que Bossuet pouvait trouver de lamentables souvenirs de ces prédications incendiaires au nom du devoir religieux, c'était dans sa propre patrie, c'était en France, sous les faibles règnes de François II et de Charles IX, où la guerre à la royauté même se déclara avec une furieuse audace. Jurieu, sophiste habile, faisant de l'histoire à sa façon, s'était efforcé

de justifier, par les livres saints, les guerres civiles de religion; le grand évêque, restituant aux faits leur vérité et aux Écritures leur sens exact, ne laisse rien subsister des motifs et des arguments du ministre réformé; sa pressante dialectique le dépouille, lui impose silence, le terrasse.

Après toutes les ruines amoncelées autour de nous depuis soixante ans par la souveraineté populaire comme les révolutions la pratiquent, on lit avec une admiration profonde et un certain saisissement d'esprit ces pages où Bossuet remue si fortement les questions les plus terribles. De son temps, il avait déjà vu assez de choses pour mesurer les abîmes ouverts au fond de tels principes : qu'aurait-il dit s'il eût été contemporain de nos malheurs? ou plutôt il n'aurait rien dit de plus, car le propre du génie sagement inspiré est de ne pas attendre l'expérience pour reconnaître la sinistre portée de certaines erreurs. Si Bossuet vivait aujourd'hui, il ne flétrirait pas autrement les *flatteurs des peuples* et ne démolirait pas avec plus d'autorité les dangereuses utopies mises en avant par Jurieu, et auxquelles, cent ans plus tard, Rousseau, le protestant de Genève, devait prêter l'éloquence de son style. Jurieu avait établi avec un aplomb éblouissant que dans l'histoire du monde on ne rencontrait pas d'exemples d'une *érection de monarchie* sans pacte mutuel entre les rois et les peuples, et Bossuet lui fait voir qu'il n'y a trace de rien de pareil dans les siècles

anciens ; le ministre protestant regardait toutes les monarchies à travers la monarchie anglaise. Bossuet l'avertit qu'il n'empêche pas qu'on ne *tempère plus ou moins la royauté, suivant le génie des nations et les diverses constitutions des États.* Quant au droit du peuple sur les princes, que Jurien avait supposé exister chez les Juifs, son illustre adversaire lui répond « qu'on n'a jamais vu en Israël de jugement humain « contre les rois, si ce n'est peut-être après leur mort « pour leur donner l'honneur de la sépulture royale « ou les en priver. » C'était là comme une grande preuve de l'inviolabilité de leur majesté pendant leur vie, et cela se faisait sous l'autorité de leur successeur. Bossuet est incomparable lorsqu'il parle du droit, qui n'est autre chose que la raison même et la raison la plus certaine, puisque c'est la raison reconnue par le consentement des hommes ; examinant la question de savoir si le peuple est naturellement souverain, il va au fond des choses et recherche ce que c'est qu'un peuple avant tout gouvernement.

« A regarder les hommes comme ils sont naturel« lement, dit-il, et avant tout gouvernement établi, « on ne trouve que l'anarchie, c'est-à-dire dans tous « les hommes une liberté farouche et sauvage, où « chacun peut tout prétendre et en même temps tout « contester ; où tous sont en garde et par conséquent « en guerre continuelle contre tous ; où la raison ne « peut rien, parce que chacun appelle raison la pas-

« sion qui le transporte; où le droit même de la nature
« demeure sans force, puisque la raison n'en a point;
« où par conséquent il n'y a ni propriété ni domaine,
« ni bien, ni repos assuré, ni, à dire vrai, aucun droit,
« si ce n'est celui du plus fort : encore ne sait-on
« jamais qui l'est, puisque chacun tour à tour peut le
« devenir, selon que les passions feront conjurer
« ensemble plus ou moins de gens. Savoir si le genre
« humain a jamais été tout entier dans cet état, ou
« quels peuples y ont été et en quels endroits, ou
« comment et par quels degrés on en est sorti; il
« faudroit pour le décider compter l'infini et com-
« prendre toutes les pensées qui peuvent monter dans
« le cœur de l'homme. Quoi qu'il en soit, voilà l'état
« où l'on imagine les hommes avant tout gouverne-
« ment. S'imaginer maintenant avec M. Jurieu, dans
« le peuple considéré en cet état, une souveraineté
« qui est déjà une espèce de gouvernement, c'est
« mettre un gouvernement avant tout gouvernement,
« et se contredire soi-même; loin que le peuple en cet
« état soit souverain, il n'y a pas même de peuple en
« cet état. Il peut bien y avoir des familles, encore
« mal gouvernées et mal assurées; il peut bien y avoir
« une troupe, un amas de monde, une multitude
« confuse, mais il ne peut y avoir de peuple, parce
« qu'un peuple suppose déjà quelque chose qui réu-
« nisse quelque conduite réglée et quelque droit
« établi : ce qui n'arrive qu'à ceux qui ont déjà com-

« mencé à sortir de cet état malheureux, c'est-à-dire « de l'anarchie. »

Que dites-vous de cette forte pensée qui touche aux racines des sociétés et plonge dans les lointaines entrailles du genre humain pour avoir raison des chimères politiques?

Jurieu avait demandé pourquoi les peuples auraient fait les rois si puissants, et Bossuet est admirable dans sa façon de nous montrer comment les peuples les plus libres, s'armant d'un frein contre eux-mêmes, ont mieux aimé hasarder d'être maltraités quelquefois par un souverain que de s'exposer à souffrir leurs propres fureurs. Il insiste sur ces vérités politiques que l'avantage le plus certain du peuple est d'intéresser à son salut ceux qu'il place à sa tête; que c'est un bien que le gouvernement se perpétue par les mêmes lois qui perpétuent le genre humain et qu'il aille pour ainsi dire avec la nature. Je transcrirai les lignes où Bossuet rend hommage au principe de l'hérédité monarchique :

« Les peuples où la royauté est héréditaire, en « apparence se sont privés d'une faculté, qui est celle « d'élire leurs princes; mais dans le fond c'est un bien « de plus qu'ils se procurent : le peuple doit regarder « comme un avantage de trouver son souverain tout « fait, et de n'avoir pas, pour ainsi parler, à remonter « un si grand ressort. De cette sorte, ce n'est pas « toujours abandonnement ou foiblesse de se donner

« des maîtres puissants ; c'est souvent, selon le « génie des peuples et la constitution des États, « plus de sagesse et plus de profondeur dans ses « vues. »

On croit lire un discours d'un membre de la Convention quand on voit Jurieu nous parler du peuple comme *ayant toujours raison*, et de son autorité comme de la *seule puissance qui n'ait pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes.* Bossuet s'indigne contre de telles énormités, et semble apercevoir dans l'avenir les désastreuses conséquences de ces principes. La doctrine qui veut qu'on arme celui qui souffre, lui inspire de belles paroles. « Le temps, dit-il, combat pour lui, « et la violence réclame contre elle-même. »

Bossuet n'était pas seulement un rare génie appuyé sur une science immense et sur un bon sens profond ; il était encore, comme je vous l'ai dit plus haut, infiniment habile dans l'art de rapprocher les hommes, de manier les esprits. L'opinion en Europe le désignait comme le seul homme qui pût être le lien de conciliation entre l'Église catholique et les communions séparées, et qui pût faire la paix morale dans le monde chrétien. Les pensées de réunion circulaient en Allemagne au milieu du vaste ébranlement des consciences produit par les écrits de Bossuet et les réflexions des cœurs droits. Léopold I[er], soutenu par les vœux de la diète de l'empire, songeait à réaliser ces projets qui auraient reconstitué la vieille république chrétienne

et replacé l'Europe politique sur de solides fondements. L'impératrice Marguerite-Thérèse, première femme de Léopold Ier, avait pour confesseur un prêtre pieux, instruit et modéré, d'origine génoise, et portant le titre d'évêque de Tina en Bosnie ; ce prélat, nommé Christophe Royas de Spinola, s'était fait connaître par d'utiles conférences avec les ministres luthériens ; il était parvenu à faire comprendre aux dissidents combien peu les points essentiels de la confession d'Augsbourg différaient du concile de Trente. Léopold Ier, pour lui donner plus d'autorité, le nomma évêque de Neustadt, dans le voisinage de Vienne. Dans un rescrit du 20 mars 1691, il lui concéda tout pouvoir pour travailler à l'œuvre de la réunion. L'évêque de Neustadt écrivit, voyagea, se porta partout où l'appelait l'intérêt d'une aussi grande œuvre ; ce fut surtout dans les États de la maison d'Hanovre que sa mission rencontra bon accueil. Son âme s'ouvrit plus vivement à l'espérance après avoir passé sept mois avec l'homme le plus important des Églises d'Hanovre, le docteur Molanus, abbé de Lokkum, esprit sincère, éclairé, fort disposé à la paix et à la vérité. De ces conversations et de ces longs échanges entre le prélat catholique et les ministres luthériens naquirent « les Règles touchant la réunion de tous les chrétiens, » *Regulæ circa christianorum omnium ecclesiasticam reunionem*, que formulèrent les théologiens d'Hanovre. Ce n'était pas tout ce que pouvait souhai-

ter l'évêque de Neustadt, mais c'était quelque chose. Il avait, dans ses conférences, suivi la méthode de l'*Exposition*, et Bossuet était son guide et son modèle. L'évêque de Neustadt transmit à l'évêque de Meaux l'écrit des docteurs d'Hanovre et lui demanda son avis. Bossuet savait le grand intérêt que Louis XIV portait aux pensées de réunion; il l'informa de ce premier essai de rapprochement et fut autorisé à adresser à l'évêque de Neustadt les encouragements et les félicitations du roi.

Vous pourriez voir dans le douzième livre de l'*Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset, comment l'évêque de Meaux entra dans cette négociation sur la demande de la duchesse d'Hanovre Sophie, sœur de la princesse palatine Louise-Hollandine, qui s'était tout à coup convertie à la foi catholique et que Louis XIV avait nommée abbesse de Maubuisson. Rien de plus curieux que tous ces princes et ces princesses d'Allemagne, versés dans les matières religieuses, vivement attentifs à la controverse, faisant venir de France chaque écrit nouveau qui pouvait les éclairer. Bossuet répondait à tous ces nobles esprits qui cherchaient la vérité, et son langage était empreint de mansuétude et de condescendance. Un grand nom, celui de Leibnitz, vient se mêler au nom de Bossuet dans ces négociations intéressantes. Leibnitz était déjà en correspondance avec Pellisson, écrivain de peu de génie mais noblement honnête, dont la conversion au catholicisme

avait fait du bruit. Leurs lettres passaient par les mains de Mme de Brinon, femme d'un esprit vif, remuant et dominateur, première supérieure de la maison de Saint-Cyr, disgraciée pour avoir laissé paraître trop de crédit autour de Mme de Maintenon, et qui, retirée dans l'abbaye de Maubuisson auprès de la princesse Louise-Hollandine, occupait de son mieux son ambitieuse imagination. Un esprit comme Pellisson ne pouvait suffire sur ces matières à un génie comme Leibnitz. Celui-ci aspirait à se mettre en rapport avec Bossuet. Vous trouverez toute cette correspondance dans les œuvres de l'évêque de Meaux. Leibnitz, si grand philosophe, vous apparaîtra ici plus subtil que profond, plus spécieux que puissant en logique ; on a quelque droit de mettre en doute la sincérité de Leibnitz dans cette affaire ; en écartant l'abbé de Molanus pour se poser seul comme le mandataire de la confession d'Augsbourg, il diminua tout d'abord les chances d'une entente conciliatrice. Bossuet pressentit ce qu'il y avait d'ambigu dans l'attitude du philosophe allemand ; sa patience parut en éprouver quelque lassitude. Pour expliquer la conduite de Leibnitz dans ces graves et longs débats, il faut se rendre compte de sa position à la cour d'Hanovre, et des intérêts anticatholiques que la politique vint créer soudain.

La princesse Anne étant restée avec un seul fils à la fin de l'année 1699, la couronne d'Angleterre s'offrait à la maison d'Hanovre ; le plus clair de ses

droits était son hostilité religieuse à l'Église romaine; il importait de ne donner à la Grande-Bretagne aucun soupçon à cet égard. La date de la mort du duc de Glocester, dernier fils de la princesse Anne, est précisément la date du silence de Leibnitz avec Bossuet. Si vous gardiez les moindres doutes sur ces conjectures, je vous reproduirais ici des lignes de Leibnitz écrites, en 1708, au célèbre professeur Fabricius, dans lesquelles il est dit « que tous les droits de la maison « d'Hanovre au trône d'Angleterre étant uniquement « fondés sur la haine et l'exclusion de l'Église romaine, « il faut éviter avec soin tout ce qui annoncerait de la « mollesse et de la tiédeur sur cet article. » Leibnitz, suspect aux protestants, catholique par le génie, eut la faiblesse de faire fléchir la vérité devant les intérêts humains. Le projet de réunion des protestants d'Allemagne ne fut point pour cela abandonné; le duc de Saxe-Gotha avait préparé un plan de conciliation; il fit même, dans ce but, le voyage de Rome. Le pape Clément XI s'adressa à Bossuet pour conduire à bonne fin une telle entreprise; la guerre de 1702, qui mit en mouvement toute l'Allemagne, renversa ces nouvelles espérances. La rentrée des dissidents de l'Europe n'a pu s'accomplir du vivant de Bossuet; mais lorsque tout ce qui est séparé de l'Église catholique voudra sérieusement revenir au giron, c'est Bossuet qui restera l'arbitre conciliant et ferme de la réunion religieuse. Les communions séparées obtien-

draient tout ce qui n'est pas incompatible avec les croyances catholiques, et ne perdraient rien de leur dignité dans la soumission à tout ce qui est la foi.

Je vous disais, il n'y a qu'un moment, par quels intérêts politiques était venu tout à coup échouer le projet de réunion des protestants de l'Allemagne, et par quelle faiblesse Leibnitz ne poursuivit pas l'œuvre de la réconciliation. C'est grand dommage que le caractère ait manqué à ce beau génie, et qu'il n'ait pas eu la force de faire des sacrifices à la vérité une fois reconnue. Tant de fermeté dans l'intelligence et si peu dans la conduite, le bonheur d'être arrivé à la pleine possession de la foi religieuse et le désaccord de la vie extérieure avec la pensée, les hommages et les aveux d'un grand esprit contredits par les actes, toute cette opposition morale entre ce qu'on sent et ce qu'on laisse voir est un spectacle d'une infinie tristesse, quoique l'histoire humaine nous y ait depuis longtemps accoutumés. Ces inconséquences qui, plus que toute chose au monde, trahissent l'infirmité de notre nature, atteignent surtout la mémoire de Leibnitz depuis la découverte et la publication du *Systema theologicum*. Vous connaissez sans doute cet écrit posthume, profession de foi de catholicisme, très-belle et très-complète, dont nul effort de la part des protestants de notre siècle ne pourra diminuer la valeur; c'est le catéchisme auquel était parvenu le génie de Leibnitz après avoir éprouvé toute doctrine; mais ce logicien si puissant

cessa de l'être dans la pratique ; il resta entre le protestantisme qui se défiait de lui et le catholicisme qui souffrit de ne point lui voir faire le dernier pas. Vous savez le jeu de mot allemand : *Leibnitz glaubt nichts*, « Leibnitz ne croit rien ; » c'est à quoi s'exposent les hommes les plus sérieux et les plus illustres quand ils ne prouvent pas leur foi par des actes.

Dans cette lettre, qui a surtout pour but de vous faire un peu connaître Bossuet comme controversiste, puis-je oublier la fameuse déclaration des quatre articles et la *défense* de cette déclaration ? C'est là sans doute que vous m'attendez avec une certaine curiosité, mais vous saurez d'abord que je suis peu disposé à entrer dans de tels débats. Quel intérêt pourrait-il y avoir aujourd'hui à remuer des questions dont quelques-unes ne sont plus de notre temps? Ce qui importe, c'est de se défendre des opinions exagérées et de s'unir dans le respect et l'amour pour le saint-siége. Il y aurait profit pour la paix religieuse à laisser dormir et s'éteindre ces discussions. Quand on étudie de près Bossuet dans les mémorables affaires de 1682, on est frappé de ses inquiétudes, de ses alarmes ; on sent qu'il aurait voulu n'être pas forcé de toucher à cette question de l'autorité du pape, et qu'il redoute le mouvement et l'irritation des esprits. Son magnifique sermon sur *l'unité de l'Église*, prononcé à l'ouverture de l'assemblée du clergé, nous laisse voir ses angoisses les plus cachées au milieu même de son en-

thousiasme le plus respectueux et le plus vrai pour la chaire de Saint-Pierre. Bossuet, écrivant de Fontainebleau à l'abbé de Rancé, au mois de septembre 1681, lui avait dit : « Si je ne puis aller prier avec vous, « priez du moins pour moi : l'affaire est importante « et digne de vos soins. Vous savez ce que c'est que « les assemblées du clergé, et quel esprit y domine « ordinairement. Je vois certaines dispositions qui me « font un peu espérer de celle-ci ; mais je n'ose me fier « à mes espérances ; et, en vérité, elles ne sont pas sans « beaucoup de crainte. » Le rôle de Bossuet, dans l'assemblée de 1682, fut tout de prudence et de modération. Il tenait fortement aux traditions et aux coutumes de l'Église de France, à la distinction essentielle des deux pouvoirs, mais il est certain qu'il n'aurait pas souffert le martyre pour la déclaration des quatre articles qu'il finit par envoyer je ne sais où : *abeat quò libuerit;* il est bien certain aussi que *la Défense de la Déclaration du clergé*, entreprise par l'ordre du roi, toujours refaite et jamais achevée, fut un long tourment pour Bossuet. Quoi qu'il en soit, je dirai avec un champion peu suspect, le comte de Maistre, « que jamais personne ne connut mieux que « Bossuet les droits de l'Église romaine, et que nul « n'en parla jamais avec plus de vérité et d'élo- « quence. »

Ne dois-je pas aussi vous rappeler une célèbre dispute, à laquelle on s'intéresserait mal aujourd'hui, qui

tint en émoi la société française et mit en présence les deux plus beaux génies de l'Église de France, Bossuet et Fénelon? L'affaire du quiétisme ne fut pas une affaire de pure subtilité ; pour vous en convaincre, vous n'auriez qu'à lire l'instruction de Bossuet sur *les divers états d'oraison* et ses écrits au sujet du livre des *Maximes des saints*. Les doctrines de Michel de Molinos sur le quiétisme qui avaient fait tant de ravages en Italie, et qui avaient abouti à des infamies, montraient jusqu'où on pouvait tomber sous prétexte d'une oraison de quiétude ; l'archevêque de Cambrai réprouvait tout ce qui était condamné par Rome dans Molinos, mais le sentiment général de son livre, mêlé à des raffinements de style, inquiétait l'évêque de Meaux. Marchant avec l'Écriture et les anciens, avec des maîtres de la vie spirituelle, tels que saint Augustin, sainte Thérèse, Gerson, saint François de Sales, substituant partout la précision catholique aux nuages dangereux d'un faux mysticisme, Bossuet soutint victorieusement la lutte, sans qu'aucune considération humaine l'arrêtât. « Qu'auriez-vous fait, lui dit un « jour Louis XIV, si j'avais pris le parti de M. de « Cambrai? — J'aurais crié vingt fois plus haut, » lui répondit Bossuet. Parfois une âpreté regrettable se rencontra sous la plume du contradicteur de Fénelon; mais n'oublions pas que des vérités capitales étaient en péril au fond du débat. Bossuet n'était pas homme à s'émouvoir et à combattre pour peu de chose.

Il y avait dans ces opinions nouvelles une dangereuse disposition à dédaigner les plus importantes réalités et les devoirs essentiels du christianisme. On dépensa énormément d'esprit des deux côtés, et puis, quand Rome eut parlé, on vit dans la personne de Fénelon le spectacle attendrissant et sublime d'un grand homme se soumettant avec la candeur d'un enfant. L'archevêque de Cambrai donna alors un si salutaire exemple au monde que, quand même la querelle du quiétisme n'aurait amené que ce résultat, on devrait le regarder comme très-considérable.

Mais il y eut quelque chose de plus encore, je le répète, il y eut une règle donnée à ce que j'appellerai le monde spirituel. La manière de faire l'oraison importe à la vérité même du catholicisme. Il existe au sein des sociétés visibles une invisible société d'âmes d'où la prière part à toute heure pour s'envoler vers Dieu et fait comme un pont mystérieux entre le temps et l'éternité. Cette société cachée et choisie a de continuelles oraisons qui sont comme l'encens de l'humanité s'élevant vers le ciel, et sans lequel peut-être Dieu ne laisserait pas l'univers rouler un seul jour; il faut qu'elle ne s'égare pas dans ses élans et qu'elle soit soumise à des lois certaines, comme tout ici-bas. Dans le débat du quiétisme, ce sont les principes les plus vrais de la vie religieuse qui ont triomphé avec Bossuet; j'ajouterai que ce sont les principes de la philosophie chrétienne. Bossuet réglait ainsi les rapports

de l'âme avec Dieu, les rapports du fini avec l'infini, ou plutôt il les établissait dans les conditions qui leur sont propres. L'âme ne s'anéantit pas par son union avec Dieu : elle subsiste dans ce qu'elle a de meilleur et de plus pur. Leibnitz prétendait que l'évêque de Meaux et l'archevêque de Cambrai avaient mal traité la question de l'amour de Dieu, faute d'une bonne définition du véritable amour ; il recommandait fort la sienne et pensait qu'elle eût suffi pour mettre fin à la dispute. Seriez-vous curieux de connaître cette définition du véritable amour par Leibnitz? La voici telle qu'on la trouve dans la préface de son Code diplomatique : *Amare est felicitate alterius delectari* : « Aimer, c'est trouver son bonheur dans le bonheur d'autrui. » Il est bon de remarquer que le sentiment de Leibnitz dans l'affaire du quiétisme se trouva conforme au jugement du saint-siége.

Parmi les gens qui reprochent à Bossuet de s'être trop occupé du quiétisme, il en est qui voudraient lui faire un crime de s'être trop peu occupé du jansénisme. Ce grief n'a pas pu partir d'esprits réfléchis et qui se soient profondément appliqués à l'étude des choses religieuses du XVIIe siècle. L'affaire du jansénisme ne se présenta pas comme un débat théologique, mais comme une simple question de fait : les cinq propositions condamnées à Rome se trouvaient-elles, oui ou non, dans l'ouvrage de Jansénius? Tout le monde les réprouvait, mais tout le monde ne conve-

nait pas qu'elles fussent tirées du livre de l'évêque d'Ypres. Y eut-il là tout d'abord matière à grande controverse? Non. Ce n'était qu'une question de bonne foi et de soumission à l'Église. Bossuet, tout en se plaçant au-dessus des misérables passions qui se mêlèrent beaucoup trop à cette affaire, dit à qui voulut l'entendre que les cinq propositions étaient dans Jansénius. Vous vous souvenez de la résistance des religieuses de Port-Royal à la signature du célèbre formulaire prescrit par l'assemblée générale du clergé de 1656, et des vives instances de M. de Péréfixe, archevêque de Paris ; le prélat à bout de voie, eut recours à Bossuet, dont il connaissait l'esprit conciliant et l'impartialité élevée ; il lui confia la mission de ramener ces femmes à la vérité ; Bossuet avait alors trente-trois ou trente-quatre ans et n'était pas évêque, mais nul ne parlait avec plus de sûreté et de force, avec une plus parfaite mesure et des formes plus insinuantes. Il eut plusieurs entretiens avec les religieuses de Port-Royal, trop dociles à une direction orgueilleuse, trop indociles à l'Église. Il n'y a rien de muré, de sourd, d'invincible comme l'entêtement ; dans les cellules de Port-Royal il se trouva plus fort que la parole de Bossuet.

Ce fut alors (probablement en 1661) que, tentant un dernier effort, l'éloquent négociateur adressa aux religieuses obstinées cette lettre où il leur démontre leurs torts avec une réunion de preuves si frappantes.

Elles avaient déclaré qu'elles obéiraient sans réserve aux supérieurs ecclésiastiques en tout ce que la conscience pouvait permettre; il s'agissait donc d'examiner si la chose qu'on leur demandait était mauvaise en soi. Bossuet établit qu'on n'exige pas à l'égard du fait contenu dans le formulaire une foi divine comme pour les vérités révélées, mais que, dès la première antiquité, dans les professions de foi des chrétiens, la condamnation des mauvaises doctrines a toujours été accompagnée de la condamnation de leurs défenseurs. Le pape saint Grégoire frappe du même anathème les faits et les dogmes. Les actes des saints conciles et les registres publics de l'Église nous montrent de nombreuses professions de foi qui renferment des faits jugés par l'autorité ecclésiastique. Dans les termes du formulaire, ce qui touche le livre de Jansénius n'est pas proposé avec la même certitude que les vérités de foi; les directeurs des religieuses de Port-Royal les ont, sur ce point, effrayées d'un scrupule sans fondement. Pourquoi n'accorderaient-elles pas soumission à leur archevêque? La validité du jugement dont il s'agit est incontestable; il est rendu sur une matière qui appartient au tribunal de l'Église; il est rendu par le saint-siége; il est rendu avec connaissance; le fait a été aussi exactement examiné que le droit, et le jugement a reçu sa dernière forme par l'acceptation unanime de tous ceux qui ont caractère et autorité de juges dans l'Église, c'est-à-dire de tous les évêques.

Aucune diversité ne s'est rencontrée parmi les prélats de France sur le point le plus essentiel, la réception des constitutions. Il n'est plus permis de parler de brigue en présence d'un consentement aussi universel. A quoi bon répéter que le pape n'a entendu qu'une des parties? Quand même le livre de Jansénius n'aurait jamais eu d'adversaires ni de sectateurs, il n'eût pas moins été sujet à l'examen de l'Église : dans un tel examen, un livre est lui-même son accusateur et son défenseur. Nul ne révoque en doute que la condamnation des cinq propositions ne soit canonique; comment ne le serait-elle pas en ce qui touche le livre de Jansénius, puisqu'on y voit concourir la même puissance, les mêmes formes, le même examen, la même acceptation, le même consentement unanime de tous les évêques?

Il faut avouer qu'il n'y avait rien à répondre à ceci, et que le refus des religieuses d'abaisser leur jugement sous l'autorité d'un jugement pareil prenait un étrange caractère. Leur crainte d'offenser Dieu en se soumettant à un jugement canonique de toute l'Église dans un fait de sa connaissance, était un *excès inouï* : « En vérité, mes très-chères sœurs, leur dit « Bossuet, ce sentiment est-il supportable? » Pour souscrire à la condamnation d'un auteur, il n'est pas besoin de savoir par soi-même si cet auteur a enseigné tels ou tels dogmes ; on ne demandait pas aux religieuses de souscrire en *définissant*, mais en *obéis*-

sant. Elles répétaient souvent qu'elles n'avaient nulle connaissance de ces matières et nulle obligation de s'en instruire. « A la bonne heure, mes sœurs, leur « dit Bossuet, ne prenez jamais de part aux contes- « tations; mais n'est-ce pas trop d'indifférence de « n'en vouloir point prendre aux décisions? et si vous « persistez, ne donnerez-vous pas sujet de penser « que le motif qui vous y oblige, c'est que vous en « avez trop pris aux contestations? »

Voilà un résumé rapide de cette lettre où rien n'est oublié pour éclairer la conscience des filles de Port-Royal, pour faire toucher du doigt la valeur légitime des jugements d'Innocent X et d'Alexandre VII sur le livre de Jansénius. Quelque forte et persuasive qu'elle fût, elle ne triompha point de l'opiniâtreté. Racine, dans son *Histoire de Port-Royal*, ne parle ni des démarches ni de la lettre de Bossuet. Il trace un récit complaisant de tout ce qui fut entrepris pour obtenir la signature du formulaire, exalte les écrits apologétiques d'Arnauld et de Nicole, mais il est évident qu'il n'a pas approfondi ces matières de controverse. Racine ne voit que de pieuses filles qui ne veulent pas *biaiser avec Dieu*, et ne se préoccupe nullement de ce que deviendrait l'Église si tous ses enfants avaient le droit de lui soutenir en face qu'ils ne peuvent pas, sans offenser Dieu, croire respectueusement qu'elle a bien jugé. Je dirai si on veut, avec M. de Péréfixe, que les compagnes de la mère Agnès

et de la mère Angélique étaient *pures comme des anges mais orgueilleuses comme des démons* ; toutefois je n'applaudis point aux longues persécutions qui les atteignirent dans leur solitude et qui se terminèrent par la destruction de Port-Royal des Champs en 1710. Revenons à Bossuet et à sa part d'action dans l'affaire du jansénisme.

Depuis plus de trente ans, le silence s'était fait autour du livre de Jansénius et des constitutions d'Innocent X et d'Alexandre VII. En 1700, le parti de l'évêque d'Ypres marqua son réveil par divers écrits français et latins publiés dans les Pays-Bas. Le plus considérable de ces ouvrages, intitulé *Augustiniana Ecclesiæ romanæ doctrina*, était dédié à la *prochaine assemblée du clergé de France*. L'assemblée de 1700, une des plus mémorables, la plus mémorable peut-être par l'importance des décisions doctrinales, condamna quatre propositions favorables au jansénisme, en attachant à chacune d'elles des qualifications particulières. Bossuet avait préparé ce résultat par un mémoire présenté à Louis XIV et par d'admirables efforts dans l'assemblée du clergé à Saint-Germain. Une des propositions censurées traitait le jansénisme de *fantôme*. Trois ans plus tard, le prétendu fantôme reparut sous la forme d'un petit écrit intitulé : *Cas de conscience*. Il s'agissait de la nature de la soumission qui était due aux constitutions des papes contre le jansénisme ; on concluait, pour la

question de fait, à un silence respectueux. Cette consultation était un piége habile où tombèrent beaucoup de docteurs. L'évêque de Meaux reconnut le piége que n'avait pas vu ou n'avait pas voulu voir le cardinal de Noailles, archevêque de Paris ; il différa ses coups pour les frapper d'accord avec le cardinal, inspira les moyens de dégager l'honneur des docteurs signataires du *Cas de conscience*, et quand parut l'ordonnance de l'archevêque de Paris, jointe à un bref fulminant du pape d'une date antérieure, Bossuet savait ce que lui avait coûté d'habile persistance ce nouvel hommage rendu à la vérité catholique. Il eut même l'honneur d'amener à une rétractation l'ecclésiastique, grand vicaire de l'archevêque de Rouen, que le soupçon général accusait d'être l'auteur du *Cas de conscience.* L'évêque de Meaux avait alors soixante-seize ans ; il ne lui restait plus qu'une année à passer sur la terre, mais les derniers succès remportés sur le jansénisme ne lui suffisaient pas. Toute cette question se présenta à son génie : « Il faut, dit-il, faire quelque « chose qui frappe un grand coup et ne reçoive pas « de réplique. »

Le sublime vieillard, se mettant à l'œuvre, relut Jansénius et saint Augustin, repassa tous les conciles généraux, et dicta ou écrivit un livre sur l'*autorité des jugements ecclésiastiques :* il y consacra ses dernières forces ; l'ouvrage fut interrompu lorsque l'excès des souffrances rendit tout travail impossible. Avec

quel respect et quel pieux attendrissement nous lirions ce suprême effort d'un grand génie au profit de la vérité ! mais nous n'avons de ce livre interrompu par la mort que le préambule et quelques indications ; le manuscrit original de l'œuvre inachevée existait encore en 1760 ; des mains infidèles le livrèrent aux flammes. Le jansénisme fit un barbare de l'homme qui avait ce manuscrit en son pouvoir. L'ouvrage, tel qu'il était et d'après ce que nous savons de son plan, serait resté comme un monument du génie et de l'autorité des siècles catholiques : le parti janséniste le détruisit pour respirer plus à l'aise, mais il n'en demeure pas moins écrasé sous le poids du nom de Bossuet comme sous le poids des jugements de l'Église.

Les gens instruits et de bonne foi n'ignorent pas que la *Justification des Réflexions morales du P. Quesnel*, publiée sous le nom de l'évêque de Meaux, quelques années après sa mort, fut un odieux mensonge. L'historien de Bossuet a raconté cette fraude et a tout expliqué avec le secours du journal de l'abbé Ledieu; mais il est un important témoignage qui a échappé à M. de Beausset, c'est celui de deux prélats contemporains mêlés aux luttes contre le jansénisme et qu'une telle imposture indigna ; ce témoignage se produisit à l'occasion d'une réimpression du prétendu écrit justificatif par les soins du cardinal de Noailles. Les évêques de Luçon et de la Rochelle, dans une lettre adressée au dauphin à la date du 24 octo-

bre 1711, demandaient qu'il leur fût permis de publier l'instruction pastorale où la justice retrouvait ses droits. « Comme cette instruction pastorale, « disaient-ils, justifie feu M. l'évêque de Meaux « de la calomnie qu'on lui fait aujourd'hui, d'avoir « soutenu et justifié un livre hérétique, et que nous le « lavons d'un écrit diffamant qu'on lui attribue, lors« qu'on sait qu'il l'a lui-même supprimé ; quel intérêt « plus pressant que d'ôter aux partisans d'un livre « hérétique l'autorité d'un grand prélat dont ils se « couvrent faussement, et de justifier un grand prélat « qu'on accuse faussement d'avoir autorisé l'erreur[1]? » Il est tout simple que le parti janséniste ait cherché à s'appuyer sur Bossuet, mais il est déshonorant de calomnier au profit de sa propre cause une grande mémoire. Ce qui seul prouverait combien le jansénisme redoutait Bossuet, c'est qu'il redoubla d'audace et laissa voir plus de confiance après la mort du vigoureux champion du catholicisme. Le prélat, toujours écouté lorsqu'il s'agissait de la foi, n'était plus là pour empêcher que des ménagements de cour ne missent des entraves à la défense de la vérité religieuse; le cardinal de Noailles ne sentait plus cette forte et salutaire influence qui le maintenait dans la voie; il ne restait pas autour de Louis XIV un évêque d'assez d'autorité pour lui montrer son devoir de roi. Fénelon vit le mal et ne fut pas libre de le combattre. Le mal

[1] Œuvres de Fénelon. Lettres diverses.

s'aggrava avec la régence. Il devait aboutir à la constitution civile du clergé.

En ma qualité d'historien de saint Augustin, j'aimerais à vous signaler un écrit où Bossuet s'est plu surtout à venger l'immortel évêque d'Hippone. Bossuet n'a admiré aucun homme plus que saint Augustin. Il avait mis en lambeaux un exemplaire des œuvres de ce Père, à force de l'étudier, de le manier et d'en faire des extraits; un autre exemplaire de l'édition des bénédictins était littéralement couvert de ses coups de crayon. Depuis son élévation à l'épiscopat, quand Bossuet avait à monter en chaire, il demandait une Bible et un volume de saint Augustin. Le génie de l'évêque d'Hippone avait nourri le sien. Or, voilà qu'un certain Richard Simon, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, fier de ses études dans les langues et les lettres, connu déjà par une version du *Nouveau Testament*, que Bossuet avait démolie en détails en deux vives et savantes instructions, s'avisa de publier l'*Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament ;* il s'attachait particulièrement à présenter les doctrines de saint Augustin comme des *nouveautés*. Bossuet, au mois d'octobre 1693, écrivant à un ami qui lui avait demandé sa pensée sur cet ouvrage, lui disait :

« Il est malaisé de vous définir le livre de M. Si-
« mon : vous en connoissez le génie. On apprend
« dans cet ouvrage à estimer Grotius et les unitaires

« plus que les Pères; et il n'a cherché dans ceux-ci
« que des fautes et des ignorances. Il donne pourtant
« contre eux plus de décisions que de bons raisonne-
« ments. C'est le plus mince théologien qui soit au
« monde, qui cependant a entrepris de détruire le
« plus célèbre et le plus grand qui soit dans l'Église
« (saint Augustin). Il ne fait que donner des vues
« pour trouver qu'il n'y a rien de certain, et mener
« tout autant qu'il peut à l'indifférence : l'érudition y
« est médiocre, et la malignité dans le suprême
« degré. »

L'évêque de Meaux répondit au téméraire agresseur dans sa *Défense de la tradition et des saints Pères ;* ce beau travail, interrompu par la longue affaire du quiétisme, par le projet de réunion des protestants de l'Allemagne, fut, aux heures de liberté, l'occupation des dix dernières années de sa vie et ne parut qu'après sa mort. Bossuet, vieilli de corps, non de génie, retrouva le feu de la jeunesse et la verve de l'esprit pour convaincre d'erreur le prêtre mal inspiré qui avait cru pouvoir imposer au monde « et décider sur la foi et « sur la théologie par le grec ou par l'hébreu dont il « se vantoit. » Il appartenait au grand évêque, dernier Père de l'Église, de remettre à leur place les écrivains présomptueux qui bourdonnaient autour de ces soleils du monde chrétien. *Vieux docteur* et *vieil évêque*, comme il s'appelle lui-même dans cet ouvrage, Bossuet, du haut de son savoir et de son au-

torité, met en poudre ces ignorances, ces légèretés, ces ridicules audaces. La mort ne lui laissa pas le temps d'achever cet éloquent chef-d'œuvre de critique. On y sent cette suprême perfection de doctrine que Dieu accorde aux fortes intelligences qui ont longtemps cherché et défendu la vérité, et qui, près de s'envoler de la terre, reçoivent des approches du trépas je ne sais quel couronnement divin !

En terminant cette lettre, je m'aperçois que, par toutes ces pages récemment parties ou qui vont partir à votre adresse, je viens de vous donner, à mon insu, la plus grande preuve d'admiration qui soit en mon pouvoir. Il faut que j'aie une bien haute idée de vous pour croire qu'au milieu des grands intérêts qui vous sont confiés, vous puissiez vous arrêter avec quelque plaisir à tant de questions qui ne sont pas de votre domaine accoutumé ; il faut que je regarde votre intelligence comme n'ayant pas toujours choisi son œuvre et ne s'étant pas toujours appliquée à ce qu'elle aurait le mieux aimé, pour la convier à ces matières dont l'étude, s'ouvrant sur de larges horizons, n'a d'ailleurs jamais diminué personne. J'aurais pu aussi être retenu par l'idée que le temps présent nous donne des spectacles peu propices au recueillement et aux pures et sereines jouissances de l'âme. Mais plus les jours sont difficiles et mauvais, plus la pensée fait effort pour s'y dérober, et Bossuet est un grand consolateur au siècle où nous

sommes. Pourquoi n'ajouterais-je point que les vérités religieuses et les vérités politiques se tiennent plus qu'on ne croit, que les bases de l'autorité humaine sont bien fragiles si elles ne s'appuient pas sur une plus haute et plus ferme autorité, que l'obéissance n'a pas de raison d'être si Dieu n'apparaît pas derrière les chefs des empires, et que rien n'est plus digne des méditations d'un homme d'État que l'appréciation du vrai caractère du protestantisme portant dans ses flancs l'orgueil du moi humain, l'impatience du joug, la sédition, le doute éternel et les abîmes sans fond de l'athéisme !

Écouen, ce 21 février 1853.

LETTRE III

Bossuet avec ses amis.—Bossuet et Mme de la Vallière.—Sa fermeté avec Mme de Montespan.—Comment il disait la vérité au roi sur les souffrances du peuple.— Comment il comprenait l'autorité.—*Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte.*—Le *Discours sur l'histoire universelle.*

Si j'avais à vous peindre Bossuet dans son caractère, dans ses habitudes et dans sa vie, j'aurais un plaisir infini à vous retracer plus d'un souvenir du temps où il fut précepteur du dauphin ; je vous l'aurais montré se faisant une retraite au milieu de la plus brillante cour de l'univers, y gardant toujours son caractère de prêtre et de docteur, tempérant la gravité de son génie par les douceurs élégantes de l'esprit et la bienveillance du cœur. C'était un maître dont on sollicitait les jugements, dont on recherchait les entretiens. Il avait des disciples assidus qui s'appelaient Fénelon, la Bruyère, l'abbé Fleury, Pellisson, l'abbé de Choisy, l'abbé Renaudot, l'abbé de Langeron ; quelques autres encore, tels que de la Broue,

de Longuerue, Cordemoi, prenaient place dans le sanctuaire de l'homme qu'on écoutait comme un oracle. « Chacun avait l'habitude d'y mettre du sien, nous « dit l'abbé de Choisy ; le maître de la maison ne vou- « lait point de préférence ; et si la supériorité de son « génie ne l'avait fait reconnaître, sa modestie l'eût « fait oublier. » Heureux ceux qui furent admis dans cette intimité glorieuse ! En hiver c'était chez lui, à des jours et à des heures marqués, que Bossuet réunissait ses amis. Dans la belle saison, on faisait de longues promenades à pied au milieu des grandes et royales allées de Saint-Germain, de Versailles ou de Fontainebleau. Il y avait, dans ce qu'on appelle le Petit-Parc, à Versailles, une allée que le maître et les disciples choisissaient de préférence, et que la cour voulut nommer l'*allée des Philosophes*. Ces philosophes-là devaient être remplacés au siècle suivant par d'autres, indignes de ce nom, et dont le dernier triomphe fut le renversement de la monarchie de Versailles, l'adoration de la déesse Raison sur le maître autel de Notre-Dame, et l'effroyable permanence de l'échafaud !

Ces ravissantes conversations dans le salon de Bossuet ou sous les ombrages des forêts royales, remuaient tour à tour les questions les plus diverses d'histoire et de littérature, de philosophie et de religion ; les livres nouveaux y étaient jugés ; des points obcurs de l'histoire y recevaient des commentaires lumineux ; des difficultés sur un dogme ou sur l'Écriture y trouvaient

de belles solutions, et parfois Bossuet, si vivement épris des grands génies de la Grèce et de Rome, se laissait aller au bonheur de réciter avec sa prodigieuse mémoire les plus magnifiques passages d'Homère ou de Virgile. Vous auriez été digne, vous si sensible aux belles choses, de figurer dans cette académie présidée par un tel Platon; c'est surtout à cause de notre grand passé que vous honorez et que vous aimez la France, ce pays toujours fervent pour le culte de l'intelligence, comme nous disions à Vienne; et vous qui êtes un croyant de ce culte, vous auriez mérité d'être un contemporain de Bossuet. Quelle époque que celle où Bossuet allait à Chantilly entendre de la bouche du grand Condé le récit de ses batailles; où il devinait le génie encore inconnu de la Bruyère; où il saluait dans le jeune Fénelon une belle espérance si vite et si admirablement accomplie; où il invitait Renaudot à dîner chez lui pour aller ensuite à Auteuil écouter une épître de Boileau; où, dans un voyage à Fontainebleau, il donnait à la tragédie d'*Athalie*, encore inédite et mal appréciée par quelques juges, un rang que les siècles lui laisseront; où, dans des lettres à ses amis, il se montrait ravi d'avoir entendu Bourdaloue! Je ne me représente jamais sans émotion Bossuet soutenant Mme de la Vallière, à peine âgée alors de vingt-neuf ans, dans son laborieux passage du monde à la vie austère des carmélites; elle s'avançait *doucement et lentement*, cheminant moins vite que ne l'eût fait *un*

naturel un peu plus fort que le sien; puis tout à coup elle prend sa résolution avec un courage joyeux et tranquille, et ne respire plus que la pénitence ; le grand évêque confondu s'écrie : « Je parle et elle fait. J'ai « les discours et elle a les œuvres. Quand je considère « ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de « me cacher, et je ne prononce pas un seul mot où je « ne croie prononcer ma condamnation. » Lorsque cette jeune femme, dont la destinée sera l'attendrissement des siècles, se présenta devant les autels pour consommer son sacrifice, le 26 juin 1675, ce fut Bossuet qui, *faisant entendre une voix que les chaires ne connoissoient plus,* prononça le sermon. C'est la reine elle-même qui étendait le drap mortuaire sur la jeune pénitente dont les triomphes avaient été son premier désespoir, et qui maintenant, âme dépouillée des choses extérieures, âme vide du monde et pleine de Dieu, *ne pouvoit plus respirer que du côté du ciel.* Tout près d'elle apparaissait une autre illustre pénitente, la duchesse de Longueville, jadis si séduisante dans la *langueur de ses manières,* cette héroïne de la Fronde, la femme *aux réveils lumineux et surprenants,* qui expiait les désordres de sa vie par de rudes macérations, et devait quatre ans plus tard quitter la terre pour aller chercher plus haut son pardon. Quel temps pour les grands contrastes et les tableaux où se rencontrent toutes les extrémités des choses humaines !

Des gens qui ne savent rien ou qui ne veulent pas

savoir la vérité ont quelquefois parlé des prétendues complaisances de Bossuet pour les déréglements du roi. Quel mensonge ! il n'y a eu rien de plus chrétiennement intrépide que Bossuet en face de Louis XIV dans l'affaire de Mme de Montespan, qu'il s'agissait d'éloigner. L'évêque parlait en évêque au monarque devant qui tout se courbait ; chargé par Louis XIV lui-même de préparer Mme de Montespan à de fortes résolutions, il brava la colère de cette femme violente et dominatrice, jusque-là accoutumée à d'universelles adorations. Si elle reprit son empire interrompu pendant quelques mois, si le roi oublia les engagements pris avec Bossuet, ce ne fut pas la faute de l'évêque. Bossuet possédait à un degré incomparable le rare secret des ménagements ; l'homme en lui ne heurtait personne, mais le prêtre chrétien ne fléchissait pas. Le comte de Maistre dit quelque part dans son ouvrage sur *l'Église gallicane*, en parlant du grand évêque, que « les souffrances du peuple, les « erreurs du pouvoir, les dangers de l'État, la publi- « cité des désordres ne lui arrachèrent jamais un seul « cri. » J'ai toujours été étonné d'une affirmation aussi absolue : l'illustre écrivain n'aurait pas pu la justifier. Assurément Bossuet ne laissa point voir pour les misères des peuples les attendrissements de Fénelon ; il ne s'appliqua point à des théories politiques sur le bonheur du genre humain et n'aurait pas écrit les pages du *Télémaque* consacrées à peindre d'idéales

félicités pour les nations; mais les misères de son temps ne le trouvèrent ni indifférent ni muet. J'ai sous les yeux une de ses lettres à Louis XIV, du 10 juillet 1675, où l'évêque lui rappelle qu'assis sur un trône qui est à Dieu, il *doit y régner selon les lois*, qu'il ne doit pas *laisser accabler le peuple* au milieu d'une grande guerre pour laquelle d'extraordinaires dépenses sont nécessaires, qu'il doit s'appliquer à connaître à fond les *misères des provinces*, que de si *grands maux*, capables d'*abîmer l'État*, ne peuvent pas être *sans remèdes ;* que le prince doit *faire sentir qu'il ne veut pas être trompé sur ce sujet*, et *que les bons rois sont les vrais pères des peuples.* Il lui cite la *bonté ingénieuse et persistante* de son aïeul Henri IV, qui chercha les *remèdes aux maux de l'État*, trouva le moyen de rendre les peuples heureux et leur *fit avouer leur bonheur.* De semblables paroles, parties d'un homme aussi écouté que Bossuet, donnaient à penser à Louis XIV; elles révèlent une âme qui ne se fermait pas aux gémissements des peuples, une âme préoccupée des *dangers de l'État.* En achevant un sermon sur le devoir des rois, Bossuet disait à Louis XIV, en présence de toute la cour : « Sire, vous savez les besoins de « vos peuples, le fardeau excédant ses forces dont il « est chargé. Il se remue pour Votre Majesté quelque « chose d'illustre et de grand, et qui passe la desti- « née des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu, « et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux

« choses qui se couvent. » Il y aurait une grave injustice à soutenir que *la publicité des désordres n'arracha jamais un seul cri* à Bossuet. Ses sermons prêchés à la cour sont là pour nous convaincre de l'audace de son éloquence en présence des scandales qu'il voulait signaler et faire haïr : il est inexorable dans la sévérité de ses accusations et de ses tableaux ; chaque mot de sa langue est comme un coup de foudre qui retentit au fond des consciences. Je ne manquerai pas les occasions de revenir sur les reproches de ce genre, faussement adressés à l'évêque de Meaux.

Ce qui est vrai chez Bossuet, c'est son profond sentiment de l'autorité, c'est la grande idée qu'il avait du pouvoir dans le monde. Son génie portait quelque chose d'absolu, et l'absolu ne lui déplaisait pas dans le gouvernement des empires. Il avait voué à Louis XIV une admiration d'instinct que la réflexion et les années ne diminuèrent point ; il exerçait dans le domaine de la pensée la même souveraineté que le grand roi dans le domaine des choses visibles, et ces deux royautés se témoignaient l'une à l'autre un respect infini. Louis XIV comprenait, aimait et admirait singulièrement Bossuet ; ce n'est pas un de ses moindres titres à la faveur de la postérité : un roi est plus ou moins grand selon qu'il se plaît plus ou moins avec les grandes intelligences. Bossuet a semé de vues politiques beaucoup de ses écrits, mais il est un monument où il a mis particulièrement toute sa pensée à cet égard, c'est

l'ouvrage intitulé : *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte*, composé pour le dauphin.

Qu'a voulu le grand évêque dans ce livre? Il a voulu, à l'aide des Écritures inspirées, poser les fondements des États, tracer aux peuples et aux rois leurs devoirs, et faire en quelque sorte de la parole de Dieu la règle et la raison d'être des empires. Nous avons vécu en des temps où la politique était un jeu au plus fin, où elle était avant tout le grand art de tromper; dans l'ouvrage de Bossuet, la politique devient fille de la religion, et la loi divine apparaît comme la constitution primitive, la dignité et la grandeur de toute société civile.

Allons ensemble au fond de cette œuvre, et disons avec Bossuet que « nulle histoire ne découvre mieux « que l'Écriture ce qu'il y a de bon et de mauvais « dans le cœur humain, ce qui soutient et ce qui renverse les royaumes, ce que peut la religion pour les « établir et l'impiété pour les détruire. » Disons encore avec l'immortel précepteur du dauphin, que « l'Évangile de Jésus-Christ rend les hommes d'autant plus propres à être bons citoyens sur la terre, « qu'il leur apprend par là à se rendre dignes de devenir citoyens du ciel, » et enfin que ceux qui croient « que la piété est un affaiblissement de la « politique seront confondus. »

Tous les hommes, nés d'un même père, portent l'empreinte d'une même œuvre divine. Ils sont frères

sur la terre; leur père commun est dans les cieux. Ce n'est pas sur la nation, mais sur l'humanité en général que l'union des hommes est fondée : nul homme n'est étranger à un autre homme. Dieu a prononcé de terribles anathèmes contre tout attentat à la vie humaine. Nous devons prendre soin de tous ceux qui sont faits comme nous à l'image de Dieu; il n'y a que les ennemis du genre humain qui disent comme Caïn : « Je ne sais où est mon frère : suis-je fait pour le garder? » C'est notre intérêt même qui a fait l'établissement de la société; l'inégalité des aptitudes et des forces, la différence des talents nous rapprochent les uns des autres par le besoin mutuel. La diversité des langues, premier châtiment de l'orgueil, partagea la société humaine en nations, car la parole est le lien social entre les hommes, et saint Augustin a pu dire avec vérité qu'un homme se plaît mieux avec son chien qu'avec un homme dont il n'entend pas la langue. Les lois de la société veulent qu'on aime son pays; on s'attache à cette terre comme à une mère, comme à une nourrice commune. Moïse fit mettre à mort ceux qui avaient dit du mal du pays que Dieu réservait à son peuple. L'Écriture est pleine de cet amour du sol natal, amour si naturel au cœur de l'homme! Les anciens l'avaient senti. Thémistocle proscrit demande en mourant à ses amis que ses os soient portés dans l'Attique pour y être secrètement ensevelis. Ce sont les passions qui ont fait d'un gou-

vernement une nécessité ; par là chacun devient plus fort, plus paisible, plus respecté. Il faut des lois pour régler les choses divines et humaines ; ces lois sont fondées sur la raison et la justice ; c'est la présence de Dieu qui fait leur inviolabilité. Aussi tous les peuples ont voulu donner à leurs lois une origine divine. Dans la république de Platon, l'oracle confirme chaque loi avant qu'elle soit reçue. Il est des lois fondamentales qu'on ne peut violer *sans ébranler tous les fondements de la terre,* comme dit le psalmiste. L'attachement aux anciennes maximes affermit la société et rend les États immortels. On perd la vénération pour les lois quand on les voit si souvent changer. C'est alors que les nations semblent chanceler comme troublées et *prises de vin,* ainsi que parlent les prophètes ; l'esprit de vertige les possède, et leur chute est inévitable.

Il y a parmi tous les peuples certains principes communs de société et de concorde ; les peuples qui les méconnaissent sont barbares, ennemis de toute justice et du genre humain. Le dévouement à la patrie est un devoir religieux ; les séditieux n'aiment pas leur pays ; ils y portent la division ; il faut les exécrer. Jésus-Christ fut, selon le mot de Bossuet, *bon citoyen* dans sa vie mortelle ; il demeura exact observateur des lois et coutumes louables de son pays. Ses apôtres et les premiers fidèles l'imitèrent.

L'autorité paternelle fut la première idée, la pre-

mière image de l'autorité ici-bas. Des rois apparaissent dès les premiers temps du monde ; ils s'établissent par le consentement des peuples et par les armes. Il y eut des républiques, et le gouvernement des Hébreux lui-même ne fut d'abord qu'une république avec Dieu pour chef ; mais la forme monarchique était le gouvernement le plus universellement reçu. La monarchie a son fondement dans l'empire paternel qui est la nature même. C'est la forme de gouvernement la plus durable et la plus forte. La monarchie héréditaire est la meilleure pour trois raisons : la première c'est qu'elle se perpétue d'elle-même par les mêmes causes qui font durer l'univers et qui perpétuent le genre humain : ni brigues ni cabales. Le mort saisit le vif ; le roi ne meurt jamais. C'est un gouvernement aisé où l'ordre roule tout seul. La seconde raison c'est que la monarchie héréditaire est la forme de gouvernement qui intéresse le plus la puissance placée à sa tête : en travaillant pour l'État, le prince travaille pour sa famille. La troisième raison invoquée par Bossuet, c'est la dignité des maisons où les royaumes sont héréditaires. C'est par là que les peuples s'attachent aux maisons royales, et Bossuet ajoute : « Les « grands mêmes obéissent sans répugnance à une « maison qu'on a toujours vue maîtresse, et à laquelle « on sait que nulle autre maison ne peut jamais être « égalée. » L'exclusion des femmes de la succession royale est un bien. La dignité des maisons régnantes

ne paraît pas assez soutenue en la personne d'une femme, qui, après tout, est obligée de se faire un maître en se mariant. Où les filles succèdent, dit Bossuet, les royaumes ne sortent pas seulement des maisons régnantes, mais de toute la nation ; or il est bien plus convenable que le chef d'un État ne lui soit pas étranger. « Ainsi, ajoute Bossuet, la France, où la « succession est réglée selon ces maximes, peut se « glorifier d'avoir la meilleure constitution d'État qui « soit possible, et la plus conforme à celle que Dieu « même avoit établie, ce qui montre tout ensemble et « la sagesse de nos ancêtres et la protection particu- « lière de Dieu sur ce royaume. » Tout établissement humain a ses inconvénients : il faut, dit le grand évêque, demeurer dans l'État auquel un long temps a accoutumé le peuple. C'est pourquoi Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes, en quelque forme qu'ils soient établis. Qui entreprend de les renverser, dit Bossuet, n'est pas seulement ennemi public, mais encore ennemi de Dieu.

Ces paroles me remettent en mémoire un passage de Montaigne qui m'a toujours frappé, qui a reçu depuis soixante ans sa terrible application et que je veux vous citer :

« Je suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage « qu'elle porte ; et ay raison, car j'en ay vu des effets « très-dommageables.... Ceux qui donnent le bransle « à un Estat sont volontiers les premiers absorbez en

« sa ruyne : le fruit du trouble ne demeure guères à « celuy qui l'a esmé ; il bat et brouille l'eau pour « d'aultres pescheurs.... Le meilleur prétexte de nou- « velleté est très-dangereux. *Adeo nihil motum ex* « *antiquo, probabile est* [1]. Si me semble il, à le dire « franchement, qu'il y a un grand amour de soy et « présomption, d'estimer ses opinions jusques là que, « pour les establir, il faille renverser une paix publique « et introduire tant de maux inévitables, et une si « horrible corruption de mœurs que les guerres civiles « apportent, et les mutations d'Estat en chose de tel « poids, et les introduire en son païs propre. Est-ce « pas mal mesnagé, d'advancer tant de vices certains « et cogneus, pour combattre des erreurs contestées « et débattables [2] ?.... »

Il est curieux de voir le sceptique Montaigne se rencontrer dans les questions fondamentales de la politique avec le puissant croyant Bossuet. Quel martyrologe vengeur que la lamentable histoire de tant d'audacieux qui avaient donné *le bransle à un Estat !*

Bossuet examine le droit de conquête, droit très-ancien, attesté par l'Écriture ; la possession paisible le réduit au droit commun et naturel.

Quand l'illustre précepteur nous parle de la personne sacrée des rois, on le sent en présence de la majesté de Louis XIV, et les livres saints lui fournis-

[1] Tite Live.

[2] *Essais de Montaigne*, livre I, chap. 22.

sent d'éclatants témoignages en faveur de l'inviolabilité de ceux auxquels Dieu lui-même a donné le titre de Christ. On aime à lui entendre dire que les rois doivent trembler en se servant de la puissance qu'ils ont reçue de Dieu. Les rois ont été faits sur le modèle des pères : la bonté doit être leur caractère le plus naturel. Les grands n'ont été faits que pour protéger les petits. La vraie gloire des princes est de n'être pas pour eux-mêmes. « Le prince, dit Bossuet, est un personnage « public qui doit croire que quelque chose lui manque « à lui-même, quand quelque chose manque au « peuple et à l'État.... Être impitoyable à son peuple, « c'est se séparer de ses propres membres, et on « mérite de perdre ceux de son corps.... Le prince « pourvoit aux besoins de tous, le tyran ne songe qu'à « se paître lui-même. » Voilà ce qu'on enseignait à nos rois; voilà comment on entendait en France l'office de la royauté. Notre vieille royauté n'a été tyrannie que dans la cervelle des révolutionnaires; c'est la révolution qui, dans notre pays, est accouchée de la tyrannie.

J'ai dit précédemment que l'absolu ne déplaisait pas au génie de Bossuet dans le gouvernement des États. Ce sentiment se révèle dans le quatrième livre que je suis en train de vous résumer. Bossuet nous a fait observer que, écrivant dans un État monarchique et pour l'héritier d'une grande monarchie, il tournerait toutes les instructions tirées de l'Écriture à ce genre de gouver-

nement, quoique la portée de ces instructions soit aisément applicable à chaque forme de gouvernement dans le monde. Maintenant, voulant déterminer les derniers caractères de la royauté, il nous demande de ne pas confondre le pouvoir absolu et le pouvoir arbitraire. L'un, en effet, est la volonté d'un seul réglée par la loi et la justice, l'autre est une volonté capricieuse et violente que rien ne retient. Bossuet, à qui les témoignages et les exemples de l'Écriture ne manquent point, attribue au roi l'autorité absolue sans laquelle, dit-il, il ne peut *ni faire le bien ni réprimer le mal.* « Le prince, ajoute-t-il, se peut redresser lui-même « quand il connoît qu'il a mal fait ; mais contre son « autorité, il ne peut y avoir de remède que dans son « autorité ; c'est pourquoi il doit bien prendre garde « à ce qu'il ordonne. »

Bossuet n'admet pas *de force coactive* contre le prince ; s'il lui arrive de mal user de son autorité, c'est un malheur ; le roi ne fait pas le mal licitement ; Dieu ne lui donne point de tels pouvoirs, *mais il a droit de le faire impunément à l'égard de la justice humaine.* Les doctrines du grand évêque resteront gênantes pour le pouvoir absolu, car il veut que les rois « soient soumis « comme les autres à l'équité des lois, et parce qu'ils « doivent être justes et parce qu'ils doivent au peuple « l'exemple de garder la justice. » Bossuet veut aussi que le prince soit *assisté des plus sages têtes de la nation, et appuyé par l'expérience des siècles passés !*

Il dit encore que « l'obligation d'avoir soin du peuple « est le fondement de tous les droits que les souve- « rains ont sur les sujets. » Du reste, dans le système qui laisse au roi le droit extrême d'abuser de son pouvoir et qui le place au-dessus des peines des lois, il y a quelque chose de l'irresponsabilité royale avec les gouvernements constitutionnels. Même quand le prince fait mal, il faut des fictions politiques à l'aide desquelles il soit établi que le prince ne peut mal faire. L'inviolabilité et l'irresponsabilité du souverain sont les fondements mêmes du gouvernement monarchique, et lorsqu'il s'est rencontré qu'on ait jugé un roi, on a commis un crime contre les lois les plus essentielles de la société humaine.

Vous avez lu, dans la Bible, au neuvième chapitre du Livre des Juges, l'ingénieux et charmant apologue des arbres qui se choisissent un roi. Ils s'adressent successivement à l'olivier, au figuier, à la vigne qui refusent de renoncer à la douceur de leurs fruits pour se donner aux soins du gouvernement. Tous les arbres dirent alors au buisson : « Venez et régnez sur nous. » Et le buisson leur répondit : « Si vous me faites vrai- « ment votre roi, venez et reposez-vous sous mon « ombre; sinon, il sortira du buisson un feu qui « dévorera les cèdres du Liban. »

Bossuet, après avoir rappelé cet apologue, qui fut entendu jadis sur le mont Garizim, conclut qu'en face du roi le peuple n'a qu'à se tenir en repos sous son

autorité. « Que si le peuple impatient se remue, ajoute-
« t-il, et ne veut pas se tenir tranquille sous son
« autorité royale, le feu de la division se mettra dans
« l'État et consumera le buisson avec tous les autres
« arbres, c'est-à-dire le roi et les peuples ; les cèdres
« du Liban seront brûlés avec la grande puissance
« qui est la royale, les autres puissances seront ren-
« versées, et tout l'État ne sera plus qu'une même
« cendre. »

Tout cela s'est vu parmi nous avec le plus formidable caractère de châtiment, et Dieu fasse que les temps nouveaux soient suffisamment instruits par d'aussi terribles leçons !

Bossuet nous dit que le peuple doit craindre le prince, mais que si le prince craint le peuple tout est perdu : l'autorité royale doit se faire sentir aux méchants, quelque grands qu'ils soient, et beaucoup plus aux grands qu'aux petits. Elle doit être invincible, sinon personne n'est plus en sûreté. Lorsque le prince tremble, tout tremble avec lui. Il lui faut deux genres de fermeté : la première contre les périls, la seconde contre l'artifice des favoris. Vouloir mollement ce n'est pas vouloir. Les difficultés ne se surmontent que par une infatigable activité. Mais Bossuet ne veut point que l'on confonde la fermeté avec l'entêtement, la dureté ou la violence. « La force du commandement
« poussée trop loin, jamais plier, jamais condescen-
« dre, jamais se relâcher, s'acharner à vouloir être

« obéi à quelque prix que ce soit, c'est un terrible « fléau de Dieu sur les rois et sur les peuples. » Bossuet ajoute plus bas que *les bonnes maximes outrées perdent tout*. Qui ne veut jamais plier casse tout à coup. Il n'y a de prince vraiment fort que celui qui sait se commander à lui-même. La pensée de Dieu doit lui être présente ; moins il a de compte à rendre aux hommes, plus il a de compte à rendre à Dieu. Enfin Bossuet établit que le gouvernement est un ouvrage de raison et d'intelligence, que la sagesse vaut mieux que la force pour préserver les États, que le caractère de la sagesse est une conduite suivie, que le prince doit savoir les affaires et connaître les occasions et les temps, et surtout connaître les hommes. En parlant du secret des conseils qu'il faut savoir garder, il dit que ce secret auquel le prince est tenu est une *imitation de la sagesse profonde et impénétrable de Dieu.* Bossuet est admirable dans tout ce qu'il exige du roi pour le bon gouvernement des peuples. Cette partie de l'ouvrage est merveilleuse de détails et de prévisions, de profondeur et de génie. Rien n'y est oublié, pas même les *mauvaises finesses*. Vous verrez aussi que nul n'a jamais mieux parlé de la majesté qui n'est pas la pompe des cours, mais l'*image de la grandeur de Dieu dans le prince.*

Les cinq derniers livres de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* sont consacrés aux devoirs des peuples envers les rois, aux devoirs des rois envers la

religion, et aux *secours de la royauté*, qui sont les armes, les richesses ou les finances, les conseils. On doit toujours obéir aux ordres du roi, à moins qu'ils ne soient contraires aux ordres de Dieu. En religion, le roi n'a pas à statuer ; l'Église décide, le prince protége. Le sacerdoce et l'empire sont deux puissances unies mais essentiellement indépendantes. Bossuet admet l'action du prince contre les fausses religions, contre les blasphémateurs, les parjures et les devins ; c'était l'opinion de son temps; toutefois il prescrit toujours les voies de la douceur, et repousse le dernier supplice, sauf le cas de sédition. L'instituteur des rois ne souffre point qu'on parle dans le monde de son étoile et de la fortune; rien ne domine sur la terre que Dieu ; les étoiles lui obéissent et la fortune n'est qu'un mot. Là où la sagesse est infinie, peut-il y avoir place pour le hasard ? Ce que l'homme appelle l'imprévu ou l'inconnu, c'est l'endroit secret par où Dieu agit, c'est le ressort qu'il remue. Bossuet exalte la royauté française qui fut toujours fidèle à l'Église catholique; il remarque que la France est le seul royaume de la chrétienté qui n'ait vu sur le trône que des rois enfants de l'Église. Ses hommages s'attachent surtout aux rois de la troisième race, sous laquelle la France est déclarée par les papes un *royaume chéri et béni de Dieu*. « Race qui se voit seule dans tout l'univers, toujours « couronnée et toujours régnante, depuis sept cents « ans entiers sans interruption.... Elle a produit saint

« Louis, le plus saint roi qu'on ait vu parmi les chré-
« tiens. Tout ce qui reste aujourd'hui de princes de
« France, est sorti de lui, et comme Jésus-Christ disoit
« aux Juifs : *Si vous êtes enfants d'Abraham, faites*
« *les œuvres d'Abraham*, il ne me reste qu'à dire à
« nos princes : Si vous êtes enfants de saint Louis,
« faites les œuvres de saint Louis. »

Telle est en substance cette belle composition de Bossuet ; j'espère vous en avoir assez dit et assez montré pour vous inspirer l'envie de la relire et de l'étudier à votre tour.

Bossuet, en peignant la royauté, a peint la grande royauté de son temps; mais, en lui laissant l'autorité absolue, il la rend inséparable de l'idée de la loi et de l'idée de la justice. Il s'étudie avec un soin extrême à inspirer au prince tout ce qui peut le rendre accompli, tout ce qui peut en faire le père de ses peuples ; il le place sous le coup du devoir et des châtiments divins qui atteignent les mauvais rois. Il ne flatte pas, il instruit, il avertit, il menace, et, pour donner plus de force à ses discours, c'est Dieu lui-même qu'il fait parler. Autant l'autorité absolue lui semble bonne, autant l'autorité arbitraire lui paraît *barbare et odieuse*, quoiqu'il y ait des peuples et de grands empires qui s'en contentent. Des peuples esclaves, l'absence du droit de propriété et du droit de succession, pas même de fils à père, la main du maître étendue sur les biens et sur la vie même de ses sujets,

sa volonté demeurant comme la seule loi, voilà les quatre conditions qui constituent le gouvernement arbitraire. Le gouvernement absolu « n'empêche pas « qu'il n'y ait des lois dans les empires, contre les- « quelles tout ce qui se fait est nul de droit : il y a « toujours ouverture à revenir contre, ou dans d'au- « tres occasions, ou dans d'autres temps ; de sorte « que chacun demeure légitime possesseur de ses « biens, personne ne pouvant croire qu'il puisse ja- « mais rien posséder en sûreté au préjudice des lois, « dont la vigilance et l'action contre les injustices et « les violences, est immortelle. C'est là ce qui s'ap- « pelle le gouvernement légitime, opposé par sa na- « ture au gouvernement arbitraire. » De telles paroles, écrites pour l'instruction du fils du roi le plus absolu de la terre, répondraient suffisamment à ce troupeau de déclamateurs révolutionnaires qui n'ont voulu voir dans la nation française d'autrefois que la muette et pitoyable propriété des rois. Bossuet a donné toute son attention à une forme de gouvernement qui était celle de son pays et de son temps, mais il n'exclut ni ne condamne les autres. Il n'y a texte dans son œuvre que contre le désordre de l'anarchie, contre le mépris de Dieu et le mépris des lois. Son bon sens plein de génie l'éloigne constamment de tout ce qui ressemble aux chimères politiques, et, tant qu'il y aura des sociétés civilisées, on trouvera dans son ouvrage d'admirables leçons pour le gouvernement des peuples.

Bossuet laisse entrevoir un penchant d'esprit, mais il ne trace aucun système politique ; il lui suffit de montrer à chacun son devoir. Ceux qui ont accusé et qui accusent encore Bossuet d'avoir prêché la tyrannie n'ont rien compris à son œuvre. A quelque forme de pouvoir qu'un pays livre sa destinée, si l'on pratique les maximes de cet ouvrage, gouvernants et gouvernés s'en trouveront bien ; les affaires de l'univers en seront moins troublées, et les hommes se déchireront moins dans leur rapide course ici-bas.

La *Politique tirée de l'Écriture sainte* est un des ouvrages que Bossuet a le plus travaillés. Lorsque l'éducation du dauphin fut achevée, ce travail ne l'était pas encore. L'évêque le quittait et le reprenait selon ses loisirs et selon les courtes heures de repos que lui laissait sa vie de lutte religieuse. Il mourut sans y avoir mis le couronnement ; c'était une conclusion dont il avait lui-même marqué le titre par ces mots qui terminent le manuscrit original : *abrégé et conclusion de ce discours.* Les éditeurs, éclairés par quelques indications de Bossuet, ont rempli ce vide à l'aide d'un passage de saint Augustin sur le *vrai bonheur des rois.*

Bossuet, dans l'ouvrage qui vient de passer sous nos yeux, a fait de la politique comme lui seul pouvait en faire, de la politique que j'appellerai éternelle. Dans le *Discours sur l'histoire universelle*, il a fait de l'histoire comme nul n'en fit jamais. Je me rappelle,

que ce fut à l'occasion de cet ouvrage que notre conversation tomba un jour sur Bossuet ; et puisque c'est de là qu'est née l'idée de mes *Bossuetines*, comme vous appeliez à l'avance ces lettres où je devais continuer de loin nos entretiens sur un si beau génie, ne dois-je pas m'y arrêter un moment? Je vous disais alors, en parlant de saint Augustin, combien le génie de l'évêque d'Hippone avait fécondé le génie de l'évêque de Meaux, non-seulement en religion et en philosophie, mais même en histoire ; et je vous citais le *Discours sur l'histoire universelle* comme un produit merveilleux de cette lointaine inspiration du docteur africain. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, a fondé en histoire l'école de la Providence ; il avait cherché à pénétrer de ses pensées un docte prêtre d'Espagne, Orose, qui exécuta médiocrement le plan ; il inspira mieux, quelques années après sa mort, Salvien, le vigoureux auteur de l'ouvrage *sur la Providence* (*de Gubernatione Dei*). Bossuet, prenant à sa façon quelques idées mères dans l'évêque d'Hippone, a fait un livre d'une sublime originalité, une œuvre pour laquelle les anciens et les modernes ne lui offraient aucun modèle. Saint Augustin nous avait tracé l'origine, le développement et les fins dernières de la cité du ciel et de la cité de la terre, les deux cités bâties par *deux amours différents;* Bossuet nous montre la religion aussi ancienne que le monde, s'étendant à travers les temps, et subsistant toujours la même, toujours

victorieuse au milieu des changements et des ruines des empires.

Le *Discours sur l'histoire universelle* est un livre que tout le monde croit avoir lu parce que tout le monde l'a eu entre les mains au collége. Mais vous m'avouerez que l'on connaît fort mal ce qu'on n'a lu que dans ces jeunes années où l'étude n'est pas toujours une joie, où l'obligation d'apprendre est un fardeau qui pèse, où les livres sont bien plus des ennemis qu'il faut subir, que d'illustres amis qu'on recherche. Un ouvrage comme le *Discours sur l'histoire universelle* demande, pour être compris, tout le sérieux de la raison, toute la maturité de l'esprit. Ceux qui ne l'ont pas ouvert depuis les jours du lycée n'en ont pas la moindre idée. En effet, dans cette *représentation en raccourci de toute la suite des siècles*, un lecteur distrait et léger ne se retrouvera jamais; chaque ligne est un fait, un jugement ou une couleur; la marche est serrée et rapide; tout s'enchaîne fortement, tout va au but, et quand les réflexions arrivent, la pensée de Bossuet est si vigoureuse, si pleine, si haute et si profonde qu'on ne saurait la suivre sans une certaine habitude de réflexion. Bossuet qui, dans ses *Oraisons funèbres*, respire si librement en face des plus grands tombeaux, nous apparaît encore mieux à son aise sur les tombeaux des empires; il les voit naître, grandir, s'éteindre, et confondre leur poussière en présence de Dieu qui demeure toujours le même dans sa gloire: il

a l'air de je ne sais quel pasteur terrible qui chasse devant lui le troupeau des nations sous l'œil de la Providence dont les desseins s'accomplissent.

Le plan du *Discours sur l'histoire universelle* est simple comme tout ce qui est grand. On croirait voir un de ces monuments de la vieille Égypte dont Bossuet nous parle si bien, monuments *solides, d'un air simple, d'une hardiesse réglée*, inspirés par la nature elle-même, et qui faisaient dire aux Égyptiens qu'eux seuls avaient su produire, comme les dieux, des ouvrages immortels. Dans la première partie du livre, nous trouvons en *douze époques* un abrégé de l'histoire religieuse et politique du monde depuis la création jusqu'à Charlemagne. Pour bien abréger, il faut beaucoup savoir; c'est une vérité passée à l'état d'axiome. Ce précis, qui comprend quarante-huit siècles, est tracé d'une main sûre; l'expression en est brève comme tout ce qui résume; on y sent une science supérieure qui plane au-dessus des événements et des temps; une pénétrante et lumineuse critique préside aux dates, démêle les réalités de l'histoire. Les événements et les personnages sont là à leur place comme dans des cadres suspendus devant nous : ils s'emparent de l'esprit; on ne les oublie plus.

Après cet abrégé des annales de l'univers que Bossuet appelle les époques ou la suite des temps, viennent, dans la seconde partie, *la suite de la religion*, et, dans la troisième, *les empires*. Ce sont surtout ces deux

parties qui font du *Discours sur l'histoire universelle* une œuvre incomparable. La seconde partie, composée de trente et un chapitres, en nous plaçant tout d'abord au berceau et à la chute du genre humain, nous montre la religion à la première page de l'histoire de la terre. Elle nous apparaît avec le premier homme et nous la retrouvons pendant quatre mille ans avec les mêmes promesses et les mêmes espérances jusqu'au Messie attendu. Un seul livre fait la lumière au milieu de l'immense nuit des fables profanes, c'est l'Écriture, le plus ancien livre du monde. Par ce livre, la création est expliquée et Dieu est autre chose que la cause première ou le *premier moteur* des philosophes; nous en avons une belle et juste idée. Depuis Adam jusqu'à Abraham, la tradition religieuse reste dans la mémoire humaine à cause de la longueur de la vie à ces temps primitifs. Abraham qui naquit environ trois cent cinquante ans après le déluge, vécut avec Sem, fils de Noé, et apprit de sa bouche même l'origine des choses. Mais il arriva que les générations nouvelles oublièrent les traditions des ancêtres sur le Dieu unique et les vérités invisibles. Le monde était encore nouveau et pour ainsi dire *tout trempé des eaux du déluge,* lorsque l'idolâtrie commença à se répandre.

L'homme, dit Bossuet, oublia si profondément que « Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire « un Dieu. » La loi écrite arrive quand la mémoire humaine est à la veille de perdre les traditions reli-

gieuses des aïeux. Moïse, le plus grand nom de législateur qu'il y ait chez les hommes, remue vivement le génie de Bossuet, toujours épris des sublimes choses; « si, en entendant les autres prophètes, nous dit-il, « on croit entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est « pour ainsi dire Dieu même en personne qu'on croit « entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse. » Depuis Bossuet, les études nouvelles, les voyages lointains, les découvertes n'ont servi qu'à justifier Moïse et à fortifier humainement son autorité dans les questions de l'âge du monde, du déluge et du salut du genre humain par une seule famille. Si Bossuet écrivait aujourd'hui, la science lui fournirait les pièces justificatives de la révélation. Nous ne connaissons que par Moïse l'histoire de l'homme et de l'univers, et plus les traditions et le globe sont interrogés, plus la Genèse nous apparaît divine. Moïse a de plus en plus raison à mesure qu'on sait mieux la vérité sur les monuments et la chronologie des nations. Il faut choisir entre les fables les plus niaises, les plus grossières et les récits de Moïse démontrés par les explorations modernes.

Bossuet s'arrête à l'état moral du monde quand le Messie arrive. Tous les vices, tous les crimes avaient des autels. Les plus grands philosophes, tout en reconnaissant un autre Dieu que les dieux adorés par le vulgaire, n'osaient dire tout haut la vérité; l'erreur publique leur paraissait impossible à vaincre. « Dans

« quel abîme, dit Bossuet, étoit le genre humain qui
« ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu ! »
Les chapitres sur Jésus-Christ et sa doctrine, sur ses prédictions, sur les erreurs des Juifs, sont d'une grande force.

Bossuet est admirable dans son commentaire de la profonde pensée de saint Paul au sujet de la conversion des païens par la croix de Jésus-Christ. Vous connaissez cette belle pensée du grand apôtre : Les hommes n'ayant point reconnu Dieu dans les ouvrages de la sagesse, Dieu a voulu les sauver par la folie de la croix. « Nouveau et admirable dessein de la divine
« providence, dit l'historien. Dieu avoit introduit
« l'homme dans le monde où, de quelque côté qu'il
« tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisoit
« dans la grandeur, dans la richesse et dans la dispo-
« sition d'un si bel ouvrage. L'homme cependant l'a
« méconnu ; les créatures qui se présentoient pour
« élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté : l'homme
« aveugle et abruti les a servies, et non content d'a-
« dorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre
« de ses propres mains. Des fables plus ridicules que
« celles que l'on conte aux enfants ont fait sa reli-
« gion ; il a oublié la raison, Dieu la lui veut faire
« oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il en-
« tendoit la sagesse ne l'a point touché ; un autre
« ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se
« perd et où tout lui paroît folie : c'est la croix de

« Jésus-Christ.... Tel étoit le remède que Dieu pré-
« paroit à l'idolâtrie. »

Les chapitres 27 et 28 sur les livres de l'Écriture et le rapport des deux Testaments font justice des difficultés des incrédules avec une écrasante logique. Bossuet, deux mois avant sa mort, s'étant fait relire le *Discours sur l'histoire universelle* comme pour l'aider à supporter ses souffrances, interrompit la lecture de ces deux chapitres dans lesquels, disait-il, « se trou-
« voit la force de tout l'ouvrage, c'est-à-dire la
« preuve complète de la vérité de la religion et de la
« certitude de la révélation des livres saints contre
« les libertins » (on appelait ainsi à cette époque les libres penseurs), il ajoutait que « là paroissoit tout
« ce qui étoit la pure production de son esprit. » En effet, les nouvelles objections avaient demandé de nouveaux arguments que les saints Pères ne pouvaient soupçonner.

La *suite de la religion*, telle que Bossuet l'a retracée, est comme une chaîne d'or dont on voit les anneaux s'étendre de siècle en siècle jusqu'à l'origine du monde, et percer en quelque sorte jusqu'aux profondeurs de l'éternité. Cette tradition de la vérité que le temps continue et qu'un long prodige maintient, part du dessein même de Dieu, et les révolutions humaines n'ont jamais servi qu'à son triomphe. Nous arrivons à la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle*, aux empires. C'est ici que Bossuet est

éloquent tout à son aise, et que son grand style et son profond esprit d'observation éclatent dans leur magnificence. Il est le maître de Montesquieu dans l'appréciation des causes qui ont fait la grandeur et la décadence des Romains; son plan n'était pas de les indiquer toutes; mais il a montré les plus vraies et les plus saisissantes. Sa manière de faire voir les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, lui donne sur Montesquieu une haute et imposante supériorité. Il y a toujours moins de grandeur dans une œuvre, quelle qu'elle soit, où Dieu n'est point; Montesquieu est irréprochable dans son livre, mais jamais il n'étonne. La belle idée de l'unité du monde romain, un des plus puissants moyens providentiels pour la propagation de l'Évangile, est de saint Augustin; mais que de vues et de remarques de génie n'appartiennent qu'à Bossuet! De quel pinceau il a armé sa main vigoureuse et savante pour faire revivre ce peuple romain dans ses mœurs et ses goûts, dans son caractère et sa politique! Quelle forte netteté dans ces couleurs et quelle autorité dans ces jugements! Rien n'échappe à la fermeté de ce regard, et Bossuet parle aussi bien des armées romaines que des institutions et des lois. Les grands esprits se plient à tout et ne se laissent rebuter par rien quand il s'agit d'aller au plus profond d'un sujet, et d'en étudier les aspects les plus divers. Bossuet explique ce qu'a produit la patience romaine, ce qu'a produit chez les

Romains l'amour de la justice, ce grand côté par où on les jugeait dignes d'être les maîtres du monde; il explique pourquoi, dans un si vaste empire, mêlé de tant de nations et de royaumes, les peuples ont été si obéissants et les révoltes si rares. Il nous apprend comment tombent les républiques, comment périssent les gouvernements des Césars « uniquement appuyés « sur des soldats qui ne tardent jamais bien long- « temps à s'apercevoir qu'ils disposent de l'empire. »

Cette grande puissance des bords du Tibre est visiblement marquée dans les plans divins; elle réunit toutes les nations de la terre comme pour les passer aux mains du Christ; elle est la hache de la justice contre les Juifs déicides; si pendant trois siècles elle persécute les chrétiens, c'est au profit de la gloire du nouveau peuple de Dieu ; mais Rome, *enivrée du sang des martyrs*, doit subir son châtiment ; elle *tombe d'une grande chute*, comme Babylone dont elle rappelle les iniquités, et *saint Jean chante sa ruine.* Rome, *purgée par ses désastres, ne subsiste plus que par le christianisme qu'elle annonce à tout l'univers.* L'empire romain trouva dans le christianisme *quelque chose de plus invincible que lui;* avant qu'il eût fait son office selon les décrets de la Providence, un plus ancien monde avait fait le sien; Dieu s'était servi des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour châtier, rétablir ou protéger son peuple ; il voulut que Moïse *fût instruit*

dans toute la sagesse des Égyptiens, dont Bossuet nous peint si merveilleusement le génie grave, prévoyant, inventif, le naturel reconnaissant, la dignité et la droiture, l'exacte soumission aux lois, les institutions toujours les mêmes, et les monuments qui durent encore.

Les Pyramides, ces montagnes que l'homme a faites, ont fourni matière à bien des discours plus ou moins oubliés; mais qui ne se souvient du mot de Bossuet par lequel il semble avoir pris lui-même possession de ces monuments impérissables? « Quelque « effort que fassent les hommes, leur néant paroît « partout. Ces pyramides étoient des tombeaux; « encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le « pouvoir d'y être inhumés, et ils *n'ont pas joui de « leur sépulchre.* » Ils n'ont pas joui de leur sépulcre! quelle prodigieuse expression! et comme cela est simple! Je suis sûr que ce mot n'a pas été cherché et qu'il est parti tout seul du génie de Bossuet. Il n'a jamais de meilleure inspiratrice que la mort, il se complaît dans les images du néant : on dirait qu'il *jouit des tombeaux*.

Je ne connais pas d'ouvrage où se trouvent ramassés en moins de pages autant de faits, d'observations utiles, de grandes vues, de leçons et d'importantes vérités que dans le *Discours sur l'histoire universelle*. C'est le livre de la chrétienté, à quelque communion et à quelque nation qu'on appartienne; c'est le livre d'or des peuples; ils y trouvent la grandeur de leur

origine, la divine antiquité de la race qui leur est commune, la place qu'ils occupent dans l'ordre de la Providence et la noble fin à laquelle ils doivent servir. C'est le livre des rois, qui peuvent y apprendre l'art difficile de gouverner, et dont l'orgueil ne saurait tenir devant tant de royaumes tombant les uns sur les autres. C'est le livre des moralistes, des philosophes vraiment dignes de ce nom et des hommes d'État : quand on l'a lu et médité, on se sent plus fort sur la pratique de la vie et la connaissance du genre humain, on croit avoir vécu avec tous ces personnages si divers depuis longtemps disparus de la bruyante scène d'ici-bas, et l'on croit avoir une longue expérience des affaires de l'univers. Personne n'a mieux possédé que Bossuet ce qu'il appelle lui-même la *vraie science de l'histoire;* elle consiste à « remarquer dans chaque « temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les « grands changements, et les conjonctures impor- « tantes qui les ont fait arriver. » A tout prendre, selon Bossuet, il en arrive, pour l'établissement et la ruine des empires, à peu près comme dans le jeu où *le plus habile l'emporte à la longue.* « En effet, « dit-il, dans ce jeu sanglant où les peuples ont « disputé de l'empire et de la puissance, qui a « prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui « a duré le plus longtemps dans les grands tra- « vaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou « se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu

« l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses « desseins. »

Le grand historien nous fait voir la Providence, par un conseil immuable, dominant toujours les événements humains, et gouvernant à leur insu ceux qui croient gouverner. Il dit là-dessus des choses qui touchent en quelque sorte aux plus secrètes entrailles de la politique humaine : « C'est pourquoi tous ceux qui gou- « vernent se sentent assujettis à une force majeure. « Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs « conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets « imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions « que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni « ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, « loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout « en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce « qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et « prévient tous les conseils. » Les révolutions, depuis soixante ans, nous ont appris à reconnaître la profonde vérité de ces autres paroles de Bossuet : « Il n'y a point « de puissance humaine qui ne serve malgré elle à « d'autres desseins que les siens. »

On a quelquefois reproché à notre grand évêque de s'être trop prosterné devant Louis XIV. Arnauld, qu'on n'appelle plus le grand Arnauld, disait dans une lettre d'ailleurs pleine d'admiration pour Bossuet : « Il y a néanmoins un *verumtamen* dont j'appréhende « qu'il n'ait à rendre compte à Dieu : c'est qu'il n'a

« pas le courage de rien représenter au roi. » Je me suis déjà expliqué sur ce point, et j'ai montré que Bossuet n'avait jamais fléchi quand la voix du devoir s'était fait entendre. J'ajouterai qu'il y a une manière de parler aux rois plus utile et plus habile que d'indiscrètes remontrances, c'est de leur déclarer indirectement la vérité en face du monde entier. Nous l'avons déjà vu, nul n'a été plus terrible que Bossuet pour humilier et écraser les puissances de la terre; mais dans cet ouvrage même, écrit dans le palais des rois et pour l'éducation du fils de Louis XIV, que de traits et de leçons! L'immortel auteur du *Discours sur l'histoire universelle* n'en perd jamais l'occasion. C'est en face d'un monarque accusé d'ambition et d'un amour excessif de la guerre que Bossuet écrit ces lignes au sujet de Nemrod et des conquérants qu'il appelle des *ravageurs de provinces* : « Depuis ce temps, l'ambition « s'est jouée, sans aucune borne, de la vie des hommes: « ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se « haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous « les arts a été de se tuer les uns les autres. » Ailleurs, en parlant de ce faible irrémédiable, inséparablement attaché aux desseins humains et qui est la mortalité, Bossuet ajoute : « Celui qui sait conserver et affermir « un État, a trouvé un plus haut point de sagesse que « celui qui sait conquérir et gagner des batailles. » Le superbe Louis XIV pouvait lire encore ces paroles d'une assez belle liberté : « Cette suite des empires,

« même à la considérer plus humainement, a de « grandes utilités, principalement pour les princes ; « puisque l'*arrogance*, compagne ordinaire d'une « condition si éminente, est si fortement *rabattue* par « ce spectacle. »

Vous avez pu entendre accuser Bossuet de supprimer, jusqu'à un certain point, la liberté humaine, en soumettant les événements de la terre aux décrets immuables de la Providence. Je ne vous ferai point observer que parmi les accusateurs de l'école providentielle se rencontrent parfois des partisans de l'école fataliste ; je me bornerai à dire qu'on peut répéter contre l'action de la Providence dans le monde, les mêmes arguments qui traînent depuis des siècles contre le libre arbitre de l'homme mis en présence de la prescience divine. Il y a des plans éternels qui se déroulent à travers les temps. Dieu ne serait pas Dieu si nous le reléguions dans les lointaines et muettes profondeur d'une éternité oisive ; il y a des choses qui doivent être, sous peine de renverser tous les instincts, toutes les notions de l'intelligence humaine, et si la manière dont ces choses s'accomplissent a des côtés incompréhensibles, c'est la faute de notre esprit et non point un argument contre la vérité. Tout, dans la création, est soumis à des lois ; tout, depuis l'homme jusqu'au brin d'herbe, depuis le soleil jusqu'à l'atome, fait partie d'une immense harmonie, et l'on voudrait que les empires et les royaumes restassent en dehors

des lois divines! Je dirai avec saint Augustin et avec la conscience du genre humain que cela ne se peut. Je ne me chargerai pas d'expliquer comment l'homme concourt librement à l'exécution des desseins éternels; je sais seulement que sa liberté fait sa dignité, que l'idée contraire en ferait une méprisable machine, incapable de vertu et d'honneur, et s'il y a des mystères, j'adore leur nuit sacrée. Il faudrait n'avoir jamais réfléchi sur soi-même ni sur tout ce qui nous environne pour ne pas savoir que nous vivons dans le mystère et que notre courte raison n'a le dernier mot de rien.

Je me suis souvent dit que les grands esprits, quand leur destinée ne les enchaîne pas aux affaires publiques et au gouvernement des peuples, devraient rester les maîtres de leur vie et la garder tout entière pour l'exécution de leurs plans. Un homme de génie ne devrait faire que ce que nul ne peut faire comme lui; il devrait se dérober à toutes les choses, même les plus utiles, que les autres hommes peuvent accomplir. L'emploi de ses jours, en dehors de ses études et de ses méditations, est un vol fait à une mission sublime. Bossuet avait le dessein de reprendre, dans un second discours, l'histoire universelle, au point où il la laissa dans le premier, et de la continuer depuis le siècle de Charlemagne jusqu'à celui de Louis XIV; le temps manqua à l'évêque; ce sera un éternel regret pour le monde lettré et religieux. Nous aurions eu pour les

âges modernes ce que nous avons pour les âges anciens : quel pendant au premier discours ! Quel peintre pour ce vigoureux et héroïque moyen âge européen, pour ces immenses croisades qui ont sauvé l'Occident de la barbarie musulmane, pour cette monarchie française, la plus belle des monarchies de la terre, pour ces jeunes empires du Nord, qui, d'un bond, se sont élancés à une grande hauteur de puissance ! Bossuet aurait montré dans le même discours les causes des triomphes de Mahomet et de ses successeurs, les commencements et la décadence de l'empire de l'islamisme ; quel intérêt se fût attaché à cette profonde étude du mahométisme qui déborda si violemment sur le monde, contre lequel nos pères se sont vaillamment et victorieusement armés, et dont la suprême destinée réserve au monde de grands étonnements et de grands spectacles !

Écouen, ce 10 mars 1853.

LETTRE IV

Gloire grandissante de Bossuet.—L'Europe instrument actif de la vérité dans l'univers. — La vieille république chrétienne. — Immense dommage causé par le protestantime à la civilisation européenne ; preuves et développement de cette vérité. — L'Europe sans le protestantisme et sans la Révolution française. — Le mot des protestants : *Plutôt Turcs que papistes !*—La part glorieuse de la papauté dans les luttes contre les Turcs.—Le protestantisme a été comme un obstacle aux plans divins ; il faut que l'unité se refasse.

Bossuet a touché à tout de sa puissante main dans l'ordre religieux, philosophique, politique; la marche du temps et le développement des événements nous le font retrouver. Je vous ai montré ce beau génie plus grand pour la postérité qu'il ne le fut pour ses contemporains, qui certes pourtant ne le méconnurent pas; il sera dans sa destinée de grandir encore; à mesure que certaines querelles religieuses s'effaceront au milieu de nous, l'admiration pour l'illustre évêque deviendra plus vive et plus universelle. Un symptôme de ce retour s'est révélé depuis la dernière lettre que je vous ai adressée ; il est question d'élever une statue à Bossuet à Dijon, sa ville natale. Parmi les hommes qui se sont mis à la tête de cette œuvre si éminem-

ment française et chrétienne, il en est (et ce ne sont pas les moins importants) qui n'avaient pas toujours laissé voir un culte très-fervent pour la mémoire de Bossuet. Mais le génie de ce grand homme est de race conquérante.

Je suis à mon aise en face d'une intelligence comme la vôtre ; nous différons en matière religieuse sur des points essentiels ; je reste ferme dans l'expression de mes pensées, et ma plume ne recule point. Pourquoi cela? Parce que deux choses m'ont frappé en vous : la curiosité de l'esprit et le goût du vrai. Nous sommes ici deux hommes s'entretenant ensemble sur des travaux, des temps et des questions qui en valent la peine ; nous nous piquons assez de philosophie pour tout entendre, et, comme nous ne saurions nous désintéresser dans le mouvement humain, nous nous sentons portés à nous enquérir du sort des peuples et des causes qui les poussent en sens divers.

Dans mon appréciation du *Discours sur l'histoire universelle,* ce beau livre où les événements de ce monde sont jugés de si haut et avec un regard si philosophique, je vous ai parlé de la Providence et de ses plans éternels. Elle marqua l'Orient pour être le berceau de la vérité ; elle marqua l'Europe pour en être l'instrument actif dans l'univers. — L'histoire se déroule sous l'œil de Dieu qui l'avait vue avant qu'elle fût faite, comme il avait vu la création avant que le néant lui eût obéi ; mais les plans divins n'empêchent

pas l'exercice plein et entier de la liberté humaine. Il n'est pas de plus intéressant spectacle que celui de ces jeunes et fières nations de l'Europe sortant de la barbarie et de la nuit avec le flambeau de l'Évangile, secouant peu à peu leurs langes grossiers, régularisant leurs rapports entre elles, substituant l'idée de la justice à l'idée de la force, restituant l'homme à sa dignité et prenant soin de ses souffrances, améliorant les lois et les institutions, agrandissant par des efforts continus l'héritage des biens intellectuels et des biens civils, recevant du christianisme une incomparable vitalité, une vigueur morale jusque-là sans exemple, un élan passionné pour les sublimes choses ; marchant dans une magnifique unité religieuse, et puis, quand le débordement des hordes musulmanes menace d'un immense péril les contrées de l'Occident, se précipitant sur l'Asie avec un enthousiasme héroïque qui ne s'est pas rencontré deux fois dans l'histoire de l'univers ! Cette vieille république chrétienne, unie sur le terrain moral malgré la diversité des intérêts et les rivalités nationales, poursuit son œuvre de lumière, de raison et de prosélytisme jusqu'au XVIe siècle, où le génie européen sent une activité nouvelle par la récente découverte de l'imprimerie et d'un monde. C'est alors qu'éclate la prétendue réforme religieuse ; on était au siècle de Léon X.

En étudiant ensemble l'*Histoire des variations*, nous avons touché du doigt le caractère d'erreur qui

se trouve dans le protestantisme; il n'y a là évidemment ni une religion ni même une école, car il est impossible d'y découvrir un corps de doctrines, un système arrêté, un enseignement fixe. Bossuet, au point de vue théologique, au point de vue de la *vérité*, a frappé le protestantisme d'une condamnation qui subsistera tant qu'il y aura une raison sur la terre. Mais ne vous est-il jamais arrivé de réfléchir sur l'immense dommage causé par le protestantisme à la civilisation européenne et à la civilisation générale dans le monde? En prenant la question où Bossuet l'a laissée et pour faire justice d'opinions qui ne se produisaient pas de son temps et qui se sont accréditées dans le nôtre, n'aimeriez-vous pas à examiner en peu de mots s'il est vrai que la réforme du XVIe siècle ait servi au développement de l'esprit humain et au progrès des grands intérêts sociaux? De fermes et graves esprits n'échappent pas toujours à l'empire des préjugés et des idées faites à l'avance; ils abordent le champ de l'histoire, moins pour reconnaître ce qui est que pour façonner le passé à l'image de leurs propres pensées; des faits qui en eux-mêmes n'ont qu'une signification vulgaire leur apparaissent avec des caractères et une portée dont nul ne se serait douté. Je me suis souvent demandé en quoi Luther avait affranchi et développé l'intelligence humaine, comme on l'a tant de fois répété. Et d'abord, qu'est-ce que cela veut dire : affranchir l'intelligence humaine? Elle était

donc esclave auparavant! Tant de beaux génies sortis du sein de l'Église catholique n'étaient donc que de pauvres captifs qui n'avaient pas pu monter jusqu'à la vérité philosophique et religieuse! Ils n'avaient pas pu s'envoler vers les régions supérieures, parce que la foi mettait du plomb à leurs ailes! Ce rayonnant cortége d'hommes éminents dans la théologie, la philosophie, les lettres et les arts qui s'était incliné devant l'enseignement catholique, n'eût donc été qu'un troupeau garrotté! Toutes ces belles intelligences s'agitaient dans la caverne obscure que l'Église leur avait faite; et c'est Luther qui devait ouvrir au génie humain le libre passage vers le soleil!

Mais est-ce un progrès, une nouveauté féconde que de nier des dogmes, d'abandonner la tradition, de s'insurger contre les siècles et de désigner l'autorité à la haine des nations? Luther, en se révoltant contre le saint-siége, a-t-il donné un exemple inouï qui devait s'emparer des imaginations et pousser à la découverte de nouveaux cieux? L'histoire du christianisme abonde en rébellions de ce genre; chacune de ces erreurs fameuses, connues sous le nom d'hérésies, a été une rupture avec la foi catholique, et Luther n'est pas plus un libérateur de l'esprit humain que Nestorius ou Eutychès, Arius ou Pélage. Dira-t-on que le moine saxon brisa les entraves de la pensée humaine en proclamant pour chaque homme le droit d'être pour lui-même son propre guide dans l'interprétation de la

Bible et dans les études religieuses? Mais ce n'est pas affranchir un esprit que de le laisser tout seul au milieu de la nuit, ce n'est pas émanciper une âme que de la lancer pauvre et nue dans une immensité où elle trébuchera sans cesse, où tout l'écrasera, si une puissante main ne vient à son secours? Quelle dérision! On donne au premier venu les Écritures inspirées; ce livre devant lequel les plus vastes génies se sont sentis trop petits, et on lui dit : Cherche la vérité; quand tu l'auras trouvée, tu agiras en conséquence. — On oublie qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes qui puissent, je ne dis pas trouver, mais même essayer de chercher la vérité, et si la Bible n'est qu'un livre fermé pour la plus grande masse des créatures humaines, devront-elles rester sans religion? Et si elles en demandent une, pourquoi la recevraient-elles des mains de Luther, de Calvin ou de Bucer, eux qui assignent pour base à toute croyance l'examen individuel et qui rejettent le principe de l'autorité, sous quelque forme qu'il se présente? On ne s'est jamais moqué plus audacieusement de l'homme, de sa misère et du bon sens.

Voilà, dans sa pratique générale, ce droit de libre examen que la réforme nous a, dit-on, restitué. Si je considérais ce droit sous ses côtés applicables et sérieux, je vous déclarerais qu'il a toujours existé et que l'Église n'en a jamais interdit l'usage. En aucun temps elle n'a demandé à l'homme de croire aveuglé-

ment et d'imposer silence à son intelligence ; elle n'a jamais traité comme des ennemis la philosophie, l'histoire, la science humaine dans ses variétés ; elle a toujours témoigné un grand respect pour la raison qui est une empreinte de la raison éternelle, et plus la raison humaine lui a paru facile à confondre, plus elle a rendu hommage à ce qu'il lui a été donné d'accomplir. Combien de fois n'ai-je pas été frappé de la place magnifique que saint Augustin faisait à la raison humaine! Il montait, montait avec elle, tant qu'il pouvait sur l'aile du génie ; il s'avançait hardiment dans les profondeurs de ce firmament où la vérité habite, précédé de ses deux compagnes : la raison et la foi ; quand la vérité devenait plus haute que la raison, et la lumière trop vive pour des yeux mortels, il ne suivait plus que la foi et ne se sentait pas humilié de n'être après tout qu'un homme condamné à cheminer à travers le temps avant d'atteindre aux rives éternelles où les mystères nous seront dévoilés.

Qu'on me choisisse, dans le siècle qui a suivi la réforme, un personnage quelconque du parti protestant occupé de matières philosophiques ou religieuses, et qu'on me dise s'il étudiait avec plus d'indépendance d'esprit que Descartes, Pascal et Bossuet. Oserait-on me répondre par hasard que Bossuet n'*examinait pas aussi librement* les choses que Jurieu ou Basnage? Non, l'esprit humain ne doit rien à la réforme du XVI[e] siècle ; elle lui a donné un certain

mouvement pour s'enquérir et pour répondre, mais ne lui a donné rien de nouveau , ni principe jusque-là inconnu, ni système dont l'épreuve n'eût pas encore été faite, ni point d'appui. Le secret du succès de la réforme n'est pas une force morale, mais une force révolutionnaire s'appuyant sur les plus mauvais penchants du cœur, sur les appétits des princes et des grands, sur les grossières et violentes passions des multitudes. Ce qu'on appelle la liberté politique y trouva-t-il son profit? Pas le moins du monde ; la démagogie moderne naquit du luthéranisme ; en prêchant l'abolition de l'autorité, Luther prêchait l'insurrection et la barbarie ; partout où s'établit la réforme, les pouvoirs publics se trouvèrent menacés ; les gouvernements se firent absolus pour mieux se défendre ; les institutions représentatives en Angleterre ne sortirent point de la réforme mais la précédèrent. On sait du reste comment Henri VIII et Élisabeth entendaient la liberté et la tolérance ; sous ce dernier rapport l'Angleterre de notre temps n'est peut-être pas beaucoup plus avancée.

Lorsque vous entendrez vanter la réforme comme ayant grandement servi les intérêts de la civilisation, rappelez-vous les doctrines de Luther sur le libre arbitre et sur le mariage. L'homme n'était plus une âme passagèrement unie à un corps, créée avec le pouvoir de faire le bien ou le mal, puisant dans son énergie la volonté et le courage, trouvant sa dignité dans l'indé-

pendance de ses mouvements et ses mérites dans la responsabilité de ses actes ; c'était une créature sans honneur et sans gloire, courbée sous une main souveraine, misérablement attachée à d'inexorables lois. Dès lors disparaissait cette belle activité de l'âme, si féconde en vertus et en nobles élans ; dès lors s'éteignait ce principe intérieur qui vous tient en éveil, cette invisible flamme sous la puissance de laquelle l'homme se dirige vers un but sublime ; dès lors se couchaient dans un funèbre linceul les saintes ambitions et les vastes espérances. Si la doctrine du *serf arbitre,* prêchée par le célèbre apôtre de la réforme, était entrée dans les Églises séparées, elle eût fait des peuples protestants un troupeau stupide et immobile ; le fatalisme luthérien aurait pesé sur une grande portion de cette belle Europe, comme le fatalisme musulman pèse sur tant de magnifiques pays de l'Asie.

Étrange chose ! cruel châtiment de l'erreur volontaire ! Luther, apôtre du progrès selon beaucoup de gens, touche à la barbarie musulmane ! vous venez de le voir fataliste ; vous allez le voir disposé à favoriser la polygamie. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit là-dessus dans une précédente lettre, et de l'extrême facilité du moine saxon à lâcher la bride aux plus impétueuses passions de l'homme. Mais ce qui est plus grave que l'avis doctrinal donné au profit du landgrave de Hesse, et que telles ou telles insinuations pour certains cas de la vie domestique, c'est ce que

j'appellerai des paroles magistrales sur la question de la polygamie. Voici ce que je lis dans le commentaire de Luther sur la Genèse : « Quant à la question de « savoir si plusieurs femmes sont permises, l'autorité « des patriarches nous laisse dans une parfaite liberté. « Cette chose n'est ni permise ni prohibée, et, pour « moi, je ne décide rien. »

Laisser un point pareil à la discrétion et à la volonté des hommes, c'était donner carte blanche aux plus grossiers penchants, c'était frapper au cœur la civilisation en brisant l'unité de la famille, en l'anéantissant. Ce côté de la famille est surtout le point par où doit périr la société musulmane, et voilà le présent que voulait faire au monde européen le révélateur du XVIe siècle! Un tel enseignement s'explique de la part du cénobite défroqué qui profana les chastes solitudes de la vie religieuse ; mais, heureusement pour la civilisation européenne, il resta dans l'âme des peuples égarés assez de traces des vieux préceptes catholiques pour les protéger contre des excès aussi désastreux. Que dire d'une religion réformée qui n'échappe à la dernière ignominie que par l'abandon des doctrines de son principal fondateur ?

Je vous faisais observer tout à l'heure que c'est la forte impression de la vieille foi catholique qui a retenu les peuples protestants sur la pente des plus lamentables abaissements ; il faut ajouter que ces peuples ne durent que par un certain fond de morale et d'hon-

neur, qui est le produit de longs siècles de croyance chrétienne. Un homme qui n'est plus catholique, qui pousse à bout la logique et s'acharne à tirer toutes les conséquences, devient bien vite déiste ou athée ; il va là comme une pierre qui, lancée dans l'étendue, tombe de son propre poids ; il obéit à une loi. Les peuples ne procèdent pas ainsi. On les a dépouillés de leur ancien trésor, on a créé parmi eux un paupérisme de l'âme où les privations et les douleurs ne manquent pas ; mais ils n'ont ni le temps ni la puissance de la réflexion, et continuent à vivre tant bien que mal. Et quant à l'Angleterre, si elle garde plus de christianisme que les autres nations protestantes, c'est qu'elle a conservé la hiérarchie ecclésiastique, c'est-à-dire une image de l'autorité. Le protestantisme est quelque chose de plus ou moins vivant, selon qu'il se rapproche ou qu'il s'éloigne des traditions catholiques.

On veut condamner la civilisation à se montrer reconnaissante envers le protestantisme. Il faudra donc qu'elle oublie les deux grandes plaies que le protestantisme lui a faites. Ces plaies profondes et terribles se nomment l'indifférence en matière de religion et l'incrédulité. Tout ce qu'on enlève au christianisme est enlevé à la civilisation, et le christianisme a perdu un terrain considérable en Europe par les conséquences de la réforme. Combien d'intelligences, fatiguées des luttes et des contradictions, ont désespéré de connaître la vérité, et n'ont plus senti que du dégoût et

de l'insouciance! Avec quelle violence le vent du doute souffla sur le monde! en peu de temps les flots orageux s'amassèrent. Notre XVIIe siècle avec ses grands hommes chrétiens se mit en travers, mais le le XVIIIe siècle se donna la mission d'achever ce que le XVIe avait commencé; il fit la guerre contre Dieu comme pour réaliser sur la terre les scènes de rébellion retracées dans le poëme de Milton. La révolution française était au bout de cet immense travail de démolition morale qui avait pour complices toute l'Europe et ses rois; elle éclata avec ce caractère antireligieux si bien vu et si bien retracé par M. de Maistre, et du moment qu'elle entreprenait de bâtir sans base divine, il était bien évident que les vastes ruines amoncelées ne feraient place à rien de durable. Les gouvernements croyaient que le philosophisme, né de la réforme, n'en voulait qu'à Dieu; ils le laissaient faire et le laissaient passer. Ils n'ouvrirent les yeux que quand le philosophisme se fit jacobin, septembriseur, régicide et soldat de propagande. La France et l'Europe ont payé cher un long aveuglement; tout est-il payé? Dieu le fasse; mais à coup sûr la révolution française qui eut, on peut le dire, son berceau à Wittemberg, qui grandit par les fautes des rois et la dépravation des intelligences, tenant en réserve tant de terreurs et d'étonnements, n'a pas été un triomphe de la civilisation. Ses armées victorieuses ont laissé au loin des traces et des souvenirs qui ne sont pas sans

danger ; elle a fait chez nous table rase ; il ne nous est rien resté du passé , et les temps nouveaux ont peu fondé. Ce qu'on a appelé les guerres de religion a été une longue et effroyable effusion de sang humain ; la révolution française, qui a conclu à sa façon avec les échafauds, les noyades, les exils, les confiscations, avec toutes les violences d'une guerre universelle, a donné le spectacle d'immenses hécatombes.

Il y aurait un livre à faire sur les progrès qui, depuis trois siècles, se seraient accomplis dans le monde sans le protestantisme et la révolution française. A la place des sanglants désordres et des déchirements produits en Europe par la réforme, à la place de ces guerres qui décimaient et épuisaient, qui créaient partout les agitations et les défiances et faisaient bouillonner la haine au cœur des peuples, imaginez la société européenne continuant paisiblement sa marche, ne donnant son temps et son énergie qu'au développement des institutions, à l'affermissement des bonnes choses commencées, à l'enfantement d'un ordre nouveau pour de nouveaux besoins. Au début de ce XVI[e] siècle où tout était prêt pour les plus grandes choses, où tout présageait un mouvement immense, représentez-vous la vive intelligence de notre Occident, appliquée non pas à conjurer des périls, à triompher dans des luttes fratricides, mais à féconder tant de germes heureux et magnifiques déposés par le christianisme. Ces abus qui tenaient à l'ordre reli-

gieux et à l'ordre politique disparaissaient sans secousse ; les chefs des peuples, n'ayant pas à se mettre en garde contre un travail désorganisateur, auraient fait la part des libertés civiles. Les nations, livrées aux pacifiques inspirations de l'autorité, auraient accru leurs richesses et leur puissance. Le tendre génie catholique, resté avec ses institutions séculaires, eût consolé cette grande portion de la famille humaine à l'égard de laquelle les épuisements mêmes de la charité officielle seront toujours impuissants. Les missionnaires catholiques, les seuls vrais missionnaires de la civilisation chrétienne, se seraient présentés en plus grand nombre parce que chaque peuple d'Europe aurait fourni les siens ; ces conquérants, armés de la croix, auraient porté leurs pas en plus de contrées, défriché plus d'âmes, illuminé plus de peuples, et la science qui marchait toujours avec eux, la science qui livre ses combats contre l'ignorance et la nuit, aurait remporté de plus riches dépouilles. Sans la tourmente révolutionnaire, la gloire des lettres sérieuses et des fortes études serait restée parmi nous. La France, dont le vieux rôle est d'éclairer et de devancer les nations, aurait poursuivi ses belles et triomphantes destinées.

Ce demi-siècle a produit de remarquables travaux en histoire, en poésie, dans les sciences ; mais, quoiqu'il m'en coûte de le dire, il est impossible de ne pas reconnaître dans nos études tous les caractères de la

décadence. Vous trouverez aujourd'hui en France un grand nombre de gens qui savent quelque chose, mais moins d'hommes qui savent beaucoup.—Le fleuve du savoir a gagné en étendue, mais il a considérablement perdu en profondeur. N'en déplaise à l'orgueil de mes contemporains, la société française actuelle est inférieure, sous le rapport intellectuel et littéraire, à la société française qui a précédé 89. Les documents officiels du ministère de l'Instruction publique ont établi que l'enseignement secondaire sous l'ancien régime occupait une place plus large que de nos jours. L'âge où nous sommes doit en prendre son parti ; nous faisons du bruit, nous glissons à la surface, mais les sources du savoir ont singulièrement diminué dans ce pays. De vénérables institutions où se conservait le feu sacré des grandes et profondes études ont disparu sous les coups de la révolution et n'ont pas été remplacées. La démocratie de mon temps me permettra de le lui dire : le fils du pauvre, sous l'ancien régime, avait plus qu'aujourd'hui des facilités pour étudier; lorsqu'il montrait d'heureuses dispositions, les moyens d'instruction ne lui manquaient pas : les legs et les fondations y avaient pourvu. Qu'est-ce que c'est que les bourses d'aujourd'hui à côté de ces anciens et nombreux établissements qui s'ouvraient gratuitement à toute jeune intelligence digne d'être encouragée ! Et votre université? me direz-vous ; si vous me demandiez comment pendant quarante ans, elle

s'est servie de son monopole au point de vue religieux, je vous renverrais aux souvenirs des récriminations très-légitimes de l'Église de France. Je sais gré à l'université de la grande part qu'elle a toujours faite aux études classiques; je la remercie de la persévérante fidélité de son culte au génie des anciens, mais il n'est que trop vrai que l'université-État, corps dominateur et exclusif, n'a pas réussi à enfanter une grande société : l'amoindrissement au milieu de nous est de l'évidence. L'inflexibilité des programmes de l'enseignement a, pendant de longues années, désespéré les vocations : tant pis pour le génie s'il manquait de mémoire devant une commission d'examen! L'université conspirait contre les aptitudes variées de l'intelligence, aplatissait par son uniformité, tirait les esprits au cordeau et aspirait à faire de nous une nation de bacheliers. Puisse la liberté d'enseignement, conquise après tant de laborieux efforts, mettre au cœur de ce pays le goût du bien et le grandir dans les voies du savoir et de l'intelligence! et puisse cette liberté nous rester! Vous le voyez, notre âge n'a pas de quoi être fier; nos ancêtres tant dédaignés sont encore nos maîtres; nous prenons sur leurs tombeaux des airs superbes, mais nous n'en sommes pas moins une génération bruyamment ignorante. Nous nous exilons du monde moral, en couvrant notre pauvreté du manteau des merveilles industrielles.

Il y a une parole du XVI[e] siècle dont le souvenir ou

au moins la grande portée a échappé à ceux qui veulent faire du protestantisme le puissant auxiliaire de la civilisation ; cette parole du protestantisme naissant, et par conséquent du vrai protestantisme, est celle-ci : *Plutôt Turcs que papistes!* Une haine sauvage et révolutionnaire poussait les prétendus réformés à se faire plutôt les serviteurs de la barbarie musulmane que de la papauté civilisatrice. Vous savez que ce fut grâce à son unité religieuse que la vieille Europe, dans le beau et héroïque mouvement des croisades, se sauva de l'islamisme et le refoula.— Sans cette heureuse unité, on eût entendu le chant du muetzin à Notre-Dame à Paris, à Saint-Paul à Londres, à Saint-Étienne à Vienne, au Dom à Berlin ! ce magnifique Occident eût subi le sort de la magnifique Asie. Le mahométisme trouva dans l'unité chrétienne un inexpugnable boulevard, et les faits de l'histoire sont là pour démontrer que jamais le cimeterre ottoman n'eût jeté à bas l'empire grec si cet empire était demeuré attaché à l'unité catholique : c'est à Photius que le Coran a dû son triomphe à Constantinople. L'islamisme, au XVIe siècle, faillit pénétrer dans notre monde européen par la large brèche que le protestantisme venait de faire à la vieille unité chrétienne. La papauté (et ce n'est pas un des moindres titres de sa gloire) avait toujours l'œil ouvert sur les Turcs, dénonçait leurs entreprises et leurs progrès, faisait entendre sa grande voix à chaque péril ;

elle était l'âme et le vigoureux génie de toutes les expéditions contre les barbares du croissant : l'histoire de la civilisation moderne doit écrire en lettres d'or les noms de Urbain V, Eugène IV, Calliste III, Pie II, le plus admirable de tous dans cette grande lutte ; Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Léon X, Pie V qui prépara et prophétisa la victoire de Lépante. Les papes ne firent pas les croisades, comme je l'ai remarqué dans un livre [1] que vous n'avez probablement pas lu ; cette prodigieuse révolution emporta les papes comme les peuples ; les souverains pontifes, en leur qualité de puissance spirituelle, se trouvèrent naturellement placés à la tête de ce vaste mouvement religieux ; mais, je le répète, ils ne firent pas les croisades, résultat d'un long travail moral qui mit trois siècles à éclater.

Il est une sainte guerre qui fut véritablement leur œuvre, et celle-là, ils l'ont entreprise quand l'enthousiasme de la croix n'existait plus ; c'est la guerre contre les Turcs : voilà la gloire des papes des XIVe, XVe et XVIe siècles ! Que d'ardentes prédications et d'énergiques efforts contre Bajazet, Mahomet II, Sélim, Soliman, Amurath ! Les réformés donnèrent au monde l'étrange spectacle de peuples chrétiens plus près de Mahomet que de saint Pierre ou plutôt de Jésus-Christ même. Luther, dans son fatalisme, soutenait qu'il ne

[1] *Histoire de Jérusalem*, 2 vol. in-8°.

fallait pas s'opposer à l'invasion des Turcs, de *peur de résister à la volonté de Dieu ;* il se serait couché dans la barbarie par résignation musulmane. Dans ses anathèmes contre les indulgences, il faisait les affaires du sultan de Stamboul, car les indulgences se changeaient en subsides pour les nécessités de la guerre contre les Turcs. Les guerres entre les catholiques et les huguenots, retenant et occupant douloureusement chez eux les principaux chefs de la chrétienté, profitaient à la puissance ottomane, terrible encore et très-menaçante dans les XVIe et XVIIe siècles. Je n'ai jamais songé sans effroi à la situation qui eût été faite à l'Europe sans l'héroïsme de Jean Sobieski en 1683 ; si Vienne n'avait pas été délivrée, que serait devenu notre continent avec ses divisions si profondes, avec une portion de ses peuples toute disposée à laisser passer *le Turc* ? Quand du haut du Calemberg, Sobieski méditait ses plans et attachait sur Vienne assiégée ses regards libérateurs, il portait avec lui non-seulement la destinée de l'empire d'Autriche, mais aussi la destinée de la civilisation européenne. Un jour l'histoire s'étonnera qu'au XIXe siècle les Turcs aient été encore maîtres de Constantinople ; si elle veut en découvrir la véritable cause, il faudra qu'elle se souvienne qu'à l'époque des grandes luttes contre les sultans de Stamboul, les peuples protestants disaient : *plutôt Turcs que papistes !*

Dans les premières pages de cette lettre, je vous ai

dit que la Providence avait choisi l'Europe comme l'instrument le plus actif de la vérité dans l'univers ; les passions humaines peuvent faire obstacle pendant un certain temps (toujours bien court dans l'éternité de la pensée divine) ; mais les desseins d'en haut s'accomplissent. L'esprit humain, la civilisation, la vérité ont souffert de la révolution religieuse du XVI[e] siècle ; ils feront pourtant leur chemin. L'unité est la grande loi autour de laquelle le genre humain peut frémir, mais à laquelle il n'échappera point. Le protestantisme s'accrochera à la vie et se cherchera des semblants d'existence par des alliances étranges et les combinaisons politiques les plus diverses, et disparaîtra tout à fait sous le vent de la science qui lui sera toujours mortel. Il en est de certaines erreurs comme de ces squelettes qui gisent entiers dans le sépulcre tant que le sépulcre reste fermé, et qui soudain tombent en poussière sous le coup de l'air extérieur.

Me reprocherez-vous d'avoir oublié Bossuet ? Ne penserez-vous pas au contraire que c'est le suivre encore que de marquer les conséquences de l'erreur dont il fut l'adversaire si terrible ? N'est-ce pas surprendre dans l'étude de son génie quelque chose de ce qu'il aurait dit, si, placé en des temps comme les nôtres, il eût pu voir dans tous ses effets le mal qu'il avait signalé ? L'influence du protestantisme sur les destinées politiques de l'Europe moderne sera de jour en jour plus sérieusement appréciée, et l'histoire, dans

la tranquille sérénité de ses jugements, lui fera une part très-sévère. Les hommes d'État y réfléchiront sous peine de ne rien comprendre aux événements de ces trois derniers siècles, et sous peine de mal engager les questions de l'avenir. Aujourd'hui les hommes ne sont pas très-grands, mais, d'une heure à l'autre, les événements peuvent devenir immenses. N'a pas du génie qui veut ; mais on peut se donner de la grandeur morale en se mettant d'accord avec les plans divins, et le premier mot de ces plans éternels sur le monde c'est l'unité ! Votre imagination n'a-t-elle jamais rêvé de cette perfection suprême dans les destinées humaines ?

Écouen, 4 avril 1853.

LETTRE V

Alliance de la religion et de la politique, de la théologie et de l'histoire. — Hommage rendu à la théologie par M. de Talleyrand à sa dernière apparition à l'Institut.—La comparaison des temps et les travaux d'histoire n'ont pas nui à la renommée de Louis XIV.—De l'opinion qui attribue à l'influence de Louis XIV la dégénération du XVIIe siècle.—Bossuet a-t-il pris part à la révocation de l'édit de Nantes? — Le sentiment religieux au fond des désordres de cette époque. L'abbé de Rancé. — Voltaire n'a rien de commun avec le XVIIe siècle. — De l'intelligence. — Pourquoi tant d'hommes éminents et même religieux ont-ils souffert de l'*ennui?* — Souvenir d'une conversation entre M. de Chateaubriand et M. de Lamennais. —Le Kef des Orientaux.—Des pays protestants restés plus moraux que des pays catholiques.—Les ardentes sectes protestantes.

Vous m'avez charmé dans les lignes où vous exprimez votre admiration pour l'alliance de la religion et de la politique, de la théologie et de l'histoire; vous remarquez à merveille que cette alliance, dans Bossuet lui-même, a beaucoup contribué à la hauteur de ses vues et à son style grandiose, et qu'elle est le signe distinctif des plus grandes intelligences. Vous ajoutez que saint Augustin et saint Thomas, Dante et Calderon, Newton et Leibnitz furent avant tout philosophes chrétiens, et puis après, les uns des saints, les autres des poëtes ou des savants hors de pair. Et vraiment, n'est-il pas évident qu'on n'est pas un esprit complet et qu'on ne s'élève pas à de certaines hauteurs dans le monde moral, lorsqu'on n'a point accoutumé son œil

à contempler les rayons de la science religieuse, lorsqu'on n'a point étudié Dieu, cet être éternel *qu'il n'est pas permis de ne pas connaître et qu'il n'est pas permis de comprendre?* On sait mieux les choses humaines après avoir passé par l'étude des choses divines ; on voit de plus haut, d'un regard plus serein et plus perçant ; les éblouissements de ce monde sont moins à redouter. Notre nature y gagne en force et en courage ; le cœur se sent avec plus de richesses, avec une plus grande noblesse et une énergie infinie ; l'esprit est visité par des clartés plus pures, des inspirations d'un ordre plus supérieur : il monte, et devant lui les horizons s'élargissent. Notre moyen âge, cette époque où les études humaines ont été marquées par tant d'imagination et d'élan, comprenait bien cela ; Dante l'exprimait d'un trait, quand il plaçait la science sacrée, sous les traits de Béatrix, au-dessus de la poésie elle-même.

Un souvenir se présente à moi ; il se rapporte à la visite que fit à l'Institut M. de Talleyrand, peu de temps avant sa mort. Ce fut sa dernière apparition dans le monde. Ce souvenir de diplomatie obtiendra grâce devant un diplomate tel que vous. Dans une séance, à laquelle le public ne fut point admis et à laquelle j'assistai pour en rendre compte, M. de Talleyrand lut un éloge de M. Reinhard, qui avait été membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il parla de M. Reinhard comme ayant été pré-

paré à la carrière diplomatique par de premières études théologiques et rappela à ce sujet plusieurs de nos grands négociateurs, tous théologiens et tous connus dans l'histoire pour avoir conduit les affaires politiques les plus importantes de leur temps. M. de Talleyrand citait le cardinal chancelier Duprat, aussi versé dans le droit canon que dans le droit civil, et qui fixa avec Léon X les bases du concordat, dont plus d'une disposition subsiste encore aujourd'hui ; le cardinal d'Ossat qui, malgré les efforts de grandes puissances, parvint à réconcilier Henri IV avec la cour de Rome. La lecture des lettres du cardinal d'Ossat est encore recommandée aux jeunes gens qui se destinent à la carrière diplomatique. M. de Talleyrand citait encore le cardinal de Polignac, théologien, poëte et négociateur, qui, après tant de guerres malheureuses, sut conserver à la France, par le traité d'Utrecht, les conquêtes de Louis XIV ; enfin, M. de Lionne, dont l'éducation commença au milieu des livres de théologie, sous les yeux de son père devenu évêque de Gap. L'ancien évêque d'Autun aurait pu se citer lui-même ; il trouvait que l'application aux questions théologiques donnait au raisonnement de la force et de la souplesse. Il me semble aussi qu'il y a dans la théologie, considérée comme le complément de l'homme d'État, cette idée que pour gouverner les hommes il faut savoir quelque chose des secrets de Dieu. Je conçois tout le charme et toutes les joies d'esprit que vous promet une

étude moins disputée et plus libre de ces grandes choses religieuses mêlées au mouvement humain. Lorsqu'on est dans votre chemin, on ne s'arrête guère, et les perspectives du repos sont de la famille des songes ; mais on peut toujours se donner des heures de *refuge,* et nul plus que vous n'est digne de ces paisibles ravissements de l'âme qui partent d'un monde supérieur.

Vous me remerciez d'avoir relevé à vos yeux l'évêque dans l'ami de Louis XIV, et de vous avoir prouvé que Bossuet sut, plus d'une fois, faire entendre le sévère langage de la vérité. Je m'applaudis d'avoir rayé de votre pensée Bossuet courtisan. Votre erreur était celle de beaucoup de gens ; il y a des jugements qui, tombés de certaines plumes accréditées, font rapidement leur chemin, circulent comme des vérités universelles et ne se réforment que par le travail du temps, ce grand vengeur. J'avais noté, au sujet des prétendues complaisances de Bossuet, cinq ou six lignes des mémoires de Saint-Simon ; vous ne serez pas fâché que je vous les reproduise : C'était, dit Saint-Simon en parlant de ce grand homme, « c'était un homme dont les vertus, la droiture et « l'honneur étaient aussi inséparables que la science « et la vaste érudition. La place de précepteur de « monseigneur le dauphin l'avait familiarisé avec le « roi, qui s'était plus d'une fois adressé à lui dans les « scrupules de sa vie. Bossuet lui avait souvent parlé

« là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles « et des premiers évêques de l'Église. Il avait osé « poursuivre le roi qui lui avait échappé. » Ces lignes ont d'autant plus de prix que le duc de Saint-Simon n'a jamais passé pour un peintre indulgent. M[me] de Maintenon, oubliant qu'elle parlait d'un évêque, reprochait à Bossuet de ne pas avoir l'*esprit de la cour*. Voilà un mot qui a aussi son prix. Quand on est épris, autant que je le suis, du génie de Bossuet, on jouit de tout ce qui met en relief la vérité de son caractère.

Bossuet resta l'homme du devoir auprès du plus absolu de nos rois, auprès de ce Louis XIV qu'on peut encore appeler *le grand roi*. Vous paraissez croire que cette royale renommée a perdu parmi nous; ce serait se tromper.

Une renommée peut diminuer de deux manières : par les investigations de l'histoire et par la comparaison des temps. Eh bien ! les travaux de notre siècle, loin de nuire à Louis XIV, l'ont servi. Plus on a vu de près sa politique, ses actes, ses pensées, plus on a été frappé de ses grandes qualités de roi et de tout ce qu'il y avait de national dans ses inspirations. Son amour excessif de la guerre, dont il s'accusa si sincèrement au lit de mort, la licence de ses mœurs, le caractère trop absolu de sa souveraineté, sont des lieux communs ressassés de cent façons, et qui ont eu le temps d'obtenir tout leur effet; l'histoire condamne

les désordres et les fautes des rois, mais elle va au fond pour démêler ce qu'ils ont fait pour la grandeur de leur pays et les progrès de la civilisation ; et voilà pourquoi elle garde à Louis XIV une si belle place. Ce prince ne gouvernait pas encore quand Mazarin disait du jeune monarque : « Il y a en lui de l'étoffe pour faire quatre rois. » Il fut pendant cinquante-quatre ans ce qu'il fut le premier jour où il se mit à la tête des affaires. Mazarin avait dit aussi du jeune Louis : « Il se mettra en chemin un peu tard, mais il ira plus loin qu'un autre. » Le cardinal, qui s'y connaissait, ne s'y trompa point.

Il ne faut pas se représenter Louis XIV seulement au milieu des splendeurs de Versailles, de Saint-Germain ou de Fontainebleau ; il faut le voir dans son cabinet avec Lionne, Colbert ou le Tellier, jugeant d'un coup d'œil ferme et sûr les intérêts et les faiblesses des États, devinant leurs plans, pénétrant leurs secrets, et toujours dominé par le sentiment de la grandeur française ; bravant de fastidieux et arides détails pour arriver à l'amélioration de l'intérieur de son royaume, à une administration meilleure, au développement de l'industrie, à de bonnes finances, à l'accroissement rapide de ses forces de terre et de mer, à la fixité des lois de la justice, à la sauvegarde du bon droit pour tous. Le propre de l'autorité souveraine et unique est de faire au-dessous d'elle l'égalité. Louis XIV y marchait pour mettre au service du

gouvernement et faire tourner à sa gloire tout ce qui valait quelque chose, tout ce qui était fort, n'importe où ces forces pussent se rencontrer. Il avait dans sa manière de comprendre la royauté (et nul ne la comprit jamais mieux que lui) quelque chose d'essentiellement national qui le portait à fondre les classes entre elles, ou du moins à les réconcilier. Colbert ministre et secrétaire d'État, c'était la bourgeoisie au pouvoir sous Louis XIV; vous savez que Colbert était fils d'un marchand de laine de Reims. La royale largeur des idées de Louis XIV fut un souci et un scandale pour la morgue méprisante du duc de Saint-Simon. La grande affaire de ce règne que Massillon appelle *le règne des prodiges* fut, vous ne l'ignorez pas, la succession d'Espagne. Un habile et docte écrivain, en publiant, par ordre du gouvernement, les correspondances, mémoires et actes diplomatiques relatifs à cette immense affaire, nous a révélé une foule d'admirables choses, et la gloire de Louis XIV y a trouvé son compte.

Vous qui aimez et honorez la France, vous savez que les chefs-d'œuvre de notre langue ont fait notre domination morale en Europe; ces chefs-d'œuvre sont sortis du XVIIe siècle; ce ne fut pas seulement le génie de tel ou tel écrivain qui les enfanta, ce fut aussi la bienveillance du roi; le roi aimait les œuvres du génie, et les œuvres naissaient. Il les soutenait contre les inimitiés, les jalousies et les petitesses; il prenait le

parti de Molière, fils d'un tapissier, mais père du *Misanthrope*, et traitait en amis tous les grands esprits de son temps. Les belles productions de l'intelligence humaine sont de merveilleux instruments de civilisation. Refuserait-on une part d'action civilisatrice au roi qui les favorise? et comme les génies du siècle de Louis XIV se font parmi nous une place plus large de jour en jour, il est tout simple que le souverain qui les inspira grandisse avec eux et un peu par eux : les grands hommes restituent en gloire ce qu'on leur prête en protection. Je vous disais plus haut qu'une renommée pouvait diminuer par la comparaison des temps; la France de mon temps où si peu d'hommes et si peu de choses sont à leur place, où manque le sens de la grandeur, de la beauté morale, où les cupidités vont jusqu'à la frénésie et les bassesses jusqu'à des profondeurs inconnues, ne se trouve point en sérieuse concurrence avec la France du XVII[e] siècle.

Je combattrai résolûment ici une opinion qui s'est récemment produite sous la plume d'un écrivain de beaucoup de talent. Vous avez lu certainement le livre sur *Madame de Longueville*, livre écrit en beau style du XVII[e] siècle, et où respire un sentiment vif et profond de cette grande époque. L'auteur y soutient, en divers endroits de son ouvrage, que la plus belle partie du XVII[e] siècle est antérieure au règne de Louis XIV, et que l'influence de ce règne a marqué le commencement de la dégénération de ce siècle. Il dit que

Louis XIV, qu'il appelle d'ailleurs un grand roi, « a « mis l'école purement littéraire et par conséquent un « peu inférieure de Racine et de Boileau à la place « de cette grande école de vertu, de politique et de « guerre instituée par Corneille, » et que « à Des- « cartes, à Pascal, à Bossuet, il a donné pour héri- « tiers Massillon, Fontenelle, Voltaire, les vrais « enfants de la fin du XVII[e] siècle. » Le génie que l'auteur glorifie est celui qui inspira Henri IV, Richelieu, Mazarin. Certes je sais tout ce que la France doit aux gouvernements immortels de Henri IV, de Louis XIII et de la reine Anne d'Autriche ; je rends hommage aux grandes choses accomplies ou préparées par les mains puissantes de Richelieu et de Mazarin; il y a partout dans ces périodes-là le souffle et l'empreinte de la force; on s'achemine admirablement vers quelque chose qui doit être très-grand ; on sent les entrailles du pays se remuer pour enfanter son unité nationale dans la monarchie; tout concourt pour donner un merveilleux spectacle au monde, mais ce spectacle n'a pas toute sa beauté, toute sa grandeur avant que Louis XIV lui-même soit en scène. On veut nous montrer Descartes et Corneille *s'avançant vers leur gloire sous les regards* de Richelieu ; ce n'est pas ici que je puis reconnaître l'influence du prodigieux ministre ; Richelieu de moins, Descartes aurait fait son œuvre ; à dix-neuf ans, il avait déjà dans son génie tous ses systèmes et ses découvertes; il vécut à

l'étranger, et l'eût-on relégué au bout du monde, il n'en aurait pas moins écrit le *Discours de la méthode.* La grandeur de Descartes ne tient qu'à lui-même. J'en dirais autant de Corneille s'il n'avait pas été en mesure d'apprendre tant de choses à l'hôtel de Rambouillet en écoutant les hommes d'État et les hommes de guerre de cette époque, et s'il n'y avait trouvé brillante école d'honneur et de grandeur. On m'accordera pourtant que le genre d'esprit, les exemples littéraires et les entraînements du temps l'ont peu aidé pour ses chefs-d'œuvre ; les bienveillants regards du maître n'ont pas encouragé ni fécondé son génie. Condé pleurait aux vers de *Cinna*, et quelle gloire que de telles larmes ! mais Richelieu poursuivait le *Cid* avec la même passion que s'il se fût agi d'un acte de rébellion contre l'autorité royale. Corneille a pu dire :

> Mon travail sans appui monte sur le théâtre.

Et si je suis très-frappé de ce vers dans la même épître :

> Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,

lorsque l'auteur de *Madame de Longueville* accuse Louis XIV d'avoir *substitué la simplicité à la naïveté, la noblesse à la grandeur, la dignité à la force,* je ne me rends pas bien compte de ce reproche ; le simple

et le naïf m'ont toujours paru de la même famille : la noblesse n'empêche pas la grandeur, elle l'achève ; la dignité n'exclut pas la force, elle la relève. On nous parle d'une *école purement littéraire et par conséquent un peu inférieure* inaugurée par l'avénement de Louis XIV ; mais si cela était, le roi n'aurait pas aussi vivement soutenu Molière et n'aurait pas admiré le *Misanthrope*, joué cinq ans après que son influence souveraine se faisait sentir de toutes parts. C'est de 1668 à 1678, au plus fort de cette éblouissante influence, que la Fontaine, le naïf génie, publie ses fables immortelles ; c'est en 1691, quand l'école dont on se plaint aurait dû porter tous ses fruits, que paraît *Athalie*, le miracle de l'esprit humain ; c'est de 1670 à 1693 que la forte parole de Bourdaloue remue les âmes, et Bourdaloue prêcha à la cour dix carêmes ou avents ; enfin je conviendrai qu'en 1661 Bossuet était un homme et un homme déjà très-remarqué ; mais ceux même qui alors l'admiraient le plus ne pouvaient pressentir jusqu'où ce génie devait pousser sa course ; il n'avait encore produit aucune de ces œuvres qui retentissaient en Europe et qui ont reçu les hommages de la postérité ; il n'avait pas prononcé une seule de ses grandes oraisons funèbres et n'avait composé ni le livre de l'*Exposition*, ni le *Discours sur l'histoire universelle*, ni la *Politique tirée de l'Écriture*, ni l'*Histoire des variations*. C'est dans la seconde époque du XVIIe siècle que Bossuet est tout lui-même et qu'il

remplit toute sa destinée d'écrivain; cette force, cette grandeur, cette naïveté que M. Cousin croit voir s'éloigner à mesure que Louis XIV s'avance, se trouvent à des degrés incomparables dans Bossuet, et nul écrivain ne vécut aussi près du roi.

Voilà des faits et des dates que je voudrais rappeler à l'éloquent auteur du livre sur *Madame de Longueville*. Oui, à partir du jour où l'autorité absolue de Louis XIV s'étendit sur la France, toute chose s'accomplit à l'image de sa propre nature, nature la plus royale qui fut jamais; par lui, la rudesse des mœurs, qui déjà tendait à s'effacer, fit place à d'autres allures; il fit de la politesse une des puissances de notre pays; il communiqua aux esprits les idées de règle et d'ordre, et ces idées de bienséance dont l'art, sous quelque forme qu'il se produise, ne saurait se passer; il fit triompher le bon sens, le bon goût, le bon goût surtout qui n'est que le bon sens du génie et sans lequel il n'y a rien de beau dans les œuvres de l'esprit. La politesse et le goût sont la perfection dans les lettres : les chefs-d'œuvre de la seconde époque du XVIIe siècle sont plus parfaits que ceux de la première époque. L'influence de Louis XIV n'enleva rien aux génies de cette seconde période, mais les servit au contraire. M. Cousin convient lui-même que la seconde époque a donné sa politesse à Mme de Sévigné, *sans ôter rien à sa vigueur et à sa verve originale;* on peut en dire autant pour les autres grands esprits.

L'opinion un peu paradoxale que je me permets de combattre en ce moment, nous présente Massillon, Fontenelle et Voltaire comme les produits les plus vrais du génie qu'inspirait Louis XIV. Massillon naquit de Racine et les disciples ne se tiennent pas toujours à la hauteur des maîtres. Les rois de la terre peuvent exciter, diriger ou féconder les intelligences; mais il n'est pas de puissance au monde qui donne de la profondeur ou de l'originalité à qui n'en a point. Fontenelle, esprit froid, aimable et clair, qui fut habile à intéresser les gens du monde à la science en parlant leur langage, et qui, ayant trouvé le secret de passer sa longue vie sans émotion, la passa sans douleur, n'avait du règne de Louis XIV que les habitudes de politesse et de respect, et nous représente exactement un grand temps qui finit, un autre temps qui commence. Quant à Voltaire, il n'appartient pas à la race sérieuse et forte des esprits du XVIIe siècle ; il n'a rien de commun avec ce grand temps, parce qu'il ne sut jamais rien respecter.

M. Cousin parle si bien et avec tant d'amour de ce XVIIe siècle dont je fus toujours épris, que je m'étonne d'avoir eu à exprimer ici des sentiments différents des siens; il veut voir deux époques, la première plus grande que la seconde, là où je ne vois qu'une préparation et un achèvement. Il regarde comme un déclin, comme quelque chose d'*inférieur*, ce que j'appelle la suprême perfection du goût. Il y a

dans les premières années du XVIIe siècle une invasion du genre italien et du genre espagnol qui a pu servir d'utiles études, mais qui m'empêche de reconnaître notre vrai génie. Ce que je suis heureux d'admirer dans la seconde moitié de ce siècle, c'est le caractère éminemment français des œuvres de nos maîtres, et c'est principalement au grand roi qu'en revient la gloire. Toutefois le XVIIe siècle est admirable tout entier ; il se soutient d'un bout à l'autre par d'illustres dates dans l'histoire de l'esprit humain ; il nous offre en 1636 le *Cid*, en 1637 le *Discours de la méthode*, en 1640 *Polyeucte*, en 1656 les *Provinciales*, en 1687 l'*Oraison funèbre de Condé*, en 1688 l'*Histoire des variations*, en 1691 *Athalie ! Athalie !* c'est par là que ce siècle est près de terminer sa course ! Il montre bien que son génie n'avait pas faibli avec Louis XIV et que le grand roi était fort digne de lui donner son nom.

Vous désirez savoir quelle part a prise Bossuet à la révocation de l'édit de Nantes ? Je vous réponds : aucune. Il n'y a pas trace d'une intervention quelconque de l'évêque de Meaux dans les conseils et les actes qui ont préparé, accompagné et suivi l'édit révocatoire. Rien de plus curieux et de plus frappant que le vif assentiment du royaume de France à cette mesure. L'opinion publique n'y vit qu'un grand et heureux événement : l'unité religieuse du pays depuis si lontemps souhaitée. Tout ce qui était considérable à cette

époque, tout ce qui pouvait exprimer avec quelque autorité le sentiment général battit des mains ; quand Mme de Sévigné écrivait qu'il n'y avait *rien de si beau*, elle disait comme tout le monde, et Bossuet, dans son Oraison funèbre du chancelier le Tellier, ne craignait pas d'être démenti en montrant la chute soudaine d'une *hérésie invétérée* et *tout calme dans un si grand mouvement.* L'Europe s'étonnait de voir sortir d'un simple édit de Louis XIV des résultats inutilement poursuivis par les armes de six rois, ses prédécesseurs. On a chargé Louis XIV de ce qui fut une erreur de son temps. Un écrivain, qui a eu plus de réputation que de talent, et dont le témoignage reçoit ici quelque prix de la persistance de sa pensée antichrétienne, Saint-Lambert, a pu dire avec une parfaite vérité que dans toute cette affaire le roi *fut trompé par les ministres et céda trop facilement au vœu général de la nation.*

Pièces en main, l'histoire vous dira aussi que Louis XIV n'a voulu aucune des persécutions odieuses accumulées dans l'espace de douze ans jusqu'à la paix de Ryswick ; une politique contraire aux mœurs et au génie de la France, contraire même aux principes et au caractère du prince, sortit tout à coup de dessous terre ; la liberté de conscience n'existait pas alors ; elle existait bien moins chez les peuples protestants que chez les peuples catholiques ; une législation qui en ce temps-là était de droit commun en

Europe, devint une longue calamité par la barbarie de son exécution. Le poids de tant de violences retombera éternellement sur Louvois. Il fit sentir à l'intérieur du royaume cette dureté, cette cruauté de caractère qui le rendit si détestable dans les guerres de l'extérieur. On persuada à Louis XIV que les protestants revenaient en masse au giron de l'Église ; on lui parlait sans cesse des miracles de la grâce, et jamais des conversions par *logements de guerre ;* on lui cachait les trop fameuses dragonnades ; dès qu'il les connut, il les blâma et les punit. Il n'était jamais entré dans l'esprit du roi d'enlever aux protestants non convertis le droit civil et le droit naturel. On abusa indignement de son nom pour couvrir des persécutions qui désolèrent des milliers de familles, et furent un malheur pour le royaume. Mais la lumière se fit après la mort de ce ministre dont les excès furent pour Louis XIV une douleur. Une politique nouvelle s'inaugura à l'égard des protestants, et c'est alors que nous voyons apparaître Bossuet ; il y eut des instructions adressées aux intendants des provinces, il y eut une lettre du roi aux évêques qui accompagnait une copie de ces instructions, et ce fut Bossuet qui tint la plume pour substituer des idées de justice, de paix et de réparation à des inspirations brutales contre lesquelles il s'était élevé. On n'ordonnait plus en matière religieuse, on exhortait ; on recommandait d'instruire, on défendait la vexation. Une lettre de M. de Torcy, datée de Fontai-

nebleau le 1er novembre 1700, lettre écrite à Bossuet par ordre de Louis XIV, renfermait ces mots : « Comme « elle (Sa Majesté) a reconnu que les voies d'exhorta-« tion et de douceur font souvent plus d'effet que tous « les autres moyens, elle croit qu'ils doivent être pré-« férablement employés. Il faut, sur toutes choses, « éviter que personne ne soit forcé d'aller à la messe. » Ce dernier point devint un sujet de débat entre plusieurs prélats de France et Bossuet ; l'évêque de Meaux, en présence des conciles et des anciens usages de l'Église, acceptait une pénalité légère, prudemment appliquée, pour contraindre les hérétiques d'*écouter*, pour les rendre *plus attentifs à la vérité*, mais il refusait de les forcer à la pratique des exercices catholiques, et de les forcer même d'aller à la messe. L'obligation d'assister à la messe fut soutenue dans les mémoires des évêques de Mirepoix, de Rieux, de Montauban, de Nîmes ; l'évêque de Nîmes était l'élégant et doux Fléchier. Ces prélats avaient vu de près le laborieux ouvrage de la réunion, et déclaraient par expérience que l'assistance obligée au saint sacrifice avait produit des résultats heureux. L'opinion de Bossuet se résuma dans ce passage d'une lettre à l'évêque de Mirepoix, à la date du 15 juin 1698 :

« On pourroit les contraindre aux instructions ; « mais, selon la connoissance que j'ai, cela n'avancera « guère, et je vois qu'il faut se réduire à trois choses :

« l'une de les obliger d'envoyer leurs enfants aux « écoles ; faute de quoi, chercher les moyens de les « leur ôter ; l'autre, de demeurer ferme sur les ma- « riages (c'est-à-dire sur la célébration des mariages « devant les curés) ; la dernière, de prendre un grand « soin de connoître en particulier ceux de qui on « peut bien espérer, et de leur procurer des instruc- « tions solides et de véritables éclaircissements ; le « reste doit être l'effet du temps et de la grâce de « Dieu ; je n'y sais rien davantage. »

L'évêque de Meaux s'adoucit même dans la question des mariages. Le roi lui ayant démandé son avis, Bossuet, dans l'intérêt de l'honneur domestique et dans l'intérêt général de la société, composa un mémoire dont les conclusions facilitaient et simplifiaient ces unions. Ce mémoire ne nous est point parvenu.

Telle fut, en toute vérité, l'attitude de Bossuet dans l'entreprise de Louis XIV pour la conversion des protestants. Lui qui avait vu de si nombreux dissidents de tous les pays de l'Europe revenir à l'unité catholique par la seule puissance de ses démonstrations, lui qui avait tant obtenu par la parole, aurait-il pu songer à la persécution ? Il y a des gens qui ont pris pour de la dureté l'inflexibilité de ses principes, la domination de son génie au profit de la vérité. Le glaive de sa logique était sans pitié pour l'erreur, mais l'homme resta bon pour les hommes. Les protestants ses contemporains lui rendirent cette justice. Vous ne

rencontrerez pas au XVIIe siècle un seul évêque en France qui se soit montré plus secourable envers les réformés. Fénelon ne voulut pas des dragons pour auxiliaires de son œuvre en Saintonge; il disait, en 1686, dans ses lettres de missionnaire, que *les peuples nourris par l'hérésie ne se gagnent que par la parole*; mais il disait aussi que *l'autorité du roi ne devait se relâcher en rien*, qu'elle devait être *inflexible pour contenir ces esprits que la moindre mollesse rendait insolents*, que si on n'établissait pas au plus tôt de bonnes écoles pour les deux sexes, on serait toujours à recommencer, et qu'*il fallait même une autorité qui ne se relachât jamais pour assujettir toutes les familles à y envoyer leurs enfants*. Bossuet n'a jamais demandé davantage et n'en a pas toujours demandé autant. Ces mots que je vous cite, si peu attaquables qu'ils soient, s'accordent mal avec ce qu'on est convenu d'appeler, depuis le dernier siècle, la tolérance de Fénelon, éloge qui en serait un dans nos mœurs nouvelles, mais qui, entendu comme il l'était par les philosophes et comme il l'est aujourd'hui, se trouve en contradiction avec tous les écrits de l'archevêque de Cambrai, y compris le *Télémaque*[1]. On a voulu mettre en opposition Bossuet

[1] « Pourquoi, lui répondit Mentor (à Idoménée), vous mêleriez-« vous des choses sacrées? Laissez-en la décision aux Étruriens, qui « ont la tradition des anciens oracles, et qui sont inspirés pour être « les interprètes des dieux : *Employez seulement votre autorité à « étouffer ces disputes dès leur naissance*. Ne montrez ni partialité ni « prévention; contentez-vous d'*appuyer la décision quand elle sera*

et Fénelon ; on ne savait pas, on ne voulait pas reconnaître que par-dessus la diversité profonde de ces deux génies plane une même foi. Cette opposition se reproduit encore de temps en temps, et j'ai sous les yeux une nouvelle biographie de Fénelon partie d'une plume célèbre, où la révocation de l'édit de Nantes sert à mettre en lumière la *tolérance* du jeune missionnaire en Saintonge et le *zèle impitoyable* de l'évêque de Meaux. On y dit que Bossuet *approuvait ces croisades intérieures contre la réforme,* que *le but légitimait à ses yeux et sanctifiait même les moyens,* qu'il était le *ministre intime de cet empire absolu sur les consciences.* On peut avec des romans faire de Bossuet un persécuteur, mais l'histoire ne souffre pas de tels travestissements ; elle laisse aux grands hommes leur vraie figure, et ne les aborde pas avec un parti pris.

J'ai lu dans plus d'un livre que la persécution des protestants fut le produit de longues méditations, et en quelque sorte le plan de tout un règne. De pareilles

« *faite ;* souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion et qu'il
« ne doit jamais entreprendre de la régler. La religion vient des dieux,
« elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au
« lieu de la protéger, ils la mettront en servitude. Les rois sont si
« puissants et les autres hommes sont si faibles, que tout sera en péril
« d'être altéré au gré des rois si on les fait entrer dans les questions
« qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la dé-
« cision aux amis des dieux, et bornez-vous à *réprimer ceux qui*
« *n'obéiront pas à leur jugement quand il aura été prononcé.* »

Telémaque, livre XII.

assertions tombent devant une simple remarque : c'est que la législation réparatrice de Louis XVI en faveur des protestants ne fut que la reproduction des premières pensées de Louis XIV. La révocation de l'édit de Nantes fut une méprise changée en désastre par l'inhumanité d'un ministre. Ce ne fut pas seulement l'hérésie poursuivie, ce fut aussi la vérité religieuse qui en souffrit; l'Église catholique, associée à des idées de violence, perdit du terrain peu à peu; Bossuet et quelques autres génies du XVIIe siècle lui avaient fait en France une place magnifique par la seule force des idées, par la seule intervention de l'intelligence; la pression politique mise au service de sa cause ne tarda pas à lui enlever quelque chose de son mystérieux prestige; la réunion, si bien commencée par Bossuet, résista, malgré des apparences contraires, au prosélytisme armé, et la religion, aux yeux de beaucoup de gens, parut moins belle après que tant d'excès eurent été commis en son nom. Il y eut là un certain effet moral qui entre assurément pour quelque chose dans le mouvement irréligieux du XVIIIe siècle. O qu'elle est divine cette religion catholique, qui n'aura jamais besoin que d'elle-même pour triompher à coup sûr !

Vous avez raison lorsque attachant vos regards sur cette société française du siècle de Louis XIV, vous vous étonnez de rencontrer tant de déréglements à *côté de tant de culture chrétienne et d'élévation naturelle de sentiments;* mais je crois vous avoir montré,

dans une précédente lettre, le caractère particulier de ces déréglements. Dire qu'il y avait alors *une effroyable corruption et tous les vices*, ce serait trop dire ; vous serez de mon avis, si vous voulez considérer quelle grande place la religion occupait dans la société de cette époque. Comme j'ai eu occasion de vous le faire remarquer, personne n'y meurt dans l'impénitence finale, et les retours religieux y éclatent comme des coups de tonnerre. Au fond de ces âmes, dont plusieurs roulaient de désordre en désordre, la foi subsistait encore comme une lampe qu'un souffle orageux n'éteindrait point ; elles ne restaient pas muettes sous les rayons chrétiens ; et si l'image n'était pas ici trop profane, je comparerais le réveil de quelques-unes de ces âmes aux sons de la statue de Memnon sous les feux de l'aube naissante : une lumière supérieure les visitait, et elles répondaient. Un nom d'homme se présente à mon esprit ; c'est une destinée qui me frappe comme un trait saillant de cette époque. Un personnage de grande naissance et qui avait eu pour parrain le cardinal de Richelieu, un homme brillant d'intelligence, étonnant par son savoir, riche, aimable, recherché, engagé dans les ordres, sans avoir l'esprit de son état, menant de front le libertinage, la Sorbonne et la chaire, voit mourir tout à coup, non point la femme qu'il aimait, mais une de celles qu'il aimait, et le voilà qui se sépare du monde, s'enferme à l'âge de trente-six ans dans la plus austère des solitudes et meurt sur

la paille et la cendre! Vous avez reconnu l'abbé de Rancé, le célèbre réformateur de la Trappe, *le plus parfait directeur des âmes dans la vie monastique*, selon Bossuet, *qu'on ait connu depuis saint Bernard*. Une société à travers laquelle se détachent de telles figures demeurera une grande société à part dans l'histoire du monde. Bossuet, adressant à l'abbé de Rancé un exemplaire des oraisons funèbres de Henriette de France et de Henriette d'Angleterre, cherchait dans le caractère même des deux ouvrages une excuse à cet envoi : « Deux oraisons funèbres, dit-il, qui, parce « qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir « place parmi les livres d'un solitaire, et qu'en tout « cas il peut regarder comme deux têtes de morts « assez touchantes. » C'étaient les seuls présents que l'évêque de Meaux crût pouvoir se permettre avec un tel cénobite.

La société de notre XVIIe siècle vous présente comme un *dualisme*, dites-vous, et votre esprit s'en étonne. Ce que vous appelez un inexplicable *dualisme*, c'est le bien et le mal qui se suivent partout où il y a des hommes, et dont l'inégal empire fait l'honneur ou la honte d'un temps. Mais gardez-vous de regarder Voltaire comme le continuateur du siècle de Louis XIV qui, je l'ai dit plus haut, fut avant tout un siècle de respect : respect pour Dieu, même quand on manquait à sa loi; respect pour l'autorité devant laquelle toutes les volontés fléchissaient. Voltaire exprime un état

nouveau de la société française. Il eut pour premier maître dans le vice et l'incrédulité l'abbé de Châteauneuf, le dernier adorateur de Ninon, et compléta l'audacieuse impiété de son éducation en Angleterre à l'école des Tindal, des Bolingbroke et de Wolston. Ce mélange de mensonge, de mépris et de rire qui fut tout son génie philosophique n'est pas une descendance de la philosophie de notre grand siècle; la signification même de ce mot *philosophe* se trouve changée à cinquante ans d'intervalle. Ce mot désignait, au temps de Bossuet, les plus fermes et les plus illustres croyants; il désignait, au temps de Voltaire, ceux qui faisaient profession de ne pas croire. L'incrédulité en France attendit, pour lever la tête, que tous nos grands hommes fussent couchés dans le cercueil. Elle avait peur du génie, elle avait raison, car le vrai génie ne se sépare pas de Dieu.

Je vous ai dit précédemment quels ont été, selon moi, les aïeux de l'incrédulité moderne. Vous penchez à attribuer la corruption des lettres au *culte trop absolu de l'intelligence;* je suis de votre avis si vous entendez par là le culte de l'intelligence séparé de la doctrine des devoirs et de l'éducation de l'âme; l'instruction sans l'éducation est un fléau; mais j'oserais n'être pas de votre sentiment si vous incliniez à croire qu'il y eût péril à trop honorer les forces de l'esprit; l'intelligence, par sa propre nature, par la mystérieuse loi qui la régit, marche vers ce qui est beau,

grand et vrai; elle a Dieu pour patrie, et, sublime étrangère sur la terre, elle tend sans cesse, et sous les formes les plus diverses, à remonter vers la région natale d'où elle est descendue. Il peut lui arriver de mentir à son origine et de déserter son mandat ; on se tient en garde contre les abus et les désertions; on ne condamne pas pour cela la chose divine et immortelle. L'action de l'intelligence, dans une société bien réglée, épure, élève, ennoblit. Les plus grandes nations de la terre seront toujours celles auxquelles Dieu aura départi avec le plus de magnificence les trésors de l'intelligence unis aux trésors du sens moral.

J'ai votre lettre sous mes yeux, j'en poursuis la lecture et je lis ceci : « Pourquoi tant d'hommes émi-« nents et religieux ont-ils eu à souffrir de l'*ennui* dont « bien des médiocrités savent se défendre, et comment « Bossuet a-t-il pu dire : *Cet inexorable ennui qui fait* « *le fond de la vie humaine?* » La réponse me paraît toute simple. Il appartient à ceux qui ont le plus creusé la vie d'en sentir le néant. Les esprits légers ou vulgaires, ou même les hommes d'une certaine portée qui sont entraînés par le courant des affaires, n'ont ni la puissance ni le temps d'aller au fond des choses et de se tenir en face d'eux-mêmes. Pour cette immense portion du genre humain, la vie est un mélange de peine et de joie, de nuages et de soleil, mais elle n'apparaît point dans toute la vérité de sa sombre profondeur : on sait par expérience que ce qu'on appelle le

plaisir en ce monde étant d'une nature bornée et passagère, il laisse après lui une fatigue, un dégoût, une sorte de mécompte perpétuel dans l'âme humaine que les choses fugitives ne sauraient rassasier; mais on se console d'un mécompte par une distraction nouvelle; on triomphe d'un secret ennui par une impression qui prend la forme d'une espérance; on s'étourdit à force de bruit et d'oubli, et l'on vogue ainsi tant bien que mal sur le courant des jours jusqu'à ce qu'une dernière vague nous jette dans l'océan éternel.

Il n'en est pas de même d'une grande intelligence qui a pris la vie au sérieux, qui sait le peu qu'elle vaut malgré la pourpre que nos illusions jettent sur ses misères, malgré nos persistants efforts pour la colorer et la prolonger; elle mesure ce court passage, elle mesure d'un coup d'aile le globe étroit qui lui sert de cachot, et le retour des mêmes soleils, des mêmes spectacles, des mêmes événements lui semble monotone et d'un long ennui. Si cette grande intelligence est chrétienne, elle sentira ce genre d'ennui plus fortement encore, parce que le vide des choses humaines ne lui sera que mieux révélé. Une grande âme religieuse, pendant qu'elle est sur la terre, compare l'infini de ses besoins et de ses élans aux joies fausses et rapides d'ici-bas, et se détourne, en gémissant, de cette coupe qui ne peut rien pour la soif; elle pense à je ne sais quoi de meilleur et d'inconnu dont elle a le sentiment et comme un vague souvenir; elle voit, ainsi que dans un songe

lointain, l'image à demi effacée d'une patrie absente : elle souffre mystérieusement du *mal du pays*. Cette maladie est chrétienne ; il est parfaitement vrai que les anciens ne la connaissaient point. Pourquoi cela ? Parce que c'est le christianisme qui a le mieux fait comprendre le néant des choses humaines, la grandeur de l'homme, et qui a le plus développé dans le cœur le goût des biens immenses, invisibles, impérissables. Qu'étaient-ce que ces monastères si nombreux en Orient et en Occident dans les époques les plus chrétiennes ? C'étaient le plus souvent des refuges pour les âmes atteintes de l'*inexorable ennui* dont parle Bossuet. Elles y échappaient par une vie de foi ardente où l'enthousiasme leur montrait les cieux ouverts, par une vie admirablement réglée où nul ne sentait le poids du temps ; j'ai toujours cru que les pieuses communautés, peuplées de vocations véritables, étaient les seules associations de ce monde préservées de l'ennui qui est au fond des jours humains.

Au nombre des hommes éminents qui ont connu l'*ennui*, vous me citez M. de Chateaubriand qui s'en allait *bâillant sa vie*. L'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*, homme de grande imagination et de grand style, était certainement fort digne de ne pas s'amuser ici-bas ; sa muse pouvait le convier à se souvenir d'autres cieux, à chercher de plus hautes espérances. Je suis sûr qu'il a véritablement senti l'*inexorable ennui ;* ses livres en portent la trace. Je

regrette seulement qu'il l'ait appris au monde par un mot qui exprime mieux la somnolence d'un désœuvré vulgaire que le sentiment profond d'une grande âme aux prises avec les apparences décevantes de cette terre. Je me rappelle à ce propos que, me trouvant chez lui un matin, il y a sept ou huit ans, quelqu'un entra sans bruit : c'était M. de Lamennais. Les deux anciens amis, tous deux Bretons, parurent éprouver un vif plaisir à se revoir. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* avait perdu la foi, mais l'amitié de M. de Chateaubriand lui était restée. L'ancien ambassadeur de France à Rome avait quelque envie d'aller passer l'hiver aux bords du Tibre, et pressait son vieil ami de l'accompagner ; M. de Lamennais disait que le voyage d'Orient le tenterait plus que le voyage de Rome, si le mal de mer n'était pas pour lui une agonie. Je le regardais et l'écoutais avec curiosité. Je ne l'avais pas vu depuis la publication des *Paroles d'un croyant.* M. de Lamennais fut amené je ne sais comment à citer ces beaux mots de Pascal en parlant des cieux : « Le silence éternel de ces espaces infinis « m'effraye. » — « En effet, lui dis-je, c'est surtout « de l'inconnu qu'on a peur. » — « Il ne me fait pas « peur à moi, répondit M. de Lamennais, j'aspire à « l'inconnu, car *le connu me dégoûte.* » M. de Chateaubriand rit beaucoup de ce mot, beaucoup trop peut-être, et la manière dont M. de Lamennais se mit à rire de son côté étendait le sens de ce mot jusqu'à

un point assez peu plaisant. Puis la conversation roula tout entière sur les choses humaines si vite épuisées, sur cette terre si vite parcourue, sur les étroites limites dans lesquelles l'homme s'agite. Je me trouvais là en présence de deux grandes intelligences dévorées d'ennui. M. de Chateaubriand paraissait évidemment le moins malade des deux ; il prenait son parti de la vie : Dieu lui était resté. Quant à M. de Lamennais, il me fit l'effet d'un génie qui étouffe, qui cherche de l'air et n'en trouve plus. Il y avait à la fois chez lui l'ennui d'une intelligence qui a mesuré les choses du temps, et le noir souci, *atra cura*, comme disait Horace, le noir souci d'une âme fourvoyée. On annonce que M. de Lamennais traduit en ce moment la *Divine Comédie ;* j'espère qu'il jugera qu'il ne faut pénétrer dans l'*inferno* qu'en traducteur ou en poëte, et qu'il n'est pas bon de *laisser pour jamais l'espérance.* Son génie avait connu les hauteurs divines : puisse un miracle de la grâce l'y faire remonter [1] !

Vous me demandez pourquoi, « dans les pays où « l'on ne s'amuse pas, comme en Angleterre, en « Allemagne, dans le Nord, on s'ennuie moins qu'en « France, en Espagne et en Italie. » Il est arrivé quelquefois à la France de s'ennuyer, et c'est alors

[1] Au moment où ces lignes allaient être imprimées, M. de Lamennais a quitté la terre, et ne l'a pas quittée en chrétien ! Il est tombé dans l'éternité sans emporter avec lui la croix qui sauve. Mais devant une telle mort, il faut faire silence.

qu'elle a fait des révolutions pour se donner des émotions et du mouvement : ce n'est pas sans péril qu'un grand pays reste longtemps inoccupé. Mais je doute qu'on puisse dire en général qu'en France on s'ennuie ; on n'en a vraiment pas le temps. Et quant à l'histoire de votre diplomate français qui s'*ennuyait avec rage* et se tua, elle ne prouve rien contre mon pays. Il peut y avoir en France des cas de spleen, mais spleen est un mot emprunté de l'anglais et désigne une maladie anglaise. C'est vous dire que je ne pense pas, comme vous, qu'on s'ennuie moins en Angleterre qu'en France : j'ai vu trop d'Anglais qui s'en allaient *bâillant leur vie* aux quatre coins de l'univers. En Allemagne et en Russie on s'ennuie peu, parce qu'on n'y sent pas encore de grands besoins d'esprit ; or, c'est par l'esprit qu'on s'ennuie.

Et ceci me conduit à vous expliquer le *kef* des Orientaux dont vous tenez à vous rendre compte. Dans mes voyages d'Orient, j'avais été souvent frappé de cette nonchalance contemplative des Turcs qui passaient des heures aux bords de la mer sans s'endormir, et qui ne s'ennuyaient pas. La vie des Orientaux n'est pas une pensée, c'est une rêverie. Ils ne connaissent ni l'activité de l'esprit, ni le commerce des idées, ni le besoin d'action, ni tout cet ensemble de mouvements qui est une aspiration continuelle à de nouvelles découvertes, à des spectacles nouveaux. Les Turcs, car ce sont eux surtout qui font le *kef* et le font le mieux, n'ont jamais

rien compris aux joies et aux sublimes voluptés de l'intelligence ; le sensualisme est le fond même de leur existence et compose toute leur destinée. Le paradis que Mahomet leur a promis ne parle qu'à leurs sens. En attendant que la mort les mette en possession de ces biens charmants dont leur espérance religieuse est flattée, ils en prennent ici-bas tant qu'ils peuvent, et savourent des à-compte de cet Éden lointain qui leur est réservé. Couchés immobiles sous les myrtes ou les orangers, en face d'une vallée profonde ou aux bords de la mer, ils s'enivrent en silence de la fumée odorante du tabac, du parfum des fleurs, des sons d'une mandoline apportés par le vent, de la beauté de la lumière, de l'éclat des cieux, du bruit de l'eau qui coule à leurs pieds ou du mugissement des vagues de la mer se brisant sur le rivage avec leur blanche et écumante crinière. Leur âme, pénétrée des choses extérieures, s'y abandonne, y languit et s'y perd ; elle va comme sans volonté, et flotte comme une captive au gré de toutes les sensations qui se succèdent. Vous est-il jamais arrivé de suivre de l'œil un brin d'herbe ou une feuille d'arbre tombée dans un ruisseau? Le brin d'herbe ou la feuille chemine où le courant l'entraîne, sans résistance aucune ; la feuille va où le flot la pousse, côtoyant le gazon, les pâquerettes et les pervenches, disparaissant sous des buissons d'aubépines en fleur qui couvrent les bords comme une voûte parfumée, reparaissant ensuite sous le soleil

qui la fait briller d'un de ses rayons, puis s'enfonçant dans des méandres où l'œil ne la suit plus, jusqu'à ce que tout à coup un obstacle interrompe sa course. C'est l'image d'une âme doucement emportée dans les muets ravissements du kef oriental ; il y a là assurément des côtés qui feraient envie à un sensualiste de notre Europe, mais ni vous ni moi ne serions jaloux de ces extases de végétation sensible et silencieuse.

Vous disiez et je disais avec vous que l'*inexorable ennui* dont parle Bossuet avait été inconnu de l'antiquité ; je vous en ai donné la raison. L'antiquité juive a connu l'ennui, et notez que la Judée est le seul coin de l'ancien monde qui ait béni, chanté, adoré le vrai Dieu. Il y a dans la Bible un petit livre qu'on appelle l'*Ecclésiaste :* il est possible que vous ne l'ayez pas lu ; on peut avoir beaucoup de savoir et d'esprit, on peut surtout être un homme d'État du premier ordre et n'avoir pas lu l'*Ecclésiaste.* C'est un des ouvrages de Salomon. Parcourez-en le premier chapitre, et vous serez étonné que déjà à cette époque, mille ans avant Jésus-Christ, l'ennui de l'âme humaine ait pu se produire en un tel langage. Et quand vous aurez la Bible entre les mains, vous relirez une plainte plus ancienne et plus profonde encore que celle de Salomon, je veux dire le livre de Job, cette lamentation prodigieuse où l'on entend le cœur de l'homme gémir avec des accents que nulle parole de la terre n'égalera jamais.

Il n'est pas besoin d'être grand comme Bossuet

pour voir le peu qui se trouve au fond de tout ce spectacle que la vie nous donne, et pour sentir l'amertume de ces fragilités, de ces chimères et de cette poussière. Qui de nous n'a passé par là et n'y passe encore? Mais en même temps que, dans notre route vers la mort, nous traînons avec nous *la chaîne des espérances trompées* et des rêves évanouis, nous portons dans l'esprit une réalité féconde en magnifiques espérances : c'est l'idée de Dieu. Elle est notre force et notre lumière, elle est l'explication et le but de notre course. Pour moi, je ne demande à la terre qu'un peu d'affection pour mon cœur, le repos dans une solitude ignorée et quelques rayons de soleil.

A la fin de votre lettre vous touchez à la réforme du XVI[e] siècle, et vous me dites : « Si la réforme a été « une plante vénéneuse, tous ses fruits ont dû être « empoisonnés, » et vous me citez des pays protestants *restés plus moraux que les pays catholiques*. Je ne sais pas si, à la date de votre lettre, vous aviez reçu tout ce que je vous ai écrit sur le protestantisme, et si quelque lumière s'est faite à l'heure qu'il est dans ce que vous appelez vos doutes. Quoi qu'il en soit, je vais répondre rapidement à vos observations. Il n'a jamais été dans ma pensée que tout protestant dût être athée ou indifférent en matière de religion ; j'ai dit et je soutiens que la logique du protestantisme, si vous la pressez, mène tout droit à l'une de ces deux conséquences; mais j'ai dit aussi qu'en religion les peuples

ne tirent pas toutes les conséquences des principes qu'ils admettent. Le génie de l'Allemagne est un génie honnête et religieux; les mœurs y sont simples; elles conservaient encore leur pureté antique pendant et après la guerre de Trente ans, comme vous le remarquez vous-même, et si aujourd'hui elles sont assez corrompues, cette corruption est l'œuvre des doctrines françaises du XVIIIe siècle. Cela prouve une seule chose, c'est que des peuples essentiellement religieux, tout en restant séparés de l'unité catholique, ont repoussé ce que la réforme avait de plus pervers; ce meilleur état des mœurs, en Allemagne comme en Angleterre, n'est pas un *des fruits* de la réforme; c'est le fruit d'une éducation naturelle, d'un goût naturel pour le bien, le fruit natif de ces races elles-mêmes. Si elles avaient mis en pratique les préceptes des fondateurs de la réforme, elles n'en seraient pas là. Érasme et les plus éminents contemporains de Luther ont remarqué l'horrible licence des mœurs qui suivit les prédications du moine de Wittemberg; les peuples se rassirent et rentrèrent dans leurs voies; ce ne fut pas une inspiration mais une répudiation d'un certain côté de la réforme. Les doctrines françaises qui firent en Allemagne le mal qu'on y voit encore n'étaient point des doctrines catholiques; c'étaient le déisme et l'athéisme, marchant à côté l'un de l'autre; c'étaient les conséquences des enseignements de Luther rompant avec l'autorité, avec les siècles, et faisant de l'homme son

propre juge, son propre guide, son propre inspirateur. En France nous ne nous arrêtons pas en chemin, nous allons jusqu'au bout des conséquences, et dans les objections mêmes que vous m'adressez, vous êtes de mon avis au fond lorsque vous dites que la liberté d'examen n'a pas été pratiquée dans les pays protestants aussi largement que je le crois ; c'est comme si vous me déclariez que dans ces pays-là on n'est protestant que de nom , car je ne connais rien de plus sévère contre une Église que de la montrer avec des effets qui ne sont pas mauvais, parce qu'elle a pris soin de se séparer de son principe.

J'ajouterai une autre observation. Ce qui démontre que le meilleur état des mœurs en Angleterre et en Allemagne tient uniquement à un naturel plus religieux, et non point à une influence de la réforme, c'est qu'en général des Anglais ou des Allemands catholiques sont plus fervents et plus purs que des Anglais ou des Allemands protestants ; ils remplissent mieux leurs devoirs, pratiquent mieux la charité, se dévouent à leurs frères avec plus d'élan et sont plus ingénieux à multiplier les bonnes œuvres : il y a ici, à côté d'un naturel également religieux , une inspiration bien autrement forte, énergique et divine. Je dirai aussi que les catholiques corrompus n'appartiennent pas plus au catholicisme qu'à toute autre religion; ou plutôt ils n'appartiennent à aucune religion en ce monde; leurs exemples ne concluent pas contre nos

croyances mais seulement contre eux-mêmes. Voltaire et Diderot étaient d'origine catholique, mais vous m'avouerez que ce n'est pas la faute de saint Pierre ou de saint Paul s'il partit de ces deux plumes tant de détestables écrits. Ce qui me suffit pour l'honneur et le triomphe de ma foi religieuse dans la question de la réforme, c'est que jamais protestant n'a fait et ne fera d'aussi grandes choses que le catholique; les protestants n'auront jamais ni nos œuvres ni nos missionnaires ni nos sœurs de charité.

Les sévères et ardentes sectes protestantes vous semblent contredire mon sentiment sur les fruits d'indifférence et d'incrédulité produits par la réforme du XVI[e] siècle. Quelques mots vont suffire pour vous édifier à cet égard. Il est incontestable que la plupart des esprits protestants qui ont raisonné en dehors du principe de l'autorité sont tombés dans la négation de la foi chrétienne. Mais là ne se sont point arrêtés les ravages du droit d'examen et du *moi* substitué au jugement de l'autorité en matière religieuse. Depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, il y a eu, dans le protestantisme, des imaginations qui ont pris feu à la lecture de la Bible; les visions et les extravagances sont nées en foule; il y avait bien de quoi. On était en commerce habituel avec le Saint-Esprit et les anges, avec le diable même (Luther eut de ces bonnes fortunes); on était sur un pied de familiarité avec toutes les puissances invisibles; le Paraclet était aux ordres du pre-

mier venu, et les frénésies de l'orgueil avaient beau jeu. Qui comptera jamais toutes les folies qui pourraient naître du jugement particulier mis en présence des saintes obscurités de l'Écriture? Elles ensanglantèrent l'Allemagne au XVIe siècle avec Harlem et Jean de Leyde; elles troublèrent profondément l'Angleterre au XVIIe siècle. Les sectes qui pullulent aujourd'hui en Amérique et dans la Grande-Bretagne ne menacent plus la paix du monde; elles se contentent d'être fantasques, sombres, bizarrement austères. Elles ne sont pas ce que vous appelez l'*exubérance du principe religieux*, elles en sont la déviation. Si le protestantisme n'était pas en pleine décadence, vous verriez, à côté des progrès de l'irréligion, pousser chaque jour des sectes nouvelles, parce que l'ardente et solitaire application aux livres sacrés multiplierait à l'infini le nombre des inspirés, parce que l'esprit de l'homme, ennemi par nature du joug de l'autorité, trouve de la joie à croire et à penser autrement qu'on n'a cru et pensé jusqu'à lui, et qu'il n'adorera jamais rien avec plus de ferveur que ses propres extravagances.

Ma prochaine lettre vous entretiendra d'un bel ouvrage de Bossuet : *Élévations sur les mystères.*

Écouen, ce 25 avril 1853.

LETTRE VI

Élévations sur les mystères.

Après m'être mêlé par un récent écrit [1] à l'immense question qui occupe en ce moment, et qui occupera longtemps l'Occident et l'Orient, je viens me séparer des présentes choses humaines pour étudier avec vous, sur les pas de Bossuet, les mystères chrétiens. Solitaire et sans devoir public, je laisse ma pensée et ma plume s'en aller où elles veulent; mais vous, pour qui j'écris ceci, vous n'avez pas la même destinée. Il est étrange que je puisse avoir aujourd'hui l'idée de vous entretenir des *Élévations sur les mystères*. Ce n'est pas à Vienne qu'il faudrait vous adresser cette lettre, mais à Patmos ou au cap Sunium. De telles méditations

[1] *La France et la Russie à Constantinople. La Question des Lieux-Saints.* Broch. in-8°.

sont pour les grandes retraites de l'intelligence. On peut, il est vrai, sans sortir de chez soi, se faire une retraite; il faut pour cela des loisirs qui sont refusés à la vie active d'un homme comme vous. Les notes diplomatiques s'étonneraient du voisinage de ces pages contemplatives dans votre cabinet. Vous ne me lirez donc pas sous le coup des affaires, mais si, dans le courant de l'été ou de l'automne, vous allez à Ischl pour vous reposer du poids diplomatique, vous me lirez aux bords de la Traun, sur la jolie colline de la Schmalnau, au milieu des sapins et des mélèzes de ces suaves paysages dont j'ai gardé le souvenir. La nature a des mystères qui nous aident à monter vers les mystérieuses vérités de la foi; la solitude en face de tant de muettes merveilles nous met insensiblement en communication avec le monde invisible : moins on entend les hommes, plus on entend Dieu. Les *Élévations sur les mystères* furent adressées à des femmes qui vivaient dans le cloître, et c'est à un homme d'État que j'adresse une lettre sur ce livre! Le rapprochement n'étonnera pas ceux qui vous connaissent et qui savent que les esprits élevés partent des points les plus éloignés et les plus contraires pour se réunir dans l'étude des choses divines.

Ces Élévations à Dieu se placent dans un espace de vingt-cinq semaines; il y en a une ou deux par jour, et c'est ainsi que l'âme se plonge lentement et par degré dans ce lumineux océan du vrai; elle monte en

quelque sorte sur des rayons qui se succèdent avec mesure pour former ensuite de belles et immenses clartés.

Le point de départ de toute chose, le principe de toute vérité, c'est Dieu même. C'est par là que Bossuet commence. — L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il? On lui répond : Pourquoi Dieu ne serait-il pas? Est-ce parce qu'il est parfait? Le néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu? Le parfait n'est pas une simple idée de notre esprit; il est le *premier*, et l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Bossuet se place au cœur même de la philosophie de saint Augustin lorsqu'il nous dit ces mots : « Il y a « donc primitivement une intelligence, une science « certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité « dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait « une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y « a une perfection avant qu'il y ait un défaut; avant « tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui « est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. « Voilà donc un être parfait : Voilà Dieu, nature par« faite et heureuse, le reste est incompréhensible, et « nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il « est parfait et heureux, pas même jusqu'à quel point « il est incompréhensible. » Bossuet nous convie à nous recueillir en nous-mêmes, et à nous rendre attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité. Il touche en passant à l'unité de

Dieu qui s'est défini lui-même : *Je suis celui qui suis.* Quoi de plus concluant que ces lignes contre la pluralité des dieux ! « S'il y avoit plus d'un seul Dieu, il y « en auroit une infinité ; s'il y en avoit une infinité, il « n'y en auroit point. Car chaque Dieu n'étant que ce « qu'il est, seroit fini, et il n'y en auroit point à qui « l'infini ne manquât : ou il en faudroit entendre un « qui contînt tout, et qui dès lors seroit seul. » Bossuet établit par les saintes Écritures la prescience et la providence de Dieu, sa toute-puissance, sa bonté, sa sainteté. Tout ceci est comme le vestibule qui mène au sanctuaire des mystères chrétiens.

« Pourquoi Dieu n'auroit-il pas de fils? » s'écrie Bossuet en commençant la première élévation de la deuxième semaine. Écoutez ces paroles du sage dans le livre des Proverbes, chap. 30, verset 4 : « Qui est « celui qui monte au ciel et qui en descend ? Qui tient « le vent dans ses mains? Qui tient la mer dans ses « bornes? Qui a mesuré les extrémités de la terre? « Quel est son nom et *quel est le nom de son fils*, si « vous le savez? » Ce prophétique rayon tombé dans l'esprit du sage, promettait à des temps futurs un complément de vérité. Pour s'élever à l'idée du fils de Dieu, il faut s'affranchir de toute terrestre image, il faut sortir du monde des sens, écarter toute comparaison avec notre nature. Il s'agit de voir Dieu produisant un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en

un mot, par fécondité et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite. Le fils sorti de Dieu possède son éternité tout entière, car l'éternité est la substance de Dieu. *Au commencement le Verbe était*, dit saint Jean ; il est, comme Dieu, *celui qui est.*

« Considérez, dit Bossuet, cet éclat, ce rayon,
« cette splendeur qui est la production et comme le
« fils du soleil ; elle en sort sans le diminuer, sans
« s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du
« temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été
« formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec
« lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi,
« disoit Salomon, la *sagesse* sortie du sein de Dieu est
« la *délicate vapeur, la très-pure émanation*, le vif re-
« jaillissement, *l'éclat de sa lumière éternelle* (*Sap.*,
« VII, 25) ; ou comme parle saint Paul, c'est le *rayon*
« *resplendissant de la gloire de Dieu*, et *l'empreinte de*
« *sa substance* (*Heb.*, I, 3). Dès que la lumière est,
« elle éclate : si l'éclat et la splendeur du soleil ne sont
« pas éternels, c'est que la lumière du soleil ne l'est
« pas non plus : et par une certaine raison, si la lu-
« mière étoit éternelle, son éclat et sa splendeur le
« seroient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a
« point de ténèbres ; une lumière qui, n'étant point
« faite, subsiste éternellement par elle-même et ne
« connoît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat
« qui est son fils est éternel comme lui et ne se divise
« pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi

« parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache
« jamais : ainsi, sans se détacher de son père, le fils
« de Dieu en sort éternellement ; et mettre Dieu sans
« son fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans
« splendeur.

« Mais passons à l'autre expression de saint Paul :
« *Le fils de Dieu*, dit l'apôtre, *est le caractère et l'em-*
« *preinte de la substance de son père* (*Heb.*, I, 3) ;
« lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette
« cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en
« elle, en tire la ressemblance tout entière et se l'incor-
« pore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Re-
« gardez-le bien, aucun trait ne lui est échappé ; et
« cependant tout est demeuré dans le sceau sous le-
« quel elle a pris sa forme. Ainsi le fils de Dieu a tout
« pris du père sans rien lui ôter. Il en est la parfaite
« image, l'*empreinte*, l'expression tout entière non de
« sa figure, car Dieu n'en a point ; mais, comme parle
« saint Paul, de sa substance : selon la force de l'o-
« riginal, on pourroit traduire : de la *personne*....
« Voici dans le sage quelque chose de plus délicat. La
« sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu
« est *un miroir sans tache de sa majesté et l'image de*
« *sa bonté* (*Sap.*, VII, 26). C'est quelque chose de
« trop grossier pour le fils de Dieu que l'impression
« d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance
« dans une image qu'on taille avec un ciseau ou qu'on
« fait avec des couleurs. La nature a quelque chose

« de plus délicat; et voici dans les claires eaux et « dans un miroir un nouveau secret pour peindre et « faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, « aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable ta- « bleau ne dégénère par aucun endroit de l'original; « c'est en quelque sorte l'original même. Cependant « rien ne dépérit ni à l'original ni à la glace polie où « il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever « ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps « ni d'une ébauche imparfaite; un même instant le « commence et l'achève, et le dessin comme le fini « n'est qu'un seul trait. »

Bossuet ajoute :

« Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa « chaleur, un cachet, son expression, une image ou « taillée ou peinte, un miroir et les ressemblances que « les objets y produisent, sont choses mortes. Dieu a « fait une image plus vive de son éternelle et pure « génération; et afin qu'elle nous fût plus connue, « c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite. Il l'a faite lors- « qu'il a dit : *Faisons l'homme.* »

Ici commence un bel ordre d'idées où la conception de la pensée humaine nous est représentée comme une image de l'éternelle génération divine. L'homme, en se connaissant, conçoit par son esprit; Dieu, en pensant éternellement à lui-même, connaît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui. Ce fils, dont Salomon demandait le nom, c'est le

Verbe, c'est la parole qui est en Dieu une personne subsistante, coopératrice, concréatrice, composant et arrangeant toutes choses avec lui. Le Saint-Esprit, c'est l'amour éternel et subsistant du Père et du Fils, procédant nécessairement de l'un et de l'autre puisqu'il est leur mutuelle union. *Taisez-vous, raisonnements humains*, dirons-nous avec Bossuet. Nous sommes ici en face de la Trinité dont le monde ancien avait eu un vague pressentiment et comme une tradition à demi effacée. Bossuet reproduit les idées de saint Augustin quand il nous montre dans notre nature imparfaite et grossière une image de cet incompréhensible mystère. Être, connaître et vouloir, voilà les trois choses qui constituent notre âme ; voilà la trinité que Dieu a faite en nous. Le Dieu en trois personnes n'est pas plus inconcevable que le prodige des opérations multiples de l'âme humaine dans son unité. Je transcris ici une page de génie sur l'art, l'idée et l'amour; Bossuet y complète Platon et saint Augustin :

« Je suis un peintre, un sculpteur, un architecte; « j'ai mon art, j'ai mon dessin ou mon idée ; j'ai « le choix et la préférence que je donne à cette « idée par un amour particulier. J'ai mon art, « j'ai mes règles, mes principes, que je réduis, autant « que je puis, à un premier principe qui est un, et « c'est par là que je suis fécond. Avec cette règle pri- « mitive et ce principe fécond qui fait mon art, j'en- « fante au dedans de moi un tableau, une statue, un

« édifice qui, dans sa simplicité, est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessin, cette idée, ce fils de mon esprit fécond et de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul peintre, un seul sculpteur, un seul architecte, et tout cela se tient ensemble et inséparablement uni dans mon esprit; et tout cela, dans le fond, c'est mon esprit même et n'a point d'autre substance; et tout cela est égal et inséparable. Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va. Le premier, qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second qui est l'idée, ni le troisième qui est l'amour. L'art produit l'un et l'autre, et on suppose qu'il existe quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau, ou de commencer ou de terminer, ou d'être produit ou de produire. L'art, qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée qui est le fils de l'esprit; et l'amour, qui nous fait aimer cette belle production, est aussi beau qu'elle : par leur relation mutuelle, chacune a la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice, l'art, l'idée et l'amour y concourront également, et en unité parfaite; en sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée et de l'amour, ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle. Tout cela, quoique immaté-

« riel, est trop imparfait et trop grossier pour Dieu.
« Je n'ose lui en faire l'application : mais de là, aidé
« de la foi, je m'élève et je prends mon vol; et cette
« contemplation de ce que Dieu a mis dans mon âme
« quand il l'a créée à sa ressemblance m'aide à faire
« mon premier effort. »

Vous savez que la création de l'univers a été le grand écueil des philosophes anciens; ceux qui ont admis un Créateur universel supposaient l'éternité d'une matière confuse que Dieu aurait trouvée sous sa main, et qui attendait de lui sa forme et sa perfection. Il a fallu la lumière même de la révélation pour que la vérité fût connue sur cette immense question, dont l'esprit humain s'était si fortement et si vainement occupé; il a fallu qu'on entendît ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.* Bossuet établit qu'avant la création, rien n'était que Dieu, que sa puissante main n'a pas eu besoin d'une matière préparée sur laquelle il dût travailler, que Dieu a fait la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage dans son tout, et que *la terre vide, les ténèbres dont la face de l'abîme était couverte*, tout ce chaos primitif a été créé de Dieu. Qu'est-ce qu'une matière confuse, coéternelle à Dieu, qui n'a pas encore sa forme et peut en recevoir une? « Être
« capable de forme, c'est déjà quelque forme, dit
« notre évêque; c'est quelque perfection que d'être
« capable de perfection : et si la matière avoit d'elle-
« même ce commencement de perfection et de forme,

« elle en pourroit aussitôt avoir d'elle-même l'entier
« accomplissement. *Aveugles conducteurs d'aveugles,*
« *qui tombez dans le précipice et y jetez ceux qui vous*
« *suivent!* dites-moi, qui a assujetti à Dieu ce qu'il
« n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu,
« ce qui est indépendant de Dieu même? Par où a-t-il
« trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépen-
« dant de sa puissance? et par quel art ou par quel
« pouvoir se l'est-il soumis? Comme s'y prendra-t-il
« pour le mouvoir? Ou s'il se meut de lui-même,
« quoique encore confusément et irrégulièrement
« comme on veut se l'imaginer dans ce chaos, com-
« ment donnera la règle à ces mouvements celui qui
« ne donne pas la force mouvante? Cette nature in-
« domptable échapperoit à ses mains, et ne s'y prê-
« tant jamais tout entière, elle ne pourroit être for-
« mée tout entière selon l'art et la puissance de son
« ouvrier. »

Disons donc qu'il n'y a de conforme à la logique, de conforme à la dignité et à la grandeur de Dieu que le récit de Moïse, *le plus excellent et le premier des prophètes,* comme l'appelle Bossuet. Il faut à un ouvrier vulgaire le temps et le lieu ; le puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre, et ce que la poésie ancienne a nommé le chaos, a fait aussi le temps et le lieu. La création du monde n'a rien ajouté au bonheur ni à la gloire de Dieu; il a créé *par bonté et non par besoin ; il est celui qui est*; tout le reste lui est inutile, et Bossuet s'écrie : « O la

« belle et riche aumône que vous avez faite en créant
« le monde! »

D'incomparables magnificences venaient de sortir du néant; mais ces magnificences étaient muettes; tous ces mondes n'étaient qu'un resplendissant désert; il y manquait une intelligence pour comprendre, une parole pour bénir et pour louer : l'homme parut. Dieu avait dit : *Faisons l'homme.* Il y avait eu comme un recueillement de la pensée divine et un mystérieux appel fait à la Trinité éternelle pour produire l'homme : le plus bel ouvrage de la création en a été le dernier. « Comme tout devoit être mis en la puissance de « l'homme, dit Bossuet, Dieu le crée après tout le « reste et l'introduit dans l'univers, comme on intro- « duit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, « après que tout est prêt, et que les viandes sont ser- « vies. » Cette partie des *élévations* est comme un hymne en l'honneur de l'homme placé *un peu au-dessous des anges,* comme parle le divin psalmiste; la terre et les mers, tous les animaux sont soumis à son empire; cette noble créature née d'une *parole de conseil* et non pas d'une *parole de commandement* comme toutes les autres, a été faite à l'*image et ressemblance de Dieu;* ce n'est ni aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges, ni aux archanges, c'est à Dieu même qu'elle doit ressembler; Dieu, pour former l'homme, se prend lui-même pour modèle. « Heu- « reuse créature, dit Bossuet, si elle sait conserver

« son bonheur! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare « ton intelligence? Où se va noyer ton amour? Hélas! « hélas! et sans fin hélas! reviens à ton origine. »

Je vais vous copier deux pages sous ce titre : *L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'âme sur le corps.* La verve de Bossuet s'y précipite avec un enthousiasme qui tient à la profondeur même du sentiment :

« On passe toute sa vie dans des miracles conti- « nuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, « et sans connoître aucun des organes de ses mouve- « ments, je le tourne, je le remue, je le transporte où « je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrois « remuer devant moi une paille, elle ne branle ni ne « s'ébranle en aucune sorte; je veux remuer ma main, « mon bras, ma tête, les autres parties les plus pe- « santes, qu'à peine pourrois-je porter si elles étoient « détachées, toute la masse du corps; les mouve- « ments que je commande se font comme par eux- « mêmes, sans que je connoisse aucun des ressorts de « cette admirable machine; je sais seulement que je « veux me remuer de cette façon ou d'une autre, tout « suit naturellement; j'articule cent et cent paroles « entendues ou non entendues, et je fais autant de « mouvements connus ou inconnus de mes lèvres, de « la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête; je « lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux; j'en « dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux « regarder de près ou de loin, et sans même que je

« connoisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux
« regarder ou négligemment et comme superficielle-
« ment, ou bien déterminément, attentivement ou
« fixement quelque objet.

« Qui a donné cet empire à ma volonté ? et com-
« ment puis-je mouvoir également ce que je connois
« et ce que je ne connois pas ? Je respire sans y penser
« et en dormant ; et quand je veux, ou je suspends ou
« je hâte la respiration qui naturellement va toute
« seule ; elle va aussi à ma volonté ; et encore que je
« ne connoisse ni la dilatation ni le resserrement des
« poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les
« resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale
« facilité, pour parler d'un ton plus aigu ou plus gros,
« ou plus haut ou plus bas ; je dilate encore ou je
« resserre une autre partie dans le gosier qu'on
« appelle trachée-artère, quoique je ne sache même
« pas si j'en ai une ; il suffit que je veuille parler ou
« haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-
« même ; en un moment, je fais articulément et
« distinctement mille mouvements dont je n'ai nulle
« connoissance distincte, ni même confuse le plus
« souvent, puisque je ne sais pas si je les fais ou s'il
« les faut faire ; mais, ô Dieu, vous le savez, et nul
« autre que vous ne sait ce que vous savez seul ; et
« tout cela est l'effet du secret concert que vous avez
« mis entre nos volontés et les mouvements de nos
« corps ; et vous avez établi ce concert inviolable,

« quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le « régir. Elle y est donc, non point comme dans un « vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison « où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe ; « elle y est par son empire, par sa présidence, pour « ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, « et vous ne pouvez en être loin, puisque *c'est par « vous que nous vivons, que nous nous mouvons et que « nous sommes.* Et vous êtes de la même sorte dans « tout l'univers : au-dessus en le dominant, au dedans « en le remuant, et faisant concourir en un toutes « ses parties ; au-dessous, en le portant, comme dit « Moïse, *avec vos bras éternels....* »

Qui de nous, à des moments de retour sérieux sur nous-mêmes et notre organisation si pleine de mystères, ne s'est arrêté devant ce jeu de la machine humaine dont Bossuet nous parle avec de tels étonnements? Quel esprit réfléchi ne s'est senti tout à coup comme effrayé de ce muet gouvernement du corps de l'homme qui s'exécute à chaque instant et en quelque sorte à notre insu, de cette étrange harmonie entre l'esprit et la matière, de cette obéissance qui attend à peine le commandement, de cette soumission des organes toujours si promptement prêts pour le service de l'intelligence? Pendant que je vous écris ceci, je songe à ce que j'ai l'honneur de vous dire, mais je ne songe nullement à conduire ma plume ; je pense, j'ai des idées, je vous les exprime, mais je ne m'oc-

cupe en aucune manière de vous tracer ces caractères, et ma plume va je ne sais comment ; il faut donc bien peu de chose pour qu'elle soit poussée et conduite avec ordre, car je ne me rends pas compte de l'acte par lequel je la dirige sur ce papier, et j'ignore comment m'arrivent les mots dont je me sers ; je ne m'explique pas ce qu'il y a de commun entre l'invisible travail de mon intelligence et cette plume que je sens sous mes doigts ; chaque ligne que je trace ajoute à ma stupeur, et, sous le coup de ces incompréhensibles opérations, je me demande avec épouvante ce que je suis. Ce que je dis de l'écriture, au moyen de laquelle je fixe les pensées qui s'offrent à mon esprit, je pourrais le dire aussi de mille détails de la vie humaine où les variétés des impressions, des idées, des sentiments et des volontés se trouvent exprimées par la plus rapide et la plus indéfinissable succession de mouvements. L'immense masse des hommes chemine ici-bas, ne connaissant de l'âme que le nom, du corps que la surface ; tous ces pauvres mortels ne se doutent pas du prodige de leur nature, et le plus inconcevable prodige, c'est qu'ils n'y pensent point ! Chaque homme est un monde à part plus difficile à expliquer que le monde où nous sommes, et lorsque je vois de superbes esprits se donner les airs de repousser le christianisme parce qu'il renferme des mystères, la folie de leur raison me confond bien autrement que la *folie* de la croix.

Quand Bossuet traite une question, il l'épuise pour

tout autre que pour lui ; après avoir lu, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, ses grandes pages sur la chute primitive, l'idolâtrie et le déluge, il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter ; les *Élévations* consacrées à ces premiers souvenirs de l'histoire du monde inspirent à la fois de l'admiration et de la surprise.

Bossuet, appuyé sur les divines Écritures, sent sa pensée grandir et se féconder ; ce n'est pas un torrent qui passe et que le voyageur ne retrouve plus, c'est la source d'eau vive que les saisons brûlantes ne dessèchent point et qui coule, coule toujours.

Notre évêque, en parlant de la captivité du peuple hébreu en Égypte, nous fait observer que « l'Église, « dans sa plus profonde paix, n'est guère sans son « Pharaon, en quelques endroits. » Oh ! que cela est vrai ! Tous les Pharaons n'attaquent pas ouvertement l'armée de Dieu ; il y a des protections plus dangereuses que des agressions ; les bienfaits deviennent parfois plus redoutables que la guerre ; la dignité des caractères est en péril, et la religion perdrait en autorité ce que les phalanges élues perdraient en noblesse. Que Dieu nous garde de tels maux ! Les abîmes de la mer Rouge font songer aux abîmes de l'âme humaine ; nous portons en nous « une mer orageuse et profonde, « où il y a autant de gouffres que de passions qui ne « disent jamais : *C'est assez*. L'Égyptien périt où « l'Israélite se sauve. » Bossuet pouvait-il ne pas voir

dans le désert une image de notre vie, où l'on « meurt « de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui « nous sustante et nous rassasie ; on s'y perd, on s'y « déroute, comme dans une plaine vaste et inhabitée, « où il n'y a ni vallon ni coteau, et où les pas des « hommes n'ont point marqué de sentier. »

Si Bossuet avait voulu aller plus avant dans cette comparaison, que de douleurs il aurait pu nous retracer ! L'intelligence a ses tristesses dans cette marche à travers le désert de ce monde ; elle va et vient, cherche laborieusement des chemins et, sans la foi, ne trouve qu'une muette et ténébreuse immensité ; une défaillance profonde succède à ses beaux élans, et l'esprit se consume à la poursuite d'un but qu'il ne peut atteindre ; mais la part du cœur est bien plus misérable. Quelles épreuves l'attendent s'il est doué d'une sensibilité profonde qui trop souvent, hélas ! n'est que la puissance de souffrir ! Que faire de la vie quand on a vu tomber dans le sépulcre les objets les plus chers et les plus sacrés ? Comment marcher encore lorsqu'il faut laisser en chemin une mère ou un ami, et se résoudre à ne plus rencontrer ses regards, à ne plus entendre le son de sa voix ? Ah ! que la terre alors vous paraît inhabitable ! Qui dira les inénarrables douleurs qui suivent les affections trompées ou les délaissements soudains ? Une pensée, un nom était votre joie, le charme de vos jours, la lumière de votre vie ; et tout à coup ce qui est doux vous devient amer,

ce qui ravissait le cœur le déchire ; les étoiles de votre ciel s'éteignent, et pour vous l'univers n'a plus de sourire ; une fleur croissait dans votre désert et parfumait votre âme ; je ne sais quel vent se lève, et vous ne la trouvez plus ! Un peu d'ombre vous protégeait contre les dévorantes ardeurs d'un ciel de feu, et le palmier béni disparaît ! Une source cachée était là qui vous abreuvait, et des monceaux de sable, soulevé par l'ouragan, ont pris la place de ce courant d'eau pure ! On tombe dans le pays des *serpents brûlants*, on est perdu dans les arides et mornes solitudes, et si un ange comme celui qui apparut à Agar ne vient à votre secours, vous périrez au milieu d'angoisses qui auront Dieu seul pour confident et pour témoin. O désert de la vie humaine, que vous êtes long et dur à traverser ! Nul ne saura jamais tout ce que vous contenez d'amertumes et de larmes. Vienne le jour où notre pied, las et meurtri, touchera à d'autres rivages, où les régions promises s'ouvriront au voyageur brisé !

La neuvième élévation de la neuvième semaine est intitulée : *Les sacrifices sanglants, et le sang employé partout*. Bossuet, dans ce court chapitre, se borne à nous montrer l'effusion du sang comme faisant le fond des cérémonies hébraïques. « Toute la loi ancienne, « dit-il, porte le caractère de sang et de mort, en figure « de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de « Jésus-Christ. » Bossuet, en écrivant en tête de son chapitre ces mots : *le sang employé partout*, en a dit

plus que son chapitre même qui s'enferme dans la religion mosaïque ; il a voulu évidemment indiquer cette loi universelle des nations qui a donné à l'effusion du sang une force expiatrice. Rien de plus digne d'admiration que de voir le plus terrible mystère de notre foi, la rédemption par le sang, se rattacher aux traditions les plus anciennes, aux coutumes les plus générales et les plus sacrées, et tenir au fond de l'âme humaine. Le paganisme de tous les temps et de tous les pays a fait couler religieusement le sang pour apaiser les puissances supérieures et laver les souillures d'ici-bas. Les immolations humaines sur les autels n'ont été qu'une horrible forme de cette croyance antique ; l'homme, jusque dans ses plus redoutables barbaries, restait fidèle à une mystérieuse loi qu'il n'avait pas faite, dont l'origine ne se montrait nulle part, et dont l'application, sous les formes les plus diverses, se rencontrait partout. Vous avez lu, à la suite des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le célèbre morceau de M. de Maistre *sur les sacrifices.* C'est là, dans ces trois chapitres, qu'il faut chercher le développement des idées auxquelles je touche à peine ; une pénétrante intelligence, appuyée sur le savoir le plus étendu, y rassemble des traits et des témoignages qui saisissent, et la grande victime du Golgotha vous apparaît à la fin comme le dernier mot des sacrifices de la terre, comme l'accomplissement divin de tout ce que l'humanité avait pressenti !

Je ne m'arrête pas aux prophéties de l'Ancien Testament, ni aux apparitions divines par lesquelles le monde était préparé au mystère de l'Incarnation, apparitions souvent renouvelées et qui sont la preuve, selon Bossuet, « que Dieu ne regardoit pas la nature hu-
« maine comme étrangère à la sienne ; » je passe sur ce qui est dit touchant le précurseur du Messie, et son père Zacharie frappé d'une religieuse terreur à la vue de l'ange, car *l'impression des choses divines fait rentrer l'âme dans son néant;* j'ai hâte de vous montrer l'enthousiasme et le trouble profond de Bossuet lorsqu'il se met face à face avec la théologie de saint Jean l'Évangéliste, cette sublime théologie qui eût jeté le génie de Platon en de célestes ravissements. Il semble d'abord hésiter en quelque sorte devant ces profondeurs et ces abîmes ; puis il marche sous la conduite de l'aigle des évangélistes, de Jean, *enfant du tonnerre,* « qui ne parle point une langue humaine, qui
« éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit
« créé sous l'obéissance de la foi, lorsque, par un ra-
« pide vol, fendant les airs, perçant les nues, s'éle-
« vant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins
« et des séraphins, il entonne son évangile par ces
« mots : *Au commencement étoit le Verbe.* Hommes,
« poursuit Bossuet, ne vous arrêtez pas à ce que vous
« voyez commencer dans l'annonciation de Marie.
« Dites avec moi : *Au commencement étoit le Verbe.*
« Pourquoi parler de commencement, puisqu'il s'agit

« de celui qui n'a point de commencement? C'est pour
« dire qu'au commencement, dès l'origine des choses,
« *il étoit;* il ne commençoit pas; *il étoit;* on ne le créoit
« pas, on ne le faisoit pas; *il étoit.* Et qu'étoit-il?
« Qu'étoit celui qui sans être fait et sans avoir de
« commencement, quand Dieu commença tout, étoit
« déjà? Étoit-ce une matière confuse que Dieu com-
« mençoit à travailler, à mouvoir, à former? Non, ce
« qui étoit au commencement *étoit le Verbe,* la parole
« intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la
« sagesse, le discours intérieur : *sermo;* discours sans
« discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre
« par raisonnement, mais discours où est substan-
« tiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

« Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je? tais-toi,
« ma raison; et sans raison, sans discours, sans
« images tirées des sens, sans paroles formées par la
« langue, sans le secours d'un air battu ou d'une ima-
« gination agitée, sans trouble, sans effort humain,
« disons au-dedans, disons par la foi avec un enten-
« dement, mais captivé et assujetti : *au commence-
« ment,* sans commencement, avant tout commence-
« ment, au-dessus de tout commencement, *étoit* celui
« qui est et qui subsiste toujours, *le Verbe;* la parole,
« la pensée éternelle et substantielle de Dieu. » Bos-
suet, abîmé dans la grandeur du mystère, continue
sur ce ton qui est plutôt un cri de l'âme qu'un discours,
et s'arrêtant ensuite comme hors d'haleine et tout

épuisé, il laisse échapper ces mots : « Ah! je me
« perds, je n'en puis plus; je ne puis dire qu'*amen*,
« *il est ainsi*; mon cœur dit : *il est ainsi*; *amen*.
« Quel silence! quelle admiration! quel étonnement!
« quelle nouvelle lumière! mais quelle ignorance! je
« ne vois rien, et je vois tout.... »

Je vous disais tout à l'heure que le début de l'évangile de saint Jean aurait élevé Platon à des hauteurs de félicités incomparables; en voyant le génie de Bossuet ainsi prosterné devant ces divins éclairs de la vérité éternelle, je crois voir Platon, lui-même dans la magnificence de ses émotions. Ces versets de saint Jean : *En lui était la vie, tout était vie dans le Verbe*, sont commentés de haut. Qu'est-ce donc que vivre? On dit la vie des plantes, c'est croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Mais quelle vie grossière! elle est morte. Voir, goûter, sentir, aller deçà et delà comme on est poussé, on appelle encore cela la vie, mais combien elle est animale et muette! Ah! la véritable vie c'est comprendre, connaître et se connaître, c'est monter vers Dieu par les élans du cœur et de la pensée, monter vers Dieu comme à la source du vrai, du bien, du beau. *Tout était vie dans le Verbe*; tout, même les choses inanimées, était vie dans le Verbe divin par son idée et par sa pensée éternelle.
« Ainsi, dit Bossuet, un temple, un palais qui ne sont
« qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vi-
« vant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et

« dans le dessin de leur architecte. Tout est donc vie « dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand « architecte a fait le monde, tout y est vie parce que « tout y est sagesse ; tout y est sagesse, parce que tout « y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une « espèce de vie dans l'univers. Cette vie est répandue « sur toutes ses parties ; et leur correspondance mu- « tuelle entre elles et dans tout leur tout est comme « l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'em- « preinte de la vie et de la sagesse de Dieu. »

Dans la dixième élévation de la douzième semaine, Bossuet se demande pourquoi il est fait mention de saint Jean-Baptiste au commencement de l'évangile de saint Jean, et se fait tout à coup moraliste ingénieux. « Toute bonne pensée qui nous sauve a toujours son « précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, « une affliction qui nous sauve par elle-même. C'est « un précurseur de quelque chose de mieux. Le « monde me méprisera ; ou ne m'honorera pas autant « que mon orgueil le désire ; je le méprise à mon « tour ; je m'en dégoûte. Ce dégoût est le précur- « seur de l'attrait céleste qui m'unit à Dieu. Cette « profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sais com- « ment, dans les détresses de cette vie, est un pré- « curseur qui me prépare à la lumière. »

Que de belles aspirations, que d'enseignements et d'idées je trouve dans les élévations sur l'*onction de Jésus-Christ, sa royauté, sa généalogie, son sacerdoce!*

sur la visite de Marie à sainte Élisabeth ! sur le songe de saint Joseph et le voyage à Bethléem pour se faire inscrire dans le registre public ! En présence de ce voyage fait en vue d'un décret d'Auguste, Bossuet s'écrie tout à coup avec une éloquence qu'il ne cherche point : « Que faites-vous, prince du monde, en met-
« tant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous
« dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ?
« Vous en voulez connoître la force, les tributs, les
« soldats futurs, et vous commencez, pour ainsi dire,
« à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de sem-
« blable que vous pensez faire ; mais Dieu a d'autres
« desseins que vous exécutez sans y penser par vos
« vues humaines. Son fils doit naître dans Bethléem,
« humble patrie de David ; il l'a fait ainsi prédire par
« son prophète (Michée), il y a plus de sept cents
« ans ; et voilà que tout l'univers se remue pour
« accomplir cette prophétie. »

Qui sont les mages ? Telle est la question que pose Bossuet, en tête de la troisième élévation de la dix-septième semaine. Les mages étaient-ils des rois souverains ou de petits princes dépendant d'un plus grand empire ? Étaient-ce des sages, des philosophes, les arbitres de la religion dans leur pays ? Bossuet ne songe pas à résoudre ces doutes et à contenter nos désirs curieux ; il n'a *pas pris la plume pour nous apprendre les pensées des hommes.* Il se borne à dire que les mages étaient les savants de leur pays, observateurs

des astres, et que le savoir les avait menés à Dieu. Je trouve ici une page adressée aux esprits qui se plongent dans les sciences :

« Philosophes de nos jours, de quelque rang que « vous soyez, ou observateurs des astres, ou contem- « plateurs de la nature inférieure et attachés à ce « qu'on appelle physique, ou occupés des sciences « abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité « semble présider plus que dans les autres, je ne veux « pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos « pensées, car de vérité en vérité vous pouvez aller « jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source « de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités « que vous appelez éternelles, les vérités immuables « et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être véri- « tés, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en « eux-mêmes et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, « puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux « des autres et président aux connoissances de tout « ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges : « c'est cette vérité que vous devez chercher dans vos « sciences. Cultivez donc ces sciences, mais ne vous « y laissez point absorber. Ne présumez pas et ne « croyez pas être quelque chose plus que les autres « parce que vous savez les propriétés et les raisons « des grandeurs et des petitesses ; vaine pâture des « esprits curieux et foibles, qui après tout ne mène à « rien qui existe, et qui n'a rien de solide qu'autant

« que, par l'amour de la vérité et l'habitude de la
« connoître dans des objets certains, elle fait chercher
« la véritable et utile certitude en Dieu seul. »

Quand Bossuet parlait ainsi aux savants de son siècle, il signalait d'une façon générale le caractère des études purement scientifiques, et conviait les intelligences à se mettre en garde contre les contemplations exclusivement matérielles. Le siècle suivant, par ses écarts, devait lui donner tristement raison; la place qu'occupent, dans l'âge où nous sommes, les sciences naturelles, leurs conséquences en ce qui touche le monde moral, toutes ces impulsions données à l'étude de ce que nous appelons la puissance mécanique au détriment de l'âme humaine, de sa dignité et de sa perfection, toutes ces frénésies qui se jettent sur la matière pour la connaître, l'expliquer et l'exploiter, nous font songer aux vives et nobles appréhensions de Bossuet. Je dis avec lui : *Cultivez les sciences, mais ne vous y laissez point absorber.* Il est beau d'être savant comme Copernic, Galilée, Newton, Keppler, Gassendi, Descartes, Leibnitz, Pascal, et Cassini, qui ne fut pas une des moins glorieuses conquêtes de Louis XIV; en scrutant les forces de la nature, ils ne cherchaient pas à diminuer la force morale dans le monde; en lisant dans les cieux, ils y voyaient le nom du Créateur en caractères éclatants; ils ne cherchaient pas dans la matière et dans les lois du mouvement le secret de la cause première; le monde visible n'était

pas tout pour eux ; ils étaient religieux, et la foi n'ôtait rien à la profondeur de leurs méditations, à l'ardeur persévérante de leurs travaux.

Mais que dire d'un savant comme telle ou telle célébrité du dernier siècle, qui fouille dans la terre et dans le ciel sans y trouver Dieu, qui fouille dans l'organisation humaine et s'étonne de ne pas rencontrer l'âme sous son scalpel, qui, se plongeant dans les phénomènes des organes, ne comprend plus rien d'immatériel, et dont le regard ne pénètre pas au delà des choses finies, au delà des sens, au delà des corps? La culture des sciences, entendue de la sorte, ne grandit pas l'homme, elle le diminue. Ce qu'il découvre ne profite ni à lui-même ni au monde ; et du reste, ainsi privé des inspirations supérieures, il n'ira pas bien avant ; ce sont les siècles de foi qui ont le plus découvert. Les études religieuses ont été en Occident l'introduction aux plus grandes découvertes dans l'ordre scientifique : il semble que Dieu n'ait voulu révéler ses lois qu'à ceux qui le connaissaient. Je n'empêche pas qu'on ne s'adonne aux sciences naturelles, mais je voudrais faire asseoir dans leur sanctuaire l'immortelle religion, et comme ce n'est pas le spiritualisme qui domine à l'époque où nous vivons, je souhaiterais que les sciences proprement dites n'obtinssent point une part aussi considérable dans l'enseignement contemporain.

J'aime mieux un homme qu'un mathématicien, je parle d'un mathématicien qui n'est que cela, et j'ap-

pelle un homme celui qui s'efforce de se connaître et de se rendre meilleur, celui qui s'attache à comprendre et à accomplir ses devoirs, celui qui a appris d'où il vient et à quelle hauteur il doit remonter. Je dirai plus encore. Je prétends qu'un esprit exclusivement livré aux mathématiques court risque de devenir un esprit faux. Elles ont quelque chose d'absolu qui pourrait égarer soit dans le gouvernement des peuples, soit dans la conduite de la vie humaine et dans les choses du monde moral : l'absolu géométrique n'est pas de mise au milieu des hommes. De plus, j'ai toujours été frappé de ceci : c'est que les mathématiciens, après la solution exacte des plus grands problèmes, ne savent pas pourquoi ils ont raison ; leur gloire n'en est pas diminuée, mais cela m'explique comment il a pu se rencontrer de grands mathématiciens qui n'avaient pas d'esprit. L'antiquité, qui a eu tant de bon sens et de génie, n'a jamais beaucoup encouragé l'étude des sciences naturelles, les efforts pour saisir les grands secrets ; son ingénieuse mythologie abonde en leçons et en menaces à cet égard, et j'ai lu dans Platon que la recherche des causes dans la nature était une irrévérence envers les dieux. Plus éclairés et mieux prémunis que les anciens, nous pouvons cultiver les sciences si belles et si fécondes, surtout par leurs applications ; nous pouvons aller à travers la mystérieuse immensité de la création, mais, selon le beau mot de Bacon tant de fois répété, il faut que la

religion soit l'*aromate* qui empêche la science de se corrompre.

Je rouvre le livre des *Élévations*, et je vois Bossuet suivre pas à pas l'enfance de Jésus déjà persécuté ; il s'étonne de la haine d'Hérode contre le divin enfant, haine violente qui présageait une persécution de trois siècles. Il demande comment Jésus et son Église pouvaient donner de la jalousie et de la terreur aux rois. « C'est que, ajoute Bossuet, Dieu a condamné ces « puissances si redoutables aux hommes, et en elles-« mêmes si foibles, à *trembler où il n'y a rien à* « *craindre.* Les maisons royales n'ont rien à craindre « de ce nouveau roi, qui ne vient point changer l'ordre « du monde et des empires. Ils craignent donc ce « qu'ils ne doivent pas craindre ; mais en même temps « ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de « Jésus, qui les jugera selon sa rigueur dans la vie « future : c'est ce qu'Hérode ni Archélaüs, ni les « autres rois n'ont pas voulu craindre. Tremblez « donc, foibles puissances, pour votre vie, pour votre « couronne, pour votre maison ; tremblez et persécu-« tez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun « mal.... »

Vous savez que depuis que le Sauveur quitte la terre, il n'est plus question de Marie dans les livres saints ; les Pères ont admiré ce silence de l'Écriture, et Bossuet l'admire à son tour. Mais il paraît que de son temps ce silence si grand et si éloquent ne plaisait

pas à tous les esprits ; il y avait des gens qui *inventaient de belles choses pour la sainte Vierge*. Il s'est rencontré aussi de nos jours des faiseurs de livres qui ont retracé en de riches narrations la vie de la mère de Jésus, prenant soin de combler toutes les lacunes et de suppléer à tous les silences ; c'est un post-scriptum de fantaisie fait aux évangiles par des révélateurs qui trouvent incomplète l'œuvre divine ; le roman qui avait rêvé la domination universelle dans notre siècle était allé jusqu'à forcer l'entrée de Bethléem et de Nazareth.

Dans les élévations qui suivent, Bossuet, admirant les mystères de la crèche, nous dit que la sagesse humaine apprend beaucoup si elle apprend à se taire, que la vanité mène quelquefois au désert aussi bien que la vérité, qu'on aime mieux mépriser le monde que de n'y pas être comme on veut et au gré de son orgueil. Il écrit ceci au sujet de la tentation de l'ambition : « Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes ; « ils se croient les seuls dignes de commander aux « hommes et de remplir les grandes places ; ils ont « une merveilleuse complaisance pour les conseils « qu'ils ont imaginés pour y parvenir : ils se mettent « au-dessus de tous les hommes, dont ils croient faire « des instruments de leur vanité ; tous ceux-là s'ado- « rent eux-mêmes et veulent que les autres les « adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde « appelle esprit supérieur ; qui, ravis de la prétendue

« supériorité de leur génie à manier les hommes et les « affaires, croient s'élever au-dessus de tout le genre « humain, s'adorent eux-mêmes, et se croyant les « artisans de leur grandeur, les fabricateurs de leur « fortune, les auteurs de leurs beaux talents, de leur « habileté, de leur éloquence, ils disent : Notre *langue « est de nous, et nous nous sommes faits nous-mêmes; « qui est au-dessus de nous ?* » (Ps. XI, 5.)

Les *Élévations* finissent où commence la prédication de Jésus. Il y avait des lieux, il y avait des temps à prendre, il y avait des matières : les lieux c'était la Judée; les temps c'était un espace de trois années; Jésus commence sa prédication à trente ans. Les matières c'étaient les vérités par lesquelles le monde devait remonter à Dieu. Ces doctrines font le sujet d'une œuvre à part que Bossuet a intitulée : *Méditations sur l'Évangile.* Les *Élévations* c'est le dogme, les *Méditations* c'est la morale ; je vous en parlerai dans une prochaine lettre.

En m'entretenant avec vous des *Élévations* sur les mystères, je me suis attaché particulièrement à ce qui pouvait intéresser un homme du monde, un homme comme vous. Cet ouvrage n'est pas un des moindres monuments du génie de Bossuet, et puisque j'ai entrepris de vous faire connaître ce génie tout entier, je devais vous montrer de cette œuvre tout ce qui pouvait ajouter à votre admiration. Il y a un côté du livre que j'ai volontairement négligé et que j'aurais mis en

lumière si j'écrivais à quelque grande femme de la vie religieuse comme nous en avions dans notre XVII[e] siècle : c'est le côté tendrement pieux des *Élévations*, le côté de merveilleuse simplicité et humilité. Bossuet, dans ce livre, ne se contente pas d'être éloquent par nature, théologien par étude, philosophe par réflexion; il est croyant comme un enfant, rien ne lui paraît petit, et l'attitude d'un tel homme *aux pieds de Jésus* est un spectacle qui a sa grandeur. L'aigle se fait colombe pour soupirer devant l'autel et goûter les délices de la vie spirituelle. Parfois on croit lire saint François de Sales, et l'on s'étonne que Bossuet, mêlé à tant de choses, mêlé à tout le mouvement d'un grand siècle, aux splendeurs d'une cour sans égale sur la terre, ait pu se faire dans l'âme comme un désert où rien ne venait troubler son recueillement.

A mesure qu'on avance dans la lecture des *Élévations sur les mystères* et qu'on s'enfonce dans leurs religieuses profondeurs, on laisse derrière soi les bruits humains, les images grossières, toutes les choses du monde visible ; on va d'horizon en horizon jusqu'aux plus hautes régions de la pensée divine, de la vérité révélée ; on est là comme sur le Thabor au milieu de la plus belle lumière. Quand on ferme le livre et qu'on retombe tout à coup dans la vie présente, on croit s'éveiller à la suite d'un songe divin. Ne vous est-il jamais arrivé d'entrer le soir dans quelque église catholique, à l'heure où l'on n'y rencontre per-

sonne? On passe du bruit de la ville au silence de la basilique ; on porte lentement ses pas d'autel en autel, de pilier en pilier, on aperçoit la lampe qui veille en face du tabernacle où veille l'immortel amour; l'église est muette et l'âme tout entière écoute; elle écoute les murs, les arceaux, les dalles et les ombres; on s'agenouille saisi; des voix inconnues semblent se faire entendre, des formes étranges semblent passer devant vous; peu à peu l'âme monte, le corps ne touche plus la terre; le recueillement et l'extase vous ont pris et vous ont emporté. Lorsque enfin, rendu à vous-même, vous sortez de l'église et que vous retrouvez les bruits et les images de la cité, vous sentez que vous tombez de haut, et vous êtes triste d'avoir à reprendre votre place dans un tel monde un instant oublié. Voilà ce que j'éprouve, au moment où j'écris ceci, en me séparant des *Élévations sur les mystères.* Que je serais heureux si la lecture de cette lettre avait été pour vous une toute petite goutte de ces joies d'une nature supérieure!

Écouen, 9 juillet 1853.

LETTRE VII

Les Méditations sur l'Évangile.

Le tour du monde est plus court à faire que le tour de l'âme humaine, et l'homme parviendra plus tôt à pénétrer aux dernières profondeurs de la terre qu'aux dernières profondeurs de lui-même. L'antiquité mettait à haut prix cette science intime; mais elle n'a pas eu et pouvait avoir la palme dans la connaissance du cœur humain. L'antiquité peignit admirablement les sentiments tendres et les sentiments violents, les vices et les travers; mais que de secrets de l'âme lui sont restés inconnus! que de coins et de recoins dans lesquels elle n'a point fouillé! que d'aspirations et d'élans, que de délicatesses et de mouvements intérieurs elle n'a point aperçus! A côté de l'aspect général de l'âme dont les grands écrivains de la Grèce et de Rome nous ont

laissé l'immortelle expression, il est des aspects particuliers qui ne se révèlent qu'à l'aide d'une certaine civilisation ; l'âme humaine semble tourner sur elle-même à travers les temps et montre la diversité de ses faces selon les progrès ou la marche du monde. Le christianisme a été une grande explication de la nature humaine ; il est en pleine et étonnante harmonie avec nous-mêmes tout en nous combattant sans cesse. Le christianisme, en nous faisant mieux connaître ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, ce qu'est la création, a répandu en nous une lumière très-vive et tout à fait nouvelle ; il a élargi notre cœur, étendu notre vue, élevé nos ambitions ; il nous a donné le mot de ces mystères intérieurs que nous portons avec une tristesse infinie ; nous avons senti les biens perdus et les biens à reconquérir ; en montant dans les régions du spiritualisme, nous nous sommes mieux rendu compte de notre destinée. Nous pouvons de temps en temps nous laisser prendre aux ombres grossières d'ici-bas, nous pouvons succomber par des entraînements misérables. Dieu sait mieux que nous de quelle boue, hélas ! nous sommes faits ! mais nos chutes ne sont ni paisibles ni irrémédiables ; l'ange de la miséricorde nous prend par la main et nous remontons vers Dieu, et nous nous efforçons de rester à ces hauteurs de spiritualisme où la foi nous a placés. Ces lumières, ces luttes, ces visions d'un monde supérieur, ces efforts vers un idéal qu'il faut retrouver, ce peu que nous ren-

controns comparé à l'immensité de nos désirs, tout ce mystérieux travail du pèlerinage a révélé de nouveaux aspects de l'âme humaine, et c'est du christianisme que date la découverte de l'homme à lui-même. A talent égal, les grands écrivains chrétiens ont mieux vu le cœur humain que les grands écrivains païens, et nul n'a mieux vu que Bossuet. En vous parlant des *Méditations sur l'Évangile*, je ne vous dirai pas seulement que c'est la doctrine d'un Dieu commentée par un beau génie ; je vous dirai encore que c'est une longue suite de vives peintures du cœur humain.

Les *Méditations sur l'Évangile,* œuvre plus étendue que les *Élévations sur les mystères,* sont divisées par journées. Elles furent achevées au mois de juillet 1695 et adressées aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux. Ce sont comme autant de petits chapitres avec un titre qui correspond à un verset de l'Évangile. Mme de Maintenon avait demandé le manuscrit des *Élévations sur les mystères* pour le faire lire au duc de Bourgogne ; il y avait certes grand profit pour un prince à la lecture de cet ouvrage. Je ne connais pas un traité de morale supérieur à celui-là. On peut le lire utilement à tout âge et dans toutes les conditions de la vie ; il en dit plus que tous les sages de l'ancien monde ; mais ce livre sera parfaitement bien senti surtout par des âmes qui ont connu les choses humaines et les ont connues assez pour en garder un profond dégoût. Il y a d'ailleurs dans ce

dégoût un progrès ; l'homme se nourrit de ses propres songes ; il ne s'en sépare pas sans déchirements ; mais lorsqu'il s'est convaincu que ses bras ne s'ouvrent ici-bas que pour embrasser le vide, et qu'il en vient à dire comme saint Augustin, que cette vie ne doit pas être aimée mais supportée, *non amanda sed toleranda,* il est mieux préparé à comprendre la vérité et à comprendre Dieu qui est le père de toute vérité.

Le sermon sur la montagne, *l'abrégé de toute la doctrine chrétienne,* a toujours fait particulièrement l'admiration des hommes. C'est la date la plus sublime dans l'histoire du genre humain, c'est la gloire de la parole qui n'avait jamais servi à rien de pareil, ou plutôt c'est Dieu lui-même dont le Christ est la parole, faisant entendre à la terre étonnée et ravie des accents sans lesquels la terre ne pouvait plus durer. C'est par le sermon sur la montagne que s'ouvrent les *Méditations.* Bossuet parcourt les huit béatitudes. On a le cœur pur quand on réserve pour les yeux de Dieu seul ce qu'on fait de bien, quand on se contente d'être vu de lui et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde. Lorsqu'on a le cœur pur, on a l'œil lumineux et l'intention droite. Être pauvre d'esprit c'est se détacher des biens humains, c'est rester pauvre sans murmure ; c'est mourir aux biens du monde : heureux dépouillement *qui donne Dieu!* Bienheureux ceux qui sont doux ! Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une

fierté cachée : ostentation et affectation de douceur, plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Le Sauveur est doux envers les faibles. « Quoiqu'un « roseau déjà foible (nous copions les Méditations) « soit rendu encore plus foible en le brisant, loin de « prendre aucun avantage sur cette foiblesse, il se « détournera pour ne pas appuyer le pied dessus. « Faites-en autant à votre prochain infirme. Loin de « chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que « par mégarde, et comme en passant, vous ne mar- « chiez sur lui et n'acheviez de le rompre. Mais quel « est ce prochain infirme, si ce n'est le prochain en « colère et le prochain qui s'emporte? Il est brisé par « sa propre colère, et ce foible roseau s'est cassé en « frappant; n'achevez pas de le rompre en le foulant « encore aux pieds. C'est encore ce que veut dire la « *mèche fumante*. Elle brûle; c'est la colère dans le « cœur; elle fume; c'est quelque injure, que le « prochain irrité profère contre vous. Gardez-vous « bien de l'éteindre avec violence.... » Bienheureux les pacifiques! Bossuet nous parle ici de la bonté de Dieu qui concilie tout, qui a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes, qui fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été et ainsi du reste pour la bonne constitution de l'univers et pour la conservation du genre humain.

« Le soleil, ajoute-t-il, n'en est pas plus nébuleux

« dans les pays où Dieu n'est pas connu ; la pluie n'en
« arrose pas moins abondamment les champs et les
« pâturages, et n'y est pas moins rafraîchissante ni
« moins féconde. Ainsi, comme disait saint Paul,
« *Dieu ne se laisse point sans témoignage.* Le soleil,
« quand il se lève, nous avertit de son immense bonté ;
« puisqu'il ne se lève pas plus tard ni avec des cou-
« leurs moins vives pour les ennemis de Dieu que
« pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la
« bonté de Dieu qui pardonne, et ne témoignez pas à
« votre frère un visage chagrin pendant que le ciel et
« Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en
« montre un si serein et si doux. »

La philosophie chrétienne a seule le secret d'un tel langage.

J'aime ces lignes sur les vierges chrétiennes :
« Le voile des vierges sacrées est la marque et l'in-
« strument de cette retenue ; leur vie est un mystère ;
« les yeux profanes en sont bannis ; elles ne veulent
« ni voir ni être vues. »

Bossuet est d'une douceur rare dans sa paraphrase de l'oraison dominicale, la plus belle et la plus répétée des prières d'ici-bas ; il nous invite à nous abandonner à Dieu qui nous faisait croître pendant que nous dormions, et qui d'enfant nous a fait homme ; et puis tout à coup, à propos d'une parole de saint Luc, l'éloquent évêque laisse échapper ces mots :

« Vous avez beau dire : J'ai de quoi vivre, vous

« n'en vivrez pas davantage. Vous avez beau dire :
« Je n'ai rien à craindre, j'ai tout avec abondance.
« *Insensé!* vous mourrez cette nuit! Mais comment?
« Explique-t-on la mort? *On vous redemandera votre*
« *âme :* elle n'est pas à vous, vous n'avez la vie que
« par emprunt. On vous la redemandera ; on vous en
« demandera compte. Et quand? *Cette nuit.* On vous
« trouvera demain mort dans votre lit, sans que tout
« ce grand bien que vous vantiez, vous ait pu procurer
« le moindre secours ni prolonger votre vie d'un mo-
« ment.

Voilà de ces mouvements qu'on rencontre souvent dans Bossuet. On chemine avec lui doucement, on jouit de ses effusions, il attache sur un point du ciel des regards contemplateurs, et soudain un trait qu'on n'attend pas vous frappe. Il n'est pas de génie aussi fertile en étonnements.

Pourquoi, disait le Sauveur, *voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas une poutre dans vos yeux?* Le monde est plein de ces gens qui découvrent les plus petites taches des autres et ne s'aperçoivent pas de leurs propres énormités. Il est si difficile et si profitable de reconnaître ses fautes que saint Augustin a pu dire : *Mieux vaut voir ses fautes que toutes les merveilles de l'univers.* Mais le malheur veut que l'homme, si souvent incapable de se juger lui-même, s'arme de ses plus pénétrants regards contre les torts d'autrui ; pour comble de misère,

ce sont presque toujours les plus pervers qui sont les plus sévères. Ils forment une classe à part d'hypocrites. « La plus mauvaise hypocrisie, dit Bossuet, c'est « de condamner tout le monde. On fait par là le « vertueux, on prétend faire admirer la régularité « de ses mœurs, la sévérité de sa doctrine : c'est un « homme incorruptible, qui ne flatte et qui n'épargne « personne ; mais l'hypocrite qu'il est, il ne songe pas « seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur « les défauts les plus légers des autres ; et il ne songe « pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il « n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-« mêmes que ces impitoyables censeurs de la vie des « autres. »

Le précepte divin qui nous commande de faire comme nous voulons qu'on nous fasse, est l'abrégé de toute justice ; Bossuet a raison de nous dire que toute la société humaine y est renfermée. Il touche en passant à l'ambitieuse demande des enfants de Zébédée qui voulaient les deux premières places dans l'éternel royaume, et à la réponse du Christ : *Pouvez-vous boire le calice?* Que de choses dans cette parole ! A qui veut la gloire il est répondu par la croix et le calice. C'est la condition pour obtenir la gloire du ciel et ce qu'on appelle la gloire sur la terre. Travailleurs de ce monde, à quelque rang que vous soyez placés, quelque mission que vous ayez reçue, et de quelque feu que votre regard étincelle, n'espérez pas faire triom-

pher une vérité, accomplir une grande œuvre ou un grand bien sans beaucoup souffrir ; les grands hommes n'ont été bien souvent que d'illustres victimes ; s'il en est dont le monde ait ignoré les douleurs, ils n'en ont pas moins souffert; il y a des épines sur chaque front que le génie a touché, et un Calvaire sur tout chemin qui mène à la gloire.

Pendant mon séjour à Jérusalem, je n'avais pas de plus douces promenades que le chemin de Béthanie ; ce coin de terre avait pour moi un charme divin ; le Sauveur y avait des amis ; il s'y plaisait, il y trouvait du repos auprès de Marie, de Marthe et de Lazare ; l'image de l'homme-Dieu m'apparaissait partout dans ces sentiers, au penchant de ces coteaux, et parfois je m'arrêtais au bruit léger d'une brise partie du mont des Olives, comme si le vent avait dû garder quelques-unes de ces paroles par lesquelles le ciel conversait avec la terre. La grotte sépulcrale de Lazare me rappelait le prodige de sa résurrection si admirablement raconté dans l'Évangile. Cette résurrection fait le sujet d'une des *Méditations* de Bossuet. Je ne perdrai pas mon temps à disserter sur les miracles; leur possibilité n'est contestée par aucun penseur profond, et vous conviendrez avec moi que si les lois de la nature sont l'ouvrage de Dieu, il peut bien les suspendre quand il lui plaît ; il est dans l'ordre que Dieu obéisse aux lois qu'il a faites, mais il n'est pas tenu d'y obéir toujours. D'ailleurs il n'existe pas de faits

historiques mieux établis, plus fortement prouvés que les miracles de l'Évangile. Approchons-nous donc avec Bossuet de ce tombeau où Lazare est enseveli depuis trois jours.

Il faut remarquer tout d'abord le temps même qui est choisi pour l'accomplissement du prodige; le Sauveur touchait au terme de sa vie; il allait mourir, et il semblait, dit Bossuet, que l'empire de la mort allait s'affermir plus que jamais après qu'il y aurait été assujetti lui-même. Mais il opère ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort. Le frère de Marthe est déjà en proie à la corruption; on n'ose pas lever la pierre de son sépulcre; Marthe dit à Jésus : *Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort;* d'autres disaient : *Celui qui a rendu la vue à l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher que son ami ne mourût?* Nul ne songe que Jésus peut ressusciter Lazare; il ne vient à l'esprit de personne de le lui demander. Le Christ pleure à la vue de cette tombe, et les assistants croient qu'il ne peut donner que des larmes, et se bornent à dire entre eux : *Voyez comme il aimait Lazare!* Dans la pensée de Bossuet, ces larmes versées sur un ami le furent aussi sur le commun supplice de tous les hommes créés d'abord pour l'immortalité, condamnés ensuite à la mort. Le Christ est l'ami de tout le genre humain; il vient le rétablir, il commence par en pleurer le désastre.

Bossuet voit aussi dans les larmes de Jésus une condamnation *de ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible ;* les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui plaisent au divin maître. Puisse Dieu régler toujours nos amitiés ! Mais que faire ici-bas avec une âme vide? *Lazare dort*, dit Jésus, je vais le *réveiller*, faisant par là comprendre qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort que de réveiller un endormi. Il ordonne qu'on *ôte la pierre*, qu'on enlève la porte de cette éternelle prison, et, se tournant vers ce cadavre lié et enveloppé, il dit ces mots : *Lazare, sortez*, et Lazare sortit à l'instant. Et Bossuet s'écrie :

« Les prophètes avoient ressuscité quelques morts, « mais on n'avoit point encore traité la mort d'une « manière si impérieuse. »

Notre évêque veut que nous méditions toutes ces choses afin de nous affermir contre la crainte de la mort, qui est si extrême dans les hommes : on a besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne la sent pas tant qu'on a de la santé et de l'espérance, mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible; il est faible pourtant si nous croyons bien que Jésus a vaincu la mort. Ajoutons avec Bossuet que notre première immortalité était de pouvoir ne pas mourir, et que notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

Jésus de qui ses ennemis disaient : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme ;* l'envoyé qui, par ses mi-

racles publics, déconcertait les pontifes, les pharisiens et les docteurs de la loi, irritait leur faux zèle, minait leur tyrannique domination; ce libérateur, aimé des ignorants et des pauvres, détesté des riches et des savants, marchait sous le coup de toutes les passions mauvaises; sa gloire était importune; l'envie s'épuisait en secrets efforts contre lui, l'envie, une des plus grandes plaies de notre nature! « L'envie, dit « Bossuet, c'est le noir et secret effet d'un orgueil « foible, qui se sent ou diminuer ou effacer par le « moindre éclat des autres, et qui ne peut soutenir la « moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de « l'amour-propre, qui commence par consumer celui « qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats « les plus noirs, car l'orgueil naturellement est entre- « prenant et veut éclater; mais l'envie se cache sous « toutes sortes de prétextes et se plaît aux plus secrètes « et aux plus noires menées. Les médisances dégui- « sées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais « artifices en sont l'œuvre et le partage; quand par « ces tristes et sombres artifices elle a gagné le dessus, « elle éclate, et joint ensemble, contre le juste dont la « gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec « toute l'amertume de la haine et les derniers excès « de la cruauté. »

Le christianisme demande du courage, le courage de mépriser et de haïr les viles et grossières choses de la terre, le courage de renoncer et de se défaire.

« Cette vie est une tempête, dit Bossuet ; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il coûte : car que sert de « tout sauver, si soi-même il faut périr ? Voyez ce « marchand qui dispute s'il jettera dans la mer ses « riches ballots. Aveugle, tu les vas perdre, et te « perdre encore toi-même par-dessus. » La parabole du festin des noces est une image de cette continuelle et inutile invitation d'en haut à monter vers le bien, vers la vérité, vers la vie qui doit durer ; on va à son champ, à son négoce, à ses plaisirs ; on est pris par le train commun des affaires , par les enchantements du monde, et les convives au festin du roi n'ont pas le temps d'aller prendre place aux noces divines ; ce sont les affaires les plus petites , les soins les plus ordinaires qui suffisent pour nous étourdir ! et la mort vient toujours imprévue ! Et, dit Bossuet, pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on présente pour nous amuser, le lacet vient tout à coup, nous sommes pris : il n'y a plus moyen d'échapper. O pauvre nature humaine ! ne faut-il qu'un si faible appât pour t'amuser ? ne faut-il qu'un charme si faible pour t'endormir ?

C'est dans le récit de la parabole du festin qu'on trouve le *Compelle intrare* (forcez-les d'entrer) dont les ennemis du christianisme se sont armés pour établir l'intolérance de l'Église. Que de fois ce texte a dû retentir à votre oreille ! Voulez-vous que nous l'examinions ensemble et que nous lui rendions son sens le

plus vrai? *Compelle intrare* (forcez-les d'entrer) ne veut pas dire qu'il faille prendre de force ceux qui ne sont pas croyants et les faire entrer malgré eux dans le giron de l'Église. Le génie chrétien n'est pas un génie violent; c'est un génie de paix et d'amour, de soumission, de patience et de miséricorde. Le mahométisme a dit : *Crois ou meurs!* Le christianisme dit : Je crois et je meurs ! Il est martyr et jamais bourreau; il tend la gorge au glaive et ne s'en sert pas. Le sang des chrétiens a coulé par toute la terre sous la hache des persécuteurs, mais l'Église a horreur du sang et, comme Église, n'en a pas répandu une seule goutte depuis dix-huit siècles. Les guerres de religion furent plus politiques que religieuses. Les croisades eurent moins pour but de faire des chrétiens, que de sauver l'Europe chrétienne. L'inquisition ne fut point une arme du catholicisme, mais une arme des gouvernements : les États catholiques ne trouvaient rien de mieux pour se défendre contre les doctrines qui menaçaient leur propre existence. Une observation capitale que je dois faire ici, c'est que l'inquisition ne fut jamais établie à Rome et que plus d'une fois Rome servit d'asile à ceux que menaçait le redoutable tribunal. N'est-ce pas un pape, Urbain VII, qui exigea de Philippe IV la mise en liberté du célèbre Campanella sur lequel il y avait bien quelque chose à dire, mais dont la longue et cruelle détention fait horreur? En Afrique, au temps des donatistes, en France après la

révocation de l'édit de Nantes, les évêques furent consultés sur la question de savoir s'il convenait d'employer la force à l'égard des hérétiques ; des opinions diverses furent exprimées, mais jamais l'emploi de la force contre la conscience n'a passé à l'état de doctrine catholique. Les évêques les plus éminents conseillaient, avant tout, des moyens de persuasion et de douceur, et lorsqu'ils se résignaient à une autre conduite de la part des pouvoirs publics, ils cédaient à de bons effets produits par une expérience contraire à leurs premiers sentiments, à leurs sentiments les plus vrais.

Quelle est donc la signification du *Compelle intrare?* Que voulait dire le Sauveur par ces mots : *Forcez-les d'entrer.* Lui qui à Gethsémani avait défendu à ses disciples de se servir de l'épée, n'avait-il pas déclaré à l'avance le caractère pacifique et miséricordieux de sa mission ? Il faut donc chercher dans un autre ordre d'idées le sens des paroles du fils de Marie. Nous dirons avec Bossuet qu'il y a dans la grâce une espèce de violence indiquée par ces mots du divin maître : *Personne ne vient à moi que mon père ne le tire.... Quand j'aurai été enlevé de terre, je tirerai tout à moi.* Bossuet ajoute que les prédicateurs de l'Évangile doivent user au dehors d'une espèce de force, et cite ces mots de saint Paul : *Pressez, priez, reprenez, corrigez, non-seulement avec toute patience et toute doctrine, mais encore avec tout empire.* Notre évêque trouve que cette force est salutaire et que la faiblesse humaine en a

besoin. « Les fidèles, grands et petits, dit-il encore,
« se doivent servir du pouvoir qu'ils ont, avec pru-
« dence toutefois et modération, pour réprimer les
« scandales et abattre le règne de l'iniquité. Les
« hommes veulent quelquefois être forcés, et une
« douce violence prépare les esprits à écouter. »

Voilà la seule *violence* enseignée dans l'Église catholique : c'est la violence de l'éloquence qui remue l'âme en ses profondeurs, c'est la violence des saints exemples et des supplications ardentes, c'est la violence des avertissements donnés avec autorité ; enfin c'est la secrète violence de ces mouvements intérieurs qui naissent de la divine inspiration. L'Église catholique, par le travail incessant de son génie et de ses prières, aspire à vaincre l'erreur en ce monde, mais elle la supporte comme Dieu lui-même supporte le mal.

Des hommes artificieux étaient allés demander au Sauveur s'il fallait payer le tribut à César ; Bossuet, à ce sujet, caractérise ce qu'il appelle les consultations frauduleuses : « Tout homme qui consulte fait l'homme
« de bien, car il fait semblant de chercher la vérité ;
« mais sous ce bel extérieur on cache souvent beau-
« coup d'artifice ; on tend des piéges aux autres
« comme ici on en tendoit au Sauveur ; on en tend
« jusqu'à soi-même ; et il n'y a rien qui soit plus mêlé
« de fraude que les consultations, parce que chacun
« veut qu'on lui réponde selon sa passion. » *De qui est cette image et cette inscription* ? avait dit Jésus.

Bossuet ne s'attache pas seulement ici à la monnaie publique et à l'image de César, mais à l'âme humaine faite à l'image de Dieu et dont elle porte le nom. Que cette image nous apprenne qui nous sommes. Le juge futur nous dira un jour : *De qui est cette inscription?*

« Si une image pouvoit sentir, dit Bossuet, s'il lui « venoit un esprit de vie et d'intelligence, elle ne « cesseroit de se rapporter elle-même à son original. « Trait à trait, partie à partie, membre à membre, « elle iroit sans cesse se réunissant à lui. Si elle pou- « voit connoître qu'il lui manquât quelque trait, elle « iroit, pour ainsi parler, continuellement l'emprunter. « S'il s'en effaçoit quelqu'un, elle n'auroit point de « repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli ; et si elle y pou- « voit contribuer, ce seroit là toute son étude et tout « son travail. Nuit et jour elle ne seroit occupée que « du désir de lui ressembler ; car c'est là son être. « Elle n'auroit point d'autre gloire que celle de le faire « connoître ; elle ne pourroit souffrir qu'on terminât « son amour en elle, mais elle feroit tout passer à son « original, surtout si son original étoit en même « temps son auteur, parce qu'elle lui devroit l'être en « deux manières. Elle le devroit à sa main et à son art « qui l'auroit formé. Elle le devroit à sa forme primi- « tive et originale, dont toute sa ressemblance seroit « dérivée, et ne subsisteroit que par ce double em- « prunt. Si les portraits de nos peintres étoient animés, « ils seroient étrangement partagés entre le peintre

« qui est leur auteur et le roi ou quelque autre objet « qui est leur modèle, et qu'ils ont à représenter. Car « à qui aller? Je suis tout à celui qui m'a fait, et il n'y « a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que « je représente, et il n'y a trait que je ne lui doive « d'une autre manière. La pauvre image, pour ainsi « dire, se mettroit en pièces, et ne sauroit à qui se « donner, étant attirée des deux côtés avec une égale « force. Mais en nous les deux forces concourent « ensemble. Celui qui nous a faits, nous a faits à sa « ressemblance ; il est notre original et notre prin- « cipe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour « nous réunir à lui ? »

Pour monter à cette ressemblance avec Dieu, ou plutôt pour conserver cette ressemblance qui constitue la suprématie de l'homme dans le monde, il importe de nous détacher des sens et de vivre selon cette partie divine et immortelle qui est en nous. Le temps de jouir des biens de la terre est court ; ce n'est qu'un moment, et ce n'est pas la peine de s'y arrêter. Bossuet établit, d'après l'Évangile, la résurrection des corps ; il ne s'occupe pas de prouver l'immortalité de l'âme et la suppose prouvée. C'est là du reste une vérité sans laquelle il n'y a pas de vérité, et quand même il ne serait pas possible de la démontrer, je n'y demeurerais pas moins attaché du fond des entrailles. Mais le génie de tous les temps et la foi du genre humain l'ont proclamée. Sans l'immortalité de l'âme

humaine, la création de l'homme n'a pas de sens, l'univers n'a pas de but et Dieu cesse d'être Dieu. L'âme qui m'égale aux anges et par laquelle je plonge dans l'infini et je monte à Dieu, ne peut pas périr, ne périra point ; tout me le crie, la philosophie, le sentiment, la raison, la justice ; mais le christianisme va plus loin ; il nous annonce la résurrection des corps. Ce corps qui est mon associé dans le voyage d'ici-bas sera un jour de la poussière dont se joueront les vents, mais à la fin des temps je le retrouverai. Écoutons Bossuet :

« Si on revient à l'origine, Dieu, avant que de « créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu « sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire l'âme faite à « son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il « maniait si artistement avec ses doigts tout-puissants, « la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme « pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle « en soit éternellement séparée ; aussi voulut-il d'a- « bord qu'elle y fût unie éternellement, puisqu'il « avait fait l'homme immortel, et que c'est par le « péché que la mort a été introduite sur la terre. « Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre « de Dieu ; car le péché et son règne doit être « lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli « dans son premier état ; la mort mourra ; et l'âme « sera réunie à son corps, pour ne le perdre jamais. « Car le péché qui en a causé la désunion ne sera

« plus. Il (Jésus) a donc prouvé aux saducéens plus
« qu'ils ne vouloient, puisqu'il leur a prouvé non-
« seulement la résurrection des corps, mais encore
« la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine
« et la cause fondamentale de la résurrection des
« corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle
« le corps qu'on lui a donné dès son origine pour son
« éternel compagnon. »

Bossuet a traité le même sujet avec sa grande éloquence dans un sermon pour le jour des Morts dont je vous ai parlé dans ma première lettre ; on y voit l'immortalité et la gloire s'échappant des tombeaux à la fin des siècles, toutes les marques de corruption abolies et les ruines du genre humain divinement réparées.

Il faut que l'hypocrisie soit quelque chose de bien hideux aux yeux de Dieu ; l'Évangile lui réserve ses plus fréquentes sévérités. Les hypocrites se bornent à *nettoyer le dehors de la coupe*, mais l'infection du dedans se produit toujours par quelque endroit. Peut-on donner une plus affreuse idée d'un hypocrite ? *C'est un vieux sépulcre ; on l'a reblanchi et il paraît beau au dehors.* Mais qu'y a-t-il au dedans ? *infection, pourriture, ossements de morts.* Ce qu'il y a de pis, ce sont, comme dit Bossuet, des actions de piété pour donner couleur au crime, comme de bâtir les sépulcres des prophètes. Il est aisé de les honorer après leur mort pour acquérir la liberté de les persécuter vivants. Ils

ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. Les vices des docteurs de la loi, tels qu'ils sont représentés dans les récits de saint Marc et de saint Luc, ramènent l'esprit de Bossuet sur les misères de l'Église, misères qui sont la marque de l'humanité et qui s'accroissent en des temps d'affaissement et de corruption. Il sait qu'il ne diminue pas la grandeur du catholicisme en confessant des torts, et c'est surtout au puissant adversaire de la prétendue réforme du XVIe siècle qu'il appartient d'écrire ces lignes :

« La prodigieuse révolte du luthéranisme a été une « punition visible du relâchement du clergé. Et on « peut dire que Dieu a puni sur nos pères et qu'il « continue de punir sur nous tous les relâchements « des siècles passés, à commencer par les premiers « temps où l'on a commencé à laisser prévaloir les « mauvaises coutumes contre la règle. Nous devons « craindre que la main de Dieu ne soit sur nous et que « la révolte ne dure jusqu'à ce que, profitant du châ- « timent, nous ayons entièrement banni du milieu de « nous tout ce levain pharisaïque ; cet esprit de domi- « nation, d'intérêt, d'ostentation, cet esprit qui fait « servir la domination au gain et à l'intérêt, soit que « ce soit celui de l'ambition, soit que ce soit celui de « l'argent. »

Les narrations de l'histoire, les panégyriques, les inscriptions sur le marbre ou le bronze n'ont pas

manqué aux pieuses libéralités des grands de la terre ; mais quelle aumône a plus retenti dans le monde et a pris une plus grande place dans la mémoire des hommes que l'aumône de la pauvre veuve de l'Évangile ? Elle avait donné deux petites pièces d'un liard, mais elle avait plus donné que tous les autres en donnant tout ce qu'elle possédait ! Je trouve à ce sujet quelques lignes de Bossuet d'une admirable simplicité, qui relèvent le courage de l'homme par la seule pensée de tout ce qu'il peut avec de la vérité au cœur :
« Que l'homme est riche ! s'écrie-t-il ; son argent
« vaut tout ce qu'il veut ; sa volonté y donne le prix.
« Un liard vaut mieux que les plus riches présents.
« Manquez-vous d'argent ? un verre d'eau froide vous
« sera compté ; et on ne veut pas même vous donner
« la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre
« d'eau à donner, un désir, un soupir, un mot de
« douceur, un témoignage de compassion : si tout
« cela est sincère, il vaut la vie éternelle. O que
« l'homme est riche, et quels trésors il a en main ! »

Du haut du mont des Olives, le regard embrasse la ville de Jérusalem ; c'est là que le fils de Marie était assis avec ses disciples lorsqu'il annonça la ruine de cette ville et le dernier jour de l'univers. *Quelles pierres et quelle structure !* avaient dit ses disciples, et le Sauveur avait répondu qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. Les guerres et les prodiges se sont réunis pour que cette prédiction s'accomplît dans sa vérité la

plus solennelle. La même parole prophétique enveloppait la ruine de Jérusalem et la ruine du monde. Si vous demandez pourquoi des choses si éloignées ont été confondues, Bossuet vous répondra que ces deux choses étaient liées entre elles et que Jérusalem était la figure du monde. Il vous répondra aussi que, quand Dieu découvre les secrets de l'avenir, il le fait toujours avec quelque obscurité parce qu'il s'en réserve le secret, parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité mais édifier la foi, et parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit. Les deux événements ont des caractères qui les distinguent ; ce qui était propre à la ruine de Jérusalem a été dit à l'avance et confirmé par l'histoire ; ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers est annoncé dans l'Évangile, et nous savons tous par quels signes terribles seront marquées les approches de ce jour suprême. Bossuet expose en détail les traits distinctifs des deux événements et les accompagne de réflexions chrétiennes. Lorsque la main puissante de l'Éternel *poussera à bout toute la nature*, l'ami de Dieu *regardera et lèvera la tête ;* il verra tout au-dessous de lui ; il sera tel qu'un homme qui lève la tête au milieu des flots, ou qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe ; il sera immobile et inébranlable au milieu du renversement universel : le Dieu de la nature le tient par la main. La génération à laquelle le Sauveur s'adressait ne devait point passer sans que la ruine de

Jérusalem fût accomplie ; quant au dernier jour du monde, il devait rester inconnu, inconnu aux hommes, inconnu aux anges, inconnu même *au Fils.*

C'est ici que Bossuet entre dans un colloque admirable avec Jésus, et lui demande pourquoi il a dit que personne ne connaît l'heure dernière de l'univers, pas même *le Fils;* combien on devait abuser de cette parole, qui a fait dire aux ariens que Jésus ignorait quelque chose, même comme Dieu et comme Verbe ! — Bossuet, qui se défend de scruter cette question *dans un esprit de curiosité et de dispute,* reconnaît que le Verbe a tout su de toute éternité, que tous les siècles se développent par son ordre. Si c'est par lui que tous les siècles sont faits, le dernier jour ne sera-t-il pas aussi son ouvrage ? Ce jour qui est le terme où se rapportent tous ses conseils, ne serait-il pas entré dès le commencement dans ses desseins ? Comment Dieu aurait-il caché quelque chose à celui qui est sa raison, son intelligence, sa sagesse ? Tout est commun entre le Père et le Fils, et la connaissance du dernier jour ne leur serait pas commune ! Parmi toutes les choses que le Père a mises entre les mains du Fils, ce qu'il y a le plus mis c'est le jugement, et si le Fils est lui-même le juge souverain, peut-il même comme homme ignorer le dernier jour, car c'est comme homme qu'il doit juger ! Pourquoi donc a-t-il dit : *le Fils ne le sait pas?* Ce que le Fils ne sait pas en cet endroit, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir ; cela n'a pas été

compris dans ses instructions divines ni dans tout ce qu'il a vu pour nous. Le Fils de Dieu a parlé ainsi pour transporter en lui-même les mystères de notre ignorance. Au dernier jour il viendra *comme un voleur ;* on ne sait pas quand le voleur viendra, mais le voleur sait quand il veut venir. Gardons-nous bien de conclure de ces réserves mystérieuses du langage du Sauveur, qu'il nous soit permis d'user dans nos discours de dissimulation, d'équivoque et de restriction de pensée : il ne nous appartient pås de nous donner à nous-mêmes divers personnages, selon lesquels nous puissions nier en un sens ce que nous avouerons en l'autre. Jésus-Christ a sa science comme Verbe et sa science comme homme. Dans sa science de docteur est compris tout ce qu'il faut que l'Église sache. Il fallait que l'Église connût les signes du jugement à venir ; elle les a connus ; mais il fallait que le temps et l'heure lui demeurassent cachés. Ainsi Bossuet explique ce qu'on pouvait d'abord ne pas comprendre. Il considère un moment les signes avant-coureurs : il semblera que la nature même voudra enfanter quelque chose de funeste aux grands États. On remarquera dans le monde un état d'ébranlement universel ; le mouvement effroyable des royaumes qui s'entre-choquent, les famines, les pestes, les tremblements de terre ne seront que le *commencement des douleurs.* Le sort des empires est entre les mains de Dieu, nous dit Bossuet, ils meurent en leur temps comme le reste des choses humaines.

Le christianisme, en nous enseignant comme article de foi que l'univers aura son dernier jour, précédé du plus effroyable craquement des empires, a donné à l'imagination humaine le plus grand, le plus terrible spectacle qu'elle ait jamais pu rêver. En marquant cette suprême catastrophe pour une heure inconnue, mais dont certains signes annonceront les approches, il a laissé les sociétés de la terre sous le coup d'un vague effroi. Je ne vous rappellerai pas toutes les extravagances qui ont été débitées sur cette matière depuis l'hérésiarque Cérinthe et le crédule Papias jusqu'aux écrivains protestants du XVIe et du XVIIe siècle. Les mille ans dont a parlé saint Jean, ont donné lieu à ces erreurs des millénaires qui, après l'avénement du Fils de l'homme, supposaient sur la terre un règne de mille ans où les élus se plongeraient à leur aise dans la vie des sens. Nous dirons avec saint Augustin et Bossuet, que le nombre marqué par saint Jean c'est tout le temps qui doit s'écouler jusqu'à la fin des siècles. L'incertitude du dernier jour laissera les alarmes monter au cœur des nations, à chaque grande époque de bouleversement profond. Au Ve siècle, quand les barbares arrivaient comme un déluge vivant, quand Rome tombait, la stupeur gagnait les peuples ; on croyait que les cieux allaient s'éteindre et que la terre allait disparaître. Des éclipses de soleil et des tremblements de terre achevaient d'épouvanter les esprits. On s'adressa à saint Augustin pour savoir ce qu'il fallait penser de

tous ces présages; le grand évêque répondit que les malheurs dont le monde était alors frappé ne surpassaient point en horreurs les malheurs d'autres époques, que le signe le plus frappant du second avénement du Sauveur était la propagation de la divine parole dans tout l'univers, et qu'on n'en était pas encore là.

Vous savez qu'en l'an mil de notre ère, l'Europe chrétienne crut que les mille ans de saint Jean étaient accomplis, et que la catastrophe était prochaine ; une immense terreur saisit les âmes. Les chemins d'Asie se couvrirent de pèlerins d'Europe qui, après avoir tout donné aux pauvres ou pour des fondations religieuses, se dirigeaient vers la vallée de Josaphat pour y attendre le dernier jugement. Des chartes de donation de cette époque portent en propres termes que la fin du monde est prochaine. Les âmes inquiètes attendaient quelque chose d'inconnu : ces pressentiments de l'Occident aboutirent à l'immense révolution des croisades. De notre temps , n'a-t-on pas vu les imaginations populaires rêver d'Antechrist et de fin du monde? Ne comprenant plus la marche des sociétés, et se trouvant en face d'un sombre lendemain, elles pensaient que tout allait finir. Les sociétés qui se renouvellent se croient toujours à la veille de périr. J'ignore ce qui est devant nous, je ne dirai ni le nom ni la forme de ce qui se prépare ; mais tout persuadé que je sois que le rajeunissement et le salut du monde sortiront des vastes conquêtes du génie catholique, je

regarde comme inévitables, au milieu de cette Europe si malade, si travaillée et si matérialisée, des catastrophes dont l'horrible grandeur étonnera l'histoire. Je dirai aux hommes d'État : *veillez*, et aux peuples : *priez*.

Tout à l'heure, en regardant les *Méditations sur l'Évangile* ouvertes sur ma table, j'ai rencontré ces deux lignes : « On ne possède que ce qu'on a pour « l'éternité ; le reste échappe et se perd. » En effet, est-ce posséder que d'avoir pour une minute fugitive? Possède-t-on l'eau qu'on serre dans ses mains ? Possède-t-on le nuage, la fumée et le vent ? Ah ! quelle indigence que la possession d'ici-bas !

La partie des *Méditations* sur l'Eucharistie est pleine de fortes pensées et de tendres effusions. Vous la lirez un jour. Vous ne voyez rien de nouveau sur cet autel. « Je le crois bien, dit Bossuet ; la parole « sait ôter aux sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle « veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, « s'est rendu invisible aux hommes ; il a passé au mi- « lieu d'eux sans qu'ils le vissent ; deux disciples, à « qui il parloit, ne le connurent qu'au moment qu'il « le voulut : Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce « qu'il l'eût réveillée et lui eût ouvert les yeux par sa « parole. Il entre, il sort, et on ne le voit ni entrer ni « sortir ; il paroît, il disparoît comme il lui plaît. Qui « doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce « qui par lui-même ne le seroit pas ?.... La parole est

« toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé. »

Dans les Méditations sur la foi de saint Pierre considérée comme la foi de l'Église de Rome, Bossuet parle de l'institution de la chaire qui devait être le centre de l'unité catholique. L'empire romain avait été préparé de loin pour recevoir l'Église; la maîtresse du monde, la reine des nations fut choisie pour le siége d'unité; il n'y avait pas sur la terre un lieu plus éminent d'où la foi nouvelle pût se répandre. L'Évangile devait aller plus loin que les conquêtes romaines.

« Rome, dit Bossuet, fut, sous ses Césars, plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle « contraignit les plus grands empires à porter le joug; « en même temps elle ouvrit une large entrée à « l'Évangile. Ce qui était reçu à Rome et dans l'empire romain prenait de là son cours pour passer « encore plus loin. Rome ruina l'ancien sanctuaire « de Jérusalem, et ne laissa d'espérance à ceux qui « voulaient adorer Dieu en esprit que le nouveau « sanctuaire, que le Seigneur établissait parmi les « gentils, c'est-à-dire l'Église chrétienne et catholique: « et peu à peu Rome devenait le chef de ce nouvel « empire. Pour préparer les voies à ce grand ouvrage, « ô Seigneur! vous fîtes dès lors éclater la foi romaine; et votre apôtre saint Paul écrivit à cette « Église que sa foi était devenue célèbre par tout « l'univers. »

Vient ensuite un éloquent hommage rendu à la foi romaine qui a toujours été la foi de l'Église, à cette foi de saint Pierre qui n'a jamais péri et ne périra jamais. —Tout l'état de l'Église, depuis sa première origine jusqu'à la consommation des siècles, est renfermé, expliqué, prédit et promis dans ces deux lignes de l'Évangile : *Simon, j'ai prié pour toi pour que ta foi ne défaille point, et toi, confirme tes frères.*

Les *Méditations sur l'Évangile* sont un grand témoignage de la fécondité de l'âme de Bossuet. Elle s'élève et descend sous le vent de l'inspiration chrétienne, et ses mouvements suivent la diversité des sujets. Je ne vous signale point tout ce qui est digne de remarque; ce travail serait infini ; ce que j'écris, c'est ce que j'ai noté pour vous en relisant le livre, ou bien un souvenir qui me reste et qui se mêle aux idées nées du voisinage même de Bossuet. Que de passages où je m'arrête et dont je ne vous parle point ! Je lis, j'admire, je me recueille; cette plume que je prends pour vous, je la dépose et la reprends encore. Je vous fais votre part; je la voudrais pour vous la plus riche possible. Écoutez comme Bossuet nous parle de la vérité, de cette vérité souveraine, que nul ne force, que nul n'attire : il faut qu'elle se donne elle-même. Vivre c'est connaître, aimer, embrasser la vérité : « On en « jouit comme de la lumière en la voyant; mais elle « gagne tous ceux qui la voient telle qu'elle est : car « elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est

« elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle « nous découvre. » Saint Philippe disait : *Seigneur, montrez-nous notre Père et il nous suffit.* Bossuet convie l'âme chrétienne à un renoncement absolu. « Mais qu'ils ne se laissent donc rien, ajoute-t-il; « qu'ils ne disent pas : Ce peu à quoi je m'attache « encore n'est rien. Ne connoissez-vous pas le génie « et la nature du cœur humain? Pour peu qu'on lui « laisse, il s'y ramasse tout entier et y réunit tout son « désir. »

Que de génie dans ces dernières expressions! Les mots ont pour Bossuet une puissance particulière.

Que n'a-t-on pas dit sur l'inquiétude de l'âme humaine dans l'exil de la vie de ce monde? Mais écoutez encore l'évêque de Meaux : « Il y a un fond dans la na- « ture qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu, et « que lui seul étant capable de la rassasier, elle ne peut « que s'inquiéter et se tourmenter elle-même loin de « lui. Quand donc, au milieu des autres biens, nous « sentons ce vide inévitable et que quelque chose nous « dit que nous sommes malheureux, c'est le fond de « la nature qui crie en quelque façon : *Montrez-nous « le Père et il nous suffit.* »

Bossuet compare les miracles de la prédication de Jésus-Christ à ceux de la prédication apostolique, et trouve les miracles des apôtres plus grands. « Mais le « grand endroit où il paroît dans les apôtres un miracle

« plus grand que ceux de Jésus, c'est la conversion du « monde. »

Dans les dernières pages de ma lettre sur les *Élévations*, je me rappelle vous avoir dit qu'il y a dans Bossuet un côté infiniment doux et tendre dont on se doute peu. Ces suavités et ces élans du cœur se retrouvent en de nombreux passages des *Élévations*; mais on les sent plus fréquemment encore dans les *Méditations sur l'Évangile.* Ce grand homme, l'homme le plus éloquent de la terre, l'homme qui s'entend le mieux à abattre l'orgueil du monde et à enterrer les empires, le puissant et terrible controversiste, se répand en douceurs attendrissantes et se fond en amour religieux. Je n'ai rien lu dans les maîtres de la vie spirituelle de plus vif ni de mieux senti que tout ce que Bossuet a écrit sur la communion, et c'est une partie considérable des *Méditations.* On parle toujours de la suavité de Fénelon, et on a raison; c'est là le ton de son génie; mais j'ose dire que Fénelon n'a rien écrit de plus doux que Bossuet en matière religieuse. A force de parler de l'aigle de Meaux, on s'est accoutumé à ne voir dans Bossuet que l'explorateur hardi et sévère des régions sublimes. Qu'on lise les *Élévations*, les *Méditations*, et l'on verra apparaître l'âme de Bossuet sous les aspects les plus surprenants et les plus nouveaux. Un génie aussi grand et aussi chrétien pouvait-il ne pas être très-simple, très-bon, très-compatissant ? Un chrétien peut-il avoir beaucoup de

génie sans beaucoup d'entrailles? Tout grand homme catholique est un peu parent de saint Jean l'évangéliste, et dit avec lui : *Celui qui n'aime point, demeure dans la mort.*

Je vous ai parlé du style de Bossuet dans ses plus célèbres ouvrages. Le style des *Méditations sur l'Évangile* a sa physionomie à part. C'est Bossuet dans toute la simplicité de son naturel et la forte abondance d'un facile génie; uniquement appliqué à la vérité, porté sur les flots de ses propres pensées et laissant couler son âme, écrivant pour dire ce qu'il veut, et ne s'occupant point de la manière dont il l'écrit. Il lui faut des mots pour ses idées et ses sentiments ; il les prend selon ses besoins. Tout lui est bon pourvu qu'il se fasse comprendre ; une expression vulgaire cesse de l'être quand Bossuet l'emploie ; il ennoblit tout ce qu'il touche ; ses répétitions ne choquent pas parce qu'elles trahissent un génie qui a mieux à faire que de raturer ou de polir. Ses négligences deviennent respectables parce qu'elles tiennent à l'exclusive contemplation de la vérité. Lorsqu'une grande parole arrive à Bossuet, elle est là comme chez elle : ce qui est beau n'est nulle part plus beau que sous la plume de cet homme. En lisant les *Méditations*, on croirait que Bossuet ne les a écrites que pour lui, tant il est loin de songer à se faire admirer! Il est vêtu, mais ne se pare pas. La forme n'est là que pour l'existence même de la pensée. Mais Bossuet avait reçu du ciel une telle puissance

de bien dire que le génie du style le quitte peu, même quand il s'en occupe le moins. Il n'y a pas une page des *Méditations* où ne se rencontrent des traits qui vous feraient reconnaître Bossuet si, en vous montrant cette page comme la monnaie de César, on vous disait : *De qui est cette image et cette inscription?*

Chez Bossuet le langage n'est que l'idée vêtue. Ainsi écrivaient les maîtres au XVIIe siècle avec la diversité des formes et des talents. On n'écrivait que pour dire quelque chose. En effet, à quoi bon la parole pour rien? Le rien ne s'exprime pas. Il était réservé à notre époque d'inaugurer en littérature le règne des mots sans idées, et de forger un style à l'état de simple bruit dans le vide. On connaissait cet art, si pauvre dans son apparente richesse, qui consiste à donner un air de nouveauté à ce qui est vieux, et à faire paraître grand ce qui est petit; mais ce qui appartient à notre siècle, c'est un style avec des semblants de pensées, un style qui fait illusion, qu'on prend pour quelque chose et qui n'est rien, qui dit à l'œil et à l'imagination tout ce que disent les nuages au soleil couchant, ces nuages où l'on voit tout ce qu'on veut, et qui ne sont en réalité que de fugitives vapeurs. Cette faculté de multiplier les mots au service du néant est une puissance singulière ; ce sont véritablement des jeux qui étonnent comme certains jeux du cirque ; c'est un style qui fait des tours, qui a des sauts merveilleux, des poses incomparables, qui s'élance et bondit : c'est un

style acrobate. La belle langue écrite c'est un homme comme vous et moi, qui est là vivant, et sous nos vêtements on sent battre un cœur. Le style artificiel et sans idée, ce sont les parures jetées sur ces imitations du corps humain où l'on joue à la vie, où tout est froid, muet, immobile, et où le souffle de Dieu n'a point passé.

M. de Maistre, ce sincère et grand esprit dont je ne me sépare jamais qu'avec une extrême peine, aurait voulu que Bossuet fût mort après le sermon sur l'*unité,* comme Scipion l'Africain après la bataille de Zama. Cédant à la vivacité de sa préoccupation sur le gallicanisme, il a regardé 1682 comme une époque après laquelle l'évêque de Meaux *déchoit de ce haut point d'élévation où l'avaient placé tant de merveilleux travaux.* Il lui trouve cela de commun avec une foule de grands hommes qui, passé un point fatal, déclinent. « La vie qui leur est accordée après ce moment, ajoute M. de Maistre, est au moins inutile à leur renommée [1]. » Serait-ce manquer de respect à l'illustre écrivain, que de contester la justesse de cette opinion et de ce rapprochement pour Bossuet? L'oraison funèbre du grand Condé est de 1687; l'*Histoire des Variations* est de 1688; les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile* sont de 1695 : pourrait-on dire que de telles œuvres ont été *inutiles à la renommée* de

[1] *De l'Église gallicane,* livre II, chap. XII.

leur auteur, et que sans elles le monde eût connu le génie de Bossuet tout entier ?

Écouen, ce 22 juillet 1853.

LETTRE VIII

L'étude de l'homme plus grande que celle des cieux. — Le *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même.* — La différence entre l'homme et la bête ; comment Bossuet l'établit à la gloire de l'homme.—Opinion des philosophes sur l'âme des bêtes.—Le système de Descartes.—La Fontaine et son discours à Mme de la Sablière.—Pourquoi Dieu permet que les bêtes souffrent.—L'amusement philosophique du père Bougeant.

Vous avez pu lire quelque part l'aventure de ce savant anglais du XVIIe siècle, qui prétendit avoir vu, avec son télescope, un éléphant dans la lune : il défendait vaillamment sa découverte, lorsqu'on reconnut que l'éléphant n'était qu'une souris qui s'était logée entre les verres du télescope. L'aventure fut accueillie en Europe par un grand éclat de rire, et les incrédules à l'endroit de l'astronomie y trouvèrent une belle occasion de turlupiner les savants. Mille aventures de ce genre ne diminueraient pas mon admiration pour ces explorateurs des cieux, qui se sont rapprochés des mondes innombrables semés dans l'espace, qui ont connu quelque chose de leurs lois et mesuré quelque chose de leurs distances, qui ont pénétré dans les

profondeurs muettes et sans limites où des globes immenses suivent invariablement leur chemin ; je suis toujours saisi quand je vois tel retour, tel passage, tel phénomène du ciel infailliblement annoncé par la science, et s'accomplissant sous nos yeux à la minute même qui a été marquée ; mais sur un point de ces espaces infinis il est un atome vivant dont l'étude m'intéresse plus encore que celle de tous ces mondes : je veux parler de l'étude de l'homme. Qu'on plonge par la pensée dans les mystérieux abîmes pour observer la révolution de ces grands corps, dont la marche est si sûre et l'éloignement si prodigieux ; qu'on découvre de temps en temps quelque nouveau globe voyageur dans cette armée étincelante qui défile sous l'œil de Dieu ; j'aime mieux ne pas chercher aussi loin des secrets à pénétrer, et je me recueille devant moi-même. Je ramène souvent votre pensée sur l'homme ; je sais que cette étude vous plaît, elle est inépuisable comme ce qui tient à l'infini ; elle nous fait lire dans ce livre fermé qui est notre propre nature, et qui renferme les secrets du temps et de l'éternité. Depuis plus de six mille ans l'homme est pour lui-même un spectacle dont son observation ne se lasse point ; l'éducation du genre humain est toujours à faire, et jusqu'au dernier jour nos descendants mettront leur gloire à pénétrer et à peindre quelque chose de l'abîme sans fond du cœur humain. Aujourd'hui c'est l'homme tout entier, l'homme corps et intelligence, que nous allons

considérer, et de l'homme nous monterons à Dieu. Un ouvrage de Bossuet sera notre flambeau : cet ouvrage c'est la *Connoissance de Dieu et de soi-même ;* j'ai lu tout ce que la philosophie a inspiré de plus considérable chez les anciens et chez les modernes ; je ne connais rien qui établisse et qui résume avec plus de clarté, de force et de profondeur les vérités philosophiques.

Avant d'examiner le *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même,* je devrais vous parler de la *Logique* qui en est comme l'introduction, car on se prépare à comprendre les grandes vérités philosophiques, par l'étude de la science même qui dirige l'entendement : cette science qui apprend à bien raisonner, c'est la logique. Bossuet lui consacre un traité composé de trois livres dont chacun répond à l'une des trois principales opérations de l'entendement. Il tire de Platon ce qu'il dit sur les idées, et d'Aristote ce qu'il dit sur le raisonnement. Nous avons vu dans les *Élévations sur les mystères* et nous allons retrouver dans la *Connoissance de Dieu et de soi-même* plus d'un trait de cette première partie de la *Logique ;* et quant au reste, j'aurais l'air de vous faire asseoir sur un banc d'une classe de philosophie. Je vous fais donc grâce de ces trois livres qu'on lit toutefois avec grand profit. Dans le troisième, Bossuet renvoie à son travail sur les *causes* dont nous avons perdu la trace : il n'y a pas de petite perte quand il s'agit des écrits d'un tel homme.

Le *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même* est l'enseignement méthodique de la philosophie avec un plan formé sur cette parole de l'Évangile : *Considérez-vous attentivement vous-mêmes*, et sur cette autre parole de David : *Seigneur, j'ai tiré de moi une merveilleuse connaissance de ce que vous êtes*. C'est Bossuet qui le dit lui-même dans sa célèbre lettre au pape Innocent XI, datée de Saint-Germain, le 8 mars 1679. Le traité est divisé en cinq chapitres coupés en paragraphes portant des titres très-précis qui contribuent à la netteté et au bel ordre de cette composition.

Je passe rapidement sur le premier chapitre, consacré aux opérations des sens et à celles de l'esprit : deux sortes d'opérations par lesquelles nous connaissons notre âme. La différence entre les sens et l'entendement est marquée avec une précision lumineuse et une rare puissance de définition. Bossuet nous montre en nous-mêmes une *géométrie naturelle*, c'est-à-dire une science des proportions, qui nous fait mesurer les grandeurs en les comparant les unes aux autres et concilie la vérité avec les apparences. Il nous apprend à ne pas confondre les sensations avec le raisonnement, l'imagination avec l'intelligence. L'homme d'imagination retient et se représente vivement ce qui frappe les sens ; l'homme d'entendement sépare le vrai du faux et juge de l'un et de l'autre. Le premier est fécond en descriptions, peintures, comparaisons ; le second possède un discernement exact. L'homme

d'imagination est fertile en expédients parce que ses passions ardentes donnent beaucoup de mouvement à son esprit ; l'homme d'entendement sait mieux prendre son parti et agit avec plus de suite. « L'un trouve « plus de moyens pour arriver à une fin, l'autre en « fait un meilleur choix et se soutient mieux. » Bossuet ajoute que l'imagination aidant beaucoup l'intelligence, il est clair que, pour faire un habile homme, il faut de l'un et de l'autre. Mais dans ce tempérament il faut que l'intelligence et le raisonnement prévalent. Bossuet comprend toutes les sciences dans la philosophie, les sciences d'où sont nés les arts « qui ont « apporté tant d'ornement et tant d'utilité à la vie « humaine. » Il appelle le dessin l'*âme de la peinture* et un des *plus excellents ouvrages de l'esprit ;* il dit que le peintre qui imite tout doit savoir de tout. Il en dit autant de la sculpture qui a sur la peinture l'avantage du relief, comme la peinture a sur elle celui des couleurs. La vraie perfection de l'entendement est de bien juger. C'est une partie de bien juger que de douter quand il le faut. En parlant de la droite raison et de la raison corrompue, Bossuet nous dit que la raison corrompue n'est pas plus la raison, qu'un homme mort est un homme.

Après ce premier chapitre où sont exposées, avec une simplité si pleine de génie, tant de vérités fondamentales dans l'ordre philosophique, nous trouvons un chapitre intitulé : *Du corps.* C'est une savante des-

cription du corps de l'homme. On ne la lit pas sans étonnement. De quelles difficultés dut triompher Bossuet pour traiter une matière si éloignée de ses études accoutumées, et la traiter à la façon des maîtres! Quelle pénétrante intelligence il lui a fallu pour se reconnaître au milieu des détails harmonieux et infinis de l'organisme du corps humain, et pour devenir tout à coup un grand peintre anatomiste ! Nous savons que ce travail fut communiqué aux physiciens, aux anatomistes, aux médecins les plus renommés du temps, et qu'on le jugea *supérieur à tout ce qui avait paru jusqu'alors sur de pareilles matières.* Depuis Bossuet, la science de l'anatomie est allée plus avant, mais elle ne l'a pas contredit. Bossuet était né pour la vérité et ne s'en écarte pas, quoi qu'il touche.

Les merveilles de notre organisme et les merveilles de notre âme remplissent encore le troisième chapitre dont le sujet est l'*union de l'âme et du corps.* Il a plu à Dieu, dit Bossuet, que des natures si différentes fussent étroitement unies ; il déclare difficile et peut-être impossible à l'esprit humain de pénétrer le secret de cette union ; mais il tentera d'en comprendre quelque chose. Le corps, par la proportion et la correspondance de ses parties est un ; c'est un même organe comme un luth ou un orgue est appelé un seul instrument ; il en résulte que l'âme est unie au corps en son tout. Ces deux substances, d'une nature si différente, ne pourraient rien l'une sur l'autre si la volonté souveraine du

Dieu créateur ne les avait jointes par la dépendance mutuelle de l'une à l'égard de l'autre : ce qui est, dit Bossuet, une espèce de miracle perpétuel, général et subsistant, qui paraît dans toutes les sensations de l'âme et dans tous les mouvements volontaires du corps. L'union de l'âme et du corps se fait principalement remarquer par deux effets : les opérations sensitives où l'âme est assujettie au corps, les opérations intellectuelles où l'âme préside au corps. Bossuet explique ensuite par diverses propositions comment les sensations sont attachées à l'ébranlement des nerfs, comment l'âme est instruite par les sensations et quel usage elle en fait. Il s'attache fortement à faire comprendre la différence du sens et de l'entendement qu'il avait déjà mise en lumière dans le premier chapitre de ce traité. Il avait dit que les sens donnent lieu à la connaissance de la vérité, mais que ce n'est pas par eux que nous la connaissons. Le véritable effet de la sensation est de nous aider à discerner les objets, à distinguer les choses qui nous touchent ou nous environnent : c'est comme une enseigne que la nature nous a donnée pour les connaître. Le plaisir et la douleur servent à l'âme d'instruction pour lui apprendre ce qu'elle doit au corps ; cette instruction est utile pourvu que la raison y préside. Les sens peuvent nous tromper ; un bâton me paraît courbe dans l'eau, et c'est la réflexion et le jugement qui m'apprennent que l'eau rompt la ligne du rayon. Les arbres d'une longue allée, quoique tous

à peu près égaux, se diminuent à nos yeux; emporté par une barque, vous vous croyez immobile : le rivage sur lequel s'attachent vos regards semble s'enfuir. Mille autres choses nous montreraient les sens en défaut et nous prouveraient que c'est d'une autre manière que nous arrivons à la connaissance de la vérité.

« Notre âme, dit Bossuet, a en elle-même des prin-
« cipes de vérité éternelle et un esprit de rapport,
« c'est-à-dire des règles de raisonnement et un art de
« tirer des conséquences. Cette âme ainsi formée et
« pleine de ces lumières se trouve unie à un corps si
« petit, à la vérité, qu'il est moins que rien à l'égard
« de cet univers immense, mais qui pourtant a ses
« rapports avec ce grand tout dont il est une si petite
« partie ; et il se trouve composé de sorte qu'on diroit
« qu'il n'est qu'un tissu de petites fibres infiniment
« déliées, disposées d'ailleurs avec tant d'art que des
« mouvements très-forts ne les blessent pas, et que
« toutefois les plus délicats ne laissent pas d'y faire
« leurs impressions ; en sorte qu'il lui en vient de très-
« remarquables et de la lune et du soleil, et même, au
« moins à l'égard de la vue, des sphères les plus
« hautes, quoique éloignées de nous par des espaces
« incompréhensibles. Or, l'union de l'âme et du corps
« se trouve faite de si bonne main, enfin l'ordre y est
« si bon et la correspondance si bien établie, que
« l'âme, qui doit présider, est avertie par ses sensa-
« tions de ce qui se passe dans ce corps et aux envi-

« rons, jusqu'à des distances infinies.... Et même, en
« considérant ce qui profite au corps, l'âme découvre
« par occasion une infinité d'autres choses ; en sorte
« que, du petit corps où elle est enfermée, elle tient à
« tout, et voit tout l'univers se venir, pour ainsi dire,
« marquer sur ce corps, comme le cours du soleil se
« marque sur un cadran. »

En étudiant dans l'âme tout ce qui suit les mouvements du corps, Bossuet parle admirablement du cerveau, qui est l'origine de tous les nerfs et auquel aboutit leur ébranlement. Lorsqu'il vient à considérer dans le corps ce qui suit les pensées de l'âme, il dit que *c'est ici le bel endroit de l'homme :* non-seulement l'âme est libre dans les opérations intellectuelles, mais elle commande. Je vous ai déjà parlé ailleurs de ce prompt effet du commandement de l'âme qui ne nous donne plus d'admiration parce que nous y sommes accoutumés ; Bossuet fait voir ici avec détail la rapide obéissance des membres du corps à la volonté de l'esprit. Arrêtons-nous quand notre philosophe établit que l'intelligence n'est attachée par elle-même à aucun organe ni à aucun mouvement du corps, et qu'elle n'en dépend que par accident. Les sensations ne s'élèveront jamais au-dessus d'elles-mêmes ; ce n'est pas sur elles que s'imprimera la vérité, mais sur votre âme qui a sa règle intérieure. Une forte sensation devient pénible par le coup violent que l'organe en reçoit : les yeux ne supportent pas longtemps le soleil ni les oreilles un

grand bruit. Il n'en est pas de même de la vérité la plus certaine et la plus connue ; à mesure que l'entendement la reçoit, le corps n'en est pas blessé ; il le serait de quelque manière, s'il tenait l'entendement sous sa dépendance; mais, au contraire, plus la vérité est intelligible, plus elle plaît à l'entendement, plus elle le charme et le soulage ; elle s'unit paisiblement à lui parce qu'elle *y trouve une entière correspondance.* On la recherche laborieusement, mais elle ne nous blesse pas une fois connue. Plus une âme droite la regarde, dit Bossuet, plus elle en est contente. « De là vient « encore, ajoute-t-il, que tant que l'âme s'attache à la « vérité, sans écouter les passions et les imaginations, « elle la voit toujours la même ; ce qui ne pourroit pas « être si la connoissance suivoit le mouvement du cer- « veau toujours agité et du corps toujours changeant. »

Bossuet se demande s'il peut y avoir en cette vie un pur acte d'intelligence dégagé de toute image sensible ; il ne juge pas incroyable que cela puisse être, à certains moments, dans les esprits élevés à une haute contemplation ; mais cet état lui paraît fort rare. L'esprit, averti des faits par le secours des sens, s'élève au-dessus, admirant en lui-même et la nature des choses et l'ordre du monde. Mais les règles et les principes par lesquels il aperçoit de si belles vérités, sont supérieurs aux sens ; il en est à peu près des sens et de l'entendement comme de celui qui *propose simplement les faits et de celui qui en juge.*

J'ai du plaisir à reproduire ici les pensées de Bossuet. La philosophie qui veut que les sens soient la source des idées m'a toujours paru un grand outrage fait à l'homme, et je bénis tout ce qui s'élève contre elle. Au temps où Bossuet écrivait son *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même,* il n'avait en face de lui aucun penseur sérieux dont les doctrines sur ce point ne fussent pas les siennes ; il était avec Platon, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Descartes et Malebranche; mais Locke préparait son *Essai sur l'entendement humain ;* s'il avait fait la connaissance de Bossuet, à son voyage en France avec le comte de Northumberland, peut-être eût-il modifié son système sur l'origine des idées, et Locke n'aurait pas été, à son insu, le père du matérialisme philosophique du XVIIIe siècle. Mais le séjour de Locke en France fut très-court par la mort du comte de Northumberland ; c'était en 1668 ; Bossuet était déjà célèbre par le livre de l'*Exposition,* par ses prédications à la cour de Louis XIV et par son oraison funèbre d'Anne d'Autriche; cette année-là, il avait eu la gloire de convertir Turenne; quelques heures de conversation entre le métaphysicien anglais et l'orateur chrétien si profondément philosophe auraient pu avoir une très-grande portée. Tous les ravageurs du monde moral au XVIIIe siècle entreprirent d'élever à Locke des autels ; ils avaient compris quel parti ils pouvaient tirer de son dangereux système. Même les doctrines politiques

de Locke eurent leur part d'influence; son *Essai sur le gouvernement civil* inspira le *Contrat social* de Rousseau. Et enfin, lorsqu'il publia son *Christianisme raisonnable* pour complaire aux vues de Guillaume III, il se fit l'apôtre d'un christianisme vague, sans tradition et sans autorité, qui frayait le chemin au déisme. M. de Maistre, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, a sévèrement traité l'*Essai sur l'entendement humain;* il en a vivement relevé l'esprit général et les absurdités ; si on trouve ses jugements un peu rudes, on doit se souvenir du mal immense sorti des principes de Locke. L'auteur de l'*Essai* rencontra d'ailleurs de son vivant des contradicteurs illustres ; Newton ne l'épargna point, et Leibnitz composa tout exprès les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* pour défendre contre Locke les idées éternelles, les idées innées. En France on n'a jamais beaucoup lu Locke, qu'on admirait sur parole, et qu'on citait comme un écrivain sacré; mais maintenant on ne le lit plus du tout. C'est un dieu mort et qui ne ressuscitera pas. Le XVIII[e] siècle, qui a tant fait pour enflammer l'orgueil de l'homme, n'a fait que le rabaisser et l'avilir en le traînant dans la fange du matérialisme; pour restaurer la dignité humaine, il faut remonter à la philosophie de Bossuet. Les efforts philosophiques les plus heureux et les plus brillants de notre siècle ont tourné au profit du spiritualisme; ou plutôt ils ont été le rétablissement rapide du spiritualisme proscrit.

L'école des sensations a croulé, et sous ses débris ont disparu Condillac et toute la descendance de Locke.

Bossuet, dans les dernières pages du troisième chapitre du traité *de la Connoissance de Dieu et de soi-même*, nous fait remarquer que si nous ne voyons pas dans le fond de l'âme ce qui lui fait comme demander naturellement d'être unie à un corps, il ne faut pas s'en étonner, puisque nous savons si peu le fond des substances. Mais nous connaissons cette union par le bel ordre qui en résulte. Nous voyons la parfaite société de l'âme et du corps. La partie principale, c'est-à-dire l'âme, est celle qui préside ; le corps lui est soumis. Le corps est sain quand il peut exécuter ce que l'âme lui prescrit ; nous sommes malades quand le corps faible et abattu ne peut plus se mouvoir au commandement de l'âme. Platon, définissant l'homme, avait dit : C'est une âme se servant du corps. Saint Augustin reproduisit cette définition sous des formes diverses. Bossuet la reprend lorsqu'il nous dit que le corps est comme un instrument de l'âme. M. de Bonald, disciple éminent de l'école de Platon, de saint Augustin et de Bossuet, a défini l'homme : *une intelligence servie par des organes*. N'aimez-vous pas mieux le langage de cette école que d'être appelé, selon l'ancienne définition, *un animal raisonnable?* Quand il s'agit de l'homme, je veux qu'on me parle d'animal le moins possible.

Nous nous sommes tristement étonnés plus d'une

fois qu'un mal de tête, une douleur physique, une mauvaise disposition de santé nous arrêtât tout à coup dans nos travaux d'esprit; il nous semblait que la dignité de notre intelligence en était atteinte, et nous supportions difficilement que les fonctions de l'âme fussent entravées par un certain état du corps. Bossuet ne veut pas que nous en soyons surpris. « La « meilleure main du monde, avec une mauvaise « plume, dit-il, écrira mal. Si vous ôtez à un ouvrier « ses instruments, son adresse naturelle ou acquise « ne lui servira de rien. Il y a pourtant, ajoute notre « évêque, une extrême différence entre les instruments « ordinaires et le corps humain. Qu'on brise le pin- « ceau d'un peintre ou le ciseau d'un sculpteur, il ne « sent point les coups dont ils ont été frappés; mais « l'âme sent tous ceux qui blessent le corps; et au « contraire elle a du plaisir quand on lui donne ce « qu'il faut pour s'entretenir. Le corps n'est donc pas « un simple instrument appliqué par le dehors, ni un « vaisseau que l'âme gouverne à la manière d'un pi- « lote. Il en seroit ainsi si elle n'étoit simplement qu'in- « tellectuelle; mais parce qu'elle est sensitive, elle est « forcée de s'intéresser d'une façon plus particulière à « ce qui le touche, et de le gouverner, non comme une « chose étrangère, mais comme une chose naturelle « et intimement unie. En un mot, l'âme et le corps ne « sont ensemble qu'un tout naturel, et il y a entre les « parties une parfaite et nécessaire communication. »

Bossuet, pour nous aider à nous bien connaître nous-mêmes, nous demande de nous appliquer à distinguer dans nos actions ce qui part du corps et ce qui part de l'âme. Il considère ce qui dans la parole appartient à la pensée et ce qui appartient aux organes. J'aurais voulu que Bossuet eût touché, en passant, l'origine du langage, mais de son temps nul ne soutenait que le langage fût d'invention humaine, et c'est quand les erreurs se présentent qu'on s'attache à prouver ou à développer les vérités. Les plus beaux génies de l'antiquité n'ont pas cru que l'homme ait eu primitivement la puissance d'imposer des noms aux choses; Platon décernait cette puissance à un être supérieur à l'homme. Il en est de l'origine du langage comme de l'origine des idées ; Aristote, dont on a fait à tort le fondateur de l'école des sensations, a plaidé à la fois la cause des idées innées et celle de l'éternité de la parole, lorsqu'il dit que *l'homme ne peut rien apprendre qu'en vertu de ce qu'il sait*. Le premier homme a parlé parce que Dieu lui avait parlé. Séparez un nouveau-né du reste du monde, et que l'homme fasse silence autour de lui ; le nouveau-né grandira sans qu'il puisse jamais proférer une parole. Le XVIII[e] siècle a débité sur cette question du langage les plus étonnantes pauvretés ; dans sa crainte d'être obligé de remonter à Dieu pour expliquer ce qui ne se comprenait pas, il entassait les hypothèses et se montrait peu difficile dans le choix des

arguments; il passait rapidement sur des doutes restés sans réponse, sur des étonnements auxquels on ne donnait pas satisfaction, et s'est tiré d'affaire avec le miracle de la parole sans dépenser plus de génie qu'il n'en faut pour des systèmes chimériques. L'homme est une *âme parlante,* selon une expression merveilleuse, mais pour qu'elle parle il faut qu'elle ait entendu parler. Le Verbe est la parole éternelle. Tout homme qui parle a reçu une communication divine. La parole est une révélation, elle se présente à l'homme au début de la vie comme les peuples naissent avec une langue faite. « Nulle langue, dit M. de Maistre, n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle PAROLE : *Il s'est élancé avant tous les temps du sein de son principe ; il est aussi ancien que l'éternité.... Qui pourra raconter son origine?* (Isaïe.) »

Le chapitre IV du traité qui nous occupe est véritablement admirable. Bossuet nous montre dans l'homme un ouvrage d'un grand dessein et d'une sagesse profonde. Il faut un certain art pour remarquer la justesse, la convenance, le concert qui règnent dans toute la nature ; mais combien en a-t-il fallu pour l'établir! Tout dans l'univers a sa convenance et sa fin. Les plus habiles observateurs de la nature ont donné pour maxime qu'elle ne fait rien en vain et qu'elle va tou-

jours à ses fins par les moyens les plus courts et les plus faciles. « Il y a tant d'art dans la nature, dit « Bossuet, que l'art même ne consiste qu'à la bien « entendre et à l'imiter. Et plus on entre dans ses « secrets, plus on la trouve pleine de proportions ca- « chées, qui font tout aller par ordre, et sont la mar- « que certaine d'un ouvrage bien entendu et d'un « artifice profond. Ainsi, sous le nom de nature, nous « entendons une sagesse profonde qui développe avec « ordre et selon de justes règles tous les mouvements « que nous voyons. Mais de tous les ouvrages de la « nature, celui où le dessein est le plus suivi c'est « sans doute l'homme.... Nous pouvons définir l'âme « raisonnable : substance intelligente née pour vivre « dans un corps et lui être intimement unie. » Bossuet, *reprenant la chose d'un peu plus haut pour la faire mieux entendre,* établit que la nature intelligente a l'idée du bonheur et qu'elle le cherche ; qu'elle a l'idée du malheur et qu'elle l'évite. La vie heureuse est fondée sur la connaissance de la vérité ; c'est la vérité qui nourrit et vivifie la nature intelligente. Mais l'homme n'est pas une nature purement intelligente ; elle est unie à un corps ; il lui faut les sens, car le bon état de ce corps doit faire partie de son bonheur. Bossuet admire le profond dessein qui éclate dans le corps humain. Les parties, quoique d'une finesse inconcevable, s'accordent avec la force et la solidité. Le jeu des ressorts n'en est pas moins aisé que ferme. A peine

sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors. « Les artères vont,
« le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties
« s'incorporent leur nourriture sans troubler notre
« sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter
« tant soit peu notre sentiment, tant Dieu a mis de
« règle et de proportion, de délicatesse et de douceur
« dans de si grands mouvements ! »

Une page d'anatomie ne lasse point quand c'est Bossuet qui l'écrit ; lisez celle-ci :

« Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de
« tuyau, et la langue sert de piston. Au poumon est
« attachée la trachée-artère, comme une espèce de
« flûte douce d'une fabrique particulière qui, s'ou-
« vrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les
« tons. La langue est un archet, qui, battant sur les
« dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil
« a ses humeurs et son cristallin, les réfractions s'y
« ménagent avec plus d'art que dans les verres les
« mieux taillés : il a aussi sa prunelle qui se dilate et
« se resserre ; tout son globe s'allonge ou s'aplatit
« selon l'axe de la vision, pour s'ajuster aux distances,
« comme les lunettes à longue vue. L'oreille a son
« tambour, où une peau aussi délicate que bien ten-
« due résonne au mouvement d'un petit marteau que
« le moindre bruit agite ; elle a, dans un os fort dur,
« des cavités pratiquées pour faire retentir la voix,
« de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers

« et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes
« ou valvules, tournées en tout sens : les os et les
« muscles ont leurs poulies et leurs leviers : les pro-
« portions qui font les équilibres et la multiplication
« des forces mouvantes, y sont observées dans une
« justesse où rien ne manque.... Nul ciseau, nul tour,
« nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec
« laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets. »

Plus loin Bossuet nous dit que les savants, et même les ignorants, s'ils ne sont tout à fait stupides, sont également saisis d'admiration en voyant le corps humain. Tout homme qui le considère par lui-même, trouve faible tout ce qu'il a ouï dire ; un seul regard lui en dit plus que tous les discours et les livres. On n'a point encore pénétré le fond de ce monde de merveilles ; quoiqu'on trouve très-grand ce qu'on a déjà découvert, on voit que ce n'est rien en comparaison de ce qui reste à chercher. Si avec tant de moyens que Dieu nous a préparés pour la conservation de notre corps, il faut que chaque homme meure, l'univers n'y perd rien, dit Bossuet, puisque dans les mêmes principes qui conservent l'homme durant tant d'années, il se trouve encore de quoi en reproduire d'autres jusqu'à l'infini. Ce qui le nourrit le rend fécond et rend l'espèce immortelle. Un seul homme, un seul animal, une seule plante, suffit pour peupler toute la terre : le dessein de Dieu est si suivi qu'une infinité de générations ne sont que l'effet d'un seul mouvement con-

tinué sur les mêmes règles, et en conformité du premier branle que la nature a reçu au commencement.

A chaque mouvement de nos organes, chaque fois que nous parlons ou que nous respirons, nous devrions reconnaître que nous sommes l'œuvre d'une puissance supérieure, *nous devrions toujours sentir Dieu présent.* Mais pour que l'âme s'élève à son auteur avec tout l'élan dont elle est capable, il lui suffit de se connaître elle-même et de connaître ses sublimes opérations. Bossuet parle des vérités éternelles qui sont l'objet de l'entendement et des règles éternellement invariables par lesquelles nous mesurons toutes choses. Chaque démonstration dans l'ordre des sciences porte un caractère immuable : nous sentons qu'il est impossible que cela soit d'une autre façon. Les principes de vérité et toutes les choses qui en découlent, soit pour ce qui existe en dehors de nous, soit pour ce qui touche à nos devoirs essentiels, sont plus anciens que les temps, plus ancien que l'entendement humain : dès que l'esprit de l'homme les connaît, il les trouve vérités, il ne les fait pas telles. « Et, dit Bossuet, quand tout ce qui « se fait par les règles des proportions, c'est-à-dire « tout ce que je vois dans la nature, seroit détruit, « excepté moi, ces règles se conserveroient dans ma « pensée, et je verrois clairement qu'elles seroient « toujours bonnes et toujours véritables, quand moi-« même je serois détruit et quand il n'y auroit per-« sonne qui fût capable de les comprendre. » Où donc

et dans quel sujet subsistent les vérités éternelles et immuables dont parle ici Bossuet? C'est dans l'être où la vérité est éternellement subsistante et toujours entendue ; cet être qui est la vérité même, nous l'appelons Dieu. Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose qui existe de soi-même, et cette chose première c'est Dieu. Bossuet dit admirablement : « Qu'il y ait « un seul moment où rien ne soit, éternellement rien « ne sera. » Il est une belle preuve de l'existence de Dieu que notre philosophe ne néglige point, c'est *qu'il faut nécessairement que la vérité soit quelque part parfaitement entendue.* L'homme qui ne s'est pas fait lui-même et qui n'a pas fait la plus petite partie de l'univers, comprend quelque chose des lois du monde ; mais rien n'aurait été fait si ces lois n'étaient ailleurs parfaitement entendues. Il serait absurde qu'il n'y eût pas quelqu'un qui connût dans sa perfection toute l'économie de l'univers. S'il n'y avait pas dans le monde d'autre intelligence que celle de l'homme, il faudrait ou que l'intelligence de l'homme fût éternelle et qu'elle existât d'elle-même, ou qu'elle fût née de la matière brute : cette double absurdité ne saurait se soutenir. Je sens que Dieu est, comme je sens que je suis. Dieu est la raison primitive de tout ce qui est et de tout ce qui s'entend dans l'univers ; il est la vérité originale, et tout est vrai par rapport à son idée éternelle. Quand nous cherchons la vérité, nous le cherchons ; quand nous la trouvons, nous le trouvons, et

c'est alors que nous lui devenons conformes : *L'image de Dieu s'achève en l'âme par une volonté droite.*

Il y a aujourd'hui parmi nous une école philosophique qui, dans la persuasion de mieux servir les intérêts religieux, frappe d'anathème la raison comme ne pouvant enfanter que le rationalisme ; elle supprime l'homme même au profit de l'autorité et ne reconnaît pas de milieu entre la révélation et le scepticisme ; telle n'était pas la philosophie de Bossuet. Il pensait comme saint Augustin et saint Thomas que l'esprit de l'homme pouvait s'avancer avec sûreté jusqu'à de certaines limites, qu'il pouvait se connaître, connaître le monde et monter jusqu'à Dieu. Ainsi que vous venez de le voir, l'évêque de Meaux place l'intelligence humaine en face de son auteur ; elle sent qu'elle existe et qu'elle existe par une puissance supérieure; elle sent que Dieu est parce qu'elle-même n'est pas la raison première des choses. Bossuet marche avec Descartes, non point pour douter, mais pour affirmer ce qui ne saurait se nier. N'admettre que ce que l'esprit humain peut comprendre, c'est une absurdité ; autant vaudrait-il nier Dieu, qui a bien le droit de ne pas tout nous expliquer dès ce monde ; soutenir que l'homme, par ses propres forces, ne peut pas atteindre à des vérités certaines, c'est le dépouiller au point de le rendre éternellement incapable de communiquer avec le vrai : la religion n'a pas besoin qu'on la défende de la sorte ; pèlerins de la terre, la lumière de la raison

nous commence, la lumière de la révélation nous achève.

Le cinquième et dernier chapitre du *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même* a pour sujet : *la différence entre l'homme et la bête.* C'est ici une très-ancienne et très-intéressante question. Voulez-vous que nous nous y arrêtions quelque peu ? Il y a des hommes qui, à force de ne vivre qu'avec le corps et *de ne penser que corps*, ont fini par s'oublier et se méconnaître. La ressemblance des actions des bêtes aux actions humaines les a trompés. Ils seraient charmés de n'avoir que leurs corps à soigner. Ils semblent, dit Bossuet, vouloir élever les animaux jusqu'à eux-mêmes, afin d'avoir droit de s'abaisser jusqu'aux animaux et de pouvoir vivre comme eux. Ils trouvent des philosophes qui les flattent dans leurs pensées. Plutarque, qui paraît si grave en certains endroits, a fait des traités entiers du raisonnement des animaux, qu'il élève, ou peu s'en faut, au-dessus des hommes. C'est un plaisir de voir Montaigne faire raisonner son oie qui, se promenant dans sa basse-cour, se dit à elle-même que tout est fait pour elle, que c'est pour elle que le soleil se lève et se couche ; que la terre ne produit ses fruits que pour la nourrir ; que la maison n'est faite que pour la loger ; que l'homme même est fait pour prendre soin d'elle, et que si enfin il égorge quelquefois des oies, aussi fait-il bien son semblable. Par ces beaux discours, Montaigne se rit des hommes

qui pensent que tout est fait pour leur service. Celse qui a tant écrit contre le christianisme, est plein de semblables raisonnements. Les grenouilles, dit-il, et les rats discourent dans leurs marais et dans leurs trous, disant que Dieu a tout fait pour eux, et qu'il est venu en personne pour les secourir. Il veut dire que les hommes devant Dieu ne sont que rats et vermisseaux et que la différence entre eux et les animaux est petite. Ces raisonnements plaisent par leur nouveauté. On aime à raffiner sur cette matière ; et c'est un jeu à l'homme de plaider contre lui-même la cause des bêtes.

Quelques philosophes du dernier siècle, entre autres Helvétius, ont dit une horrible et avilissante niaiserie, lorsqu'ils ont soutenu que si la bête était conformée comme nous et l'homme conformé comme la bête, nous serions des animaux et les animaux seraient des hommes. Si nos jambes et nos bras, dit Helvétius, se terminaient en sabots et si les chevaux avaient des mains, nous galoperions dans les champs, et les chevaux bâtiraient des villes et feraient des livres et des lois. La métaphysique des incroyants a été bien châtiée par les absurdités auxquelles Dieu l'a condamnée. Est-ce que c'est le sabot qui fait l'animal et la main qui fait l'homme? L'orang-outang et le singe avec leurs mains sont-ils plus avancés que le bœuf pour réfléchir, comparer, et entendre les choses de l'ordre supérieur? L'homme s'est extasié devant la bête, et, lui qui a tant d'orgueil, il aurait voulu asso-

cier sa nature à la sienne, uniquement pour se mettre à l'aise avec ses propres passions ! Lui qui connaît l'enthousiasme, qui admire les merveilles de l'univers, mesure l'infini et va de découverte en découverte, il ne se distinguait pas de l'animal qui n'a pour les magnificences de la terre et du ciel que des regards indifférents et stupides, et qui est aussi borné aujourd'hui qu'au premier jour ! Voyez les bêtes les mieux douées, les chiens et les abeilles, les castors, les éléphants, les fourmis ; leur activité sans progrès roule dans un cadre étroit et toujours le même ; les siècles s'accumulent sans rien ajouter à leurs aptitudes ; ils ne connaissent ni le passé ni l'avenir, et comme ils n'ont jamais pensé, rien ne les étonne.

Bossuet réduit à deux arguments tout ce qui a été dit en faveur des animaux : 1° les animaux font toute chose convenablement, aussi bien que l'homme ; donc ils raisonnent comme l'homme ; 2° les animaux sont semblables aux hommes à l'extérieur tant dans leurs organes que dans la plupart de leurs actions ; donc ils agissent par le même principe extérieur, et ils ont du raisonnement. Pour le premier argument, Bossuet répond que c'est autre chose de faire tout convenablement et autre chose de *connaître la convenance ;* tout se fait convenablement dans l'univers, mais la connaissance de cette justesse si parfaite n'appartient qu'au raisonnement et à l'intelligence. Il y a ici deux ou trois pages où j'oserais n'être pas de l'avis de Bossuet,

c'est quand il compare la convenance des actes des animaux à la convenance admirable qui préside au développement des arbres et des plantes ; le chêne, la vigne ou le lierre, les arbres et les fleurs me donnent des spectacles devant lesquels je m'arrête avec des surprises mêlées d'adoration, mais je ne suis jamais tenté de faire honneur aux arbres ou aux fleurs des merveilles qu'ils me présentent ; ils sont faits et ne font rien ; quand je vois des nids d'hirondelles ou des ruches d'abeilles, je les admire et je suis forcé d'attribuer des aptitudes aux bêtes qui ont construit ces ruches et ces nids ; mais quand je vois une grenade avec ses grains si bien ajustés, je ne puis avoir envie de dire que les grenades travaillent bien.

Reprenons notre étude sur la prétendue ressemblance des animaux avec l'homme. Il y a loin entre ce qu'on appelle agir par l'impression des objets et agir par raisonnement. La portion animale de l'homme, sous le coup de certaines sensations, fait naturellement et sans réflexion des choses très-convenables et quelquefois étonnantes ; voilà, par expérience, ce que nous pouvons attribuer aux animaux. On dira qu'en toutes ces choses il y a un raisonnement caché ; sans doute ; mais c'est le raisonnement ou plutôt l'intelligence de celui qui a tout fait, et non pas la nôtre. Ce qui fait que souvent les animaux agissent plus sûrement et plus juste que nous, c'est, dit Bossuet, qu'ils ne raisonnent pas ; ils n'agissent pas par une rai-

son particulière, tardive et trompeuse, mais par la raison universelle, dont le coup est sûr.

L'évêque de Meaux vous dira si les animaux apprennent, ce que c'est que dresser les animaux, ce que c'est que leur parler. Ils ont un cerveau comme nous, un sang comme le nôtre fécond en esprits, et des muscles de même nature ; il faut bien qu'ils soient capables de ce côté-là des mêmes impressions. On peut voir en eux une espèce de mémoire qui ne sera autre chose qu'une impression durable des objets. La curée donnée aux chiens fortifiera la disposition qu'ils ont à la chasse ; et par la même raison, les coups qu'on leur donnera à propos, à force de les retenir, les rendront immobiles à certains objets, qui naturellement les auraient émus. Tous les coups vont au cerveau ; quand on frappe les animaux en certains temps et à la présence de certains objets, on unit dans le cerveau l'impression qu'y fait le coup avec celle qu'y fait l'objet, et par là on en change la disposition. Cette manière d'apprendre ne demande pas de l'entendement. Si on veut comprendre la différence qu'il y a entre enseigner un homme et dresser un animal, on n'a qu'à regarder de quel instrument on se sert pour l'un et pour l'autre. Pour l'homme on emploie la parole dont la force ne dépend point de l'impression corporelle ; tout est bon pour l'avertir pourvu qu'on s'entende avec lui ; mais on ne s'entend pas avec l'animal ; il lui faut des coups et le bâton, et lorsqu'on lui parle,

on ne veut pas s'entendre avec lui, mais le faire venir à son point. Il n'est besoin que d'un mot pour marquer l'extrême différence de l'homme et de la bête ; la nature humaine connaît Dieu, dit Bossuet, et voilà par ce seul mot les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini. Il développe noblement ici ce qui fait la dignité et la grandeur de la nature humaine. Puis il établit que les animaux n'inventent rien, et marque les deux causes des inventions et de la variété de la vie humaine : la réflexion et la liberté.

Bossuet répond rapidement à l'objection tirée de la ressemblance des organes. Il est faux que l'intelligence soit absolument attachée aux organes corporels, et quant à notre organisation, elle est infiniment plus délicate que celle des animaux. Mais ces arguments physiques sont misérables. Ce qui fait raisonner l'homme, c'est un rayon et une image de l'esprit divin.

Montaigne, qui a dépensé tant d'érudition, d'esprit et de style pour grandir les animaux aux dépens de l'homme, et qui, s'il disait vrai, donnerait envie d'être animal, soutient qu'il *se trouve plus de différence de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme.* Bossuet *a pitié d'un si bel esprit,* soit qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une matière qui d'elle-même est si sérieuse. Y a-t-il un homme si stupide qui n'invente du moins quelque signe pour se faire entendre? Y a-t-il une bête si rusée

qui ait jamais rien trouvé ? Un souvenir de mes courses en Afrique se présente ici à ma pensée. Rentrant un soir à Alger par la route qui mène au faubourg Bab-Azoun, je vis au bord du chemin quelques négresses accroupies et silencieuses dont l'aspect me saisit ; les années et la misère avaient flétri leur livide visage ; une chevelure semblable à de la laine, un large nez aplati, des yeux ronds sans lumière, une énorme bouche avec de longues dents blanches, de longues oreilles, voilà ce qui s'offrit à moi ; nulle trace visible de rayon intellectuel sur ces figures ; tous les caractères de la bête étaient là réunis. Ces créatures mangeaient du concombre de la même manière que les singes ; je m'arrêtai en face d'elles à cinq ou six pas ; elles ne paraissaient pas s'en apercevoir, et leurs yeux ouverts ne regardaient rien ; je cherchais la nature humaine dans ces corps noirs ramassés sur eux-mêmes et je ne la trouvais pas ; je sentis comme une inexprimable tristesse d'esprit et comme une secrète terreur. Je me rappelais le mot de Montaigne que je vous citais tout à l'heure, et je me demandais s'il n'y avait pas plus loin de ces créatures à Homère ou à Platon que de ces créatures à un chameau qui paissait dans le voisinage. Tout à coup un Arabe arrive et leur adresse une question ; elles répondent : elles disent *non (la)*. Cette seule parole, tombée de ces bouches hideuses, marqua soudain pour moi une immense distance entre ce que je voyais

et le chameau. Vous interrogeriez pendant toute l'éternité les animaux les plus industrieux de la terre, ils ne vous diraient ni oui ni non. Tombées au dernier degré de l'abrutissement, ces créatures noires gardaient quelque chose d'*un ordre supérieur au plus parfait des animaux*. Le temple n'était plus qu'une masure immonde, mais sous cette masure couchée dans la poussière, j'avais retrouvé par un mot les vestiges du Dieu!

Vous ne m'en voudrez pas de vous arrêter si longtemps avec les bêtes, et je vous déclare que je n'en ai pas fini. Il faut tâcher de tirer au clair ce mystère qui importune notre fierté d'homme et la gloire de notre nature.

Les animaux nous étonnent; par quel principe agissent-ils? Voilà ce qu'il importe de savoir. L'antiquité honorait les bêtes; Aristote et ses disciples n'ont pourtant rien su trouver de mieux pour elles que des âmes matérielles. C'est une dangereuse doctrine que de donner à la matière, même la plus subtile, la puissance de sentir, et de plus cette doctrine sera toujours aisément convaincue d'absurdité. Au XVI[e] siècle, un ouvrage du médecin espagnol Gomez Pereira intitulé : *Antoniana Margarita*, tendit à prouver que les bêtes étaient de pures machines, mais ce système eut alors peu de retentissement. Il est devenu célèbre par l'autorité et les développements éclatants que lui a donnés Descartes; et peut-être Descartes ne connut-il

jamais l'*Antoniana Margarita*. Ce grand homme, qui se souciait fort peu d'être assimilé à un animal, voulut se débarrasser de ces étranges parents que les incroyants prétendent nous imposer, et se jeta hardiment dans le système des machines ; par là il échappait aux difficultés nées de l'âme matérielle ou même immatérielle des bêtes, et coupait court aux accusations portées contre la Providence au sujet des souffrances des animaux.

Ce beau génie soutint sa thèse avec une habileté infinie. Il montra qu'il n'était pas besoin de l'âme pour constituer le principe de la vie dans le corps animal, qu'il y avait dans l'homme un grand nombre d'actions purement matérielles et auxquelles la réflexion demeurait parfaitement étrangère, que les goûts et les antipathies précédaient tout jugement, toute opération de l'esprit, et que la pure impression des objets exerçait un empire considérable. L'art humain tire des sons de l'orgue par le seul mouvement des eaux, fait bourdonner la mouche, filer l'araignée et donne à Pan sa flûte : pourquoi l'art divin ne ferait-il pas bien mieux encore? La force du système cartésien est tout entière dans la puissance infinie du mécanisme. Les imaginations en furent très-frappées au XVII[e] siècle. Cette doctrine fit fortune, et vingt ans, quarante ans après la mort de Descartes, elle occupait encore très-vivement la société française dans les luttes pacifiques de la conversation. Une

femme de beaucoup de savoir et d'esprit, à laquelle la Fontaine a donné l'immortalité en échange de sa généreuse affection, Mme de la Sablière, qui passa la moitié de sa vie dans l'oubli de ses devoirs et l'acheva dans les plus belles œuvres de la piété chrétienne, avait pris grand goût pour la théorie cartésienne. Les savants qu'elle réunissait dans son intimité, Bernier entre autres, qu'on appelait le *joli philosophe* et qu'on surnomma le *Mogol* au retour de ses voyages, se plaisaient à débattre devant Mme de la Sablière une question qui l'intéressait ; elle-même s'y mêlait tour à tour par des aperçus graves et d'ingénieuses saillies. Il arrivait parfois à la Fontaine de dormir pendant qu'on causait sérieusement autour de lui, mais quand il s'agissait des bêtes, cela le regardait, et la discussion du système cartésien le trouvait toujours vivement éveillé. Ce génie si original et si charmant traita la question et le fit à sa manière ; il se trouvait placé entre son amie cartésienne et ses propres sentiments. Dans son discours en vers à Mme de la Sablière intitulé *les deux Rats*, *le Renard et l'OEuf*, discours où une poésie assouplie exprime avec tant de bonheur des idées abstraites, la Fontaine plaida pour et contre Descartes ; lui qui avait prêté tant d'esprit aux bêtes ne pouvait se résoudre à ne voir en elles que des machines, et son cœur, attaché à Mme de la Sablière le défendait contre une opinion qui n'eût pas été celle de son amie.

Voici comment il exposait la doctrine cartésienne :

. . . . Ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouï parler? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts;
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps;
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein.
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas :
Qu'est-ce donc? une montre. Et nous? c'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose,

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Le poëte, après avoir dit que Descartes refuse à la bête la pensée et la réflexion, continue ainsi :

Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi. Cependant, quand au bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie ;
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie ;
L'animal chargé d'ans, vieux cerf et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,

Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Lisez la pièce jusqu'au bout ; elle est ravissante de finesse; le ton en est merveilleusement varié, et la Fontaine s'y montre naïf avec profondeur. Il conclut à donner aux bêtes une âme qui serait la matière assez subtilisée pour *sentir et juger*, quoique d'une façon très-inférieur à l'homme. Il tombe ainsi dans l'erreur péripatéticienne. Et quant à l'homme, il lui donnerait, comme les philosophes anciens, deux parties : l'une sensitive, l'autre purement intellectuelle.

Je dirai avec Bossuet, qu'il faut bien que Dieu ait mis quelque chose dans les bêtes pour les faire agir convenablement comme elles font : il est incontestable qu'elles agissent par impulsion plutôt que par choix. Cette impulsion, cet instinct, comme on l'appelle, qu'est-ce que c'est ? Bossuet expose les deux opinions à cet égard : l'une qui veut que l'instinct des animaux soit un sentiment ; l'autre, celle de Descartes, qui n'y voit qu'un mouvement semblable au mouvement des machines. Sans prendre parti pour aucune, Bossuet semble incliner vers la première de ces deux opinions, malgré des inconvénients inséparables des opinions humaines. Aux deux plus grands inconvénients on répond que l'âme sensitive des bêtes ne serait ni un corps ni un esprit, mais une nature mitoyenne nullement faite pour l'immortalité ; car toutes ses

opérations seraient absorbées par le corps et la matière.

Le système de Descartes est commode. Mais est-il quelque chose de plus qu'un brillant paradoxe ? Si vous m'expliquez ce que font les bêtes par la puissance de l'art divin dans une machine, n'aurai-je pas à mon tour le droit d'expliquer ce que font les hommes par un plus haut développement de l'art divin dans une machine plus parfaite ? Il n'y aurait alors dans les créatures animées que des différences du plus au moins ; de même que, dans le système des platoniciens, une même nature est commune aux hommes et aux bêtes avec des degrés divers. Il serait absurde, comme nous avons eu occasion de le dire, de conclure de la conformité des organes extérieurs la conformité intellectuelle ; mais l'organisation des animaux, telle que nous la connaissons, n'emporte-t-elle pas avec elle l'idée des sensations ? N'y a-t-il pas là une évidence qui défie tous les arguments ? Et la sensation n'exclut-elle pas nécessairement la pure matière ? L'opinion qui attribue le sentiment aux bêtes, et dont nous avons parlé tout à l'heure, leur donne une âme distincte du corps, mais tenant le milieu entre le corps et l'esprit : je me demande si un milieu est possible entre ce qui est matière et ce qui ne l'est pas : il semble qu'il y ait plus d'imagination que de raison dans une telle hypothèse. Je repousse la doctrine des péripatéticiens, parce que si j'attribuais à la matière la

faculté de sentir dans les bêtes, je serais embarrassé pour prouver l'immatérialité de l'âme humaine; je repousse la doctrine des platoniciens, parce qu'une différence infinie éclate entre les œuvres de l'homme et celles des animaux. L'hypothèse d'une âme sensitive qui ne serait ni corps ni esprit choque ma raison. Pourquoi ne chercherait-on pas la solution du problème dans ce que j'appellerai l'échelle des intelligences? La première et la plus parfaite c'est Dieu, esprit immense, qui n'a pas commencé et ne connaît pas de bornes à son pouvoir. Puis viennent les anges, qui sont sa création; vient ensuite l'homme. Pourquoi l'homme serait-il au bas de l'échelle des esprits, et quel inconvénient s'attacherait-il à l'hypothèse d'âmes placées beaucoup au-dessous de l'âme humaine? Ces esprits inférieurs seraient donnés aux animaux; ces âmes créées pour des fonctions bornées et uniformes, incapables de raisonnement et de progrès, chargées de la conservation des corps auxquels elles seraient unies, ne connaissant ni Dieu ni le bien ni le mal, mais uniquement absorbées par les opérations matérielles, périraient avec ces corps. S'il vous répugnait de faire périr même des âmes de l'ordre le plus inférieur, qui empêcherait de les laisser survivre à l'aide de ces opinions philosophiques fortement établies, touchant l'indestructibilité des substances matérielles? Ces âmes subsisteraient de même que subsistent les atomes, et, comme elles n'ont ni vice ni vertu, il n'y aurait pas à s'occuper

pour elles d'une immortalité heureuse ou malheureuse : l'état vrai de leur situation après la mort de l'animal serait le secret de Dieu.

Vous me demanderez maintenant comment Dieu permet que les bêtes souffrent, puisqu'elles n'ont pas pu démériter et que le sens moral leur manque. Je vous répondrai d'abord qu'il y a de grandes erreurs à cet égard. On n'est jamais bien à plaindre quand on échappe aux souffrances morales : ce n'est pas du corps, c'est du cœur que viennent les plus profonds déchirements. On dit des gens qui ne sentent rien et dont la vie est absorbée par les sensations matérielles, qu'ils sont plus heureux que d'autres. Eh bien ! les animaux ne peuvent souffrir que par le corps, et cette certitude empêche que leur destin soit très-attendrissant. L'existence est pour eux un bien, et ce qui le prouve, c'est que leur industrie apparaît surtout dans la poursuite des moyens de conservation. Or c'est Dieu qui leur a donné ce bien : il ne le leur devait pas. Il y a pour les bêtes certaines privations et certains maux qui tiennent aux lois générales de la nature : faut-il que le Créateur suspende ces lois générales, et qu'il multiplie les prodiges pour le plus grand plaisir du chien ou du cheval ? Dans une existence qui ne se compose que d'appétits à satisfaire, et d'appétits dont la satisfaction est facile , est-on bien sûr que la souffrance tienne plus de place que le contentement ? N'est-il pas vrai, au contraire, que le mal s'y trouve promptement oublié

et réparé, et que les sensations agréables finissent toujours par l'emporter? Je suis persuadé que si, par un miracle, les animaux pouvaient un moment prendre la parole, ils se déclareraient satisfaits d'exister. C'est assez pour la bonté de Dieu. Et d'ailleurs quand même nous apercevrions dans la création quelque chose qui nous paraîtrait compromettre la bonté divine, nous ne devrions nous en prendre qu'à notre ignorance. Il y a dans le monde une continuelle et immense destruction qui tourne au profit d'une continuelle et immense conservation, et lorsque des ruines passagères concourent à un bien permanent et à un grand bien, les voies de la Providence sont justifiées.

En écartant le système des automates cartésiens, il y aura toujours quelque chose d'embarrassant dans la question de l'âme des bêtes. Il y a un peu plus d'un siècle qu'un jésuite, homme d'imagination et d'esprit, s'avisa d'une explication qui levait tout scrupule. Vous connaissez probablement l'*Histoire du traité de Westphalie* du P. Bougeant, rédigée sur les mémoires du comte d'Avaux, l'un des plénipotentiaires français, et son *Histoire des Guerres et des Négociations* qui précédèrent ce traité ; mais vous ne connaissez peut-être pas un petit livre de lui qui a pour titre : *Amusement philosophique* sur le langage des bêtes. Une fable indienne donna au P. Bougeant l'idée de cet ingénieux badinage. Il suppose que le corps des animaux est habité par les esprits rebelles

que la justice divine précipita du ciel; d'après son système, lorsqu'une bête meurt, l'esprit passe dans une autre bête, et ces métamorphoses et ces migrations dureront jusqu'au jugement dernier, où les démons seront livrés aux tourments de l'enfer. L'intelligence des démons étant supérieure à celle des hommes, vous vous étonnerez que les bêtes n'accomplissent pas de plus grandes œuvres que nous-mêmes; mais le jésuite breton vous répondra que les esprits, ainsi liés aux organes les plus grossiers, sont comme des captifs dont le génie ne peut plus se déployer; ils sont frappés de dégradation et condamnés à un cercle étroit d'actes ordinaires. Tout ce qu'ils souffrent est mérité. L'existence des animaux perfides et rusés, malfaisants et féroces se trouve ainsi expliquée. Les colombes et les agneaux ne laisseraient pas d'être un peu gênants pour ce système, et si des esprits les habitent, ce seraient de bien bons diables. Le P. Bougeant assure que les bêtes ont un langage naturel pour s'entendre entre elles et concourir au même but; c'est par là que les loups se communiquent leurs plans et se concertent dans leurs expéditions contre les troupeaux de moutons ; c'est par là que les castors arrivent à leurs surprenantes constructions , et les hirondelles à l'exécution de leurs habiles desseins. Le P. Bougeant a composé un dictionnaire du sentiment à l'usage des bêtes, ou plutôt il a noté leur tendre langage et l'a révélé au complet, tout comme s'il avait été admis dans

les plus secrètes conférences des hôtes des forêts. Cette pénétrante étude, plus détaillée et plus vive qu'il ne convenait aux graves habitudes de son état et de son ordre, ne fut pas étrangère à son exil à la Flèche. Les démons qu'il avait voulu loger à sa guise ne lui réussirent point : son tableau trop coloré des passions du genre animal devint le chagrin de sa vie.

Je m'aperçois que j'ai assez parlé des bêtes, et je finis ma lettre par ces mots, que je voudrais crier à à toute la terre : *Sursùm corda.*

Écouen, ce 12 août 1853.

LETTRE IX

Réponse à ceux qui disent que Bossuet a connu l'homme et non les hommes. — Bossuet supérieur à tous les moralistes. — La Rochefoucauld, la Bruyère, Sénèque, Pascal, mis en présence de Bossuet.

On a dit de Bossuet qu'il n'*était pas de ce monde, qu'il connaissait l'homme et non les hommes.* Ce mot n'est pas juste, quoiqu'il soit parti de la plume d'un homme d'esprit plein d'admiration pour l'évêque de Meaux. Je vous ai assez parlé de Bossuet, et surtout je l'ai assez laissé parler pour que vous sachiez jusqu'à quel point il a connu non-seulement l'homme mais les hommes. Connaître l'homme, c'est l'avoir vu et étudié dans la vérité de sa nature ; connaître les hommes, c'est les avoir vus en scène avec le jeu de leurs passions et de leurs intérêts. Bossuet a observé l'homme en tous ses états, et nul n'a plongé plus avant dans les variétés infinies et les secrets ressorts de l'âme humaine. Mme de Maintenon a pu dire qu'il n'avait

pas l'esprit de la cour ; cela prouve seulement qu'il y a un genre d'esprit auquel Bossuet ne daignait pas descendre. Les génies complets et d'une parfaite supériorité ne font pas tout ce qu'ils pourraient faire ; on croit que tel côté leur manque et que telle chose leur échappe ; on prend pour des imperfections ce qui tient à de nobles ou à de vertueux dédains. On n'a qu'à suivre de près Bossuet dans les principaux actes de sa vie pour se convaincre qu'il s'entendait à manier les esprits : cette habileté suprême suppose très-évidemment la *connaissance des hommes*, et sans parler des grands ouvrages de Bossuet où nous trouvons en des traits immortels le train des sociétés et des gouvernements de la terre, il n'est besoin que de lire attentivement ses sermons pour reconnaître avec quelle puissante pénétration il a vu l'homme et les hommes. Après avoir repassé ces sermons, qui seuls suffiraient pour marquer la place de l'évêque de Meaux parmi les plus belles intelligences, j'ai rouvert Sénèque, Montaigne, Pascal, la Bruyère, la Rochefoucauld, et Bossuet m'a paru un plus grand moraliste, un plus grand peintre du cœur humain que tous ces génies-là.

Et pourquoi ne vous dirais-je pas que le livre de la Rochefoucauld me déplaît ? Il est intitulé : *Réflexions ou sentences et maximes morales*. Ce titre est un mensonge ; l'ouvrage n'est pas moral ; à la faveur d'une bonne enseigne, on y débite ce qu'il y a de plus dangereux. La Rochefoucauld était un esprit pénétrant ;

son style élégant, sobre et précis le classe au rang des bons écrivains du grand siècle ; il voit quelquefois admirablement, mais trop souvent ses sentences et ses peintures me révoltent. Il n'a connu que le mauvais côté du cœur humain ; il a nié ce qu'il ne sentait pas et a pris certains hommes pour l'humanité elle-même. S'il avait dit : J'ai fait des portraits et je les publie, nous aurions, à l'aide de l'histoire contemporaine, reconnu la ressemblance, admiré le peintre et vu passer les originaux comme des figures que la postérité juge dans la plénitude de son droit ; mais quand la Rochefoucauld nous dit : J'ai fait le portrait de l'âme humaine! le premier venu qui est honnête et qui a du cœur, a le droit de protester. Le temps de la Fronde, comme toutes les époques de révolutions, prêtait à l'observation ; ce qui met à nu le cœur de l'homme est propice à l'étude du moraliste, mais un homme n'est pas l'homme ; un calcul pour se tirer d'un mauvais pas n'est pas l'inspiration ordinaire de l'âme ; des semblants de vertu par intérêt ne sont pas le fond de notre nature ; la froide dureté n'est pas commune à tous, la modération n'est pas toujours une faiblesse, l'admiration un sentiment intéressé, la reconnaissance un fardeau, la bonté une paresse, l'amitié un commerce d'amour-propre gouverné par la défiance, l'amour une adoration de soi-même, l'affliction une hypocrisie. La Rochefoucauld qui eut l'amour égoïste ne soupçonna point l'amour dévoué ; il vit le genre

humain dans la personne de ceux dont il crut avoir à se plaindre ; il prit ses ressentiments pour des vérités universelles et des traits particuliers pour des axiomes.

Mme de Sévigné l'avait vu lorsque au milieu des tortures de la goutte il fut frappé du double coup de la blessure de son fils au passage du Rhin et de la mort de son petit-fils ; elle écrivait ces lignes : « J'ai vu son « cœur à découvert dans cette cruelle aventure, il est « au premier rang de ce que je connais de courage, « de mérite, de tendresse et de raison : je compte pour « rien son esprit et ses agréments. » Je crois volontiers ce que me dit Mme de Sévigné, mais j'aurais bien voulu que la Rochefoucauld eût mis dans son livre quelques-uns des sentiments qui, à cette occasion, et tant de fois encore, frappèrent son illustre amie. Cet ouvrage a le froid et le brillant de l'acier ; on n'y sent pas remuer des entrailles d'homme. Une voix sèche et qui ne vibre point vous y dénonce la société humaine. Si on ne connaissait pas autrement cette société, on la prendrait en horreur ; obligé de marcher au milieu d'elle, on s'avancerait armé de tous les vices voilés de finesses et d'habiletés, et la grande affaire serait de n'être jamais dupe. Que le livre de la Rochefoucauld soit une vérité, et je déclare le monde inhabitable, la société impossible, car tout l'édifice de la société humaine repose sur la foi et le dévouement. Le livre des *Maximes* ne porte aucune trace du génie chrétien ; on dirait que l'auteur n'a jamais entendu parler de l'Évan-

gile. Chose étrange ! le nom de Dieu ne se rencontre pas une seule fois dans cet ouvrage ! Pourtant la Rochefoucauld mourut en chrétien : plût au ciel que son livre eût eu quelque chose de l'inspiration de sa mort ! Je suis bien rarement de l'avis de Jean-Jacques Rousseau, mais je pense comme lui sur le livre des *Maximes*, qu'il appelle un *triste livre.* Seulement il n'avait pas le droit de l'attaquer, lui l'auteur de l'*Émile*, qui proclamait *l'intérêt comme le grand mobile de toutes les actions.* Le livre plut à la Fontaine; vous connaissez la fable de *l'Homme et son image.* Un Narcisse qui se croyait le plus beau du monde et dont l'erreur résistait à tous les miroirs, avait fini par emporter son illusion dans les solitudes les plus ignorées;

Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous, et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même.
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes :
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes.

Conclurons-nous de cet éloge que la Fontaine pensait sur le genre humain comme la Rochefoucauld? Ce serait une erreur. L'immortel fabuliste vit dans les *Maximes* non point un portrait de l'âme humaine mais une peinture de ses *défauts*. Lui que le malheur de Fouquet trouva fidèle au milieu de la disparition des courtisans, et dont le poétique courage restera l'honneur des lettres françaises, il avait d'autres idées que la Rochefoucauld sur l'amitié et la reconnaissance. Les *Maximes* lui parurent quelque chose comme ses propres fables, quelque chose qui pouvait avertir, redresser, corriger ; il n'aurait jamais été plus loin : il croyait trop à la vertu et à la justice, à la bienfaisance et à la générosité ! Si parfois la Fontaine, comme dans *les Poissons et le Berger qui joue de la flûte*, donne trop peu à la *raison* et trop à la *puissance*, si des maximes fausses se rencontrent dans ses fables, la pensée générale en est propre à former le jugement et les mœurs.

Je vous ai dit que le christianisme était la grande explication de la nature humaine ; un génie chrétien qui parle de l'homme doit donc en parler mieux que tout autre génie. J'ai souvent fermé comme malgré moi le livre des *Maximes*, afin d'écouter dans mon âme une sorte de protestation , et de temps en temps Bossuet me prêtait son langage. Quand la Rochefoucauld ose écrire que *nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés*, Bossuet me dit que *la vertu est*

une habitude de vivre selon la raison[1], et j'aime mieux travailler à faire dominer en moi cette raison, la plus haute, la plus belle partie de moi-même, que de me ravaler en de bas déguisements. Je lis dans le livre des *Maximes* : « Cette clémence, dont on fait une « vertu, se pratique, tantôt par vanité, quelquefois « par paresse, souvent par crainte, et presque tou-« jours par tous les trois ensemble. » J'ouvre la *Politique tirée de l'Écriture*, livre VIII, article IV ; Bossuet y traite des vertus qui doivent accompagner la justice ; il arrive à la clémence qu'il appelle la joie du genre humain, et je lis : « *La sérénité du visage du* « *prince est la vie de ses sujets, et sa clémence est sem-*« *blable à la pluie du soir* (Prov. XVI, 15) : ou si l'on « veut, peut-être plus conformément au texte original, « *à la pluie de l'arrière-saison.* A la lettre il faut « entendre que la clémence est autant agréable aux « hommes qu'une pluie qui vient sur le soir, ou dans « l'automne, tempérer la chaleur du jour ou celle « d'une saison brûlante, et humecter la terre que « l'ardeur du soleil a desséchée. Il sera permis d'ajou-« ter que comme le matin désigne la vertu, qui seule « peut illuminer la vie humaine, le soir nous repré-« sente, au contraire, l'état où nous tombons par nos « fautes ; puisque c'est là en effet que le jour décline « et que la raison cesse d'éclairer. Selon cette expli-

[1] Sermon sur l'honneur.

« cation, la rosée du matin seroit la récompense de la « vertu; de même que la pluie du soir seroit le « pardon accordé aux fautes, et ainsi Salomon nous « feroit entendre que, pour réjouir la terre et pour « produire les fruits agréables de la bienveillance « publique, le prince doit faire tomber sur le genre « humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant « toujours ceux qui font bien et pardonnant quelque- « fois à ceux qui manquent, pourvu que le bien public « et la sainte autorité des lois n'y soient point intéres- « sés. » Bossuet cite David qui avait compris que la justice doit être exercée avec quelque tempérament et qu'elle devient inique quand elle use impitoyablement de tous ses droits. *Souvenez-vous de David et de toute sa douceur*, avait chanté Salomon son fils. Heureux, dit Bossuet, heureux le prince qui peut dire avec Job: *La clémence a grandi avec moi depuis mon enfance.* Sauver un homme quand on le peut sans danger pour l'intérêt général, c'est, dit encore Bossuet, *le plus beau sacrifice que l'on puisse offrir au Père de tous les vivants.* La triste brièveté de la vie humaine lui paraît aussi un motif de clémence : « Nous mourons tous, « disoit à David la femme de Thecua; et comme « les eaux, nous nous écoulons sur la terre, sans espé- « rance de retour : et Dieu ne veut point qu'un « homme périsse; mais il repasse en lui-même la « pensée de ne perdre pas entièrement celui qui est « rejeté. Pourquoi donc ne pensez-vous pas à rappe-

« ler un banni et un disgracié ? » C'est encore une raison de pardonner, lorsque Dieu livre nos ennemis entre nos mains par une grâce et une providence particulières.

N'aimez-vous pas mieux la clémence de Bossuet que celle de la Rochefoucauld, et celle-ci, étroite et misérable, ne se trouve-t-elle point condamnée par les plus beaux souvenirs de l'histoire?

Est-il possible d'abaisser et de matérialiser l'homme plus que ne le fait la Rochefoucauld dans ces mots :

« Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et
« réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement
« notre volonté. Elles roulent ensemble, et exercent
« successivement un empire secret en nous ; de sorte
« qu'elles ont une part considérable à toutes nos
« actions, sans que nous le puissions connaître. »

Il nous avait dit ailleurs : « La force et la faiblesse
« de l'esprit sont mal nommées ; elles ne sont en effet
« que la bonne ou la mauvaise disposition des organes
« du corps. »

Cette philosophie qui soumet ma volonté *aux humeurs du corps* et qui fait dépendre la vigueur de l'intelligence de la vigueur des organes, me dépouille de mon caractère d'homme ; pressé de me retrouver dans la grandeur morale que Dieu m'a faite, j'écoute Bossuet qui me dit[1] que si notre cœur a été un temple

[1] Sermon pour le jour de Pâques.

d'idoles, il n'avait pas été bâti pour ce dessein, que Dieu ayant créé l'univers pour être le temple de sa majesté, il avait mis l'homme au milieu, comme un petit monde dans le grand monde, comme un petit temple dans le grand temple ; et il avait résolu d'y faire éternellement sa demeure.

« Mais, ajoute Bossuet, je ne parle pas assez digne-
« ment de la grandeur de ce temple. Il est vrai que
« les philosophes ont appelé l'homme le petit monde ;
« mais le théologien d'Orient, le grand saint Grégoire
« de Nazianze, corrige cette pensée comme injurieuse
« à la dignité de la créature raisonnable : au lieu que
« les philosophes ont dit que l'homme est un petit
« monde dans le grand monde, ce saint évêque, mieux
« instruit des desseins de Dieu pour celui qu'il a fait
« à son image, dit qu'il « est un grand monde dans le
« petit monde, » *alterum quemdam mundum in parvo*
« *magnum ;* voulant nous faire comprendre que l'es-
« prit de l'homme étant fait pour Dieu, capable de le
« connoître et de le posséder, étoit par conséquent
« plus grand et plus vaste que la terre ni que les cieux
« ni que toute la nature visible. Selon cette belle idée
« de saint Grégoire, ne puis-je pas dire aussi, chré-
« tiens, que l'homme étoit un grand temple dans le
« petit temple, parce qu'il est bien plus capable de
« contenir son Dieu que toute l'étendue de l'univers ?
« Si le monde le contient comme le fondement qui le
« soutient et comme le moteur interne qui l'anime,

« s'il y habite par son essence et par sa puissance, il « est outre cela dans l'homme comme l'objet de sa « connoissance et de son amour.... L'homme est donc « dans son origine le temple de Dieu, et il mérite « beaucoup mieux ce nom que le monde. Il est le « temple au contraire où toutes les créatures semblent « être ramassées, où toute la nature s'assemble, afin « que tout l'univers loue Dieu en lui comme dans son « temple. C'est pourquoi le même saint Grégoire de « Nazianze l'appelle excellemment « adorateur mixte, » « *mistum adoratorem ;* si bien qu'il n'est pas seulement « le temple, il est l'adorateur de Dieu pour tout le « reste de ses créatures, « qui, n'étant point capables « de connoître, se présentent à lui pour l'inviter à « rendre à Dieu l'hommage pour elles, » *pro eo quòd* « *nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur* « (saint Augustin, *de la Cité de Dieu*) ; si bien qu'il « n'est le contemplateur de la nature visible que pour « être le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et « intellectuelle. »

Vraiment, à défaut de la foi, la fierté suffirait pour que l'homme préférât les jugements de la philosophie chrétienne aux autres jugements.

Dans quel livre, dans quel système ou plutôt dans quel cœur la Rochefoucauld avait-il appris à connaître la vertu pour nous dire que les *vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes ?* Des vertus composées de

vices ! Quelle monstrueuse découverte ! « Faites-moi « venir, s'écrie Bossuet [1], un philosophe, un Socrate, « un Aristote, qui vous voudrez : il vous dira que la « vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, « mais que c'est une habitude constante et un état « permanent.... La vertu, dit ailleurs Bossuet [2], tient « cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un « point. Ainsi un jour lui suffit, parce que son étendue « est de s'élever tout entière à Dieu, et non de se « dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, « qui trouve toute sa vie en un jour ; de sorte qu'il ne « faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que « c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le « tout dans un petit espace : et quiconque vit de la « sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse « pas d'être parfaite. »

Il peut se faire qu'il y ait du vrai dans la réflexion suivante de la Rochefoucauld : « L'orgueil a plus de « part que la bonté aux remontrances que nous faisons « à ceux qui commettent des fautes, et nous ne les « reprenons pas tant pour les en corriger, que pour « leur persuader que nous en sommes exempts. » Mais Bossuet [3] voit de plus haut et plus au fond lorsqu'il écrit ces lignes d'une si rapide et si forte expression : « Les hommes haïssent la vérité qui les reprend ;

[1] Sermon pour le jour de Pâques.
[2] Pensées chrétiennes et morales.
[3] Pensées chrétiennes et morales.

« ils ne veulent pas la connoître, de crainte qu'elle ne
« les juge : mais elle ne perd point son droit, et ils la
« perdent elle-même ; ceux qui nous reprennent, nous
« signifient la sentence de Dieu contre nos vices. La
« loi qui est en Dieu la prononce ; les hommes qui
« nous reprennent la signifient, la lumière de la con-
« science la veut mettre à exécution. »

La maxime de la Rochefoucauld qui suppose dans notre âme l'intérêt comme notre inspirateur unique, est un mensonge outrageant contre le genre humain. L'histoire du christianisme est un vigoureux démenti contre cette doctrine ; l'antiquité elle-même a des pages qui protestent ; Socrate n'aurait pas bu la ciguë s'il n'eût consulté que son intérêt ; ceux qui apportaient, de la part d'Alexandre, des richesses à Phocion trouvèrent le général athénien tirant de l'eau de son puits et sa femme pétrissant le pain du ménage ; ce ne fut point par intérêt que Phocion repoussa le présent, mais ce fut pour garder sa vertu. Où était l'intérêt de Régulus dans son sublime retour à Carthage? Il n'y a rien de plus affreux qu'un système en morale, puisqu'il peut conduire jusqu'à calomnier l'âme humaine. Il faut reconnaître toutefois que l'intérêt est un mobile ; sa part est considérable dans le mouvement des sociétés, et je dis avec Bossuet : « Nous sommes fortement attachés à nous-
« mêmes ; c'est pourquoi ceux qui conduisent pren-
« nent les hommes par leurs intérêts, sachant que

« la probité et la vertu sont fort foibles, et ont peu « d'effet dans le monde. On oublie aisément les bien-« faits; ce qu'on n'oublie jamais, c'est son avan-« tage : on engage par là les hommes; et comme « il est malaisé de faire beaucoup de bien, que la « source du bien est peu féconde et tarit bientôt, on « est contraint de donner des espérances, même « fausses. Il n'y a point d'homme plus aisé à mener « qu'un homme qui espère; il aide à la tromperie. »

Il me serait facile de poursuivre les rapprochements et d'appeler Bossuet à mon secours pour venger la dignité humaine des coups que lui porte La Rochefoucauld dans ses réflexions sur la fidélité, la persévérance, la modération, la libéralité, la pitié. Vous continuerez ce travail vous-même. Quand vous relirez la Rochefoucauld avec le souvenir de nos Bossuétines, vous trouverez un plus grand intérêt littéraire, moral, philosophique dans la comparaison des pensées des plus célèbres moralistes avec les pensées de Bossuet.

C'est surtout dans les cours que se laisse voir le cœur humain; il y aura toujours des cours, parce que la vanité est immortelle en ce monde. La Bruyère, dont Bossuet devina et soutint le génie quand peu de gens le soupçonnaient, a écrit sur la cour un très-spirituel et très-piquant chapitre. Je reproduis quelques traits de son tableau :

« Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la cour : il découvre, en y entrant, comme un nouveau monde

qui lui était inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais.

« La cour est comme un édifice bâti de marbre ; je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis....

« L'on se couche à la cour, et l'on se lève sur l'intérêt : c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns et qu'on néglige les autres, que l'on monte et que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. Quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la modération et la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmène avec les plus avares, les plus violents dans leurs désirs et les plus ambitieux ; quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue, et de ne pas courir où les autres courent ? On croit même être responsable à soi-même de son élévation et de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la cour est censé ne l'avoir pas dû faire : on n'en appelle pas. Cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans grâces et sans récompenses ? Question si épineuse, si embarrassée, et d'une si pénible décision, qu'un nombre infini de courtisans

vieillissent sur le oui et sur le non, et meurent dans le doute....

« Il y a un pays (la cour) où les joies sont visibles mais fausses, et les chagrins cachés mais réels. Qui croirait que l'empressement pour les spectacles, que les éclats et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels, connaissent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses?

« La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique; il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois et jouer de caprice; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat. Souvent avec des pions qu'on ménage bien on va à dame, et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte ou le plus heureux.

« Les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés ; rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti.... »

Écoutez Bossuet dans le *Panégyrique de saint François de Paule*, un de ses premiers sermons prêchés à Paris :

« .... Bien que les inventions hardies des expres-

« sions poétiques n'aient pu nous représenter la mer
« de Sicile aussi horrible que la nature l'a faite, la
« cour a des vagues plus furieuses et des abîmes plus
« creux et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est
« de la cour que dépendent toutes les affaires et que
« c'est là aussi qu'elles aboutissent, l'ennemi du
« genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute
« sa pompe : là est l'empire de l'intérêt, là est le
« théâtre des passions ; là elles sont les plus violentes,
« là elles sont les plus déguisées.... Doux attraits de
« la cour, combien avez-vous corrompu d'innocents ?
« Combien en a-t-on vu qui se laissent comme entraî-
« ner à la cour par force, sans dessein de s'y enga-
« ger ? Enfin l'occasion s'est présentée belle ; le
« moment fatal est venu ; la vague les a poussés et
« les a emportés, ainsi que les autres. Ils n'étoient
« venus, disoient-ils, que pour être spectateurs de la
« comédie : à la fin ils en ont trouvé l'intrigue si
« belle, qu'ils y ont voulu jouer leur personnage.
« Souvent même l'on s'est servi de la piété pour s'ou-
« vrir des entrées favorables ; et après que l'on a bu
« de cette eau, l'âme est toute changée par une espèce
« d'enchantement. C'est un breuvage charmé, qui
« enivre les plus sobres ; et la plupart de ceux qui en
« ont goûté ne peuvent presque plus goûter autre
« chose. »

Tout le monde sait par cœur ces lignes de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague :

« La cour veut toujours unir les plaisirs avec les « affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de « plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : « vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalou- « sies délicates qui causent une extrême sensibilité, « et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux « aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un « air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y « divertir. »

La Bruyère entendit certainement ces paroles quand elles furent prononcées dans l'église des carmélites du faubourg Saint-Jacques le 9 août 1685 ; la puissante amitié de Bossuet l'avait attaché comme maître d'histoire au duc Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé, qui assistait à l'oraison funèbre. Ce fut deux ans plus tard que parut le livre des *Caractères*.

Dans le sermon *sur le respect dû à la vérité*, je rencontre quelques mots au sujet de la dangereuse délicatesse de la flatterie de la cour :

« Mais celle (la flatterie) de la cour est si délicate « qu'on ne peut presque éviter ses piéges : elle imite « tout de l'ami jusqu'à sa franchise et sa liberté ; elle « sait non-seulement applaudir, mais encore résister et « contredire pour céder plus agréablement en d'autres « rencontres; et nous voyons tous les jours que, pen- « dant que nous triomphons d'être sortis des mains « d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement, « que nous ne croyons plus flatteur parce qu'il flatte

« d'une autre manière : tant la séduction est puis-
« sante, tant l'appât est délicat et imperceptible. »

Les pages de la Bruyère que je vous ai citées sont détachées d'une étude particulière sur la cour ; ce que je viens de reproduire de Bossuet fut jeté comme en passant du haut de la chaire. Ce sont des traits généraux, mais ces traits peignent tout ou font tout pressentir. La Bruyère a vu en détail et a vu juste, avec une rare finesse et plus d'esprit que de profondeur ; c'est le caractère de son génie ; il étincelle mais ne creuse pas; observateur exact, ingénieux et pénétrant, il a plus d'art que d'idées ; son art d'écrivain est infini ; il a des tours et une variété de tons qui le sauvent triomphalement de la monotonie du genre qu'il avait choisi ; sa phrase est ciselée avec une perfection soutenue, et peut-être sent-on de temps en temps les efforts de la Bruyère pour être parfait dans l'expression ; parfois ses observations sont vulgaires, mais la forme qu'il leur donne leur fait tout de suite prendre rang parmi les choses dont on se souvient. La Bruyère est un grand exemple de ce que peut tout seul le talent d'écrire, sans être accompagné d'autres facultés puissantes au même degré; il dut aux conversations de Bossuet la forte et solide direction de son intelligence et à son patronage une douce destinée ; son beau chapitre des *esprits forts* sortit de ces conversations. Je ne relis jamais sans émotion l'éloge qu'il fit de Bossuet le jour de sa réception à l'Académie française,

le 15 juin 1693 ; je copie ce passage ; il est bien ici :

« Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si « longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire ; « qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand « nombre et par l'éminence de ses talents ? orateur, « historien, théologien, philosophe, d'une rare érudi- « tion, d'une plus rare éloquence, soit dans ses en- « tretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; « un défenseur de la religion, une lumière de l'Église ! « Parlons d'avance le langage de la postérité, un Père « de l'Église ! que n'est-il point ? Nommez, messieurs, « une vertu qui ne soit pas la sienne. »

Rien de meilleur ne peut être fait pour la gloire de la Bruyère que de prononcer son nom autour de celui de Bossuet ; je le prononce donc encore : « Il n'y a « point de vice, a dit le célèbre moraliste, qui n'ait « une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui « ne s'en aide, » et Bossuet avait dit auparavant dans un *sermon sur l'honneur :*

« Certes les choses humaines ne sont pas encore « désespérées, que les vices qui ne sont que vices, « qui montrent toute leur laideur sans aucune tein- « ture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. « Les vices que le monde couronne sont des vices « spécieux, qui ont quelque mélange de la vertu. « L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la « servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui « dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en

« parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit « dans le monde. »

Lorsque la Bruyère écrivait : « Quel besoin a Tro« phime d'être cardinal ? » tous ses contemporains songeaient à Bossuet, et la postérité a retenu ce mot ; mais, malgré les *clefs* d'éditeurs plus empressés qu'habiles, les noms supposés que la Bruyère adopta pour ses portraits ont gardé leurs voiles, et je ne tenterai pas de vous révéler quel faux grand homme il y avait sous cet *Arsène* dont je vais vous rappeler le portrait : les *Arsène* sont de tous les temps ; on triompha d'eux au XVIIe siècle ; il faudrait en triompher encore dans le nôtre. Je mettrai ensuite en regard une page de Bossuet qui peut servir de leçon aux lettrés de toutes les époques.

« *Arsène,* du plus haut de son esprit, contemple les « hommes ; et dans l'éloignement d'où il les voit, il est « comme effrayé de leur petitesse, loué, exalté, et « porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se « sont promis de s'admirer réciproquement ; il croit, « avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui « qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais : occupé et « rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le « loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son « caractère au-dessus des jugements humains, il « abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie « suivie et uniforme ; et il n'est responsable de ses « inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent.

« Eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire,
« doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'es-
« prit si bien reçu dans le monde, et si universelle-
« ment goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il
« veuille approuver, mais qu'il daigne lire, incapable
« d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point. »

Cette peinture qu'Arsène ne devait pas lire et qui ne corrigera personne parce que la médiocrité superbe et envieuse ne se corrige pas, est un diamant de fine raillerie.

Dans un sermon *sur l'honneur* prêché à la cour, Bossuet avait dit :

« L'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là
« pensent être les plus raisonnables qui sont vains des
« dons de l'intelligence, les savants, les gens de litté-
« rature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils
« sont dignes d'être distingués des autres, et ils font
« un des plus beaux ornements du monde, mais qui
« pourroit les supporter, lorsque aussitôt qu'ils se sen-
« tent un peu de talent, ils fatiguent toutes les
« oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils
« savent arranger des mots, mesurer un vers, ou ar-
« rondir une période, ils pensent avoir droit de se
« faire écouter sans fin, et de décider de tout souve-
« rainement. O égalité dans les mœurs, ô mesure
« dans les passions, riches et véritables ornements de
« la nature raisonnable, quand est-ce que nous ap-
« prendrons à vous estimer ? Mais laissons les beaux

« esprits dans leurs disputes de mots, dans leur com-
« merce de louanges qu'ils se vendent les uns aux
« autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranni-
« ques, qui veulent usurper l'empire de la réputation
« et des lettres. Je voudrois n'avoir que ces plaintes,
« je ne les porterois pas dans cette chaire. Mais dois-je
« dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies?
« leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre
« seulement un mot, c'est leur faire une blessure mor-
« telle. C'est là que la vanité, qui semble naturelle-
« ment n'être qu'enjouée, devient cruelle et impi-
« toyable. La satire sort bientôt des premières bornes,
« et d'une guerre de mots, elle passe à des libelles
« diffamatoires, à des accusations outrageuses contre
« les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus
« combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils
« soient lancés avec art; ni combien les plaies sont
« mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures
« soient ingénieuses : tant il est vrai, chrétiens, que
« la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les
« plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier
« dans la vie humaine. »

Bossuet, en se plaignant de l'orgueil, des violences ou des abaissements de l'intelligence, n'oublie pas ce qui est dû à ceux qui sont riches de ses dons, et son éloquence s'élève pour rappeler *qu'ils font un des plus beaux ornements du monde*. Mais une belle vie sans l'éclat de l'esprit vaut mieux que le plus beau génie

corrompu ; l'homme de talent est digne d'hommage, mais l'homme de bien doit être avant tout l'objet de nos respects. L'évêque de Meaux se place à la hauteur des vraies conditions de la grandeur de l'homme, lorsqu'il s'écrie : « O justesse dans la vie, ô égalité « dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches « et véritables ornements de la nature raisonnable, « quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? »

Il y eut un jour où Bossuet voulut, avec toute sa puissance, parler de l'homme à fond, du néant et de la gloire de l'homme : que fit-il pour cela ? Il demanda qu'il lui fût permis d'*ouvrir un tombeau devant la cour.* Il s'adressait au plus illustre auditoire de la terre ; il avait entrepris de représenter l'homme et se plaça en face de la mort. On comprend mieux ce que c'est que l'homme en voyant ce qui tombe dans le sépulcre et ce qui échappe à sa loi ; il part de la mort une lumière qui nous illumine au fond de notre nuit. Bossuet, dans un discours sur la mort, prêché à la cour, s'attache à montrer le peu que nous sommes en cette vie et tout ce que nous sommes par delà le temps. Ce discours abonde en traits d'une étonnante beauté ; arrêtons-nous-y ; ce qui nous en est resté a peu d'étendue ; il est bien évident que l'œuvre tout entière n'est pas là.

L'esprit humain, dans son violent désir de savoir, épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement

inusité dans la conduite des affaires. Au milieu de ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive, dit Bossuet, qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent. Je veux dire que notre esprit, s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche, et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes. Il faut recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent ; un tel recueillement ne se fait jamais mieux qu'en présence d'un tombeau. L'orateur trouve que c'est une entreprise hardie d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose, mais, grâce à la mort, on peut parler de cela avec liberté. Ce qu'il y a de plus grand dans le monde cesse de l'être, à le considérer par cet endroit-là.

« Mais c'est encore trop de vanité, dit Bossuet, que « de distinguer en nous la partie foible, comme si « nous avions quelque chose de considérable. Vive « l'Éternel ! O grandeur humaine, de quelque côté « que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de « Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu, car en « cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divi- « nité qui attire justement mes respects ; mais en tant

« que tu es purement humaine, je le dis encore une « fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois « rien en toi que je considère ; parce que, de quel- « que endroit que je te tourne, je trouve toujours la « mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes « parts sur ce que l'éclat du monde vouloit colorer, « que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste « de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau « titre. Qu'est-ce que notre être ? se demande Bos- « suet. Dites-le-nous, ô mort ! car les hommes trop « superbes ne m'en croiroient pas. Mais, ô mort, vous « êtes muette et vous ne parlez qu'aux yeux. »

L'orateur fait parler la mort par la bouche du roi David qui disait : *Voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous.* « Non, ajoute Bossuet, ma substance n'est rien de- « vant vous, et tout être qui se mesure n'est rien ; « parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on « est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, « comme si jamais il n'avoit été. Qu'est-ce que cent « ans ? Qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul mo- « ment les efface ? Multipliez vos jours comme les cerfs « que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre « durant tant de siècles ; durez autant que ces grands « chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, « et qui donneront encore de l'ombre à notre posté- « rité ; entassez dans cet espace, qui paroît immense, « honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera

« cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout « foible, tout languissant, abattra tout à coup cette « vaine pompe avec la même facilité qu'un château « de cartes, vain amusement des enfants? Et que nous « servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir « rempli toutes les pages de beaux caractères, puis- « qu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore « une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins « d'elle-même; au lieu que ce dernier moment qui « effacera d'un seul trait toute notre vie, s'ira perdre « lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du « néant; il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges « de ce que nous sommes. La chair changera de na- « ture; le corps prendra un autre nom; *même celui de « cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il devien- « dra*, dit Tertullien, *un je ne sais quoi qui n'a plus de « nom dans aucune langue*, tant il est vrai que tout « meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par les- « quels on exprimoit ses malheureux restes. »

Bon Dieu! quelle éloquence! Il y a dans cette langue je ne sais quelle auguste et terrible souveraineté.

Mais vous n'êtes pas au bout : il faut que vous sentiez tout ce que je sens, que vous admiriez comme j'admire, et que j'achève de vous montrer cette parole, la gloire de la parole humaine, dans toute sa beauté. J'éprouve une jouissance infinie à vous transcrire ces lignes; elles font battre mon cœur plus vite et donnent à mon âme du frémissement.

« Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu! « J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens « me montrer comme les autres ; après, il faut dispa- « roître. Tout nous appelle à la mort : la nature, « comme si elle étoit presque envieuse du bien qu'elle « nous fait, nous déclare souvent et nous fait signifier « qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu « de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas de- « meurer dans les mêmes mains, et qui doit être « éternellement dans le commerce : elle en a besoin « pour d'autres formes ; elle la redemande pour « d'autres ouvrages.

« Cette recrue continuelle du genre humain, je « veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils « croissent et qu'ils s'avancent, semble nous pousser « de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est mainte- « nant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer « d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, « qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. « O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si « je jette la vue devant moi, quel espace infini où je « ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle « suite effroyable où je ne suis plus ! et que j'occupe « peu de place dans cet abîme immense du temps ! « Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas ca- « pable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé « que pour faire nombre ; encore n'avoit-on que faire « de moi, et la pièce n'en auroit pas été moins

« jouée, quand je serois demeuré derrière le théâtre.

« .... Je suis emporté si rapidement, qu'il me « semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout « me fuit en effet, messieurs; et pendant que nous « sommes ici assemblés, et que nous croyons être « immobiles, chacun avance son chemin, chacun « s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, « puisque chacun marche insensiblement à la der- « nière séparation. »

Quand ces choses tombaient au milieu de la cour de Louis XIV réunie et silencieuse au pied de la chaire de Bossuet, combien elles devaient saisir et faire frissonner cet auditoire si illustre qui depuis est devenu poussière !

Voilà le côté misérable de l'homme, le côté que nous sentons le plus pendant que nous sommes relégués dans cette *dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort :* toutefois il est en nous-mêmes quelque chose qui montre bien par sa vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption. Bossuet, quoiqu'il ne soit pas de *ceux qui font grand état des connaissances humaines*, ne contemple pas sans admiration les merveilleuses découvertes de l'homme, qui a presque changé la face du monde. Le secret de la force et de l'ascendant de cette créature que Dieu a faite *le chef de l'univers*, c'est son esprit, souffle immortel de l'esprit de Dieu, rayon de sa face, trait de sa ressemblance.

« Dieu, dit admirablement Bossuet, a fabriqué le « monde comme une machine que sa seule sagesse « pouvoit inventer, que sa seule puissance pouvoit « construire. O homme! il l'a établi pour t'en servir ; « il a mis pour ainsi dire en tes mains toute la nature « pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis « de l'orner et de l'embellir par ton art ; car « qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellisse- « ment de la nature? Tu peux ajouter quelques cou- « leurs pour orner cet admirable tableau; mais com- « ment pourrois-tu faire remuer tant soit peu une « machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte « pourrois-tu faire seulement un trait convenable « dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en toi- « même, et dans quelque partie de ton être, quelque « art dérivé de ce premier art, quelques fécondes « idées tirées des idées originales, en un mot quelque « ressemblance, quelque écoulement, quelque portion « de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il « est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature « conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un « si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de « notre être qui porte un caractère si noble de la « puissance divine qui la soutient; et qu'ainsi notre « âme, supérieure au monde et à toutes les vertus « qui le composent, n'a rien à craindre que de son « créateur? »

L'évêque de Meaux admire *ces règles immortelles*

des mœurs que la raison a posées. Il faut que l'âme humaine ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer qu'elle doit s'exposer avec joie aux fatigues, aux douleurs, à la mort pour les amis, la patrie, le prince, les autels! Et quel miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire! C'est à la clarté divine qui est en nous que nous reconnaissons, comme dans un globe de lumière, une immortelle beauté dans la vertu. Puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort, c'est qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas. Allons plus avant. L'homme connaît Dieu, être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection ; mais nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom? Si l'imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, nous présente quelque petit corps pour le revêtir, le corps le plus subtil et le plus délié, une lumière intérieure sort de notre âme et dissipe ces fantômes,

quelque minces et délicats que nous ayons pu les figurer; et si vous la pressez davantage et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : *Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela.* Ces nobles ardeurs, ces belles idées, ne se soutiennent pas longtemps, il est vrai, dans l'âme humaine qui se replonge dans sa matière.

« C'est pourquoi, dit Bossuet, les sages du monde « voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si « méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une « si étrange composition. Demandez aux philosophes « profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront « un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront « que la nature le chérit comme une mère et qu'elle « en fait ses délices ; les autres qu'elle l'expose comme « une marâtre et qu'elle en fait son rebut; et un troi- « sième parti, ne sachant plus que deviner touchant « la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle « s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul « rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle « a formé ce prodige qu'on appelle l'homme. Vous « jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres « n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui « puisse expliquer une si grande énigme. » Et Bossuet touche ici au dogme de la chute primitive. « L'édifice « humain porte les marques d'une main divine, mais « la main du mal s'y voit aussi, et nos ruines pourtant « respirent encore quelque air de grandeur. »

Voilà tout l'homme expliqué.

Sénèque, qui a si bien parlé de l'homme parce qu'il était si près du christianisme, ne connut point ou ne voulut point admettre l'idée d'une chute primitive dont quelque chose dut lui parvenir avec les bruits de la doctrine évangélique ; il est admirable quand il définit la société de l'âme et du corps, quand il contemple notre esprit *qui tient dans l'homme le même rang que Dieu tient dans le monde*, quand il trouve notre force dans les liens qui unissent le genre humain, et qu'il proclame le prix infini de la vertu, la dignité et l'empire de l'homme, sa puissance de mesurer les siècles, sa durée par delà les bornes de la terre, le caractère passager de notre séjour en ce monde qui précède une plus durable vie. « De même, dit Sénèque, « que le sein maternel nous garde neuf mois et nous « prépare à habiter le lieu où nous serons déposés en « naissant, ainsi l'espace de temps qui s'écoule de « l'enfance à la vieillesse nous mûrit pour un autre « enfantement. » *Quemadmodum maternus novem mensibus nos tenet uterus, et præparat non sibi, sed illi loco in quem videmur emitti, jam idonei trahere spiritum, et in aperto durare; sic per hoc spatium quod ab infantiâ patet in senectutem, in alium maturescimus partum.* (Livre des Bienfaits.)

Le philosophe de Cordoue a compris la double nature de l'homme, la sublimité de son origine et la grandeur de sa destinée, mais il n'a pas regardé dans

les abîmes de l'âme humaine ; il n'a pas vu ses contradictions sans nombre, ses profondes et terribles misères qui attestent une dépossession mystérieuse, la déchéance d'un premier état.

Montaigne a reconnu dans l'homme « un subject « merveilleusement vain, divers et ondoyant ; » il l'accuse d'aller toujours « béant aprez les choses futures » et de n'être jamais chez lui ; l'invite à faire *son faict* et à se *cognoistre*, et nous répète que « l'âme en ses « passions se pipe plustost elle-mesme, se dressant un « fauls subject et fantastique. » Il pense que le bonheur de la vie, qui dépend de la tranquillité et du contentement d'une âme réglée, ne se doit jamais attribuer à l'homme, « qu'on ne luy ayt vu jouer le « dernier acte de sa comédie, et sans doubte le plus « difficile ; » à ce dernier rôle de la mort, « il n'y a « plus que feindre, il fault parler françois, il fault « montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond « du pot. » Montaigne dit que « qui apprendroit les « hommes à mourir, leur apprendroit à vivre, » et que s'il était faiseur de livres « il feroit un registre com- « menté des morts diverses ; » que « l'estimation et le « prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté ; » que notre âme, plus puissante que la fortune « la tourne « et l'applique comme il luy plaist ; » il juge que c'est un singulier témoignage d'imperfection « ne pouvoir « r'asseoir nostre contentement en aulcune chose, et « que, par desir mesme et imagination, il soit hors

« de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault ; » que les actions humaines se contredisent de si étrange façon qu'il semble impossible qu'*elles soient parties de mesme boutique ;* mais ce philosophe moraliste, qui voit si bien au fond de l'homme et de la vie humaine, n'a pas tout vu ni tout su, parce qu'il a manqué du sens chrétien; il conversait bien plus avec les anciens qu'avec l'Évangile et avec saint Paul : en plein XVIe siècle, il y a en lui moins de reflets chrétiens que dans Sénèque. Aussi Montaigne diminue et abaisse l'homme ; il trouve que c'est « par fierté folle et opi-« niastreté que nous nous préférons aux aultres animaux « et nous séquestrons de leur condition et société. » Il compte pour peu le génie et le savoir, puisque ces priviléges n'affranchissent pas des incommodités humaines, et demande si l'intelligence de tant de choses a *déchargé* Varron et Aristote des *accidents qui pressent un crocheteur.* Les élans vers l'infini, les aspirations vers l'idéal ne sont plus que des sottises pour une telle doctrine , et Montaigne a été bien forcé de dire que c'est folie à l'homme de vouloir échapper à lui-même, qu'au lieu de se transformer en ange il se transforme en bête, que ces *humeurs transcendantes l'effrayent comme les lieux haultains et inaccessibles, que rien ne lui est fâcheux à digérer en la vie de Socrate que ses extases et ses daimoneries, que rien si humain en Platon que ce pour quoi ils disent qu'on l'appelle divin et que de nos sciences celles-là lui semblent plus terrestres et*

basses, qui sont le plus haut montées. Ce qu'il appelle savoir jouir loyalement de son être, c'est le terre à terre d'une existence sans ailes, c'est la joie d'une âme prisonnière qui ferait son ciel de son cachot.

Telle n'est pas l'inspiration du génie sur lequel le souffle du christianisme a passé. Les ténébreuses contradictions du cœur humain le frappent, mais il veut pénétrer le secret, percer les voiles ; il sait qu'il y a déjà une sorte de grandeur à connaître qu'on est misérable, et ne se reposera point avant d'avoir deviné l'énigme ; il s'écriera avec Pascal :

« Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle « nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? « Juge de toutes choses ; imbécile ver de terre ; dépo- « sitaire du vrai ; amas d'incertitudes ; gloire et rebut « de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, « je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il « comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » « Pascal, dans une page précédente, avait dit : « L'homme ne sait à quel rang se mettre, et sent en « lui des restes d'un état heureux dont il est déchu et « qu'il ne peut retrouver. Il le cherche partout avec « inquiétude et sans succès dans des ténèbres impé- « nétrables. »

Et dans un autre chapitre, ce grand homme a écrit ceci :

« Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous « êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuis-

« sante, taisez-vous, nature imbécile; apprenez que
« l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de
« votre maître votre condition véritable que vous
« ignorez. »

Et quelques pages plus loin, je lis :

« Pour moi, j'avoue qu'aussitôt que la religion
« chrétienne découvre ce principe, que la nature des
« hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela
« ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette
« vérité, car la nature est telle qu'elle marque par-
« tout un Dieu perdu, et dans l'homme et hors de
« l'homme. »

Pascal, esprit profond et grand écrivain, porte comme en tremblant la vérité qui visite sa pensée; elle semble lui donner le frisson, et ce frisson se répand dans l'âme de celui qui le lit. Cet homme, mort à trente-neuf ans, à quelle grandeur ne serait-il pas monté s'il avait vécu! Mais la vérité, pour les uns une lampe, pour les autres une flamme qui dévore, dégagea en peu de temps le génie de Pascal de sa fragile enveloppe, et l'emporta dans ces régions où elle se découvre pleinement à ceux qui l'aiment.

Ce n'est pas un des moindres étonnements de ce monde que l'éternelle nouveauté du spectacle que l'homme se donne à lui-même. Notre âme est une fugitive qui se déplaît dans son logis et ne veut pas s'y regarder. Lorsque, par hasard, nous nous mettons en face de nous-mêmes, les plus minces observations ont

leur prix ; le peu que nous apercevons nous intéresse ; il n'est pas jusqu'aux lieux communs de l'âme qui ne prennent un air de nouveauté : nos surprises nous apparaissent comme des découvertes. Dans cette vie humaine où l'homme se fuit toujours, tout moment de recueillement et d'étude sur notre nature est un moment d'heureux effort, et c'est pourquoi je ne vous demanderai pas pardon de vous avoir retenu si longtemps aujourd'hui.

« J'avais passé beaucoup de temps, dit Pascal, dans l'étude des sciences abstraites : mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer, m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant ; et je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. »

En vous écrivant sur les *Élévations,* je me rappelle vous avoir dit que j'aurais dû vous adresser cette lettre à Patmos ou au cap Sunium. Patmos convient mieux que tout autre lieu de la terre au contemplateur du monde invisible, et le cap Sunium, où méditait et enseignait Platon, est propice à l'étude de la sagesse. Tout ce qui est entré dans ma lettre d'aujourd'hui,

j'aurais voulu le voir passer en des entretiens et j'aurais aimé à vous entendre mêler vos pensées aux miennes. C'est surtout lorsqu'il s'agit de l'homme que la conversation est plus profitable que la parole d'un seul : les vérités des choses intérieures s'échappent alors avec une soudaineté que ne trouve point la parole solitaire. Et voilà que, par une fantaisie de mon esprit qui vous laissera dans votre repos, je vous emmène avec moi au cap Sunium, autour des blanches colonnes du temple de Minerve, débris magnifiques des plus beaux temps de la Grèce, et nous nous asseyons parmi les lentisques, les immortelles et le thym ; nous attachons nos regards sur les montagnes de l'Attique et sur une mer du plus pur azur ; puis nous repassons les âges anciens, nous prêtons l'oreille à tous les bruits de génie qui nous viennent d'Athènes, et nous nous faisons disciples de Platon que nous écoutons avec un religieux respect ; il est sublime autant qu'un homme puisse l'être ; il est dans cette mesure de vérité dont l'esprit humain tout seul était capable, mais on arrive à un point où il faut être Dieu pour enseigner, et c'est alors que le Dieu-homme achève de nous expliquer l'homme ; le temple de Minerve devient pour nous un temple chrétien ; Platon se tait ; c'est saint Augustin et Bossuet que nous écoutons tour à tour, et Platon lui-même les écoute ! Quand le silence se fait, vous et moi nous causons au pied de ces colonnes superbes qui sont debout comme

le génie des anciens, et les rayons dont notre intelligence se voit éclairée ressemblent à ces vifs reflets qui empourprent le nuage à l'heure où le soleil disparaît à l'horizon.

Écouen, 21 août 1853.

LETTRE X

Des dangers du théâtre, à propos de l'écrit de Bossuet, intitulé : *Maximes et réflexions sur la comédie.* — La lettre de Rousseau à d'Alembert sur les théâtres, rapprochée de l'ouvrage de Bossuet. —Les scrupules religieux de Corneille.—Les remords de Racine. —Ses anciens démêlés avec Port-Royal au sujet du théâtre ; sa réconciliation avec Arnauld par l'intermédiaire de Boileau.—Mort édifiante de Lulli.—Inquiétudes religieuses de Quinault.—De la réforme du théâtre.

De quoi ne vous ai-je point parlé depuis que je vous écris sur Bossuet ? C'est du théâtre que je vous parlerai aujourd'hui, à l'occasion d'un petit ouvrage de l'évêque de Meaux intitulé : *Maximes et réflexions sur la comédie.*

Vous connaissez notre poëte Boursault qui ne savait ni latin ni grec, mais qui savait très-bien le français ; ses meilleures pièces de théâtre, qu'on peut lire encore, sont le *Mercure galant*, *Ésope à la ville* et *Ésope à la cour.* Il avait publié, en tête de ses œuvres dramatiques, une dissertation qui prétendait prouver la parfaite innocence du théâtre, sous le nom d'un régent de théologie, le P. Caffaro, théatin. Le scandale fut grand ; les réfutations ne manquèrent pas ; l'archevê-

que de Paris condamna la lettre attribuée au P. Caffaro et lui retira ses pouvoirs, car le religieux théatin n'enseignait pas seulement la théologie, il dirigeait les consciences, et prêchait dans les chaires de Paris. L'évêque de Meaux n'avait aucun droit sur le prêtre attaqué, mais il pouvait s'adresser à lui *comme un chrétien à un chrétien et comme un frère à un frère ;* il lui écrivit donc secrètement pour lui demander si véritablement il était l'auteur de la dissertation qui avait paru sous son nom : dans ce cas, il le conviait à un désaveu. Le P. Caffaro, répondant à Bossuet, protesta qu'il n'était pour rien dans la publication favorable à la comédie ; seulement il ajouta que la doctrine soutenue dans cette lettre semblait tirée d'un écrit en latin qui était son œuvre, mais qu'il ne destinait pas à voir le jour : cet écrit, tombé en des mains imprudentes, avait fourni la matière de la malencontreuse dissertation qu'il regrettait amèrement.

La lettre du P. Caffaro avait été à la fois une explication sincère et un désaveu. Bossuet était satisfait à cet égard ; cependant des principes qui lui paraissaient dangereux circulaient dans le public ; on les plaçait sous le patronage des noms les plus graves et du nom même de saint Thomas d'Aquin ; l'évêque de Meaux crut utile d'intervenir ; il publia les *Maximes et réflexions sur la comédie.* C'était en 1694 ; Molière était mort depuis vingt et un ans, Corneille depuis dix ans ; Racine vivait encore.

Parmi les questions morales qui peuvent se débattre au sein de nos sociétés, il n'en est peut-être pas de plus difficiles à résoudre que la question du théâtre. Il ne s'agit pas de savoir si les représentations de la scène moderne ne sont pas trop souvent d'un dangereux effet; il s'agirait d'examiner si la scène dramatique est absolument pernicieuse, si elle est en soi et nécessairement funeste aux mœurs : nous parlons de la scène telle que l'a faite le génie de nos sociétés, et de l'art, tel que les maîtres eux-mêmes l'ont pratiqué. Cette question est encore une étude et une grande étude du cœur humain. Les docteurs chrétiens ont condamné la comédie, mais les docteurs du monde païen l'avaient condamnée avant eux. Le christianisme n'a pas été plus inflexible que Platon ; les arrêts de l'ancienne Rome ont précédé les arrêts de l'Église. Dans nos sociétés modernes, quand la philosophie a voulu aller sincèrement au fond de la question et en presser fortement les conséquences, elle a conclu comme la théologie catholique. Que la doctrine de Bossuet ne vous paraisse pas trop sévère ; elle ne l'est pas plus que la doctrine de Jean-Jacques Rousseau sur ce point. Je mettrai le philosophe de Genève en présence de l'évêque de Meaux. Rousseau s'est expliqué avec étendue sur cette matière dans une lettre à d'Alembert, écrite de Montmorency, à peu de distance de cette solitude d'Écouen d'où partent mes lettres pour s'en aller vers vous. D'Alembert, à l'article *Genève*, dans le VIIe vo-

lume de l'Encyclopédie, avait conseillé l'établissement d'un théâtre dans cette ville ; Rousseau, au nom des plus chers intérêts de sa patrie, combattait ce projet.

Commençons par les *Maximes et réflexions sur la comédie.*

L'auteur de la dissertation qui avait fait du bruit et du scandale, soutenait que la comédie moderne était honnête et qu'il *n'y avoit rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre.* Bossuet demande s'il est possible d'approuver des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante ; s'il est possible de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéras de Quinault avec toutes les fausses tendresses et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui remplissent ses poésies. « Pour « moi, dit-il, je l'ai vu cent fois déplorer ces égare- « ments ; mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait « la matière de sa pénitence et de ses justes regrets, « quand il a songé sérieusement à son salut ; et si le « théâtre françois est aussi honnête que le prétend la « dissertation, il faudra encore approuver que ces « sentiments, dont la nature corrompue est si dange- « reusement flattée, soient animés d'un chant qui ne « respire que la mollesse. » Bossuet se plaint de l'art de Lulli qui traduit en harmonie les sentiments répandus dans les récits et les vers, et dont les airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les

passions les plus décevantes. Dira-t-on qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles? L'évêque de Meaux répond que c'est là précisément le danger ; pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie ou étourdi par le merveilleux du spectacle, les sentiments pénètrent dans le cœur sans qu'on y pense et plaisent sans être aperçus. « Si vous dites que la seule représentation des « passions agréables dans les tragédies d'un Corneille « et d'un Racine, ajoute Bossuet, n'est pas dange- « reuse à la pudeur, vous démentez ce dernier qui, « occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa « Bérénice, que je nomme parce qu'elle vient la pre- « mière à mon esprit ; et vous, qui vous dites prêtre, « vous le ramenez à ses premières erreurs. »

Bossuet examine s'il est vrai, comme le prétend la dissertation, que *les paroles des passions, dont on se sert dans la comédie*, *ne les excitent que par hasard et par accident*, et que ce ne soit pas *leur nature de les exciter*. Il dit avec la pénétrante sagacité d'un homme qui avait tout vu, que le premier principe des poëtes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur ; la vive excitation est le dessein formel de ceux qui composent les pièces, de ceux qui les récitent et de ceux qui les écoutent. Corneille, dans son *Cid*, veut qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue. Si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne sait pas émouvoir et transporter le specta-

teur, il tombe dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les règles des maîtres de l'art. *Aut dormitabo aut ridebo*, dit Horace; « Ou je dormirai ou je rirai. »

« Tout le dessein d'un poëte, toute la fin de son « travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des « belles personnes, qu'on les serve comme des divi- « nités ; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est « peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux « que celui de la beauté même. C'est donc combattre « les règles et les principes des maîtres que de dire, « avec la dissertation, que le théâtre n'excite que *par* « *hasard et par accident* les passions qu'il entreprend « de traiter. » Dire que la comédie ne fait rien de plus que l'histoire dans la peinture des actions bonnes et mauvaises auxquelles elle veut intéresser le lecteur, c'est ne pas comprendre le devoir et le caractère de l'histoire. S'il y avait des histoires écrites dans le dessein de flatter les passions, il faudrait les *ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine.* Ce qui prouve que l'essence de la comédie est d'émouvoir les passions, c'est qu'on y court surtout à l'âge où les passions sont le plus violentes ; c'est, dit saint Augustin qui avait passé par là, c'est qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions. « On devient bientôt, dit très-bien Bossuet, « un acteur secret dans la tragédie ; on y joue sa propre « passion ; et la fiction au dehors est froide et sans

« agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui « lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent « dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse ; « si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir « agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la « vie humaine, à ne consulter que les sens, et qu'on « en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout à fait « éteinte. »

Ainsi Bossuet établit que la comédie moderne, tout épurée qu'on la suppose, est un danger pour les âmes vertueuses, et que tous les efforts de l'art concourent à la flatterie des passions. Que dit Rousseau? « Que la scène, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs, et que si le peintre n'avait soin de flatter ces passions, les spectateurs seraient bientôt rebutés ; que la raison n'est bonne à rien sur la scène, qu'un homme sans passions, ou qui les dominerait toujours, n'y saurait intéresser personne. » La poétique du théâtre prétend *purger les passions en les excitant ;* Rousseau a peine à concevoir cette règle, et n'admet pas non plus que la fidèle peinture des peines qui accompagnent les passions suffise pour nous en corriger. « Il ne faut, dit-il, pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses, que consulter l'état de son cœur à la fin d'une tragédie. L'émotion, le trouble et l'attendrissement qu'on sent en soi-même, et qui se prolongent après la pièce, annoncent-ils une disposition bien prochaine à

surmonter et régler nos passions? Les impressions vives et touchantes dont nous prenons l'habitude, et qui reviennent si souvent, sont-elles bien propres à modérer nos sentiments au besoin? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions effacerait-elle celle des transports de plaisir et de joie qu'on en voit aussi naître, et que les auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs pièces plus agréables? Ne sait-on pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, et que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison ; et j'ai déjà dit que la raison n'avait nul effet au théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages, il est vrai ; car, leurs intérêts étant opposés, il faut bien que l'auteur nous en fasse préférer quelques-uns, autrement nous n'en prendrions point du tout : mais, loin de choisir, pour cela, les passions qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons. »

Rousseau ne voit que trois sortes d'instruments à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple, savoir : la force des lois, l'empire de l'opinion et l'attrait du plaisir ; or, les lois n'ont nul accès au théâtre, dont la moindre contrainte ferait une peine et non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point, puisque au lieu de faire la loi au public, le théâtre la reçoit de lui ; et quant au plaisir qu'on y peut prendre,

tout son effet est de nous y ramener plus souvent. Rousseau se moque de la prétention du théâtre de rendre la vertu aimable et le vice odieux ; il doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phèdre ou de Médée ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la pièce. « Ah! s'écrie-t-il, si la beauté de la vertu était l'ouvrage de l'art, il y a longtemps qu'il l'aurait défigurée.» La pitié à laquelle on est conduit par la terreur tragique lui paraît une émotion passagère et vaine, une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes et n'a jamais produit le moindre acte d'humanité.

« En donnant, dit-il, des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre; au lieu que les infortunés en personne exigeraient de nous des soins, des soulagements, des consolations, des travaux, qui pourraient nous associer à leurs peines, qui coûteraient du moins à notre indolence, et dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On dirait que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens. Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables et pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'est-il pas content de lui-même? ne s'applaudit-il pas de sa belle âme? ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudrait-on qu'il fît de plus? Qu'il la pratiquât lui-

même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'est pas comédien. »

Rousseau ajoute que les punitions du crime et les récompenses de la vertu dans les actions tragiques ne font pas une grande impression sur les spectateurs, parce qu'elles s'opèrent par des moyens peu communs et qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Il remarque ensuite que le fait n'est pas et ne peut pas être généralement vrai : ce n'est pas sur cet objet que les auteurs dirigent leurs pièces, vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? aussi, la scène française, sans contredit la plus parfaite ou du moins la plus régulière qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats que des illustres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée et beaucoup d'autres.

Vous voyez quel rude adversaire le théâtre a trouvé dans Rousseau ; ce sont les secrets mêmes de l'art dramatique qui lui fournissent ses meilleures armes, et les sentiments qu'il a éprouvés sont ses arguments ; ses paroles ne tombent pas d'aussi haut que celles de Bossuet, mais elles sont fortes comme tout ce qui part du cœur humain.

La dissertation combattue par l'évêque de Meaux disait que le théâtre *purifie l'amour sensuel puisqu'il aboutit au mariage*. Bossuet répond que l'idée du nœud conjugal ne corrige en rien la subtile contagion

d'un mal dangereux et que l'honnêteté nuptiale est inutile en cette occasion. Ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit. Le cœur humain, avec sa pente à la corruption, commence par se livrer aux impressions mauvaises ; le remède du mariage vient trop tard ; « déjà, dit Bossuet, le foible du cœur « est attaqué s'il n'est vaincu, et l'union conjugale, « trop grave et trop sérieuse pour passionner un spec- « tateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par « façon et pour la forme dans la comédie. » Il faut toujours que les règles de la véritable vertu soient méprisées par quelque endroit pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche. On ne regarde pas les personnages de la comédie *comme gens qui épousent*, et le spectateur reste autre chose sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

Rousseau ne ménage pas plus que Bossuet le but honnête d'un amour du théâtre ; il trouve plaisant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvements du cœur sur les préceptes de la raison, et qu'il faille attendre les événements pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amènent. « Le mal qu'on reproche au théâtre, dit-il, n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'âme à des sentiments trop tendres, qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu, les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin ;

elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix.... Quand il serait vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus faibles, que les effets en sont moins dangereux ? »

Bossuet s'indigne contre la licence des pièces de Molière « Censeur rigoureux des grands canons [1], « grave réformateur des mines et des expressions « des précieuses, mais qui étale au plus grand jour « les avantages d'une infâme tolérance dans les maris « et sollicite les femmes à de honteuses vengeances « contre leurs jaloux. »

« Il a fait voir à notre siècle, poursuit l'évêque de « Meaux, le fruit qu'on peut espérer de la morale du « théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde, en « lui laissant cependant toute sa corruption. La pos- « térité saura peut-être la fin de ce poëte-comédien, « qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Méde- « cin par force* reçut la dernière atteinte de la maladie « dont il mourut peu d'heures après, et passa des « plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit « presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui « dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* « Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches mo-

[1] C'était un ornement de drap, de soie ou même de dentelle qu'on attachait au-dessus du genou.

« numents n'en sont pas plus à couvert de la justice « de Dieu : ni les beaux vers ni les beaux chants ne « servent de rien devant lui. »

Personne plus que Bossuet ne s'est montré sensible à la beauté des œuvres de l'intelligence, sous quelque forme qu'elles se soient produites ; il impose silence à son génie littéraire pour ne laisser parler que son âme chrétienne ; on n'entend plus que l'évêque. Mais ici encore Rousseau jugera comme Bossuet : « Qui peut disconvenir, dit-il, que le théâtre de ce même Molière, des talents duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuses que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt : ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, ses vicieux sont des gens qui agissent, et que les plus brillants succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissements, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit. Examinez le comique de cet auteur : partout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument, et les défauts naturels le sujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre, et que les sots sont les victimes des méchants : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec

un air d'approbation, comme pour exciter les âmes perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

« Voilà l'esprit général de Molière et de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, disait un ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

« Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, et n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devraient attirer leur indignation.... »

En reproduisant les jugements de Bossuet et de Rousseau sur Molière, je n'entends pas diminuer dans votre esprit l'admiration qui est due à l'auteur du *Misanthrope*, de l'*Avare*, du *Bourgeois gentilhomme*, des *Femmes savantes*, de l'*École des maris*, de l'*École des femmes ;* je ne veux que vous laisser voir les dangers du théâtre dans la personnalité dramatique du poëte

qui le représente avec tant d'éclat. Molière est un génie à part qui n'a imité personne, qui s'est créé un art et une langue, et dont la féconde originalité est un prodige. Nous avons des maîtres qui ont eu des maîtres; mais Molière n'est sorti que de lui-même: Aristophane et Ménandre, Plaute et Térence ne sont pas ses aïeux. Il est lui. Avant Molière on n'avait jamais fait aussi bien, et le génie humain ne fera jamais mieux. Ah! il est admirable; mais il le serait bien plus encore si les lois de la décence l'avaient toujours inspiré, si les intérêts de la morale avaient été la règle de son puissant esprit, si des pièces d'une coupable hardiesse ne faisaient de l'ombre autour de sa renommée.

C'est dans les *Maximes et réflexions sur la comédie* que Bossuet parle de *cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine :* les spectacles dont il nous retrace vivement et fortement les périls visibles et invisibles, sont des refuges pour ceux que le poids de l'oisiveté accable ou qui redoutent de se retrouver en face de leur propre cœur; « que si on veut péné-
« trer, dit Bossuet, les principes de leur morale (la
« morale des Pères de l'Église), quelle sévère con-
« damnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux
« spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les
« autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche
« qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même pour calmer
« la persécution de cet inexorable ennui qui fait le

« fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu « le goût de Dieu ? »

« Le bon emploi du temps, dit Rousseau, rend le temps plus précieux encore : mieux on le met à profit, moins on sait en trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable, et qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles : mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples et naturels qui rendent si nécessaire un amusement étranger. »

L'évêque de Meaux, en réponse aux gens du monde qui déclarent ne sentir rien de dangereux au théâtre, dit qu'il les en croit sur parole, qu'on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose, que si on s'y laisse entraîner on ne s'aperçoit de rien, si ce n'est peut-être d'un mouvement assez doux d'abord, où l'on est porté sans peine : on ne sent le mal que quand on se noie. La comédie reste mauvaise malgré la tolérance des lois : Bossuet dit avec saint Thomas que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société. Il cite le canon du troisième concile de Tours, qui a pris place dans les capitulaires de nos rois, et qui interdit les spectacles aux clercs, par des raisons dont chacun doit faire son profit : il y est dit que *tous ces attraits des oreilles et des yeux font entrer dans l'âme une troupe de vices* (turba vitiorum). On veut

trouver un relâchement à l'esprit humain, un amusement aux cours et au peuple : Bossuet nous offre avec saint Jean Chrysostome les riches spectacles de la nature, les fêtes de la religion, les distractions de la vie domestique ; il ajoute que si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples, et qu'il faille réveiller les hommes par des objets d'un mouvement plus extraordinaire, il faut qu'on trouve des relâchements plus modestes, des divertissements moins emportés. Rousseau, en proscrivant le théâtre, demande des spectacles innocents ; des prix de gymnastique pour la lutte, la course, le disque, des rois de l'arquebuse : « Plantez, dit-il, au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. » Il conseille pour la saison d'hiver, peu propice aux fêtes publiques, des bals entre de jeunes personnes à marier : c'est un divertissement dont l'efficacité morale pourrait paraître quelque peu contestable. Rousseau se fait ici réformateur à la façon du *devin du village ;* il fait la guerre au théâtre et tombe dans l'opéra-comique.

Bossuet invoque le témoignage de Platon qui repoussait de la cité la tragédie et la comédie, et qui trouvait dans l'art du comédien un caractère de légèreté indigne d'un homme ; il craignait qu'à force de jouer des personnages bas ou vicieux, on ne finît par leur ressembler : il est si aisé de prendre l'esprit et le naturel de ceux qu'on imite par état ! Les pas-

sions dont on porte au dehors l'expression et le caractère, ont besoin d'être formées au dedans. Ainsi, selon Platon, tout l'appareil du théâtre ne tend qu'à fortifier *cette partie brute et déraisonnable* qui est la source de nos faiblesses. Vous savez que les lois romaines déclaraient infâme la profession de comédien. Malgré d'éclatants hommages rendus à un Roscius, à un Lekain, à un Talma, à une Oldfield, à une Mars, l'état de comédien restera dans l'opinion des hommes ce qu'il a toujours été. Un chevalier de Saint-Louis, parlant un jour en présence de Lekain, n'épargnait pas les gens de sa profession, et comparait ses modestes six cents francs de retraite, pour prix de ses blessures et de ses longs services, aux riches profits et aux grosses pensions des comédiens : « Comptez-vous pour rien, lui répondit froidement Lekain, le droit que vous croyez avoir de me dire tout cela? » Le célèbre acteur Dufresne, obligé de demander pardon d'une impertinence, commença ainsi sa harangue au public : « Messieurs, je n'ai jamais mieux senti que dans ce jour la bassesse de mon état. »

Bossuet disait : « Quelle mère, je ne dis pas chré-
« tienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas
« mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le
« théâtre? »

Rousseau s'est attaché au développement des idées de Platon que je vous indiquais tout à l'heure : « Qu'est-ce que le talent du comédien? dit-il ; l'art de

se contrefaire, de revêtir un autre caractère que le sien, de paraître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang-froid, de dire autre chose que ce qu'on pense, aussi naturellement que si on le pensait naturellement et d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui? Qu'est-ce que la profession du comédien? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie et aux affronts qu'on achète le droit de lui faire, et met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincère de dire s'il ne sent pas au fond de son âme qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile et de bas. Vous autres philosophes, qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte, si, lâchement travestis en rois, il vous fallait aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, et exposer vos majestés aux huées de la populace? Quel est donc, au fond, l'esprit que le comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil et d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme, qu'il abandonne. » Ce qui suit dans Rousseau est trop chargé, je ne le reproduis pas.

Ces flétrissures imprimées à l'état de comédien, nous les trouvons chez tous les peuples, excepté chez les Grecs. Pourquoi cela en Grèce? Parce que la tragédie s'y montra avec le caractère sacré de l'amour

de la patrie, parce qu'elle y fut comme une grande image des infortunes ou des gloires nationales, et que l'absence des femmes sur la scène préservait les mœurs. L'acteur tragique en Grèce figurait comme un prêtre dans le culte des souvenirs et des aïeux : on lui payait en considération ce qu'il rendait de service en réchauffant le patriotisme. Ces théâtres, dont j'ai visité les restes, et pour lesquels on choisissait toujours les plus beaux sites, renfermaient tout un peuple ; ce n'étaient pas des foyers de corruption mais des foyers d'enthousiasme national. Dans cette république d'Athènes toute remplie de passions jalouses, la comédie satirique excitait des transports ; pas le plus petit déshonneur n'atteignait les acteurs qui interprétaient Aristophane ; mais la postérité condamne Aristophane, ses comédiens et ses applaudisseurs, pour avoir livré le génie et la vertu en pâture à l'envie : les *Nuées* sont la honte d'Athènes. Une muse inspirait Ménandre, Aristophane ne fut qu'un génie de bas lieu. Aussi n'ai-je jamais cru que l'Aristophane admis dans le banquet de Platon fût le même que l'auteur de la comédie des *Nuées*.

Bossuet rappelle le sentiment d'Aristote qui interdisait à la jeunesse les comédies et même les tragédies ; il ne sait pourquoi le philosophe ne voulait pas étendre plus loin cette précaution ; « la jeunesse et même « l'enfance durent longtemps parmi les hommes. » L'évêque de Meaux s'étonne qu'on veuille faire tour-

mer au profit des spectacles le grand silence de Jésus-Christ et des apôtres sur ce point. Que de choses mauvaises dont l'Écriture ne parle pas! « Les Juifs, dit « Bossuet, n'avoient de spectacles pour se réjouir que « leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémo- « nies : gens simples et naturels par leur institution « primitive, ils n'avoient jamais connu ces inventions « de la Grèce. » Bossuet, par une ferme et savante discussion des textes, démontre ensuite jusqu'à la dernière évidence que la doctrine de saint Thomas n'a jamais été favorable à la comédie, dont il n'est pas même certain qu'il ait voulu parler.

Je vous ai dit souvent que notre grand XVII[e] siècle avait été un siècle de foi; si l'on excepte Molière qui, par un coup soudain, tomba du théâtre dans les bras de la mort, les maîtres de la scène à cette époque furent saisis de remords religieux ou au moins de vives inquiétudes. Corneille, dans la préface de son *Attila*, fait bonne contenance contre les adversaires de la comédie; il l'appelle un divertissement *honnête et utile* et soumet tout ce qu'il a fait et fera à la *censure des puissances tant ecclésiastiques que séculières;* il voit une justification du théâtre dans la traduction de quelques pièces de Térence, publiée par des *personnes d'une piété exemplaire et rigide* (le Maistre de Sacy); toutefois ce grand homme qui garda toute sa vie des sentiments chrétiens, eut souvent besoin, selon le témoignage de Fontenelle, d'être rassuré par des casuistes

sur ses pièces de théâtre ; ils lui faisaient grâce, dit son biographe, en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

Il nous reste un monument de ses inquiétudes, la traduction en vers français de l'*Imitation de Jésus-Christ,* ouvrage très-beau, quoique un peu monotone, et qui serait dans toutes les mains si la simplicité de l'original n'était pas plus belle et plus divine que la plus riche parure des vers. Dans son épître dédicatoire au pape Alexandre VII, Corneille nous apprend que des vers latins sur la mort, faits par ce pontife lorsqu'il était encore cardinal Chisi, lui rappelèrent fortement qu'il fallait comparaître devant Dieu et lui rendre compte de son talent ; « je considérai ensuite, dit-il, que ce n'était pas assez de l'avoir si heureusement réduit (son talent) à purger notre théâtre des ordures que les premiers siècles y avaient comme incorporées et des licences que les derniers y avaient souffertes ; qu'il ne devait pas suffire d'y avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques, et quelques-unes même des chrétiennes ; qu'il fallait porter ma reconnaissance plus loin, et appliquer toute l'ardeur du génie à quelque nouvel essai de ses forces qui n'eût point d'autre but que le service de ce grand maître et l'utilité du prochain. C'est ce qui m'a fait choisir la traduction de cette sainte morale, qui, par

la simplicité de son style, ferme la porte aux plus beaux ornements de la poésie, et bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du souverain auteur tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire. »

L'*Imitation* ne fut pas le seul travail religieux de l'auteur de *Cinna ;* il traduisit en vers une cinquantaine de psaumes et le petit poëme latin de saint Bonaventure en l'honneur de Marie. Quel exemple que celui du grand Corneille cherchant à racheter par des œuvres chrétiennes ce qu'avaient pu avoir de trop profane les productions de son génie !

Mais si Corneille connut les inquiétudes de la conscience, Racine connut les remords, et c'est ici que ce tendre et beau génie est admirable. *Andromaque*, *Britannicus, Iphigénie, Phèdre* avaient fait sa gloire, et voilà que tout à coup il se prend d'horreur pour des chefs-d'œuvre qui sont l'enchantement de son siècle ; ses vers sont dans toutes les bouches, mais la sienne ne les connaît plus ; les regards et les âmes sont attachés sur ces figures qu'il a mises en scène , on se passionne pour ses personnages, on pleure sur leur destinée, mais lui ne veut plus en entendre parler. Ses créations l'importunent ; il voudrait les effacer de la mémoire humaine comme il les chasse de la sienne ; il est obsédé de ses succès, persécuté par sa gloire ; ses jours et ses nuits en sont troublés, il gémit sur ce pinceau qui a trop bien su peindre les sentiments les

plus vifs, les plus dangereux de l'âme ; il s'accuse de son éloquence et se repent de ce qu'il croit être un mauvais emploi de son génie. Celui qui était en proie à ces tourments sublimes n'obéissait pas aux pensées qui naissent des dégoûts d'une longue vie ou du voisinage de la tombe ; il ne s'inspirait ni du déclin de ses jours ni du soleil couchant des choses de ce monde ; c'était un homme bien jeune encore ; Racine avait alors trente-huit ans ! l'idée du mal qu'il avait pu faire se présenta si vivement à son esprit qu'il en vint à se regarder comme un empoisonneur public ; des desseins extraordinaires entrèrent dans son esprit ; il songea sérieusement à se faire chartreux. Une sage direction spirituelle le détourna de ce projet ; on lui fit comprendre qu'une âme comme la sienne soutiendrait mal la solitude et qu'un mariage lui conviendrait mieux. Il se maria, sans motif d'intérêt et sans amour, avec une vertueuse personne qui n'avait jamais lu ni entendu aucune pièce de Racine, et ne savait pas ce que c'était qu'un vers ! et pourtant jamais union ne fut plus douce et plus heureuse. Une bonne femme qui a du bon sens ne suffit pas toujours, mais parfois elle peut être un utile remède aux maux de l'âme et du génie.

Ce n'est pas seulement une éducation chrétienne qui avait préparé Racine à des remords ; c'étaient ses luttes mêmes soutenues, dix ans auparavant, contre Port-Royal pour défendre le théâtre. Il faut que j'en

touche quelque chose, afin de mieux vous faire saisir tous les aspects de la question qui nous occupe avec Bossuet.

Le nom de Desmarets ne vous est probablement connu que par les traits satiriques de Boileau; il est heureux pour beaucoup d'auteurs que les maîtres les aient flagellés; ils reçoivent, il est vrai, l'immortalité du ridicule au lieu de l'immortalité de la gloire, mais enfin leurs noms subsistent, et c'est toujours cela de gagné. Desmarets, après s'être fait le pourfendeur du génie des anciens comme pour se venger de rester si au-dessous d'eux, s'était jeté dans la piété avec extravagance et méditait de lever une armée afin d'exterminer les hérésies; il avait particulièrement à cœur la ruine du jansénisme et ne craignit pas de s'adresser au roi dans un écrit intitulé : *Avis du Saint-Esprit.* Ce fut en réponse au pauvre auteur comique transformé en prophète que Nicole publia ses lettres intitulées les *Visionnaires;* il y traitait mal les poëtes de théâtre qu'il appelait des *empoisonneurs publics, non des corps mais des âmes;* le jeune Racine crut que c'était à lui qu'on en voulait ; il n'avait donné encore que les *Frères ennemis* et *Alexandre*, mais il devait l'année suivante donner *Andromaque;* les foudres parties de Port-Royal lui paraissaient d'autant plus dirigées contre lui qu'une lettre de sa tante, la mère Racine, lui avait déjà fermé la porte de ce lieu. Racine ne put retenir sa plume ; il laissa échapper, à l'adresse de

Nicole, quelques pages ravissantes de grâce et de fine raillerie ; Pascal n'avait pas mieux fait dans les *Provinciales.* Dans cette lettre si enjouée et si piquante, Racine prend fait et cause pour la comédie, mais il enveloppe sa destinée dans celle de la poésie, et le grand but de sa verve spirituelle est surtout de se moquer de Port-Royal et du jansénisme. Nicole se tut ; mais Dubois, auteur de quelques traductions médiocres, et Barbier d'Aucourt, alors jeune avocat occupé à attaquer les jésuites pour le compte de Port-Royal, entrèrent en lice ; la pesante allure de ces deux réponses n'était pas de nature à conquérir l'opinion ; Racine les dédaigna.

Cependant Nicole les ayant fait reparaître, et avec de prodigieuses louanges, dans une édition nouvelle de ses *Visionnaires* publiée à Liége , Racine écrivit une seconde lettre aussi charmante que la première, la fit précéder d'une petite préface et porta tout cela à Boileau qui l'arrêta ; celui-ci lui dit que l'ouvrage ferait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur, parce qu'il attaquait des hommes fort estimés et le plus doux de tous (Nicole), auquel il avait lui-même, comme aux autres, de grandes obligations. « Eh bien ! répondit Racine, le public ne verra jamais cette seconde lettre. » En effet, elle n'aurait jamais vu le jour si on ne l'eût fortuitement trouvée dans les papiers de l'abbé Dupin, parent de l'auteur d'*Andromaque.* Racine poursuivit sa carrière et vous savez avec quels triomphes ; mais

de temps en temps des scrupules lui revenaient ; il aspirait à la tragédie vertueuse et crut avoir atteint ce but dans *Phèdre*, sa dernière pièce avant sa conversion. Il disait dans la préface de *Phèdre* qu'il n'avait fait aucune pièce où la vertu fût plus mise en jour, que les moindres fautes y étaient sévèrement punies, que la seule pensée du crime y était regardée avec autant d'horreur que le crime même, que les faiblesses de l'amour y passaient pour de vraies faiblesses, que les passions n'y étaient représentées que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause, et que le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité.

« C'est là, ajoute-t-il, proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer ; et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avaient en vue sur toute chose. Leur théâtre était une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique ; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignait pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poëtes. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus

favorablement, si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie. »

Lorsque après son mariage, c'est-à-dire après sa conversion, Racine eut fait sa paix avec Port-Royal, ce fut en s'armant de la tragédie de *Phèdre*, que Boileau plaida la cause de son ami auprès d'Arnauld, dont les résistances semblaient implacables; il se présenta au frère de la célèbre Angélique, décidé à lui prouver qu'une tragédie pouvait être innocente aux yeux des casuistes les plus sévères; en s'acheminant vers le faubourg Saint-Jacques où demeurait Arnauld, Boileau s'était dit : « Cet homme aura-t-il toujours raison? et ne pourrai-je parvenir à lui faire avoir tort? Je suis bien sûr qu'aujourd'hui j'ai raison : s'il n'est pas de mon avis, il aura tort. » Il y avait grande compagnie chez Arnauld. Boileau commence par lire les lignes de la préface que je vous ai rapportées tout à l'heure, puis il déclare qu'il abandonne acteurs, actrices, théâtre, et soutient que si la tragédie est dangereuse, c'est la faute des poëtes, qui en cela même vont directement contre les règles de leur art, et que la tragédie de *Phèdre*, conforme à ces règles, n'a rien que d'utile. « L'auditoire, dit le fils de Racine à qui nous empruntons cette anecdote, l'auditoire, composé de jeunes théologiens, l'écoutait en souriant, et regardait tout ce qu'il avançait comme les paradoxes d'un poëte peu instruit de la bonne morale. Cet

auditoire fut bien surpris, lorsque Arnauld prit ainsi la parole : *Si les choses sont comme il le dit, il a raison, et la tragédie est innocente.* Boileau rapportait qu'il ne s'était jamais senti de sa vie si content. Il pria Arnauld de vouloir bien jeter les yeux sur la pièce qu'il lui laissait, pour lui en dire son sentiment. Il revint quelques jours après le demander ; et Arnauld lui donna ainsi sa décision : Il *n'y a rien à reprendre au caractère de Phèdre, puisqu'il nous donne cette grande leçon que, lorsque en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant. Mais pourquoi a-t-il fait Hippolyte amoureux ?* » Le lendemain, Racine et Arnauld se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

Mon intention n'est pas d'être plus sévère qu'Arnauld en cette occasion ; mais si, avec la profonde et saisissante peinture des douleurs de Phèdre, le spectateur se trouvait par hasard plus disposé à plaindre Phèdre coupable qu'Hippolyte innocent, que deviendrait la morale?

Dix ans après les résolutions chrétiennes de Racine, les scrupules saisissaient aussi l'auteur d'*Armide ;* Quinault, l'harmonieux poëte, qui vaut mieux que la renommée que Boileau lui a faite, songeait en tremblant au compte qu'il aurait à rendre au dernier jour ; Lulli, son mélodieux complice, venait de mourir sur

la cendre, après avoir murmuré d'une voix éteinte un cantique de sa composition : *Il faut mourir, pécheur*, et ce trépas de pénitent avait fortement remué l'âme de Quinault ; il pensa à traiter des sujets graves et religieux ; un poëme qu'il méditait et qui aurait eu pour titre: l'*Hérésie détruite*, commençait par ces vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours ;
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre ;
Je vous dis adieu, muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours !

Les inquiétudes religieuses de Quinault étaient comme un pressentiment de sa fin. Lulli ne le devança que de vingt mois sur le chemin de l'éternité.

Ainsi, lorsque Bossuet, en 1694, condamnait la scène française avec toute la sévérité de la théologie catholique, il pouvait s'appuyer, non-seulement sur le témoignage des Pères et la connaissance profonde des passions, mais encore, ce qui est bien sérieux, sur les remords mêmes des maîtres du théâtre. La crainte d'avoir mal fait n'est jamais d'un petit esprit. Il y eut d'illustres remords dans notre grand XVIIe siècle. Aujourd'hui parmi nous quel génie connaît le remords?

Rousseau disait : « Quoi ! Platon bannissait Homère de sa république, et nous souffririons Molière dans la nôtre ! » Les conseils qu'il donna à sa ville natale furent écoutés : il n'y a guère qu'une trentaine d'années que Genève possède un théâtre. Rousseau ne croyait pas

au perfectionnement de la scène dramatique, à la possibilité de sa réforme. Bossuet examine ce point dans la conclusion de ses *Maximes et réflexions*. Il faudrait d'abord faire disparaître les personnages de femme; mais les comédies, renfermées dans de telles règles, ne tomberaient-elles pas d'elles-mêmes? Les pièces se soutiennent en mêlant le bien et le mal, le mal surtout qui est plus du goût de la multitude. Aussi les saints Pères ne sont jamais entrés dans l'expédient de réformer le théâtre; ils savaient trop, dit Bossuet, que qui veut plaire, le veut à quelque prix que ce soit. Le génie des pièces comiques est de chercher la bouffonnerie; César même ne trouvait pas que Térence fût assez plaisant : on veut plus d'emportement dans le risible. On aura toujours une peine extrême à séparer le plaisant du licencieux, et quant aux pièces qui entreprendront de traiter les grandes passions, elles s'attacheront toujours à remuer les plus dangereuses, parce que ce sont celles qui plaisent le plus. Bossuet fait remarquer à quoi ont abouti de son temps les louables efforts pour réformer la comédie. Saint Charles dont la charitable condescendance était entrée dans le dessein de corriger le théâtre, en perdit bientôt l'espérance. Enfin voici comment conclut l'évêque de Meaux:
« Pour ceux qui voudroient de bonne foi qu'on réformât à fond la comédie, pour, à l'exemple des sages « païens, y ménager, à la faveur du plaisir, des « exemples et des instructions sérieuses pour les rois

« et pour les peuples, je ne puis blâmer leur intention;
« mais qu'ils songent qu'après tout, le charme des
« sens est un mauvais introducteur des sentiments
« vertueux. »

Bossuet attendait peu d'une réforme de la scène dramatique, mais il ne blâmait pas l'intention de l'essayer ; il me permettrait donc de m'enquérir des moyens d'accomplir utilement cette réforme ; et pourquoi ne les chercherais-je pas en causant avec vous? Vous n'attendiez certainement pas que j'allasse conclure à la suppression du théâtre ; cela ne se peut dans le pays de Corneille, de Racine et de Molière : le théâtre est une de nos gloires nationales, et fait d'ailleurs tellement partie des goûts et des habitudes de la société française, qu'il serait moins aisé de l'abattre que de renverser vingt gouvernements. Si je le juge en lui-même avec toute la sévérité des idées chrétiennes, je le trouverai tout au moins inutile, car on me dira que les bonnes maximes que je vais y chercher m'attendent dans un sermon éloquent ou dans le livre d'un bon moraliste ; mais il y a une question d'art que le christianisme ne condamne point, qui fait partie du génie humain, et qui me présente une forme à l'aide de laquelle les nobles choses et les bonnes leçons me frappent plus vivement. L'art ne peut-il pas mêler son charme à son enseignement sans qu'il me corrompe? Y a-t-il une poétique qui ne permette pas de m'intéresser et de me remuer sans

que la portion infirme et mauvaise de mon âme y trouve son compte? J'ai meilleure opinion de l'art et je comprends tout autrement sa mission parmi les hommes. L'art est pur de sa nature; il est une réminiscence d'un monde supérieur au monde où nous sommes, une imitation, une ombre des formes éternelles, un son des divines harmonies : est-il bien difficile de le dégager de la boue de la terre et de le rendre à la virginale splendeur de son origine? On ne se diminue pas en cherchant l'intérêt ailleurs que dans les faiblesses du cœur et le trouble des passions : l'homme se plaît sans doute dans ce qui le flatte; mais il aime aussi à monter vers ce qui est grand : il lui en coûte pour sortir de ses propres misères et s'élancer vers les hautes régions; mais, tout en murmurant secrètement peut-être à la première heure, il sait gré à ceux qui l'arrachent à ses langueurs et lui montrent de nobles chemins. L'art ne perd rien en se purifiant. Quand Racine, devenu sévèrement chrétien, consentit, quoique avec répugnance, à mettre la main à une œuvre dramatique, que fit-il? Il fit *Athalie*, l'œuvre incomparable, *Athalie*, l'honneur du génie humain. Quel exemple pour les hommes de talent! On disait qu'une pièce ne pouvait se passer d'amour ; et le jour où Racine, le grand peintre de l'amour, chercha d'autres inspirations, il trouva la plus belle et la plus parfaite des œuvres.

Il y a deux sortes de public pour le théâtre : les

gens du monde et la multitude. Ceux qui recherchent les plaisirs délicats de l'esprit, auraient aujourd'hui grand besoin du théâtre, parce que notre société, dans sa décadence, n'offre presque plus ces charmantes et élégantes ressources de la conversation que vous autres, nobles gens des pays du Nord, vous nous avez enviées autrefois. On allait aux spectacles dans notre beau XVII[e] siècle, quoique la conversation y fût éclatante, mais on y allait bien moins qu'aujourd'hui. Le monde ne demande-t-il que des ouvrages corrupteurs? Non, sans doute ; il ne s'y plaît que trop lorsqu'on lui verse le poison dans une coupe d'or ciselée richement par les Cellini de la scène et que l'esprit sert de passe-port à de coupables témérités ; pourtant qu'on lui donne avec talent des ouvrages où l'honneur, la droiture, le devoir rayonnent dans la vie humaine, il ira les applaudir. Les gens du monde les plus corrompus aiment à applaudir la vertu quand elle leur est présentée de la main du génie ; ils y trouvent à la fois une joie d'esprit et comme une occasion de se déguiser à eux-mêmes le peu qu'ils valent. Le grand poëte qui fut le père de l'art dramatique en France, tout en proclamant qu'une œuvre de théâtre avait pour but unique le plaisir des spectateurs, voulait que ce plaisir fût profitable ; en effet ce qui est inutile peut-il véritablement plaire à l'intelligence? Dans le premier de ses trois discours sur le poëme dramatique où il expose avec tant de

profondeur les principes de l'art, Corneille dit que « quoique l'utile n'y entre que sous la forme du délec- « table, il ne laisse pas d'y être nécessaire. » La tragédie doit atteindre ce grand but par des sentences morales çà et là répandues, rarement en discours généraux, mais avec sobriété et en des places habilement choisies ; par la peinture des vices et des vertus, peinture si fortement tracée qu'il faille toujours aimer la vertu, même malheureuse, et toujours haïr le vice, même triomphant. Je n'attribuerai guère à la terreur et à la pitié la puissance de purifier les passions, et je ne regarde pas non plus comme un souverain remède de morale l'usage de punir, à la fin du poëme dramatique, les mauvaises actions et de récompenser les bonnes : avant d'en venir là, le poëte, s'il voulait, aurait tout le temps de corrompre l'âme du spectateur ; mais la haute et belle préoccupation de faire aimer ce qui est bien et de faire haïr ce qui est mal, suffit pour que les impressions d'une représentation dramatique soient nobles et salutaires.

Ce n'est donc pas la faute de l'art, c'est la faute des poëtes si le souffle répandu sur la scène attiédit le cœur au lieu de le fortifier, altère les sentiments au lieu de les préserver et de les ennoblir. Il faut dire aussi, hélas! qu'il est plus facile de captiver l'attention et d'exciter l'intérêt en bravant la morale qu'en se conformant à ses règles : on a besoin de beaucoup plus de talent pour produire de l'effet dans l'ordre que dans les hardiesses

du vice ou la flatterie ardente des passions. Mais quelle gloire y a-t-il à aller au plus aisé, et quel poëte, tant soit peu digne de ce nom, ne reconnaîtra pas que les faciles succès d'une muse licencieuse ne sont que l'avilissement de l'art?

J'arrive naturellement ici à ces festins dramatiques qu'on sert à l'avidité de la multitude. Le théâtre était un puissant moyen de remuer les masses, de leur faire aimer ce qui est honnête et beau, grand et vrai; des imaginations frénétiques l'ont poussé dans des régions immondes. Il y avait là une vaste scène où pouvait se dérouler la vie humaine avec les fausses joies et les longues amertumes du mal, avec les ineffables félicités du devoir accompli, avec les saintes obligations du travail et la loi du sacrifice; il est arrivé que les plus perverses passions y ont trouvé leur pâture; tous les vices y étaient logés, vantés et parés ; on sortait de là mieux dressé pour tromper et pour haïr, plus dégoûté de son état et de la société, plus prêt à donner la main aux renversements d'où sortent des loteries pour les destinées. Les spectacles qui s'adressent particulièrement à la multitude peuvent et doivent se réformer ; on peut en faire de grandes écoles de morale, d'honneur et de patriotisme : les peintures de la vie domestique mêlée à des épreuves où chacun se retrouve lui-même, fourniraient à un talent honnête mille sujets ; le spectateur y apprendrait à mieux porter le poids des jours, à mieux goûter les joies de la famille.

à se prémunir contre des piéges, à ne pas regarder d'un œil d'envie des conditions pleines d'ennuis, visitées de plus de douleurs. Le peuple est très-sensible aux grands actes de dévouement ; il tressaille au tableau de ces belles actions dont il a lui-même la mesure. Que de formes nouvelles peut revêtir le dévouement et quelles riches émotions le génie dramatique saurait en tirer! Il y a dans la magnificence du dévouement je ne sais quel rafraîchissement divin pour l'âme humaine.

Chez nous le peuple ne connaît pas ou connaît mal notre histoire ; le peu qu'il en a aperçu lui a été donné par lambeaux et odieusement travesti ; les faiseurs de pièces historiques ont presque tous enlaidi le passé, pataugé dans la calomnie pour élever la haine sur les ruines de la vérité et du respect ; il n'y a jamais loin du mépris des aïeux au goût des révolutions, et parmi nous l'histoire a été ainsi faite que tout ce qui est ancien est condamné. Qui s'étonnerait alors de notre peu de patriotisme? car le patriotisme est une religion qui se compose de l'amour du sol, de l'amour des tombeaux et du souvenir pieux des ancêtres. Je voudrais donc que le théâtre populaire s'inspirât des grandeurs de notre histoire, qu'il mît en lumière les belles figures de nos vieux temps et les fît aimer à la multitude : elle s'attacherait aux siècles passés quand elle connaîtrait ce qu'ils ont produit de sublime. Par là renaîtrait le patriotisme, par là se ferait au milieu de nous une

forte éducation nationale. Notre scène, loin d'être un danger, deviendrait alors une grande école d'honneur et une source de noble enthousiasme comme chez les Grecs.

Si le ballet disparaissait, je ne crois pas que la civilisation dût en porter le deuil ; je comprends des danses sacrées, des danses nationales ; elles font partie des croyances, des couleurs et du génie même d'un pays ; mais à quoi bon ces gracieuses fadaises qui passent et tournoient devant vous? et qu'ont-elles de commun avec l'art, à moins que ce ne soit quelque chaste fille de l'air, quelque Taglioni déployant entre ciel et terre la blancheur de ses ailes? Quant à l'opéra, il sera toujours en notre puissance de le corriger. On y recherche la musique et le chant, la riche exactitude des décors, la splendeur et la pompe du spectacle ; pour ces solennités de l'harmonie, les fantaisies de l'imagination vaudront toujours moins que les sujets bibliques ou les sujets tirés de l'histoire. La voix humaine a des merveilles qui sont comprises par tous et qui donnent à certaines âmes d'ineffables ravissements ; c'est l'homme se révélant à l'homme avec un irrésistible empire et réveillant la sensibilité là même où l'on s'étonne de la trouver ; j'épuiserais volontiers toutes les formes de la louange en l'honneur du chant, mais ne serez-vous pas de mon avis si je dis que, dans notre société où de bien modestes rétributions attendent de nobles travaux, la part magnifique qui est

faite aux chanteurs et aux chanteuses ne donne pas une haute idée de notre moralité? Une société qui paye aussi cher ceux qui la divertissent et se montre si avare envers ceux dont les travaux font sa gloire, ne tient pas évidemment à l'admiration des âges futurs. Il n'y aurait ici qu'un seul moyen de la défendre, ce serait d'ajouter qu'elle jette beaucoup d'or à ceux à qui elle ne peut donner rien de plus.

Écouen, 2 septembre 1853.

LETTRE XI

De la liberté humaine. — Elle est établie par Bossuet dans son *Traité du libre arbitre*. — Accord de la liberté avec les décrets divins. — Le *Traité de la Concupiscence*. — Les plaisirs des sens, la curiosité de l'esprit, l'orgueil de la vie. — Le catéchisme de Meaux. — Le caractère d'autorité dans Bossuet.

Je n'ai plus à vous demander pardon de vous entretenir des hautes questions de philosophie et de théologie; vous avez fait vos preuves de courage, de patience et de pénétration. Il importe d'ailleurs que je signale à votre attention toutes les œuvres de Bossuet, qui sont de nature à vous frapper. Le *Traité du libre arbitre* a peu d'étendue, mais quelle force et que d'idées dans ce petit écrit!

Ceux qui ont nié le libre arbitre de l'homme étaient apparemment bien persuadés que personne ne les lirait ou ne les écouterait, que personne ne serait de leur avis. Le premier venu aurait pu les faire repentir de leur extravagance. Comment reprocher des actes qui s'accompliraient sous l'empire d'une invincible nécessité?

Cette doctrine enveloppe dans le même néant le bien et le mal, la vertu et le vice, la gloire et l'infamie; les lois n'ont plus de raison d'être, les récompenses plus de sens, les châtiments plus de justice : les gouvernements sont impossibles. Chaque homme est un monstre mystérieux à l'égard duquel un autre homme devra toujours rester armé. Que devient l'univers? Un vaste champ d'extermination pour des sociétés condamnées à des guerres éternelles. L'idée de Dieu ne répond plus à rien, et ce sera heureux que la tombe garde tout l'homme, de peur que l'immortalité ne prépare à des mondes futurs le spectacle de nouveaux désordres produits par une terrible nécessité ! Voilà où mène la négation du libre arbitre. Ce sont des opinions effroyables, me direz-vous ; oui, sans doute, mais ce sont là des passe-temps de philosophes. Hobbes, malgré son abominable doctrine qui concluait à établir la force comme principe unique de morale et de politique, avait, dit-on, des qualités et des amis ; Spinosa, tout en substituant au premier être libre et bon une puissance brute et aveugle, conservait de l'aménité dans les mœurs ; Bayle qui passa sa vie à assembler des nuages dans le monde moral, et qui ne croyait pas que l'âme humaine fût plus libre que la girouette sous le vent, ne prenait pas garde aux conséquences de ses écrits : sa conduite comme homme valait mieux que ses livres. Ces philosophes, destructeurs de l'ordre dans l'univers, étaient chez eux

comme vous et moi; seulement ils se donnaient dans leur cabinet des plaisirs d'esprit bien étranges.

Les diverses sectes du protestantisme, depuis Luther jusqu'à Socin, portèrent des coups au libre arbitre. Il fut attaqué par le jansénisme qui ne jurait que par saint Augustin, et s'obstinait à l'interpréter à sa façon. Vous n'avez probablement pas lu l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres, mais vous avez lu et relu les lettres de Mme de Sévigné, *cette charmante affiliée de Port-Royal,* comme l'appelle M. de Maistre. Elle a parfois une élégante et douce manière de supprimer le libre arbitre qui fait frémir. Avec sa foi chrétienne et son penchant à une aussi désespérante doctrine que celle de la négation de la liberté humaine, comment a-t-elle jamais pu trouver le plus petit mot pour rire? Heureusement ce rare esprit, si fin et si sincère, a de lumineux retours; Mme de Sévigné ne craint pas d'avouer qu'elle « suit la conduite ordinaire de la bonne petite prudence humaine, croyant même que c'est par elle qu'on arrive aux ordres de la Providence [1], » et ailleurs elle se montre persuadée que *nous avons notre liberté entière,* et que *les autres donnent sujet de murmurer contre la justice de Dieu, quand ils affoiblissent tant notre liberté* [2]. Il est remarquable qu'on s'éloigne plus ou moins des idées les plus conformes à la justice divine et à la dignité hu-

[1] Lettre du 7 octobre 1676.

[2] Lettre du 28 août 1676.

maine, selon qu'on s'éloigne plus ou moins de la doctrine catholique sur le libre arbitre.

Tous ces novateurs, athées, panthéistes, protestants ou jansénistes, ne faisaient que reprendre sur un autre ton et à des degrés divers, les vieux systèmes des stoïciens. A côté de l'école spiritualiste d'Ionie, il y eut dans l'ancien monde l'école matérialiste d'Élée, et toutes les fois que le matérialisme se produit pour l'explication de l'homme et de l'univers, il asservit toute chose à d'aveugles et inexorables lois. S'il se trouve des philosophes qui soutiennent de bonne foi l'absurde et impraticable doctrine de la nécessité, je les plains ; ils n'ont jamais compris ce que vaut un homme. Le libre arbitre c'est l'empire de l'homme sur sa volonté, c'est sa puissance de choisir. Là est notre vraie grandeur ; ce sont les traits où je reconnais en moi l'empreinte divine. Vous et moi nous agissons librement ; cette vérité est aussi ancienne que le genre humain et plus forte que tous les raisonnements contraires. C'est une vérité constitutive de notre nature morale ; elle est le grand ressort des sociétés humaines, le fondement même de l'ordre religieux. Il est certain que Dieu, infiniment bon, m'a créé libre et avec le pouvoir de faire un mauvais usage de ma liberté ; il est certain que mes actions sont comprises dans les décrets divins. Il faut admettre ces vérités sous peine de tout nier, de tout renverser et de faire le chaos. J'avoue que leur conciliation dépasse mon entende-

ment, mais c'est la faute de mon esprit borné et non pas la faute de ces vérités.

Dans mon *Histoire de saint Augustin*, où je me suis souvent trouvé en face de la formidable question de la grâce et de la liberté humaine, j'ai rapproché le *Traité du libre arbitre* de Bossuet, du traité du *Libre arbitre* de l'évêque d'Hippone ; je ferai en sorte de ne pas me répéter en parlant une seconde fois de l'œuvre de l'évêque de Meaux.

Bossuet établit la liberté de l'homme par l'évidence du sentiment et de l'expérience, par l'évidence du raisonnement, par l'évidence de la révélation. La meilleure manière de nous convaincre de notre liberté, c'est d'en faire l'épreuve dans les choses indifférentes; en levant votre main, vous pouvez ou la tenir immobile ou lui donner du mouvement ; vous pouvez la mouvoir à droite ou à gauche avec la même facilité ; vous n'y êtes déterminé ni par le plaisir ni par la peine ; vous n'obéissez qu'à votre volonté. Cette liberté est faite à l'image de celle de Dieu lui-même, qui, ne trouvant rien dans la matière qui le détermine à la mettre en mouvement plutôt qu'à la laisser en repos, se décide par sa seule volonté. Tel qu'est Dieu à l'égard de la matière et de tout son mouvement, tel il m'a fait à l'égard de cette petite partie de la matière et du mouvement qu'il a mise sous ma dépendance.

Il suffit que j'aie trouvé en moi-même et dans

une seule de mes actions ce principe de liberté pour que je l'affirme dans toutes mes actions, même dans celles où la passion se mêle. Toutes les langues ont des mots, des façons de parler très-claires et très-précises pour expliquer cette liberté que l'homme sent en lui. Et c'est ici que se forme l'évidence du raisonnement. Nous avons une notion très-distincte de la liberté ; d'où il s'ensuit que cette notion est très-véritable, et que la chose qu'elle représente est très-certaine. Nous sentons très-bien aussi que nous pouvons mal choisir et par conséquent commettre une faute. La douleur morale qu'on appelle le repentir, nous vient de l'idée d'un mal qui se peut éviter. Nous sommes libres, à l'égard de tous les sujets sur lesquels nous pouvons douter et délibérer ; nous sommes libres même à l'égard du bien véritable qui est la vertu. Le premier Libre c'est Dieu, parce qu'il possède en lui-même tout son bien ; il ne peut pas faillir, parce qu'il ne peut rien aimer ni rien faire qui ne soit le bien. La créature pourra faire le mal, jusqu'à ce que Dieu la mène, par la claire vision de son essence, à la source même du bien et jusqu'à ce qu'elle en soit possédée.

Bossuet ne fait qu'indiquer en passant l'évidence de la révélation divine ; il se contente de dire que « cette « persuasion de notre liberté étant commune à tout le « genre humain, l'Écriture, bien loin de reprendre « un sentiment si universel, se sert au contraire de « toutes les expressions par lesquelles les hommes

« ont accoutumé d'exprimer et leur liberté et toutes
« ses suites. »

Puis l'évêque de Meaux aborde les difficultés de la question. Il n'admet pas qu'on puisse mettre en doute que le gouvernement divin s'étende sur toutes les créatures et sur tous les événements du monde; l'indépendance absolue de la liberté humaine porterait atteinte à la souveraineté de Dieu qui est universelle; l'usage de notre liberté est compris dans l'œuvre de sa providence. Ce ne sont pas seulement les choses, ce sont les modes et les façons d'être qui viennent de Dieu. Il n'a pas donné la liberté aux créatures raisonnables pour les mettre hors de sa main, mais il la dirige vers la fin qui lui plaît par des moyens qui lui sont connus. De là résulte sa prescience des choses humaines. Dieu ne connaît que ce qu'il opère. Si on objecte que le péché lui serait inconnu puisqu'il n'en est pas la cause, Bossuet répond avec saint Augustin que le mal n'est point un être mais un défaut, qu'il n'a pas de cause efficiente, et ne peut venir que d'une cause qui, étant tirée du néant, soit par là sujette à faillir. Le bon usage du libre arbitre étant le plus grand bien et la dernière perfection de la créature raisonnable, il doit venir de Dieu. « Autrement,
« ajoute Bossuet, on pourroit dire que nous nous se-
« rions faits meilleurs et plus parfaits que Dieu ne
« nous auroit faits, et que nous nous donnerions à
« nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que

« l'être, puisqu'il vaut mieux pour la créature raison-
« nable, qu'elle ne soit point du tout, que de ne pas
« user de son libre arbitre, selon la raison et la loi de
« Dieu. »

Le libre arbitre et la prescience divine sont des vérités qu'il est impossible de contredire. Bossuet nous dit que si nous avions à détruire ou la liberté par la Providence ou la Providence par la liberté, nous ne saurions par où commencer, tant ces deux choses sont nécessaires, et tant sont évidentes et indubitables les idées que nous en avons ! Il dit admirablement que *la vérité ne détruit point la vérité*, et qu'il ne faut pas nous étonner si nous ne savons pas concilier ces choses ensemble.
« Cela viendroit, poursuit-il, de ce que nous ne sau-
« rions pas le moyen par lequel Dieu conduit notre
« liberté : *chose qui le regarde et non pas nous, et dont*
« *il a pu se réserver le secret sans nous faire tort.*
« Toute la religion et toute la morale reposent sur le
« libre arbitre et la prescience éternelle ; ces deux
« vérités principales ne pourroient être arrachées de
« notre cœur que par une extrême dépravation de ju-
« gement. Notre obligation essentielle est de profiter
« des connoissances que Dieu nous donne : laissons-
« lui le secret de sa conduite. » Bossuet fait observer que souvent des choses très-claires sont embarrassées de difficultés invincibles. Il n'y a d'obscur ici que le moyen dont Dieu se sert pour conduire notre liberté ; inclinons-nous devant cette obscurité ou suspendons

notre jugement, et proclamons ce qui est incontestable : le libre arbitre et la providence divine. Tout le chapitre IV sur la difficulté de concilier des vérités également évidentes est écrit avec cette force pénétrante qu'on ne se lasse pas d'admirer dans Bossuet. Nous dirons avec lui qu'il n'y a peut-être pas une seule vérité dont toutes les suites nous soient connues, qu'on ne doit pas renoncer à ce que l'on comprend parce qu'il y a quelque chose qu'on ne comprend pas, et qu'il est de la nature de l'esprit de passer par degrés de ce qui est clair à ce qui est obscur, de ce qui est certain à ce qui est douteux. « La règle première de notre « logique c'est qu'il ne faut jamais abandonner les « vérités une fois connues, quelque difficulté qui sur« vienne quand on veut les concilier; mais qu'il faut au « contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement « comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne « voit pas toujours le milieu, par où l'enchaînement se « continue. »

Mais la recherche est permise « pourvu qu'on n'a« bandonne pas le bien qu'on tient pour n'avoir pas « réussi à trouver celui qu'on poursuit. » C'est avec ces dispositions philosophiques et chrétiennes, que Bossuet examine les diverses opinions des théologiens pour accorder la liberté de l'homme et les décrets éternels. La première de ces opinions fait consister l'essence de la liberté dans la volonté même, et prétend ainsi se mettre à l'aise avec les décrets divins qui

n'ôtent pas le vouloir ; elle suppose qu'avant la chute la liberté était plus indépendante de l'action divine, que la volonté était alors absolument laissée à elle-même, et qu'il n'en est plus de même aujourd'hui. Bossuet repousse cette opinion ; il ne s'agit pas de sauver la liberté avant la chute, mais de la sauver dans la condition où nous sommes. En tout état, Dieu doit tout voir et tout régler, et c'est toujours lui qui est la source unique du bien. Les partisans de cette première opinion s'appuient sur l'autorité de saint Augustin en forçant ses textes ; l'évêque d'Hippone a parlé de notre langueur pour le bien depuis la prévarication primitive ; il a soutenu que l'homme malade est toujours plus près du mal que du bien, mais jamais que l'homme innocent avait pu faire un bon usage de son libre arbitre sans le concours divin. Bossuet aurait pu mieux que personne faire la part du vrai et de ce qui ne l'est pas dans les sentiments qu'on prête à saint Augustin ; il a passé outre.

La seconde opinion espère sauver notre libre arbitre et la certitude des décrets de Dieu par le moyen d'une science *moyenne* ou *conditionnée*. Elle fait donner à l'homme les inspirations et les grâces en un certain temps et en certaines circonstances, et suppose des choses futures sous telles ou telles conditions. Ce sentiment laisse la difficulté en son entier : il reste toujours à examiner comment ce que Dieu ordonne peut demeurer libre. D'après la troisième opinion, Dieu

trouve des moyens de s'assurer de nos volontés par une disposition des objets, par des lumières plus nettes et plus certaines, par de vives inclinations : mais notre liberté demeure compromise, car, selon ce système, ce n'est pas nous qui en dernier lieu nous déterminons librement. La quatrième opinion nous donne une satisfaction plus complète. Elle part de cette idée que tout suit et tout se fait dans le fond et dans la manière comme il est porté par le conseil éternel de la Providence. L'homme est libre, dès lors que Dieu veut qu'il soit libre ; il agit librement dès lors que Dieu veut qu'il agisse librement. C'est le premier principe et la loi de l'univers qu'après que Dieu a parlé dans l'éternité, les choses suivent, dans le temps marqué, comme d'elles-mêmes ! Les théologiens de cette opinion voient dans ce peu de mots tous les moyens d'accorder la liberté de nos actions avec la volonté absolue de Dieu. Pour entendre que Dieu fait en nous nos volontés libres, il suffit d'entendre qu'il veut que nous soyons libres, non-seulement en puissance mais en exercice, dans l'accomplissement de l'acte même. Bossuet développe grandement cette doctrine qui est celle des thomistes ; il la juge la meilleure.

Voilà donc tout ce que le génie théologique a pu découvrir pour concilier le libre arbitre de l'homme avec les décrets de l'éternelle providence. Le *comment* qui est le grand mot de la curiosité humaine, manque

à la meilleure même de ces explications. Le sentiment des thomistes, si admirablement d'accord avec toutes les idées que nous avons de Dieu, n'est au fond qu'un grand acte de foi. L'ouvrage de l'évêque de Meaux, dont je ne viens pas de vous donner un résumé, car on ne résume pas Bossuet, mais dont je viens de vous indiquer la pensée, renferme tout ce qu'on peut dire sur ces questions. Elles ont des côtés lumineux et des côtés obscurs; ce mélange de lumière et d'ombre est le partage ordinaire de l'esprit en ce monde. Mais ici le point douteux ou même, si l'on veut, impénétrable, n'a rien qui doive exciter ma plainte. Je sais si peu ce que Dieu est! Est-ce que je sais comment il a créé l'univers et comment il le conduit? Pourquoi m'étonnerais-je qu'il n'ait pas jugé à propos de m'apprendre comment il conduit ma liberté? L'accord de la bonté infinie de Dieu avec le libre arbitre de l'homme, source profonde et continuelle de tant de désordres et de maux, pourrait bien aussi échapper à nos raisonnements et à nos vues; c'est assez que nous sachions que Dieu ne manque jamais à qui le cherche, que son secours arrive à qui l'invoque pour l'accomplissement du bien, et que les terreurs de la conscience sont la plus sûre preuve qu'on pouvait ne pas mal faire. Quant au reste, j'humilie volontiers ma raison; je ne la sens jamais aussi forte que quand je l'humilie. Et lorsque je songe à tout ce qui se remue d'infini dans mon âme et à quoi se réduirait la vie sans les vérités

révélées, j'ai besoin de la foi pour consoler même mon orgueil.

Je ne vous retiendrai pas plus longtemps en face de ces difficultés qu'il est si malaisé, et qu'il sera peut-être toujours impossible de résoudre ; l'Écriture nous défend de *rechercher ce qui est au-dessus de nous* et de *vouloir être sage plus qu'il ne faut.* « Que sert, dit « Bossuet, de rechercher curieusement les moyens de « concilier notre liberté avec les décrets de Dieu?.... « Cette vie est le temps de croire, comme la vie fu- « ture est le temps de voir. » J'emprunte ces beaux mots non pas au *Traité du libre arbitre* mais au *Traité de la concupiscence ;* ce sera ma transition pour passer à ce dernier ouvrage, un des plus éloquents qui soient partis de la main de Bossuet.

Que de fois je vous ai montré le grand évêque plongeant comme avec un flambeau terrible au fond des misères de l'homme, et mettant à nu sans pitié notre dépravation et notre néant ! Il ne l'a fait nulle part en plus solennel langage que dans le *Traité de la concupiscence.* On est honteux de soi-même, on voudrait se voiler la face en voyant dans ces vigoureuses peintures l'homme, vil esclave de la chair, lui demander toutes ses joies, s'y rouler, y prendre racine, s'y enfoncer de manière à ne plus respirer l'air pur des choses supérieures, en voyant l'âme immortelle dire à la fange : Sois mon paradis ! A la lecture de cet écrit, où Bossuet a pu tout dire, on est étonné de ce qu'on

porte en soi de boue et de germes mauvais; on est humilié de la largeur des plaies intérieures, effrayé de la profondeur de l'abîme où nous sommes, et de cette sorte de création nouvelle que le mal a substituée dans l'univers à la première création morale. Nos vertus, nos habiletés, nos œuvres sont jugées à leur mesure.

L'évangéliste saint Jean, s'adressant à ceux qu'il appelle, dans un tendre langage, ses *petits enfants*, s'adressant aux *pères*, s'adressant aux *jeunes gens*, leur disait : « N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde.... Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair et concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » L'ouvrage de Bossuet est un commentaire de ces paroles, une explication des trois concupiscences. Celle de la chair est l'amour des plaisirs des sens, l'attachement à ce corps mortel qui opprime l'esprit. Le corps a fait oublier Dieu lui-même, l'âme est restée ensevelie dans la chair. Bossuet n'ose parler ici « de cette profonde et honteuse plaie de la « nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au « corps par des liens si tendres et si violents, dont « on a tant de peine à se déprendre, et qui cause aussi « dans le genre humain de si effroyables désordres. « Malheur à la terre! s'écrie-t-il, malheur à la terre, « encore un coup, malheur à la terre d'où sort conti- « nuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si « noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses, et « qui nous cachent le ciel et la lumière, d'où partent

« aussi des éclairs et des foudres de la justice divine,
« contre la corruption du genre humain ! » La concupiscence de la chair est comme une racine empoisonnée qui s'étend sur tous les sens. Les oreilles et les yeux en sont infectés. Tout ce qui flatte le corps devient un péril. Notre chair garde une secrète disposition à un soulèvement universel contre l'esprit. *Dieu a fait l'homme droit,* dit l'Écriture ; le péché a détruit cette institution primitive de notre nature. Depuis ce renversement de l'ordre primitif, l'homme n'est plus que chair ; il faut de vaillants efforts pour ne pas y rester plongé. « Voyons un peu, dit Bossuet, ce que
« c'est que la nature humaine dans ce reste immense
« de peuples sauvages qui n'ont d'esprit que pour leur
« corps, et en qui, pour ainsi parler, ce qu'il y a de
« plus pur est de respirer. Et les peuples plus civi-
« lisés et plus polis sortent-ils par là de la chair et du
« sang ? Comment en sortiroient-ils, s'il y a si peu de
« chrétiens qui en sortent ? De quoi s'entretient, de
« quoi s'occupe notre jeunesse, dans cet âge où l'on
« se fait un opprobre de la pudeur ? Que regrettent
« les vieillards, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés ;
« et qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de
« rappeler, s'ils pouvoient, avec leur jeunesse, si
« ce n'est les plaisirs des sens ? Que sommes-nous
« donc autre chose que chair et que sang ? »

La seconde concupiscence, celle des yeux, c'est la curiosité, c'est le désir d'expérimenter et de connaître.

L'évêque de Meaux nous fait observer que, dans l'usage du langage humain, sentir et voir c'est souvent la même chose. Il place dans cette seconde concupiscence le vain désir de percer le secret d'une intrigue, de connaître les ressorts qui font mouvoir les bruyants personnages du monde; les desseins de telle ambitieuse activité. Quelle pâture pour les âmes curieuses! Bossuet demande avec un dédain suprême ce qu'on apprendra par là qui soit si digne d'être connu; il demande si c'est une chose si merveilleuse de savoir ce qui meut les hommes et la cause de toutes leurs illusions, de tous leurs songes. Cette curiosité s'élève en prenant pour objet de ses recherches les temps passés; notre docteur ne condamne pas le goût de l'histoire; il veut qu'on se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les mœurs et les destinées des anciens peuples, dans les délibérations du sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère; mais il entend que ce soit pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine. Si c'est pour se repaître l'imagination de ces vains objets, « qu'y « a-t-il de plus inutile, dit ce grand homme, que de « se tant arrêter à ce qui n'est plus, que de recher- « cher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un « mortel, que de rappeler avec tant de soin ces images « que Dieu a détruites dans sa cité sainte, ces ombres « qu'il a dissipées, tous cet attirail de la vanité qui

« de lui-même s'est replongé dans le néant d'où il « étoit sorti ? » Les fausses sciences, mêlées de superstition et d'entreprise sur les droits de Dieu, sont rangées dans cette seconde concupiscence; et pour ce qui est des sciences véritables, notre docteur ne permet pas qu'on s'y livre à contre-temps ou au préjudice de plus grandes obligations : il ne faudrait pas se laisser posséder du désir de savoir, au point de ne plus se posséder soi-même. Bossuet met encore dans cette seconde concupiscence le bonheur de repaître ses regards de tout ce qui est éclatant. On veut regarder et être regardé; on veut étaler et se distinguer par les choses du dehors. Ce n'est point là un témoignage de sa propre grandeur. « Tout ce qui « emprunte est pauvre, nous dit l'évêque de Meaux; « et tout l'éclat que vous mendiez dans les choses « extérieures montre trop visiblement combien de « vous-même vous êtes destitué de ce qui relève. »

Bossuet rapporte à cette concupiscence des yeux l'amour de l'argent. Il peint l'avare, qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder. « C'est pour lui, ajoute-t-il, comme « une chose sacrée, dont il ne se permet pas d'appro- « cher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans « son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci « donne à son or et à son argent un éclat que la na- « ture ne lui donne pas ; il est ébloui de ce faux éclat ;

« la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, « ne lui paroît pas si belle. Et que lui sert de posséder ce qui, demeurant hors de lui, ne peut remplir « son intérieur ?.... Le gourmand trouve des bornes « dans son appétit, quelque déréglé qu'il soit ; cette « gourmandise des yeux n'est jamais contente ; elle « n'a, pour ainsi parler, ni fond ni rive.... Ne dites « donc point que tout ce bien que vous vous plaisez à « avoir devant vos yeux soit à vous : vous n'avez rien « en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier ; « vous ne savez pour qui vous le gardez : il vous « échappe malgré vous par cent manières différentes « ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans re« mède par la mort ; et il passera avec aussi peu « de solidité et une semblable illusion à un possesseur « inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, ou plutôt « qui certainement ne vous sera rien, quand ce seroit « votre fils ; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, et « que ce fils pour qui vous avez tant travaillé, non« seulement ne vous servira de rien dans ce séjour « des morts où vous allez, mais sur la terre à peine « se souviendra-t-il de vos soins, et croira avoir satis« fait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant « de vous pleurer quelques jours, et se sera paré d'un « deuil très-court. »

Notre moraliste n'épargne pas, comme vous voyez, les illusions les plus douces de l'âme humaine pour la détacher des biens de cette vie qui n'est qu'*une*

ombre de mort ; il poursuit l'homme qui *s'enorgueillit de ses besoins et semble vouloir orner ses misères pour se les cacher à soi-même.* « Pourquoi, s'écrie-t-il, tour-
« nez-vous vos nécessités en vanités ? Vous avez be-
« soin d'une maison comme d'une défense nécessaire
« contre les injures de l'air : c'est une foiblesse. Vous
« avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces
« qui se perdent et se dissipent à chaque moment :
« autre foiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous
« reposer dans votre accablement, et vous y livrer au
« sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre foi-
« blesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins
« et de tous ces monuments de votre foiblesse un
« spectacle à votre vanité ; et il semble que vous vou-
« liez triompher de l'infirmité qui vous environne
« de toutes parts. »

La troisième concupiscence est l'*orgueil de la vie.* Saint Augustin nous a merveilleusement défini le superbe quand il nous l'a montré délaissant le bien et le principe commun qui est Dieu, pour se faire lui-même son bien et son principe. Ce vice, selon les paroles de l'évêque de Meaux, *s'est coulé dans le fond de nos entrailles* ; *il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os.* L'âme sortie de la main de Dieu s'est trouvée belle et s'est trop aimée. Elle eût pu admirer ce qu'elle avait reçu en faisant remonter à Dieu l'honneur de ces dons magnifiques ; mais elle n'a plus vu qu'elle-même, et a été réduite à ce qui reste quand Dieu se retire. L'âme sans

Dieu a pour héritage l'erreur, le mensonge, le désordre des passions. C'est ce que Bossuet, dans sa langue théologique, appelle le péché, et la *peine du péché, le commencement et la consommation de l'enfer.* « Car « c'est de là, dit-il, que naissent ces rages, ces dés« espoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, « et enfin ce pleur éternel dans des flammes qui ne « s'éteignent jamais ; elles sortent du fond de notre « crime. » L'admirable auteur de la *Cité de Dieu* avait défini les deux amours : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même, l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu. Bossuet met en opposition ces deux amours, et cherche ce qu'on peut estimer en comparaison de Dieu. Isaïe parle des nations comme n'étant qu'*une goutte d'eau* devant le Seigneur, et comme d'un *petit grain dans une balance;* l'expression est jugée encore trop forte pour la créature, et le même prophète, pour être plus vrai, présente *toutes les nations devant Dieu comme n'étant pas.* « Plus il entasse de choses « ensemble, dit Bossuet, plus il déprise ce qu'il en« tasse avec tant de soin. Une nation n'est qu'une « goutte d'eau, mais toutes les nations, que seront« elles ? Quelque chose de plus peut-être ? Point du « tout : plus vous mettez ensemble d'êtres créés, « plus le néant y paroît. »

Dans une belle description de la chute de l'homme, notre docteur développe cette pensée de saint Augustin, que *l'homme, en tombant d'en haut et en déchéant*

de Dieu, tombe premièrement sur lui-même ; il compare l'âme ainsi précipitée, à une eau qui, d'une haute montagne, coule premièrement sur un rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini ; et comme l'eau, tombant sur ce rocher, le cave à l'endroit de sa chute, et y fait une impression profonde, ainsi l'âme, tombant sur elle-même, se fait une première et profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, de sa propre grandeur. Nous nous prenons alors nous-mêmes pour la vérité, et nous y mettons notre plaisir, et nous nous préférons à Dieu qui est la vérité, la vérité qui, selon le mot de Bossuet, *fait le plaisir de Dieu.* Sous le coup de ces sentiments superbes, on pousse jusqu'à la dernière extrémité la vengeance, *qui est le triomphe de l'orgueil.* Les fruits de l'orgueil sont les médisances où l'on enfonce jusqu'au vif une dent aussi venimeuse que celle des vipères dans la réputation, *qui est une seconde vie du prochain.* Les derniers excès de l'orgueil éclatent dans les guerres et dans les désolations qu'elles causent. Il ne s'agit souvent en tout cela que d'assouvir les désirs de domination et de gloire dont les premières têtes du genre humain sont enivrées. Bossuet ne songeait-il pas aux illustres beautés qui se disputaient l'empire à Versailles, quand il nous peint sur les routes de l'orgueil Jézabel, vaincue et prise, qui s'imagine encore désarmer son vainqueur en se montrant par ses fenêtres avec son fard ; quand il nous

montre Cléopâtre, qui croit porter dans ses yeux et sur son visage de quoi abattre à ses pieds les conquérants. « Tous les siècles, ajoute-t-il, portent de ces « fameuses beautés que le sage nous décrit par ces « paroles : Elle a renversé un nombre infini de gens « percés de ses traits ; toutes ses blessures sont mor- « telles, et les plus forts sont tombés sous ses coups. »

L'auteur compare la faiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges avec celle d'une femme qui veut se croire belle : « Qu'est-ce que la louange ? « l'expression d'un bon jugement que les hommes font « de nous. » Si ce jugement et cette expression s'étendent beaucoup parmi les hommes, cela s'appelle la gloire, c'est-à-dire une louange célèbre et publique. « Mais, « Seigneur, s'écrie Bossuet, si ces louanges sont faus- « ses ou injustes, quelle est mon erreur de m'y plaire « tant : et si elles sont véritables, d'où me vient cette « autre erreur, de me délecter moins de la vérité que « du témoignage que lui rendent les hommes? Est-ce « que, me défiant de mon jugement, je veux être for- « tifié dans l'estime que j'ai de moi-même par le té- « moignage des autres, et, s'il se peut, de tout le genre « humain? Quoi, la vérité m'est-elle si peu connue que « je veuille l'aller chercher dans l'opinion d'autrui ! »

Bossuet n'a en vue, sans doute, qu'un certain goût pour la louange qui serait plus vif que le goût même de la vertu : il songe à ceux qui se montrent plus désireux des suffrages de l'opinion que du té-

moignage de leur conscience. L'estime des gens de bien sera toujours un noble but dans la vie ; une bonne renommée sera toujours un grand trésor. Dans les précédentes lignes, Bossuet semblerait peut-être trop peu tenir compte du *témoignage des autres ;* lorsque je crois avoir fait le bien, je n'ai pas besoin de l'assentiment d'autrui pour m'estimer moi-même, mais je dois me montrer satisfait du témoignage des autres, parce qu'il profite à l'idée même du bien et concourt à sa gloire.

Quant à ceux qui ont coutume de n'estimer la vertu que sous l'escorte de la louange des hommes, l'évèque de Meaux a raison de les condamner et de se demander si la vertu est si peu considérable par elle-même, et si les yeux de Dieu sont si peu de chose pour un vertueux.

Le chapitre intitulé : *Un bel esprit, un philosophe*, attaque une autre espèce d'orgueil, *une autre espèce de faiblesse;* il s'agit des talents frivoles ou consacrés à des intérêts qui ne sont pas ceux de la morale, de la justice et de la vérité. Bossuet ne fait pas grâce aux hommes qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période, à rendre agréables des choses inutiles et même dangereuses, et à *remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée.* Réservant pour eux seuls toute leur admiration, ils méprisent les ouvrages des autres, achètent au prix de bassesses cadencées les faveurs des grands, et lorsque les applaudissements du public

retentissent à leurs oreilles, ils mettent leur félicité *dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air*, et prennent rang parmi ceux à qui le prophète adresse ce reproche : *Vous qui vous réjouissez dans le néant*. Attentifs au jugement du public, où *ordinairement la fantaisie et l'humeur ont plus de part que la raison*, ils ne songent pas à ce sévère jugement où la *vérité condamnera* l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux et les charmants poisons de leurs écrits. « Si leur siècle, dit Bossuet, ne leur paroît pas assez « favorable à leurs folies, ils attendront la justice de « la postérité, c'est-à-dire qu'ils trouveront beau et « heureux d'être loués parmi les hommes pour des « ouvrages que leur conscience aura condamnés avec « Dieu même, et qui auront allumé auprès d'eux un « feu vengeur. »

Ces vaines et dangereuses poésies sur lesquelles tombent les anathèmes de Bossuet n'obtenaient pas non plus les louanges des philosophes, *une autre espèce d'orgueilleux*. Socrate et Platon accusent les poëtes de ne tenir aucun compte de la vérité, de louer indifféremment le vice et la vertu, et d'être toujours contents, pourvu qu'ils plaisent : leur grande affaire n'est pas de dire vrai, mais de dire en beaux vers. Il y a dans Homère le pour et le contre, et dans Virgile le vrai et le faux : le poëte de Mantoue, dans une de ses Églogues, fait sortir l'univers du système des atomes, et, dans l'Énéide, il montre en vers

magnifiques l'intelligence qui anime le monde. « Il a « contenté l'oreille, dit Bossuet ; il a étalé le beau « tour de son esprit, le beau son de son vers, et la « vivacité de ses expressions ; c'est assez à la poésie ; « il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire. » L'évêque de Meaux reproche aux poëtes de son temps de n'être pas assez chrétiens dans leurs œuvres, non-seulement par le fond, mais par la forme même. Vous connaissez la querelle qu'il fit à Santeuil, qui avait l'honneur d'être son ami. Il ne supportait pas qu'on chantât au XVIIe siècle les dieux et les déesses du monde mythologique ; Bossuet trouvait *un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain;* nos livres sacrés lui paraissaient bien autrement riches en poétiques inspirations que tout l'ancien monde des fables. C'est à ces instances adressées à d'autres qu'à Santeuil que nous devons *Athalie.* Les muses mythologiques ont pu se traîner encore plus d'un siècle, et c'est notre génération qui les a mises au tombeau.

Parmi ces genres, d'où la religion est absente et qui partent d'un fond d'orgueil, Bossuet n'oublie pas la satire lorsqu'elle va plus loin que la peinture des vices et des ridicules, et la réforme des mœurs. Il avait donné à l'épître de Boileau, sur l'*Amour de Dieu*, de grandes louanges, qui probablement s'adressaient plus à l'intention qu'à l'exécution de l'œuvre, mais de vive voix, en plusieurs occasions, il frappa d'un blâme sévère la *satire sur les femmes.* Dans le

XVIII[e] chapitre du *Traité de la concupiscence*, Bossuet condamne à cet égard Boileau sans le nommer. « Celui-là, dit-il, s'est mis dans l'esprit de blâmer « les femmes ; il ne se met point en peine s'il con- « damne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il « a été donné comme un remède ; pourvu qu'avec de « beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son « humeur satirique, et qu'il fasse de belles peintures « d'actions bien souvent très-laides, il est content. » J'ai eu deux fois occasion de vous montrer Bossuet prononçant le nom de Montaigne avec un sentiment profond du mal produit dans les âmes par la lecture des *Essais ;* il y revient ici dans cette récapitulation générale des défaillances du génie humain, mais ne le nomme pas. « Un autre, dit-il, croira fort beau de « mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs ; il « plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera « en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il dé- « prise l'image de Dieu, dont les restes sont encore « si vivement empreints dans notre chute, et qui « sont si heureusement renouvelées par notre régéné- « ration. Ces grandes vérités ne lui sont de rien ; au « contraire, il les cache de dessein formé à ses lec- « teurs, parce qu'elles romproient le cours de ses « fausses et dangereuses plaisanteries : tant on s'é- « loigne de la vérité, quand on cultive les arts à qui « la coutume et l'erreur ne donnent dans la pratique « d'autre objet que le plaisir. »

Notre évêque, qui tout à l'heure faisait cause commune avec Platon pour condamner les poëtes peu soucieux de la vérité, finit par se retourner contre Platon lui-même : « Un philosophe blâme ces arts, et les « bannit de sa république avec des couronnes sur la « tête et une branche de laurier dans sa main. Mais « ce philosophe est-il lui-même plus sérieux, lui qui, « ayant connu Dieu, ne le connoît pas pour Dieu ; « qui n'ose annoncer au peuple la plus imposante des « vérités ; qui adore avec lui les idoles, et sacrifie la « vérité à la coutume ? »

Le chapitre XIX a pour titre : *De la gloire*. Le génie de Bossuet y respire tout entier. Dieu, étant le maître de la gloire comme il l'est de la puissance, l'ôte ou la donne à qui il veut, selon *qu'il tourne l'esprit des hommes ;* il punit l'orgueil qui en est avide, soit qu'il lui enlève la gloire, soit qu'il lui en accorde autant qu'il en souhaite, et alors il *en fait son supplice*. La langue de Bossuet trouve toujours une force nouvelle lorsqu'il s'agit de parler des célèbres ravageurs d'empires ; le nom d'Alexandre est souvent tombé sous sa terrible plume, mais jamais en plus grand style que dans la page qui suit :

« Que désiroit ce grand conquérant qui renversa « le trône le plus auguste de l'Asie et de tout le « monde, sinon de faire parler de lui, c'est-à-dire « d'avoir une part de gloire parmi les hommes ? *Que « de peine*, disoit-il, *il se faut donner pour faire par-*

« *ler les Athéniens!* Lui-même il reconnoissoit la « vanité de la gloire qu'il recherchoit avec tant d'ar- « deur ; mais il y étoit entraîné par une espèce de « manie dont il n'étoit pas le maître. Et que fait « Dieu pour le punir, sinon de le livrer à l'illusion « de son cœur, et de lui donner cette gloire, dont la « soif le tourmentoit, avec encore plus d'abondance « qu'il n'en pouvoit imaginer ? Ce ne sont pas seule- « ment les Athéniens qui parlent de lui; tout le monde « est entré dans sa passion, et l'univers étonné lui a « donné plus de gloire qu'il n'en avoit osé espérer. « Son nom est grand en Orient comme en Occident, « et les barbares l'ont admiré comme les Grecs. Loin « de refuser la gloire à son ambition, Dieu l'en a « comblé ; il l'en a rassasié, pour ainsi parler, jusqu'à « la gorge ; il l'en a enivré, et il en a bu plus que sa « tête n'étoit capable d'en porter. »

Il y a quelque chose d'étourdissant dans cette éloquence : Bossuet nous en donne plus que nous ne pouvons en porter.

Bossuet passe de la gloire des héros de la terre à la *gloire du bel esprit ;* il cite Homère , Théocrite, Anacréon , Cicéron , Horace, Virgile. Aucune sorte d'honneurs ne leur a manqué ; on leur a même dressé des temples. « O vérité, ô justice et sagesse « éternelle , s'écrie notre grand évêque , qui pesez « tout dans votre balance et donnez le prix à tout « le bien, pour petit qu'il soit, vous avez préparé

« une récompense convenable à cette telle quelle « industrie qui paroît dans les actions de ceux qu'on « nomme héros, et dans les écrits de ceux qu'on « nomme les grands auteurs! Vous les avez récom- « pensés et punis tout ensemble; vous les avez repus « de vent, enflés par la gloire : vous les en avez, pour « ainsi dire, crevés. Combien ces grands auteurs « ont-ils donné la gêne à leur esprit pour arranger « leurs paroles et composer leurs poëmes! Celui-là « étonné lui-même du long et furieux travail de son « Énéide, dont tout le but, après tout, étoit de flatter « le peuple régnant et la famille régnante, avoue « dans une lettre qu'il s'est engagé dans cet ouvrage « par une espèce de manie, *penè vitio mentis.* Leur « conscience leur reprochoit qu'ils se donnoient beau- « coup de peine pour rien, puisque ce n'étoit après « tout que pour se faire louer. »

Tel est l'orgueil de la vie dans les variétés de ses profondeurs, telles sont les trois concupiscences dont parlait saint Jean et que Bossuet nous a développées en s'adressant, lui aussi, *aux petits enfants, aux jeunes gens, aux pères.* Dès l'origine, la plus parfaite des créatures angéliques, la plus belle des intelligences créées, se *plut trop à considérer qu'elle était belle;* elle tomba, gardant tout son orgueil pour être son supplice. L'ange déchu, après avoir inutilement es- sayé de gagner tous les anges, attaqua l'homme à l'endroit par où il était tombé lui-même; il lui com-

muniqua l'impression qui était en lui la plus puissante, celle de l'orgueil ; *unde cecidit, inde dejecit,* dit saint Augustin. L'homme se trouva trop faible pour y résister, et, ajoute Bossuet, l'empire de l'orgueil qui avait commencé dans le ciel, par un seul coup s'étendit sur toute la terre. Le remède chrétien aux trois concupiscences, c'est un sauveur humble, un sauveur qui n'est curieux que du salut des hommes, un sauveur noyé dans la peine et qui est un homme de douleurs.

Vous connaissez maintenant le *Traité de la concupiscence,* qu'on n'a peut-être jamais assez lu à cause de son titre, et qui donne beaucoup plus que le titre ne promet. L'expression en est toujours animée, grande et forte ; c'est comme un lyrisme qui vous saisit et vous emporte. Le style de Bossuet prend toute sa magnificence pour déshabiller notre nature corrompue et superbe, et la renfoncer dans son néant. Sa pensée, tombant de si haut sur notre âme, y fait une impression d'autant plus profonde. Ce n'est plus un homme qu'on entend, c'est un oracle ; il parle des grossières et impures misères que nous traînons avec nous comme si un ange était tout à coup venu le délivrer de ce *corps de mort*, et lui-même semble vouloir d'un bras vigoureux nous arracher aux étreintes des mauvaises convoitises. Avec quelle puissance il souffle sur nos laborieuses et vaines entreprises et comme il prend en pitié nos continuels efforts pour parer notre

vie mourante ! Bossuet avait pris l'Évangile au sérieux, et quoique nul n'ait jamais été plus que lui épris des beaux génies païens, il gémit sur la trop faible part qui est faite à la vertu et à la vérité dans les œuvres les plus admirées ; il ne veut pas que l'homme mette son génie dans ce qui est vain, encore moins dans ce qui n'est pas honnête ; il veut que Dieu et l'idée du devoir demeurent au fond de toute intelligence humaine. Qui s'étonnerait de voir Bossuet infliger des termes de sa façon à *cette telle quelle industrie* qui paraît *dans les actions de ceux qu'on nomme héros, et dans les écrits de ceux qu'on nomme les grands auteurs?* Évêque, pouvait-il ne pas se plaindre qu'on fît si peu pour les biens éternels et qu'on se donnât tant de peine pour laisser derrière soi je ne sais quel bruit d'un moment, je ne sais quel bruit d'ombre au milieu d'autres ombres qui apparaissent et s'évanouissent ? Cela n'empêchera pas les chefs des peuples d'ébranler et d'ensanglanter l'univers pour obtenir deux ou trois lignes dans l'histoire du monde, et cela n'empêchera pas les auteurs de grande et même de petite taille de jouir d'avance de l'immortelle durée de leur nom. Le mal de l'orgueil est incurable dans l'âme humaine. Chacun, dans sa lumière ou son obscurité, cherche à se faire idole. On veut être Dieu bon gré mal gré.

Pendant que vous lisez ceci, il se remue peut-être dans votre esprit quelque chose comme une révolte contre des idées qui sembleraient une condamnation

des sentiments les plus vrais et des instincts les plus élevés du genre humain. J'irai au-devant de vos doutes et je répondrai à ce que je crois vous entendre me dire. Remarquez d'abord que Bossuet parle au nom de la perfection évangélique et au seul point de vue des fins de l'homme : il se sépare en quelque sorte du monde et des sociétés ; son génie se fait ascétique. C'est le *porrò unum est necessarium* appliqué aux œuvres de la terre. Il n'est jamais entré dans la pensée de Bossuet de vouloir rabaisser les actions des vrais héros, ni de mépriser les monuments littéraires des divers âges. Si, en plus d'une rencontre, sa grande parole a fait voir le néant de la gloire humaine, il ne l'a pas moins reconnue, et son éloquence l'a chantée mieux que tout effort d'ici-bas. Il savait qu'il y a des hommes qui honorent leur nation, leur siècle, l'humanité tout entière et il les a loués ; mais il n'a jamais oublié que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble ne serait qu'une illusion *si la piété n'y étoit jointe ;* il a dit que *la piété est le tout de l'homme.* Bossuet n'a jamais méprisé les grands auteurs ; que dis-je? il en a été un admirateur fervent ; c'est au feu sacré des Écritures qu'il allumait son génie, mais il l'allumait aussi au feu des génies de l'antiquité ; son culte pour eux le rendait complice de leur gloire. Toutefois il ne se dissimulait pas ce qui leur manquait, et bien souvent leur sagesse lui paraissait pauvre. La beauté de la forme a sa source première

dans le beau éternel ; la perfection de la parole écrite est un don divin ; elle est respectable et sacrée comme tout ce qui porte certaines marques, certains vestiges de Dieu ; elle saisit l'âme humaine dans tous les temps parce qu'elle y réveille je ne sais quoi de mystérieux et de soudain qui remet l'âme en possession d'une grandeur inconnue. Heureux ceux qui, riches de ces dons du ciel, ne les trahissent pas en les mettant au service du mal sur la terre ! La vraie gloire des lettres n'est qu'à ce prix.

Saint Augustin a composé un livre intéressant et charmant, sur la manière de catéchiser les ignorants, *De catechizandis rudibus*[1]. C'est un monument légué aux siècles par le cœur même de ce grand homme, en faveur des pauvres multitudes qui savent peu et qui comprennent lentement. Ce précieux traité de l'art d'enseigner la religion était certainement présent à la pensée de Bossuet lorsque en 1686 il composait le *Catéchisme de Meaux*. C'est de Bossuet catéchiste que je dois vous parler rapidement pour achever de vous faire connaître toutes les œuvres, tous les côtés de ce génie. Il avait plu au divin maître conversant parmi les hommes de se comparer à la poule au milieu de ses petits : quel exemple ! quel modèle ! L'évêque d'Hippone interrompait des travaux sublimes pour se faire comme la poule qui réchauffe ses petits sous ses ailes,

[1] Voyez notre *Histoire de saint Augustin*, tome II, chap. xv.

comme la mère qui délaye à son enfant sa nourriture. L'évêque de Meaux, toujours occupé de choses si hautes, mais qui jamais ne négligea un seul devoir de sa charge pastorale, trouva le loisir d'écrire un catéchisme, et tout en se faisant petit, il resta grand, très-grand. Le *Catéchisme de Meaux* en forme trois. Dans le premier, qui est tout élémentaire, on admire la lumineuse simplicité des définitions; on y trouve des prières du matin et du soir destinées à l'enfance et que composa Bossuet lui-même. Le second catéchisme est une préparation à la première communion; il s'ouvre par un abrégé de l'histoire sainte, beau de clarté et de précision : en quelques pages toute l'histoire sainte est là jusqu'à Constantin. Le second catéchisme comprend un exposé de la doctrine chrétienne divisé en cinq parties; c'est un enseignement complet de la religion, une explication nette des commandements de Dieu et de l'Église. Le troisième catéchisme est celui des fêtes; l'année chrétienne a ses saisons, en quelque sorte, comme l'année ordinaire; Bossuet voulait que les chrétiens de son diocèse pussent bien se pénétrer de l'esprit de ces fêtes et de leurs bons enseignements.

La grande difficulté pour un catéchisme, ce sont les définitions; celles de Bossuet entrent d'elles-mêmes dans l'esprit. On y reconnaît l'auteur de l'*Exposition*. Il faut savoir immensément pour si bien dire en peu de mots. Le *Catéchisme de Meaux* renferme l'enseignement et l'histoire même de la foi. Il offre une éten-

due de lumières exigées par les luttes de ce temps contre les protestants. Ce beau travail de l'évêque de Meaux est comme un manuel qui pourrait tenir lieu de tout autre ouvrage religieux. Il répond aux besoins essentiels de l'homme et aux divers âges de la vie chrétienne. Bossuet souhaitait que le *Catéchisme de Meaux* devînt le livre des familles : l'ancien précepteur de l'héritier des rois aurait voulu être le précepteur permanent de chaque foyer, de chaque chaumière de son diocèse. Pendant tout le XVIII[e] siècle, et jusqu'à notre grande révolution, les successeurs de Bossuet n'eurent pas d'autre catéchisme que le sien. Sous l'Empire, il n'y avait qu'un seul catéchisme pour toutes les églises de France, et ce catéchisme unique était tiré en grande partie de celui de Meaux. Depuis la Restauration chaque diocèse a repris son catéchisme, mais le diocèse de Meaux n'a pas gardé celui de Bossuet. De pieux évêques l'ont trouvé trop relevé pour l'état religieux des campagnes : j'en veux à cette décadence d'en bas d'avoir fermé la bouche à Bossuet catéchiste.

L'Évangile nous dit que le fils de Marie enseignait *comme ayant puissance;* on n'avait jamais entendu parler avec un tel caractère d'autorité. Ce mot de l'Évangile sur l'Homme-Dieu est applicable à Bossuet. Personne, depuis les apôtres, n'a parlé avec plus d'autorité. On peut avoir raison, on peut tenir la vérité et la bien dire, et manquer d'autorité. Ce caractère qu'on porte

avec soi n'est pas une affaire de talent ni d'aptitude; c'est une certaine force souveraine qu'on ne définit pas, mais qu'on reconnaît dès qu'elle se montre. Comment se déclare-t-elle dans un homme? Par une impression soudaine que vous fait son génie ou par une habitude prise de ne pas le séparer de la vérité. Pour conquérir ce caractère d'autorité si rare dans le monde, l'admiration qu'on inspire ne suffit pas, il faut encore le respect; on dira toujours de l'autorité ce que saint Augustin disait de la sublimité dans le langage, qu'il ne séparait point d'une belle conscience et d'une noble vie. On peut, en remuant les passions, exercer de l'ascendant sur les hommes, les pousser, les entraîner, sans avoir un caractère d'autorité; le mal a une puissance qui lui est propre, et le bien lui-même peut s'accomplir à l'aide d'instruments passagers. Il n'est pas besoin d'autorité pour enseigner l'erreur; tout est bon pour prêcher ce qui est mauvais; c'est pour la vérité seule qu'est donné le caractère d'autorité; il vous saisit dans Bossuet, quelle que soit la matière de son discours. Lisez une page de lui, page de religion ou de philosophie, de morale ou d'histoire: vous sentez quelqu'un qui vous parle *comme ayant puissance*. Le caractère d'autorité est une sorte de foi qu'on vous inspire; quand Bossuet vous enseigne, on croit en lui; il subjugue l'esprit; on l'écoute avec recueillement et jamais avec l'idée de le combattre. Chacune de ses paroles tombe de haut. On fait silence

devant un mot de lui qui vient à l'appui d'une opinion ; il est une force pour tous ceux qui invoquent son témoignage. Bossuet est maître et docteur par excellence; tout ce qu'il dit fait autorité. Il n'y a rien eu de plus grand dans le monde que saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et Bossuet, et ces trois hommes parleront à tous les siècles *comme ayant puissance.*

Écouen, ce 10 novembre 1853.

LETTRE XII

La piété de Bossuet.—Ses lettres à diverses époques.—Son affaire avec le chancelier de Pontchartrain.—Pourquoi Bossuet ne fut pas cardinal.—Quels furent ses torts dans l'affaire du quiétisme. — Bossuet considéré comme maître de la vie spirituelle. — L'évêque de Meaux et l'archevêque de Cambrai.

Parfois un grand écrivain se met lui-même au fond de son œuvre, mais il ne s'y met jamais tout entier. On n'est complétement chez soi que dans une lettre; c'est alors, alors seulement qu'on est soi-même avec tout le naturel d'une parfaite liberté. Les lettres sont une sorte de conversation sans témoin; on s'y livre, on s'y laisse voir. Les lettres ont de vives clartés qui découvrent les coins et les recoins du logis intérieur. J'ai cherché à vous montrer de temps en temps l'homme même dans Bossuet; mais je viens de relire toutes ses lettres, toutes celles du moins qui sont imprimées, et je sens qu'il me reste beaucoup à vous dire. En connaissant mieux Bossuet, nous aurons occasion de mieux connaître aussi son époque.

Un génie comme Bossuet ne laisse pas d'être quelque peu embarrassant pour les ennemis du christianisme ; ne pouvant nier le génie, ils ont nié la sincérité. Il faut donc montrer la piété si vraie, si douce, si profonde de ce grand homme, qui éclate surtout dans l'intimité de ses épanchements épistolaires. La première de ses lettres, dans la série publiée par les éditeurs de ses œuvres complètes, est adressée à saint Vincent de Paul, à la date du 12 janvier 1658 ; j'aime à rencontrer tout d'abord un tel correspondant. Bossuet écrivait de Metz, où il remplissait les fonctions d'archidiacre ; il avait alors trente ans. Cette ville que Bossuet a félicitée d'avoir eu saint Bernard pour libérateur [1], et dont il a loué la fidélité à ses rois [2], éprouvait des déchirements religieux ; le protestantisme y avait fait des ravages ; la grandeur du mal avait frappé l'attention de la reine mère à son voyage en 1657. Anne d'Autriche obtint de saint Vincent de Paul l'envoi à Metz de vingt ecclésiastiques missionnaires, choisis presque tous parmi les messieurs de la conférence des mardis, cette célèbre conférence instituée en 1633, au profit des études et des vertus sacerdotales. Bossuet en faisait partie ; il se mit à la disposition du chef vénéré de la congrégation de Saint-Lazare dont Dieu bénissait, depuis soixante ans, toutes les entreprises. Saint Vincent de Paul, ce grand homme

1 Panégyrique de saint Bernard prêché à Metz.

2 Sermon pour la circoncision de Notre-Seigneur prêché à Metz.

de charité, une des plus belles gloires de notre pays, chargea le jeune archidiacre de Metz de tout préparer pour la mission que souhaitait la reine mère. Cette mission, dirigée par un neveu du cardinal de la Rochefoucauld, fit beaucoup de bruit ; la moisson des ouvriers apostoliques fut abondante; ils avaient accepté le concours de Bossuet ; on admira sa pieuse modestie et l'activité de son zèle religieux ; ses prédications et ses catéchismes multiplièrent les conversions ; la flamme apostolique brûlait dans son âme ; tous ceux qui l'avaient approché durant ces semaines évangéliques en avaient senti les salutaires atteintes. Plus tard, lorsqu'il parlait de cette mission féconde, on aurait pu croire qu'il ne s'y était point mêlé : il louait avec effusion l'ardeur pieuse de ces *messieurs*, et gardait le silence sur ses propres œuvres. Sa lettre à saint Vincent de Paul, pour lui témoigner le *regret universel et la merveilleuse édification* qu'avaient laissés à Metz les *chers missionnaires*, est d'un bon goût sans recherche et d'une humilité sans effort.

« Ils ont enlevé ici tous les cœurs, lui dit-il ; et « voilà qu'ils s'en retournent à vous, fatigués et épui« sés selon le corps, mais riches selon l'esprit, des « dépouilles qu'ils ont ravies à l'enfer, et des fruits « de pénitence que Dieu a produits par leur minis« tère. Recevez-les donc, monsieur, avec bénédic« tion et actions de grâces; et ayez, s'il vous plaît, « la bonté de les remercier avec moi de l'honneur

« qu'ils m'ont voulu faire de m'associer à leur compa-
« gnie et à une partie de leur travail. Je vous en
« remercie aussi vous-même ; et je vous supplie de
« prier Dieu qu'après avoir été une fois uni à de si
« saints ecclésiastiques, je le demeure éternellement,
« en prenant véritablement leur esprit, et profitant de
« leurs bons exemples. »

Vous qui savez notre histoire aussi bien que celle de votre pays, vous connaissez le maréchal de Bellefonds, ambassadeur habile et bon général, deux fois disgracié pour des désobéissances qui lui valurent des succès sur l'ennemi. Il vivait au milieu de l'éclat du monde sans en être ébloui, tenant à la cour moins par goût que par devoir : c'était un grand chrétien, mieux préparé que tout autre à l'adverse fortune. L'amitié de Bossuet acheva de l'aider à porter le poids de ses disgrâces. Il le conviait dans ses lettres à des considérations *bien éloignées des pensées des hommes.* Écrivant à un maréchal, Bossuet ne pouvait pas oublier que l'endroit le plus sensible par où revient le goût du monde, c'est la gloire. Dans une lettre du 30 juin 1672, il fait allusion à la célèbre campagne qui émerveillait en ce moment les imaginations, à l'expédition contre la Hollande, cette *orgueilleuse république qui avoit mis une partie de sa liberté dans le mépris de la religion et de l'Église.* Puis son esprit monte plus haut que tous les trophées : « Et cepen-
« dant, dit-il, il n'y a rien qui soit plus vain devant

« Dieu ni plus criminel que l'homme qui se glorifie « de mettre les hommes sous ses pieds. » — « Tous « les présents du monde sont malins, dit-il encore, et « font d'autant plus de mal à l'homme qu'ils lui don- « nent plus de plaisirs : mais le plus dangereux de « tous, c'est la gloire; et rien n'étourdit tant la voix « de Dieu, qui parle au dedans, que le bruit des « louanges, surtout lorsque ces louanges, ayant ap- « paremment un sujet réel, font trouver de la vérité « dans les flatteries les plus excessives. O malheur ! « ô malheur ! ô malheur ! Dieu veuille préserver d'un « si grand mal notre maître et nos amis : priez pour « eux tous dans la retraite où Dieu vous a mis. » Ces dernières lignes, écrites dix-huit jours après le passage du Rhin, sont un témoignage des inquiétudes religieuses que causaient à Bossuet les enivrantes flatteries adressées au roi. Elles offrent un curieux et beau contraste avec les fanfares et les triomphants entretiens de ces moments-là.

Bossuet n'avait pas été seulement et par occasion le consolateur religieux du maréchal de Bellefonds ; il lui écrivait souvent avec affection et confiance, et les lettres du maréchal eussent été bonnes à retrouver à côté de celles de l'évêque. Certains bruits du monde, que l'envie recueille et qu'un ami seul a le courage de redire à son ami, arrivaient par M. de Bellefonds à l'oreille de Bossuet; le pieux homme de guerre disgracié avait le privilége d'y joindre ses pro-

pres observations. Quoique Bossuet fût sans fortune personnelle et que l'évêché de Condom valût quarante mille livres de rente, il s'en était promptement démis, parce qu'il en regardait les obligations comme inconciliables avec celles de précepteur du dauphin ; il n'avait pas gardé le moindre de ses bénéfices de Metz; sa démission du siége de Condom le réduisait aux très-modestes revenus d'un prieuré et d'un doyenné, réunis au traitement peu considérable de sa charge de précepteur. En 1672, précisément au retour de la campagne de Hollande dont je vous parlais tout à l'heure, Louis XIV donna à Bossuet l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais, l'une des trois abbayes devenues vacantes par la mort du cardinal Mancini. Cette grâce du roi permettait au précepteur du dauphin de tenir son rang à la cour et délivrait Bossuet d'une longue gêne, mais elle était bien loin de donner l'opulence : c'était de la dignité pour sa vie, du repos et de la liberté pour son esprit, et rien de plus. Cependant les inventions et les commentaires jaloux ne manquèrent point; M. de Bellefonds, qui jugeait les fortunes du monde du fond d'une âme détachée, exprima lui-même des scrupules à l'ancien évêque de Condom.

La réponse que lui adressa Bossuet, et qui n'était faite que pour un ami, nous est un témoignage du caractère même de ce grand homme. Il commence par lui dire que l'abbaye *le tire d'un embarras et d'un soin qui ne peut pas compatir longtemps avec les pensées*

qu'il est obligé d'avoir ; mais vous aimerez l'entendre ici parler lui-même : « N'ayez pas peur que j'aug-
« mente mondainement ma dépense : la table ne con-
« vient ni à mon état ni à mon humeur. Mes parents ne
« profiteront point du bien de l'Église. Je payerai mes
« dettes le plus tôt que je pourrai : elles sont, pour la
« plupart, contractées pour des dépenses néces-
« saires, même dans l'ordre ecclésiastique ; ce sont
« des bulles, des ornements et autres choses de cette
« nature. »

Bossuet dit ensuite que, n'ayant que ce qu'il faut pour soutenir son état, il ne sait s'il doit en avoir du scrupule ; il ne veut pas aller au delà et ne songe point à s'élever ; quand il aura achevé son service à Versailles, il est prêt à se retirer sans peine, et à travailler, si Dieu l'y appelle. Il ne sent aucun attachement aux richesses et peut se passer de beaucoup de commodités, mais il déclare qu'il n'est pas encore assez habile pour trouver le nécessaire s'il n'avait précisément que le nécessaire. « Je perdrois, ajoute-t-il,
« plus de la moitié de mon esprit, si j'étois à l'étroit
« dans mon domestique. » Il tâchera qu'à la fin tout l'ordre de sa conduite tourne à édification pour l'Église ; il sait qu'on y a blâmé certaines choses, *sans lesquelles il voit tous les jours qu'il n'auroit fait aucun bien ; il aime la régularité, mais il y a de certains états où il est fort malaisé de la garder si étroite. Si un certain fond de bonne intention domine dans les cœurs,*

tôt ou tard il y paroît dans la vie ; on ne peut pas tout faire d'abord.

Que de naturel et de droiture dans cette façon de se justifier ! Bossuet ne se donne pas pour un Pacôme ou un Hilarion ; il a un rang ; il faut qu'il le soutienne ; il a des dettes dont l'origine est en quelque sorte ecclésiastique ; il faut que ces dettes soient payées ; il supporterait comme un autre une vie de privation s'il y était condamné, mais la gêne va mal à son esprit ; il en perdrait la *moitié* s'il était *à l'étroit dans son domestique.* Les soucis d'argent auraient coupé les ailes à son génie. Bossuet avait besoin d'une certaine largeur jusque dans ses habitudes. Tous ceux du reste qui ont écrit sur sa vie reconnaissent la simplicité de ses goûts et sa généreuse compassion pour les malheureux. Il donnait sans compter, et jusqu'à vider ses coffres ; l'abondance de ses aumônes effraya plus d'une fois son intendant. La meilleure part de ses revenus d'évêque de Meaux et des revenus de ses bénéfices, dans les vingt dernières années de sa vie, passa en secours de tous genres pour les protestants convertis, dont la confiance allait surtout chercher Bossuet.

Combien d'hommes, et d'hommes éminents, furent ramenés à la foi par l'évêque de Meaux ! Il multipliait, autant qu'il le pouvait, ces conquêtes, mais n'avait garde de s'en vanter. Dieu s'était servi de lui pour toucher le cœur de M. de Tréville, de ce brillant per-

sonnage dont Boileau et Saint-Simon ont vanté l'esprit et le goût ; le roi ayant demandé à Bossuet qui l'avait converti, celui-ci répliqua : « Une profonde considé-« ration sur les misères du monde et sur ses vanités « souvent repassées dans son esprit. » L'évêque ajouta que M. de Tréville lui ayant communiqué son dessein, il avait *tâché de l'affermir dans de si bonnes pensées.* Dans cette même lettre à M. de Bellefonds, Bossuet ouvre son âme au sujet du royal enfant confié à ses soins ; il voit en lui des commencements qui promettent ; « mais le monde, le monde, s'écrie Bossuet, « le monde, les plaisirs, les mauvais conseils, les « mauvais exemples ! sauvez-nous, Seigneur, sauvez-« nous ; j'espère en votre bonté et en votre grâce ; « vous avez bien préservé les enfants de la four-« naise ; mais vous envoyâtes votre ange : et moi, « hélas ! qui suis-je ! humilité, tremblement, enfonce-« ment dans son néant propre, confiance, persévé-« rance, travail assidu, patience. Abandonnons-nous « à Dieu sans réserve, et tâchons de vivre selon « l'Évangile. » Ces lignes, datées de Versailles, respirent la religieuse terreur que faisaient sentir au cœur de l'évêque les désordres des régions les plus hautes, et, quand Bossuet parle d'humanité et d'enfoncement dans son néant propre, ce ne sont pas là de vains mots, c'est l'expression vive et soudaine d'un sentiment profond.

D'autres pieuses lettres à M. de Bellefonds ont un

charme sérieux et sont pleines de doux éclairs. Dans une lettre écrite de la chambre même de Mme de la Vallière à Saint-Germain le 27 janvier 1674, alors que la jeune duchesse soutenait ses dernières luttes contre les pensées de la terre, Bossuet nous dit que *le monde lui fait de grandes traverses, et Dieu de grandes miséricordes*, mais qu'on la verra un jour *dans un haut degré de sainteté.* Il parle avec gémissement des diverses corruptions du siècle, de celle surtout qu'on respire sans y penser, *qui se répand par l'air du visage et jusque par le son de la voix ;* puis il ajoute : « C'est « s'abîmer dans la mort que de se chercher soi-même : « sortir de soi-même pour aller à Dieu, c'est la vie. » Je trouve ici la peinture d'une âme pieuse dans le monde, se prêtant à l'action par obéissance et sans goût, soupirant toujours intérieurement après Dieu et la vérité ; lorsque Bossuet a merveilleusement exprimé l'état de cette âme aux prises avec les agitations humaines, il s'excuse de tous ces mots qui partent de sa plume : « Je dis beaucoup de paroles parce que je « ne suis pas encore au fond que je cherche : il ne « faudroit qu'un seul mot pour expliquer : et, au « défaut des paroles humaines, il faut seulement con- « sidérer la parole incarnée, Jésus-Christ trente ans « caché, trente ans charpentier, trente ans en appa- « rence inutile ; mais en effet très-utile au monde, à « qui il fait voir que le réel est de n'être que pour « Dieu.... Plaise à celui dont je tâche d'exprimer la

« vérité simple par tant de paroles, faire qu'il y en ait « quelqu'une dans un si grand nombre, qui aille « trouver au fond de votre cœur le principe secret « que je cherche. Il est en nous dans le fond de notre « raison ; il est en nous par la foi et par la grâce du « christianisme. Notre raison n'est raison qu'en tant « qu'elle est soumise à Dieu : mais la foi lui apprend « à s'y soumettre et pour penser et pour agir : c'est « la vie. »

A la fin d'une de ces lettres, Bossuet demande à M. de Bellefonds de prier pour le salut et la conversion du monde. « O qu'il est dur ! s'écrie-t-il, ô qu'il est « sourd ! Car c'est trop peu de dire qu'il est endormi : « ô qu'il sent peu que Dieu est ! » Ces derniers mots sont admirables. Ailleurs il demande au maréchal disgracié si la longue solitude ne l'abat point, et ce qu'il fait pour empêcher que l'ennui ne le gagne. Il ajoute ces belles paroles : « Une étincelle d'amour de Dieu « est capable de soutenir un cœur durant toute l'éter- « nité. »

J'ai tenu dans le temps à vous montrer la ferme attitude de Bossuet quand il fallut rappeler au roi et à Mme de Montespan leurs devoirs. Une telle mission avec un tel monarque ne laissait pas d'être assez redoutable ; on le heurtait de front dans sa passion violente. Qui de nous n'aurait voulu voir ce qui se passait alors dans l'âme du précepteur du dauphin ? Or, voilà que cette âme se révèle à nous ; c'est elle-

même que vous allez entendre : « Priez Dieu pour « moi, je vous en conjure, dit-il au maréchal ; et « priez-le qu'il me délivre du plus grand poids dont « un homme puisse être chargé, ou qu'il fasse mourir « tout l'homme en moi, pour n'agir que par lui seul. « Dieu merci, je n'ai pas encore songé, durant tout le « cours de cette affaire, que je fusse au monde : mais « ce n'est pas tout ; il faudroit être comme un saint « Ambroise, un vrai homme de Dieu, un homme de « l'autre vie, où tout parlât, dont tous les mots fussent « des oracles du Saint-Esprit, dont toute la conduite « fût céleste. Dieu choisit ce qui n'est pas pour dé- « truire ce qui est : mais il faut donc n'être pas ; « c'est-à-dire n'être rien du tout à ses yeux, vide de « soi-même et plein de Dieu. Priez, je vous en con- « jure. »

A ceux qui tremblent ainsi de mal faire ou de ne faire pas assez, on peut promettre qu'ils rempliront leur tâche. La lettre de Bossuet à Louis XIV pendant la campagne des Pays-Bas en 1675, suffirait pour nous prouver avec quelle vertueuse audace sut parler l'ancien évêque de Condom. « Qu'il est malaisé, di- « sait-il au roi, de se retirer d'un si malheureux et si « funeste engagement ! Mais cependant, sire, il le « faut, ou il n'y a point de salut à espérer. » Ce fut à cette époque que Bossuet donna à Louis XIV une instruction par écrit, une règle de vie où sont tracés les devoirs des chefs des empires ; dans ce petit écrit

qui nous a été conservé, l'évêque mettait l'amour de Dieu pour fondement de la vie chrétienne; le roi l'ayant lu, lui dit : *Je n'ai jamais ouï parler de cela, on ne m'en a rien dit.*

Vous n'ignorez pas combien furent vaines les espérances de Bossuet pour son royal élève. Jamais instituteur plus sublime ne rencontra une plus invincible inertie. C'était le spectacle du génie aux prises avec l'inattention. Quel persévérant courage il a fallu à ce maître pour ne pas se lasser! Et quel mérite à aimer un tel élève! C'était une *amitié crucifiante*, pour me servir d'un mot de Fénelon. En écrivant ici le nom du précepteur du duc de Bourgogne, je me souviens que Fénelon fut plus heureux dans son œuvre d'éducation que Bossuet; il ne manqua peut-être au précepteur du fils de Louis XIV que d'avoir un Beauvilliers au lieu d'un Montausier. Quoi qu'il en soit, le plus grand homme du XVIIe siècle ne put rien sur une jeune nature impassible et fermée; Bossuet n'était qu'un homme; il ne put rien parce qu'il se trouva en face du néant. Près de se séparer de son élève, il écrivait tristement de Versailles à M. de Bellefonds le 6 juillet 1677 :

« Me voilà quasi à la fin de mon travail. Monsei-
« gneur le dauphin est si grand qu'il ne peut pas être
« longtemps sous notre conduite. Il y a bien à souffrir
« avec un esprit si inappliqué : on n'a nulle consola-
« tion sensible; et on marche, comme dit saint Paul,
« en espérance contre l'espérance. Car encore qu'il

« se commence d'assez bonnes choses, tout est encore
« si peu affermi que le moindre effort du monde peut
« tout renverser. Je voudrois bien voir quelque chose
« de plus fondé; mais Dieu le fera peut-être sans
« nous. Priez Dieu que, sur la fin de la course, où il
« semble qu'il doit arriver quelque changement dans
« mon état, je sois en effet aussi indifférent que je
« m'imagine l'être. »

Le maréchal de Bellefonds, dont le nom demeure uni à celui de Bossuet par le souvenir d'une noble et chrétienne amitié, avait, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, une parente qui fut connue aussi de l'évêque de Meaux. Mlle Judith de Bellefonds, prieure aux Carmélites durant de longues années, continua l'œuvre des trois femmes admirables qui l'avaient précédée dans cette charge; vous avez pu voir dans une lettre de Mme de Sévigné, à la date du 5 janvier 1680, ces mots : « Je fus ravie de l'esprit de « la mère Agnès. » Cette mère Agnès, c'est Mlle de Bellefonds, une de ces femmes comme notre XVIIe siècle seul a su en produire, grands esprits, fortes âmes, capables de résolutions sublimes, passant tout à coup des triomphes du monde aux suprêmes sacrifices, et gardant au fond d'une austère solitude un charme infini dans leur commerce et leurs discours. J'ai eu occasion de vous parler de ces carmélites de Paris, si humblement illustres et dont le souvenir se mêle fréquemment à celui de Bossuet. Parfois, après leur

mort, quelques lignes de l'évêque de Meaux consacraient leur mémoire. Lorsque M[lle] de Bellefonds mourut, après soixante-deux ans passés sous l'habit de carmélite, une petite lettre du prélat fut comme l'oraison funèbre de cette noble fille qui, reculant devant les joies de la terre à peine aperçues, avait enseveli dans le cloître son nom, sa jeunesse sans tache et sa beauté. Voici ce billet de Bossuet écrit sur la fin de septembre 1691 ; en louant la mère Agnès avec une si suave gravité, il la rend vivante comme dans un portrait :

« Nous ne la verrons donc plus cette chère mère, » dit Bossuet en s'adressant à la prieure qui avait succédé à M[lle] de Bellefonds ; « nous n'entendrons plus de « sa bouche ces paroles que la charité, que la douceur, « que la foi, que la prudence dictoient toutes, et « rendoient si dignes d'être écoutées ! C'étoit cette « personne sensée qui croyoit à la loi de Dieu, et à « qui la loi étoit fidèle : la prudence étoit sa com- « pagne, et la sagesse étoit sa sœur ; la joie du Saint- « Esprit ne la quittoit pas ; sa balance étoit toujours « juste, et ses jugements toujours droits. On ne « s'égaroit point en suivant ses conseils ; ils étoient « précédés par ses exemples. Sa mort a été tranquille « comme sa vie, et elle s'est réjouie au dernier jour. « Je vous rends grâces du souvenir que vous avez eu « de moi en cette triste occasion. J'assiste avec vous « en esprit aux prières et aux sacrifices qui se feront

« pour cette âme bénie de Dieu et des hommes. Je me « joins aux pieuses larmes que vous versez sur son « tombeau, et je prends part aux consolations que la « foi vous inspire. »

Bossuet, *indispensablement obligé à parler des libertés de l'Église gallicane,* les avait expliquées *de la manière que les entendent les évêques et non pas de la manière que les entendent les magistrats*[1] ; il voulait le bon accord du sacerdoce et de l'empire, mais il n'aimait pas le gallicanisme des parlements et s'indignait contre toute tentative d'oppression de l'Église par l'État ; sa pensée à cet égard se produisit cent fois avec une rude énergie ; il était le serviteur dévoué de cette royauté dont il ne craignit pas d'outrer la puissance, mais il était avant tout le serviteur de l'Église et le gardien jaloux de ses droits sacrés. Bossuet ne supporte pas toujours aisément la situation faite au clergé par l'organisation et les coutumes de cette époque; toutefois il accepte ce qui est, tant que les intérêts de la vérité religieuse et la dignité épiscopale n'en souffrent point. Il y eut un jour (c'était dans les derniers temps de sa vie), où l'on s'avisa de soumettre la publication de ses écrits de doctrine à de blessantes formalités ; il passa par la tête du chancelier de Pontchartrain de faire précéder d'une attestation d'examen les ouvrages des évêques ; leur enseignement eût été

[1] Lettre au cardinal d'Estrées, du 1er décembre 1681.

ainsi placé sous la dépendance du premier docteur venu, leur subordonné; le chancelier voulait par là, disait-il, se rendre attentif à ce que les évêques pourraient écrire contre l'État. Bossuet, vieil évêque, sentit monter le rouge au front; c'est par lui qu'allait commencer une humiliante pratique. Sa cause était celle de l'épiscopat. La défense de la foi perdait sa liberté.

Je vous ai parlé de Richard Simon, écrivain de l'Oratoire, dont les artifices et les singularités avaient ébloui bien des gens, dont les travaux sur l'Ancien et le Nouveau Testament tendaient à la destruction de l'authenticité des livres canoniques, à la négation de l'inspiration, à l'indifférence des dogmes, à l'affaiblissement des traditions et des décisions dogmatiques; lorsque le chancelier fit connaître son étrange prétention, on imprimait l'ordonnance de l'évêque de Meaux contre la traduction du Nouveau Testament de Simon, publiée à Trévoux, *avec des remarques littérales et critiques;* deux *instructions* de Bossuet devaient accompagner cette ordonnance. Averti des projets qui menaçaient l'indépendance du ministère épiscopal, il se plaignit au chancelier dans un mémoire où son indignation était contenue; il se bornait à lui exposer que « depuis trente à quarante ans qu'il défendoit la « cause de l'Église contre toutes sortes d'erreurs, cinq « chanceliers consécutifs depuis M. Séguier ne l'a« voient jamais soumis à aucun examen, et que sa doc« trine avoit toujours été approuvée par tout le clergé

« de France et même par les papes. » Cette première démarche ayant été vaine, Bossuet eut recours au crédit de M. de Noailles. Dans une lettre au cardinal, il lui dit qu'il lui serait bien douloureux d'être le premier assujetti à un traitement si rigoureux, mais que le plus *grand mal étoit que ce ne seroit qu'un passage pour mettre les autres sous le joug*. Il déclare que *c'est une étrange oppression de lier les mains aux évêques en ce qui regarde la foi, qui est l'essentiel de leur ministère et le fondement de l'Église*, sous prétexte de les empêcher de manquer à leur devoir pour le temporel. Si on s'affranchit de l'autorité des évêques, l'*Évangile deviendra ce qu'on voudra, et bientôt on ne le connoîtra plus*. On souffre de voir Bossuet réduit à tracer ces mots : « J'implore le secours de Mme de Maintenon, « à qui je n'ose en écrire. » Les lignes qui suivent portent l'empreinte d'une tristesse profonde, tristesse prophétique : « On nous croira à la fin, et le temps « découvrira la vérité ; mais il est à craindre que ce ne « soit trop tard, et lorsque le mal aura fait de trop « grands progrès ; j'ai le cœur percé de cette crainte. » L'évêque de Meaux prie le cardinal de Noailles d'aller trouver le roi. Dans une autre lettre au cardinal, il laisse voir combien il sent l'injure qui lui est faite ; il repousse comme une précaution flétrissante une attestation d'examen en tête de son écrit : « C'est à quoi, « dit-il, je ne consentirai jamais, parce que c'est une « injure à tous les évêques. » D'autres lettres à M. de

Noailles achèvent de nous ouvrir le cœur blessé de l'évêque de Meaux : *Il semble à présent que ce soit une des affaires des plus importantes que d'humilier les évêques.... Ainsi M. le chancelier entrera dans l'intime de nos ordonnances, et il faudra lui en rendre compte.... Quoi ! il ne nous sera pas permis d'alléguer le concile de Trente ! Cela est dur et inconcevable....* Bossuet, écrivant de Meaux à la date du 1er novembre 1702, s'exprime avec une vivacité grandissante sur ce qu'il a appelé les *procédures inouïes de M. le chancelier*, et prononce ces mots où se peint tout l'évêque : POUR MOI J'Y METTROIS LA TÊTE.

La ténacité de M. de Pontchartrain croissait avec les résistances de Bossuet qui présenta jusqu'à cinq mémoires à Louis XIV ; il y fait entendre un ferme langage : « On veut ôter aux évêques le droit « d'enseigner leurs peuples par écrit, comme ils « le font de vive voix, et c'est par moi que l'on veut « commencer à établir cette servitude.... Ce ne fut « jamais l'intention de Votre Majesté ni celle des rois « vos prédécesseurs que les décrets des évêques, leurs « statuts, leurs mandements, leurs ordonnances, dé- « pendissent de vos magistrats ; et tous les évêques « de votre royaume sont et ont toujours été dans une « possession incontestable de les publier, selon la règle « de leur conscience [1]. » Le roi avait annoncé à Bos-

[1] Deuxième mémoire.

suet que le chancelier ne plaçait plus la difficulté que dans le mot de *permission* employé par les prélats dans leurs formules; ce mot, selon M. de Pontchartrain, ne convenait qu'à l'autorité royale. Bossuet répondit à Louis XIV que les *permissions* des évêques *ne faisoient aucun tort aux siennes*, qu'ils *permettoient selon la conscience, et lui selon le temporel.* Le roi fut de cet avis, le chancelier battit en retraite, et l'évêque de Meaux gagna sa cause qui était celle de l'Église. Bossuet, inspiré par le devoir, était plus fort que toute force humaine ; il n'aurait cédé ni au chancelier ni au monarque lui-même; il avait écrit qu'il y *mettroit la tête*, et le pouvoir qui aurait entrepris sur ses droits d'évêque ne l'aurait pas vaincu.

Vous me demandiez un jour pourquoi Bossuet n'avait pas été fait cardinal, et je vous disais que c'était aux intrigues de cour à vous répondre. Pendant l'affaire du quiétisme, il fut question de Bossuet pour la pourpre romaine. Ce que nous savons à cet égard ne fait que mettre en lumière la piété grave et le beau caractère de l'évêque de Meaux. J'ai soigneusement recueilli les lignes tombées de sa plume en réponse à son neveu qui se trouvait alors à Rome ; ces lignes qui n'étaient pas faites pour le monde sont pour la postérité un témoignage précieux. L'abbé Bossuet pressait son oncle de faire des démarches pour le cardinalat ; l'évêque de Meaux lui répondait le 15 juillet 1699 : « Ce n'est pas à moi qu'il convient de se

« donner du mouvement pour les objets de l'ambi-
« tion ; ma vraie grandeur est de soutenir mon carac-
« tère, d'édifier et de servir l'Église. La parabole de
« saint Luc est ma leçon : je ne dois être ni remuant
« ni insensible. » Quelques jours auparavant, Bossuet avait écrit à son neveu : « Le nonce m'a dit très-
« fortement qu'il falloit me faire cardinal et m'envoyer
« à Rome. Quelques personnes parlent ici de la même
« manière. »

L'abbé Bossuet, à la date du 22 avril 1698, disait à l'évêque de Meaux : « Il est encore certain que le
« cardinal de Bouillon (ambassadeur à Rome) ne vous
« favorisera pas, et fera peut-être donner quelques
« recommandations par le roi pour un autre. Quel
« inconvénient trouvez-vous à vous expliquer une
« fois là-dessus avec le roi et M[me] de Maintenon ? Vous
« pouvez dire que vos amis de Rome vous marquent
« la bonne volonté et la grande estime du pape, et
« vous pressent d'avoir le consentement du roi : qu'au
« moins Sa Majesté n'en demande pas un autre. »
Bossuet répondait de Paris, le 12 mai 1698 : « Il ne
« faut pas s'attendre que je puisse m'aider ici pour
« le chapeau : cette dignité sera vraisemblablement
« pour M. l'archevêque de Paris (M. de Noailles),
« que M. le cardinal de Bouillon n'aimera pas plus
« que moi, mais qui aura toute la cour pour lui. »
Et dans la même lettre : « Le roi et M[me] de Mainte-
« non seront bien aises de mon avancement, mais ils

« n'agiront point, *ni moi non plus.* » Son neveu lui écrivait le 3 juin 1698 : « Le cardinal de Bouillon a dit « qu'il avait proposé un sujet au roi pour être cardi- « nal, et qu'il avait été pris au mot : cela roule entre « vous, M. de Chartres ou M. de Paris. Je veux croire, « puisque vous le voulez, qu'il est question du der- « nier plus vraisemblablement. » L'évêque de Meaux répondait le 23 juin : « Quant au chapeau, le cardi- « nal de Bouillon le voudroit plutôt pour M. de Char- « tres que pour M. de Paris, et plutôt pour M. de « Paris que pour moi. »

Voilà tout ce que j'ai trouvé, dans la correspondance de Bossuet, sur cette question du cardinalat. Ceux qui ont expliqué l'absence du nom de Bossuet sur la liste des princes de l'Église par sa conduite dans l'assemblée de 1682, se sont trompés. On savait à Rome ce qu'avait fait alors Bossuet *pour empêcher qu'on n'allât plus loin*, et le pape Innocent XII disait souvent qu'il le *portait dans ses entrailles.* Quand l'évêque de Meaux mourut, son oraison funèbre fut prononcée à Rome devant la congrégation de la Propagande, au milieu du concours le plus illustre et le plus considérable. Non, ce n'est pas la faute de Rome si ce grand serviteur de l'Église n'a pas été cardinal.

N'avez-vous pas entendu dire que dans l'affaire du quiétisme dont j'ai cherché ailleurs à vous montrer l'importance religieuse, l'évêque de Meaux s'était plus

inspiré d'animosités jalouses que des vrais intérêts de la foi catholique? Vous ne lirez probablement jamais les quatre cent trente-trois lettres relatives au quiétisme; je les ai lues sans en passer une ligne, et partout où c'est Bossuet qu'on entend, on retrouve la droiture, l'inquiet amour de la vérité, le zèle religieux le plus pur! Et ce langage n'était pas calculé; Bossuet écrivait à son neveu; ses lettres n'étaient pas destinées au grand jour. Il savait qu'on l'accusait de n'être pas tendre pour Fénelon dans cette querelle. « Les « amis de M. de Cambrai, écrivait-il, n'ont à dire « autre chose, sinon que je lui suis trop rigoureux. « Mais si je mollissois dans une querelle où il y va de « toute la religion, ou si j'affectois des délicatesses, « on ne m'entendroit pas et je trahirois la cause que « je dois défendre. » Il y avait des gens qui souhaitaient un moyen terme entre les opinions de l'évêque de Meaux et celles de l'archevêque de Cambrai; on voulait que les deux doctrines se conciliassent sans se condamner. « Il n'y a point d'accommodement dans une « affaire de religion, » écrivait Bossuet à la date du 24 février 1698; « la vérité veut être nettement vic- « torieuse, et tout ce qui biaise a toujours été rejeté. » L'attitude de Fénelon dans ce long débat avait fini par irriter le parti qui lui était contraire; les vives impatiences de la cour et de Paris accusaient ceux qui avaient conseillé de porter l'affaire devant le pape, au lieu de se mettre en mesure d'avoir sur place un

prompt jugement. Bossuet retenait les violences de ce parti par l'ascendant de son esprit modérateur et par l'autorité même de son respect pour la chaire de saint Pierre.

« Nous en trouvons même qui nous insultent, » disait-il à la date du 7 juillet 1698, « de ce que bon-« nement et simplement nous nous sommes attachés « à consulter le saint-siége, mais je ne m'en repenti-« rai jamais, moi qui ne puis vous dire, et M. le nonce « le sait, que j'ai plus que personne donné le conseil « de consulter Rome, et conseillé plus que jamais de « s'en tenir là. » Et dans la même lettre : « Pour moi « je vais toujours mon train, et je demeure inviola-« blement attaché à faire valoir la conduite et l'auto-« rité de Rome. » Enfin voici des lignes qu'il faut retenir ; elles sont du 4 mai 1699. Bossuet écrit à son neveu : « Si l'on savoit tout, on verroit que je sers « l'Église dans les choses qu'on ne sait pas, plus que « dans celles qu'on sait. Cela soit dit entre nous et « pour nous seuls. »

Je ne prétends pas cependant que Bossuet soit resté irréprochable durant tout le cours de cette controverse ; il fut trop vif envers Fénelon, comme saint Jérôme l'avait été envers saint Augustin. Dans ces discussions acharnées où la résistance ressemble à un crime contre la vérité, il est bien difficile de ne pas franchir les limites ; l'amertume gagna surtout l'évêque de Meaux dans sa *Relation sur le quiétisme,* cet

écrit si cruellement habile et si spirituellement éloquent, où les extravagances de Mme Guyon sont mises en lumière avec tant d'art, où Bossuet fait retomber sur Fénelon le poids de toutes ces étranges rêveries. C'est dans cet écrit qu'il ne sut pas écarter les souvenirs de Montan et de Priscille en face d'un adversaire placé, par la respectueuse admiration de l'Europe, bien au-dessus de traits pareils. Mais le tort le plus grave de Bossuet fut le mémoire du roi au pape pour presser la condamnation du livre de Fénelon ; c'est l'évêque de Meaux qui fait parler Louis XIV; le langage du roi est menaçant; il n'est pas digne d'un souverain catholique qui sait bien que, dans une affaire de doctrine, l'Église romaine doit garder sa plus parfaite liberté. Cette résolution de Bossuet ne se justifie pas, mais elle s'explique. Après des lenteurs extrêmes, où tout était toujours à recommencer, on songeait à dresser des canons, à donner des règles sur la spiritualité, sans toucher au livre de l'archevêque de Cambrai qu'un parti puissant voulait à toute force sauver ; Bossuet voyait dans ce projet de sérieux inconvénients pour la vérité religieuse ; les esprits autour de lui commençaient à se troubler ; il entendait de téméraires discours qui lui *perçoient le cœur;* c'est de toute son âme qu'il *gémissoit devant Dieu du péril de la chrétienté*, péril qu'il s'exagérait peut-être. De concert avec M. de Noailles, archevêque de Paris, il conseilla et rédigea un mémoire qui, dans sa pensée,

devait sauver l'autorité du pape à tout prix. Tel fut le sens , telle fut la véritable portée de cette pièce célèbre, et ceux qui ont cru y découvrir autre chose connaissaient mal Bossuet , qui serait resté catholique sur les débris de l'univers. Quand ce regrettable mémoire arriva à Rome, le projet des canons était abandonné et la condamnation d'Innocent XII avait frappé l'*Explication des maximes des saints.* Le bref du 12 mars 1699 ne naquit donc pas des menaces de Louis XIV; le pape ne *céda point,* comme on l'a dit, *à une tyrannie effrénée qui violait à la fois, dans la personne du souverain pontife, les droits de la religion et ceux de la souveraineté ;* le jugement d'Innocent XII partit de Rome avec la force suprême d'un arrêt librement rendu.

C'est de la sincérité chrétienne de Bossuet que j'ai voulu vous parler aujourd'hui en la cherchant dans les expansions de sa correspondance ; quelques emportements et une erreur de conduite dans une grande lutte ne sauraient rien changer au pieux caractère de l'évêque de Meaux. Je souhaiterais que vous eussiez le temps de lire ses lettres de direction spirituelle ; vous connaîtriez mieux à la fois et sa ferveur religieuse et la pénétrante délicatesse de son tact et sa paternelle tendresse pour le gouvernement des âmes. En vous rendant compte des *Élévations sur les mystères* et des *Méditations sur l'Évangile,* je vous montrais, à côté des grandes vues et des puissantes inspirations,

les suavités chrétiennes de ce génie et la simplicité de sa foi ; ces qualités ravissantes d'un aussi grand homme font le charme des lettres à la sœur Cornuau. Jamais personne n'a mieux parlé le langage de la vie spirituelle et n'a plus profondément exprimé les mystères de l'union d'une âme avec Dieu. Cet homme qu'on se représente presque toujours dans la région de la foudre et des éclairs, est ici doucement attentif aux langueurs, aux peines, aux gémissements d'une pauvre fille de la solitude. A-t-elle des doutes, il l'éclaire. S'inquiète-t-elle, il la rassure. A-t-elle de ces tristes heures où il semble que Dieu vous abandonne, il lui inspire le courage, fait luire un rayon dans les ombres de son cœur et lui montre Dieu plus près d'elle qu'elle ne croyait. Comme il est bon quand il dissipe ses scrupules, quand il l'arrête sur la pente de trop rudes austérités ! Il la tient en garde contre le faux mysticisme, contre les maximes de piété qui ne sont pas les vraies maximes ! L'esprit de Bossuet repoussait les illusions et les chimères : pouvait-il ne pas vouloir en préserver une âme gouvernée par ses soins ? Quelquefois les réponses de Bossuet ne sont pas abondantes ; alors il dit : « Dieu ne me donne pas « toujours, et je n'ai pas toujours le temps. » Plus « bas il ajoute : « La conduite des âmes est un mys- « tère ; il faut que Dieu y agisse des deux côtés. » L'évêque de Meaux écrivant à la sœur Cornuau quelques jours avant Noël, lui dit : « Offrez-moi à Dieu,

« afin que, s'il me l'inspire, je traite dignement un si « grand sujet le jour de Noël, et que je fasse trem- « bler ceux à qui Jésus-Christ est un sujet de con- « tradiction et de scandale. »

Le monde moral n'offre rien de plus beau qu'une âme de pasteur soutenant et conduisant une autre âme qui veut monter à un état parfait. La destinée de l'homme ici-bas étant de se refaire à l'image de Dieu si profondément altérée en nous par la chute primitive, les laborieux efforts vers la perfection ne sont rien moins qu'un sublime spectacle. Une âme interroge, une autre répond, et celle qui répond a écouté Dieu avant de parler. Quand celui qui écoute une âme et qui écoute Dieu pour elle est Bossuet, notre pensée est plus vivement saisie. Il écrit à la sœur de Saint-Bénigne : « Il n'est pas besoin d'avoir de l'esprit ni « d'inventer de belles pensées pour consacrer son « sommeil à Dieu : qu'ainsi ne soit ; en disant que « vous ne savez que dire, vous avez tout dit. » Précédemment l'évêque de Meaux lui écrivait : « Tout « est amour ; tout aime Dieu à sa manière, même les « choses insensibles : elles font sa volonté ; et parce « qu'elles ne peuvent pas connoître ni aimer, il sem- « ble qu'elles s'efforcent, dit saint Augustin, à le faire « connoître, afin de nous provoquer à aimer leur « auteur : c'est ainsi que tout est amour. » Ailleurs Bossuet dit à celle qu'il appelle sa fille : « Je suis fâché « du long tour qu'a fait ma lettre ; c'est pourtant

« l'ange de Dieu qui l'a conduite, puisqu'elle vous a « été rendue. » Bossuet se surprend parfois étonnamment éloquent dans ces petites lettres ; il lui suffit de parler de Dieu et du monde pour être tout à coup admirable. « Laissez, dit-il à sa fille, laissez évanouir « le monde, son éclat et tout ce qui le compose ; et « quand tout sera mis en pièces, en morceaux, et « absolument détruit, vous ne resterez plus que seule « avec Dieu, environnée de ces débris et de ce vaste « néant. Laissez-vous écouler en ce grand tout qui « est Dieu, en sorte que vous-même vous ne soyez « rien qu'en lui seul. Vous étiez en lui avant tous les « temps, dans son idée et dans son décret éternel ; « vous en êtes sortie, pour ainsi dire, par son amour, « qui vous a tirée du néant. Retournez à cette idée, « à ce décret, à ce principe et à cet amour. »

Bossuet dit encore :

« Faites ainsi, ma fille, et vous vivrez ; songez à ce « qui étoit avant la création du monde ; Dieu seul, et « hors de lui le pur néant ; si l'on peut mettre avant ou « après, dedans ou dehors, ce qui n'est rien. Dieu a « voulu faire le monde, et lui donner le commence- « ment que lui seul connoît. Le monde ne change pas « pour cela de nature ; il demeure toujours un pur « néant en lui-même, et ne subsiste que par son rap- « port à Dieu qui lui donne l'être. Il ne faut donc le « regarder que de ce côté-là et ne rien voir de ce qui « y est, que dans la volonté de Dieu. Car le péché,

« qui n'est point par la volonté de Dieu, mais qui est
« plutôt contre la volonté de Dieu, permis seulement
« et non voulu, n'est rien en soi; tout n'est donc rien,
« excepté Dieu. »

J'avais noté un grand nombre de choses qui m'avaient frappé dans les lettres à la sœur de Saint-Bénigne; mais je m'aperçois que tous les passages marqués donneroient une étendue démesurée à mon travail. Pourtant dois-je ne vous rien dire des lettres à Mme d'Albert de Luynes, religieuse de l'abbaye de Jouarre, que Bossuet, comme il le lui rappelle, avait consacrée par sa parole? C'était une femme souvent souffrante, d'une vive imagination, d'un caractère mélancolique, d'une piété inquiète; de continuels scrupules de conscience tourmentaient sa vie; les plus hautes consolations du christianisme ne parvenaient pas à lui rendre le repos. Avec quelle affectueuse patience Bossuet accueille les redites de cette conscience troublée! avec quelle douce autorité il lui commande de se séparer des pensées qui l'agitent et de s'en tenir à sa rassurante direction! Ces lettres pieuses et calmantes, dont l'une eut la bonne fortune d'être portée par Bourdaloue, abondent en fines inspirations, en enseignements charmants. Aux yeux de certaines gens, l'évêque de Meaux passait pour ignorant dans les voies intérieures; pendant que les raffinés s'y perdaient, lui, le grand évêque, se mettait à la suite des *humbles ignorants*, et ses lettres de

direction spirituelle seront toujours lues avec sûreté et resteront de parfaits modèles. La lecture des lettres à la sœur Cornuau, après la mort de Bossuet, fut un grand étonnement pour le cardinal de Noailles et les autres personnages qui en reçurent communication; l'archevêque de Paris proclama l'évêque de Meaux le *grand maître de la vie intérieure.* Bossuet se révélait avec une gloire nouvelle. Cette main si terrible à la lutte, si souveraine quand elle remue la poussière des empires, semble avoir dérobé aux jardins du ciel les fleurs dont elle parfume les âmes des saintes solitudes.

La piété de Bossuet eut des témoins qui ont tout emporté dans la tombe. Un de ces témoins, la sœur Cornuau, a parlé, et son récit est comme une page de mémoires sur le grand prélat qui fut son guide durant vingt-quatre ans. Elle ne dit que ce qu'elle a vu ou ce qu'elle a entendu de la bouche même de l'évêque. Un jour que cette femme se montrait confuse d'être l'objet de ses bontés sans avoir ni éclat de naissance ni éclat de génie qui la recommandât, Bossuet lui imposa sur ce point un silence sévère et lui dit « qu'il ne connoissoit de grand dans une « âme que l'empreinte divine que Dieu y avoit mise, « que c'étoit là sa noblesse et sa grandeur, que c'étoit « par là que la noblesse de l'homme étoit illustre et « bienheureuse, que, par la naissance du corps, ce n'é- « toit que honte et que foiblesse. » La sœur de Saint-Bénigne parle avec admiration du recueillement sublime

par lequel Bossuet se préparait à entendre une confession; au moment de l'absolution, il laissait voir une ferveur qui l'emportait comme hors de lui-même; il demeurait assez de temps les deux mains levées dans un silence profond, et quand il prononçait les paroles de l'absolution, il semblait que c'était Dieu lui-même qui parlait par sa bouche. Lorsque la pieuse femme s'étonnait de recevoir son pardon après tant de chutes, Bossuet lui disait que Dieu *le souffroit bien, lui qui étoit son indigne ministre*; « vous parlez à un père, lui répétait-il quelquefois, et à un plus grand pécheur que vous. » L'immense charité du prélat et l'inexprimable douceur de ses paroles lui revenaient sans cesse à la pensée; elle s'attendrit sur ses *inventions saintement admirables pour amener les âmes au point où il voulait.* Bossuet aimait à redire qu'en pensant à l'entretien du Sauveur avec la Samaritaine, il ne lui était pas possible de traiter sévèrement une âme. En de certaines délicates matières de conscience, il voulait qu'on *ne tînt à la terre que du bout du pied;* il ne souffrait pas qu'on en parlât longtemps; sœur Bénigne qui s'était donnée à Dieu après avoir été veuve, avait remarqué que Bossuet était *pur comme un ange.*

Dans la multiplicité de ses devoirs, le prélat se défendait toujours de l'agitation et de la précipitation; il ne paraissait jamais ni *pressé* ni *empressé;* il disait : « Quand les affaires de Dieu retardent les affaires de « Dieu, tout ne laisse pas d'aller bien. » « Ce grand

homme, dit la sainte personne dont nous interrogeons ici le témoignage, était au-dessus de tout travail et de toutes affaires ; et il était toujours le même, toujours tranquille, toujours se possédant parce qu'il possédait toujours Dieu. » Sœur Bénigne raconte que, dans ses entretiens avec Bossuet pour affaires de communauté, elle le voyait *soudainement pris de Dieu d'une manière qui lui faisait dire les choses du monde les plus intimes et les plus enlevantes.* Un jour de Fête-Dieu, l'évêque de Meaux portant le saint sacrement à la procession dans l'église, semblait *tout perdu en celui qu'il tenait;* sœur Bénigne, dans l'après-dînée, le supplia de lui dire où il était dans ce moment-là, et Bossuet lui avoua qu'il avait été si occupé du grand mystère d'amour qu'il n'*avait pas pensé s'il marchait ou non.* La pieuse fille parle avec une admiration profonde de l'humilité, du désintéressement, de la sublime spiritualité de Bossuet. Il oubliait son corps, il oubliait souvent les réalités qui l'entouraient. Un jour de grand froid, on avait fait beaucoup de feu dans un lieu assez petit ; il y faisait une horrible fumée ; sœur Bénigne étouffait et demanda à l'évêque la permission de se retirer. Le prélat lui dit avec une espèce d'étonnement : « Qu'a-
« vez-vous donc, ma fille ? » Elle lui répondit avec le même étonnement : « Eh quoi, monseigneur, ne
« voyez-vous pas cette horrible fumée ? — Ah ! lui
« dit-il, il est vrai, il en fait beaucoup ; mais je vous
« avoue, ma fille, que je ne la voyois pas, et que je le

« sentois encore moins dans mes sens. Dieu m'a fait la « grâce que rien ne m'incommode : le soleil, le vent, « la pluie, tout est bon. » Bossuet avait beaucoup de goût pour les prières de la nuit ; il avait coutume de se lever la nuit afin de ne pas laisser échapper les pensées qui lui venaient pour la composition de ses ouvrages, et ces réveils studieux étaient toujours suivis d'un peu d'oraison.

Si vous vous êtes attaché avec quelque intérêt d'esprit et d'imagination à tout ce que je vous ai écrit depuis un an sur Bossuet, vous aurez été charmé comme moi de ces divers traits que je viens de puiser dans les récits religieux d'une femme dont l'évêque de Meaux fut le père spirituel. C'est beaucoup d'avoir un grand génie ; mais quel spectacle digne des regards des anges qu'un puissant génie uni à une piété si haute, si simple, si vraie ! C'est beaucoup d'admirer l'orateur, l'historien, le philosophe, le controversiste, mais comme c'est bon de pouvoir donner toute son admiration à l'homme même! Un écrivain d'un rare éclat, qui parfois s'en tient moins aux faits qu'à ses idées, qui adore sa fantaisie et l'a constituée souveraine, a laissé échapper de son intarissable plume cette énormité : « Tout le monde envie Bossuet comme écrivain. « Qui voudrait lui ressembler comme homme ? » Je suis persuadé que ces mots inouïs sont dits de bonne foi ; mais quelle calamité qu'une bonne foi d'où peuvent partir des jugements qui faussent si radicalement

les idées des masses ! Je ne refuse aucun respect aux grands hommes de mon temps ; mais qui donc parmi eux oserait se vanter de ressembler à Bossuet comme homme ? Selon l'écrivain dont je vous citais tout à l'heure l'opinion, la ressemblance serait une injure ; selon moi et selon les faits, la ressemblance serait une hauteur morale à laquelle peu de gens pourraient atteindre. Qui donc possède aujourd'hui cet immense amour de la vérité, passion sublime de Bossuet durant toute sa vie ? Apparemment ce n'est rien que d'avoir voué la durée de ses jours et toutes les forces de son esprit à la défense d'une même cause avec le monde entier pour témoin ! O grands hommes de mon temps, comptez-nous le nombre des intelligences que vous ayez ramenées au vrai, le nombre des consciences auxquelles vous ayez donné l'horreur du mal et le goût des biens infinis. Faites-vous aussi humbles, aussi petits que Bossuet, aussi compatissants pour toute misère et toute peine qui s'offraient à lui, aussi dédaigneux de la terre et aussi épris de Dieu, et arrangez-vous pour mourir pauvres dans une immense gloire et le respect de l'univers. Et si l'homme moral chez Bossuet vous laisse des doutes, rappelez-vous qu'à l'époque où la fermeté épiscopale de Bossuet se trouva aux prises avec le dépit furieux de Mme de Montespan, cette femme d'humeur terrible fit faire dans la vie du prélat des recherches vengeresses, et ne parvint à y rien découvrir dont pût s'armer son orgueil désespéré.

Quand Dieu prête au monde une lumière comme Bossuet, il y a un certain devoir religieux à n'en parler qu'avec vénération.

Je n'ai jamais lu sans émotion le récit des derniers temps de la vie de Bossuet, quand le mal dont il était atteint le conduisait à la mort par des douleurs si cruelles. Sa résignation était sublime, sa foi toujours profonde, son espérance en Dieu toujours ferme. Il voulait sans cesse entendre les livres saints. Durant sa suprême maladie, il se fit lire plus de soixante fois l'évangile de saint Jean. Bien souvent sa défaillante voix laissait tomber ces mots : *Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite.* La veille de sa mort, quelque chose de saintement mémorable se passa autour de son lit ; un ami, lui disant adieu, crut pouvoir lui parler de sa gloire ; Bossuet mourant sortit en quelque sorte du sépulcre où il commençait à descendre, et, se soulevant par un dernier effort : « Cessez vos discours, » répondit-il d'une voix qu'une indignation pieuse avait un moment ranimée, « cessez ces discours.
« Demandez pour moi pardon à Dieu de mes pé-
« chés. »

Vous prononcez quelquefois le nom de Fénelon, et vous me demandez mon opinion sur l'illustre archevêque de Cambrai. La comparaison entre les deux prélats a été faite si souvent qu'elle est devenue un lieu commun de rhétorique. Je ne recommencerai donc pas le parallèle de l'*aigle* et du *cygne*, quoique les

idées admises puissent recevoir des rectifications considérables. Je m'étais imposé la tâche de vous montrer Bossuet dans ses œuvres et dans la part qu'il prit aux choses de son temps; ce serait une autre tâche que de vous montrer Fénelon dans la vérité de son caractère et de son génie. Il n'a pas l'éloquence de Bossuet, ni la profondeur et la sûreté de son coup d'œil, ni sa science ecclésiastique ni sa forte pénétration de théologien ; mais personne n'a jamais eu plus d'esprit que Fénelon, une plus noble, plus généreuse nature, et jamais on ne cessera d'admirer la lumineuse et attrayante élégance de son style ; évêque toujours digne et gentilhomme incomparable, il a été le plus séduisant génie du XVII[e] siècle comme Bossuet en a été le plus grand. Dans la forme et dans la vie de l'évêque de Meaux, il n'y a ni art ni étude; les ouvrages et la vie de l'archevêque de Cambrai sont un prodige d'art. Le XVIII[e] siècle, qui s'était fait un Fénelon de fantaisie lequel dure encore dans l'opinion commune, ne reconnaîtrait peut être pas ici son idéal. Ce qu'on appelle l'ambition n'entrait pas dans le cœur de Bossuet qui s'était placé plus haut même que le gouvernement des hommes; il y en avait une immense dans le cœur de Fénelon; mais l'ambition d'une âme si pure, l'ambition de l'instituteur si parfait du duc de Bourgogne aurait-elle jamais pu être un malheur? Il mit à la cacher l'art infini qu'il mettait dans toutes ses œuvres.

Bossuet est naturellement naïf et d'une étonnante

profondeur d'âme ; c'est par là qu'il est si grand et de la famille des grands hommes anciens. Fénelon laisse voir un certain travail d'esprit derrière sa simplicité ; sa ferveur pour les anciens est bien plus un goût académique qu'un penchant de l'âme. Son style dans le *Télémaque* est une imitation enchanteresse d'Homère, mais on ne sent pas Homère, on sent un aimable et brillant esprit nourri de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Bossuet, par la nature antique de son génie, est à la fois biblique et homérique ; il a l'enthousiasme et l'audace des prophètes et la couleur poétique des anciens âges du monde ; ses écrits sont semés de mots incomparables que Fénelon n'aurait jamais trouvés. Un homme, dont le public ne sait pas le nom, a dit avec vérité que Fénelon était le plus parfait des littérateurs et Bossuet au-dessus de toute littérature. L'évêque de Meaux est supérieur à l'archevêque de Cambrai par le génie ; Fénelon a plus d'esprit que Bossuet ou du moins un esprit plus subtil, plus inventif. Dominateur avec suavité, il mêle à toutes les grâces son désir profond de commander ; si quelque chose comme de l'orgueil se remue dans Fénelon, Dieu sait sous quelles habiles et charmantes apparences cet orgueil se voile ! Bossuet est humble et il est humble parce qu'il est simple ; il n'y a dans l'univers qu'une chose qui le touche vivement, c'est le triomphe de la vérité. Louis XIV avait été frappé de bonne heure de la justesse d'esprit, du suprême bon sens de Bossuet ; il l'aimait et l'écoutait ;

Fénelon lui paraissait enclin aux chimères et aux utopies ; il y avait aussi dans ses *formes* et dans son *caractère* une *certaine étrangeté* et une *certaine recherche* qui déplaisaient au roi *porté par son goût au simple et à l'uni*. C'est d'Aguesseau qui dit cela. Ces dispositions de Louis XIV avaient mis dans l'âme de Fénelon de vives et secrètes rancunes, trop souvent nourries et légitimées par les torts du monarque, et qui cherchaient des tours innocents pour se produire. Le pouvoir absolu ne me va pas le moins du monde, mais franchement j'aurais mille fois préféré la domination de Louis XIV au gouvernement de l'idéale république de Salente, composée d'hommes libres et d'esclaves, qui réglait les logements, la nourriture, l'espace de terre assigné à chaque famille, établissait les situations par la naissance et marquait par la couleur des vêtements l'inégalité des conditions et la servitude : le socialisme d'Idoménée n'est pas plus de mon goût que le socialisme de mes anciens collègues de la Gauche. Bossuet avec l'idée qu'il s'était faite du pouvoir dans le monde et en présence d'une aussi grande image du pouvoir que Louis XIV, croyait plus profitable de rappeler aux rois leurs devoirs du haut de la chaire que de s'associer sourdement à la plainte des peuples. Sa conduite à cet égard lui avait réussi dans un intérêt général, et M. de Maistre, qui n'est pas suspect, a eu raison dans ces mots sur Bossuet : « Il fut le seul « homme de son siècle (avec Montausier peut-être)

« qui eût droit de dire la vérité à Louis XIV sans le « choquer. » C'est pour citer textuellement M. de Maistre que je laisse entre deux parenthèses le nom de Montausier. Les mémoires du temps, surtout ceux de Mademoiselle, me font douter que Montausier ait plus aimé la vertu que ses intérêts, et j'incline à penser qu'il n'était pas tout à fait de ceux à qui le roi eût permis de lui dire toute la vérité.

Mais qu'ai-je fait ? Voilà qu'à mon insu j'ai tracé quelque chose comme un parallèle, moi qui en avais tout d'abord repoussé le dessein. On ne compare pas de tels hommes, on les admire. On se prosterne devant ces deux génies si divers qui aimèrent et firent aimer la vertu, qui s'inspirèrent du christianisme et s'abreuvèrent aux sources sacrées, qui enseignèrent au monde les mêmes vérités fondamentales et qui, séparés de leur vivant dans une lutte passagère, demeurent unis dans notre admiration ; on relit leurs ouvrages qui chantent l'hymne du bien et du beau à travers les siècles et qui ont tant contribué à donner à notre langue une glorieuse souveraineté ; on félicite l'Église de France d'avoir allumé deux flambeaux aussi éclatants, d'avoir produit deux renommées qui font partie des meilleurs trésors de notre patrimoine national, et qui, ne connaissant pas de frontières, sont devenus le bien moral du genre humain et l'ornement de l'univers.

Ecouen, ce 20 décembre 1853.

LETTRE XIII

Les souvenirs de Bossuet à Meaux.

Vous m'avez demandé si Meaux gardait quelques souvenirs de Bossuet, et ces jours-ci je suis allé à Meaux que je ne connaissais pas. Ce qui était un petit voyage au temps de Bossuet n'est plus qu'une promenade; on va de Paris à Meaux en trois quarts d'heure par le chemin de fer. Au printemps de 1844, je visitais les ruines d'Hippone, je cherchais quelque chose de l'âme et du génie de saint Augustin aux bords de la Seybouse, dans ces chemins mêlés à des vestiges antiques, sur ces collines verdoyantes et fleuries où je n'entendais d'autre bruit que le chant des oiseaux ; plus les lieux étaient déserts, plus j'y trouvais l'image de ce grand homme ; la solitude, laissant à ma pensée toute sa liberté, m'aidait à reconstruire ce que les

siècles avaient mis en poussière. Bossuet est notre Augustin ; Meaux fut son Hippone ; la Marne était sa Seybouse. Le paysage de Meaux est gracieux, le sol y est fécond et richement cultivé ; la Marne y coule entre des rives charmantes. Mes premiers regards se sont arrêtés sur la tour de la cathédrale : c'était un témoin de Bossuet ; que de fois elle frappa ses yeux ! Tout manque à Hippone, et l'imagination s'y donne libre carrière ; rien ne manque à Meaux que Bossuet ; sa cathédrale et sa maison épiscopale sont encore là. Les rues ne me disaient rien, mais je regardais avec intérêt les gens de la ville ; ce sont les descendants de ceux que Bossuet instruisait de sa parole, et qu'il a si souvent bénis.

L'évêché n'est séparé de la cathédrale que par une cour ; son aspect, modeste et simple, annonce un édifice ancien. La porte en est assez humble. Ce ne sont pas des degrés qui conduisent au premier étage, mais des pentes en briques qu'on pourrait franchir sur une monture ; des escaliers de ce genre se retrouvent dans quelques vieux châteaux de France. En montant ces escaliers sans marches, j'aurais pu croire que j'allais faire une visite à Bossuet. Le pasteur qui occupe aujourd'hui sa place est un prélat recommandable par ses vertus et ses lumières ; il a daigné me faire bon accueil par amour pour Bossuet, dont le culte m'avait conduit à ce petit pèlerinage. Pourquoi l'intérieur de cette demeure n'est-il pas resté le même

qu'au jour où ce grand homme l'habitait? On aurait pu ainsi le suivre chez lui dans tous les détails de sa vie. On regrette de ne retrouver ni meuble ni livre qui lui ait appartenu ; l'évêque actuel possède toutefois dans sa bibliothèque un missel dont il croit que le plus illustre de ses prédécesseurs a pu se servir. Du côté des grands appartements était la salle du synode, dont on a fait plusieurs pièces; Bossuet, malgré tant de travaux, toujours si exact dans l'accomplissement des devoirs épiscopaux, convoquait tous les ans ces utiles assemblées diocésaines et les marquait par d'importantes publications. Lorsqu'il tint son synode du 5 septembre 1702, qui fut le dernier, ce grand homme, déjà gravement frappé du mal qui devait le mener à la tombe, se leva tout à coup de son fauteuil au milieu de son clergé, et tenant de la main droite son bonnet carré, portant la gauche à ses cheveux, adressa d'une voix émue ces paroles à ses prêtres avec une majesté vénérable et touchante : « Mes très-« chers frères, ces cheveux blancs m'avertissent que « bientôt je dois aller rendre compte à Dieu de mon « ministère, et que ce sera peut-être aujourd'hui la « dernière fois que je vous parlerai. Je vous en con-« jure par les entrailles de sa divine miséricorde, ne « permettez pas que tout ce que je viens de vous dire « devienne inutile dans ma bouche, et que le Sei-« gneur puisse me reprocher, lorsque je paraîtrai « devant lui, de n'avoir pas rempli envers vous les

« obligations de mon ministère. Faites en sorte par « votre conduite, que toutes les paroles que je vous ai « annoncées dans mes instructions ne soient pas « infructueuses. Je prends ce divin Sauveur à témoin « que, pendant tout le cours de mon épiscopat, je n'ai « jamais eu d'autre intention que de vous faire « remplir dignement les devoirs d'un état aussi saint « que le vôtre, et d'où dépend le salut des peuples qui « vous sont confiés. J'espère que vous ne me refuserez « pas la consolation que j'attends de vous, et que « notre divin maître ne nous reprochera pas à l'heure « de notre mort, ni à vous de n'avoir pas profité de ce « qu'il m'a inspiré, ni à moi d'avoir gardé un silence « continuel, pendant tout le temps de mon adminis- « tration, sur les devoirs de votre état. » Des larmes répondirent à ces accents du vieux pontife, et longtemps après la mort du grand évêque, les prêtres du diocèse de Meaux s'entretenaient encore de cette scène attendrissante.

La chambre et le cabinet de Bossuet sont restés les mêmes. Je me rappelais Bossuet, qui ne perdit jamais la moindre parcelle de son temps, se levant toutes les nuits, après son premier sommeil, pour travailler deux ou trois heures et se recoucher ensuite. Une lampe toujours allumée rendait plus faciles ses réveils et ses levers. C'était sans feu qu'il se levait et travaillait la nuit ; en hiver il s'enveloppait de deux robes de chambre et se mettait dans un sac de peau d'ours

jusqu'à la ceinture. C'est ainsi que, dans son cabinet, seul et sans serviteur autour de lui, aux heures où tout dormait, au milieu de ses livres, muets témoins de l'ardente activité de son intelligence, il poursuivait les œuvres commencées. Une peinture du XVII[e] siècle, représentant une femme de la cour, dont je n'ai pu découvrir le nom, est encadrée dans une boiserie de ce cabinet. On y voit aussi un portrait de Louis XV, jeune encore, donné par le roi au cardinal de Bissy, le successeur de Bossuet. C'est de M. de Bissy, évêque de Meaux, mais non encore cardinal, que Fénelon disait : « C'est un bon homme mais une fort médiocre « tête.... Il émeut tout et ne résout rien, comme le « soleil de mars [1]. »

Le souvenir du grand prélat se mêle ici à d'autres souvenirs. Au retour de Varennes, Louis XVI coucha dans cette chambre et Marie-Antoinette dans ce cabinet. Ce fait si curieux, que j'ai appris de la bouche de l'évêque de Meaux, lui a été depuis longtemps attesté par des vieillards du pays. L'ancienne demeure de Bossuet devenue l'asile passager de la royale famille prisonnière, voilà de ces rapprochements dont l'imagination est vivement frappée. Si les périls de son auguste maison, périls qui étaient ceux de la France, n'avaient pas tristement rempli sa pensée, Louis XVI, en entrant dans la chambre de Bossuet, aurait pu songer à la fois

[1] Lettre au duc de Chevreuse, écrite de Cambrai le 4 mai 1710.

au temps le plus glorieux de la monarchie et à l'homme qui sut retracer avec tant d'éloquence les infortunes des rois. Bossuet avait dit de la maison de Bourbon qu'*on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur;* et le chef de cette maison, la plus illustre de l'univers, était livré aux humiliations et aux outrages ! L'orateur qui peignit si bien les malheurs de Charles Ier, eût inventé je ne sais quelle langue pour honorer les vertus de Louis XVI et vouer à l'opprobre ses bourreaux ? Marie-Antoinette, fille des Césars et reine de France, captive à la merci de la multitude, ayant pour chambre le cabinet de Bossuet, quel jeu étrange des événements humains ! J'aurais voulu que, durant sa nuit de Meaux, les *Oraisons funèbres* lui fussent tombées sous la main pour adoucir ses heures d'inquiète insomnie, et qu'elle eût pu relire à la faible lueur d'une lampe l'oraison funèbre de Henriette de France. L'horrible tragédie anglaise de 1649 aurait peut-être passé devant la reine comme une sinistre menace, mais elle aurait trouvé de la force pour son âme dans ces magnifiques hommages rendus aux nobles efforts qui ne triomphent pas et aux grandes douleurs héroïquement supportées. En repassant dans ma mémoire les pages consacrées par l'incomparable orateur à l'intrépide et malheureuse épouse de Charles Ier, je rencontre plus d'un trait où Bossuet semble peindre l'épouse même de Louis XVI :

« Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son

« pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la « fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que « jamais elle-même de ses vertus....

« Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant « qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui « accorde si heureusement la liberté avec le respect?...

« La fortune ne pouvoit rien sur elle : ni les maux « qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont « abattu son courage....

« O mère, ô femme, ô reine admirable et digne d'une « meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient « quelque chose ! »

Voilà les justes hommages que ces augustes persécutés venaient chercher chez Bossuet.

La maison épiscopale de Meaux m'a remis à l'esprit les habitudes de Bossuet, la noble douceur de ses manières avec ses amis, sa bienveillance envers ses serviteurs qu'il réunissait pour la prière et qu'il bénissait chaque soir. Je me souvenais de ces paroles du P. de la Rue dans l'oraison funèbre de ce grand homme : « Il avoit toujours de quoi fournir aux frais de la cha- « rité, de l'honneur, de la religion.... Sa suite étoit « la pudeur et la modestie ; les ornements de sa mai- « son, l'ordre et la simplicité ; la magnificence de sa « maison, une noble frugalité. Les honnêtes gens y « étoient reçus avec joie, les savants avec estime, les « vertueux avec respect. Les grands même s'y trou- « voient quelquefois avec plaisir. Les étrangers y

« venoient de toutes les nations polies goûter les
« charmes de sa société, les délices de sa conversa-
« tion. »

La chapelle de l'évêché m'a intéressé. Que de fois elle vit Bossuet à genoux, priant pour son troupeau, pour le roi, pour la France et pour lui-même! C'est dans cette chapelle qu'il réunissait des protestants convertis après la révocation de l'édit de Nantes; il les fortifiait dans l'enseignement catholique, leur expliquant les Écritures et leur faisant toucher du doigt les contradictions ou les erreurs des réformés; ces conférences étaient publiques, et parfois les passions du dehors franchissaient la paisible enceinte. L'évêque, qui cherchait le bien et non l'éclat, prit le parti d'instruire chez lui, une à une, les familles ramenées à la foi. Il est remarquable que Meaux, siége épiscopal de l'homme qui a porté les plus grands coups au protestantisme, ait été le berceau du protestantisme parmi nous : ce fut la première ville de France qui vit élever un prêche dans ses murs; l'Église nouvelle avait pour inspirateur et pour chef un cardeur de laine.

Le jardin de l'évêché, enfermé de murs, n'a subi aucun changement depuis Bossuet. Il date de l'épiscopat de son prédécesseur immédiat, M. de Ligny. Le dessin en est attribué à Lenôtre, qui avait à peine vingt-cinq ans à l'époque où M. de Ligny fit agrandir le jardin. Le tracé du milieu a la forme d'une croix.

Lorsqu'on se promène dans cet espace dont une main savante a si bien tiré parti, la tour de la cathédrale vous apparaît comme détachée de son monument et s'élève presque au milieu de l'évêché ; elle semble vous regarder et vous suivre, et cette grande image mêle je ne sais quelle gravité catholique aux gracieux aspects du parterre épiscopal. Dans la saison de la verdure et des fleurs le jardin, vu du haut de la tour, se présente à l'œil comme une ravissante corbeille. Le mur du fond est un reste des anciens remparts de la ville ; on y monte par un escalier. Ce qu'on appelle l'ermitage, situé sur ce rempart, est un humble petit pavillon sans caractère aucun. On dit que Bossuet y travaillait et qu'il y couchait même quelquefois ; ce devait être surtout dans la belle saison ; or, vous savez que Germigny, à deux petites lieues de là, était la résidence d'été des évêques de Meaux ; il n'est donc pas probable que le grand évêque se soit souvent établi dans cet ermitage. Il est certain toutefois qu'il y a travaillé, et je pense même qu'il a pu lui arriver de coucher dans la petite pièce qu'on m'a montrée comme lui ayant servi de chambre. La cheminée où s'était chauffé Bossuet a été déplorablement remplacée par une cheminée bourgeoise de notre temps. Tout près de l'ermitage, une tranquille et obscure petite retraite m'a charmé et saisi ; c'est une allée d'ifs plantés, il y a plus de deux siècles, par M. de Ligny, et dans laquelle Bossuet a dû bien souvent rouler sa

pensée. L'épaisseur du tronc de ces ifs en fait des monuments. Leurs branches s'étendent, montent et se rapprochent pour répandre quelque chose comme l'ombre d'un cloître. C'est un sanctuaire où la méditation se recueille, un suffisant espace pour aller et venir sous le coup de l'ardent travail de l'esprit. Au temps de Bossuet, nul bruit ne pouvait arriver jusqu'au réduit solitaire ; il y avait de ce côté les fossés des remparts, une libre étendue ; aucun chemin, aucune habitation ne faisait monter vers ce point les voix humaines ou le tumulte des choses grossières ; un calme profond environnait l'allée des ifs et l'ermitage. Comme le génie de Bossuet devait se trouver bien dans ce coin désert ! Comme il devait s'envoler vite dans la sublime région des mystères et par delà les horizons de tout ce qui est périssable !

Jusqu'en 1836, Meaux ne possédait pas la moindre écriture de son immortel pasteur ; depuis cette époque, la bibliothèque du séminaire s'est enrichie de manuscrits de Bossuet provenant d'un vieux fonds de librairie de Paris. J'ai attaché de respectueux regards sur cette rapide et ferme écriture où Bossuet m'apparaissait en quelque sorte tout vivant. Ces manuscrits se composent surtout de sermons et de correspondance qui font partie des œuvres imprimées. Mais on y trouve un trésor : le treizième livre inédit de la *Défense de la tradition et des saints Pères*. Nous n'avons que douze livres de ce bel ouvrage de critique ; le treizième

est là, écrit d'un bout à l'autre de la main du grand évêque ; ce n'est pas *un plan* comme on l'a dit, c'est l'exécution de l'œuvre même. J'ai touché et feuilleté ce cahier avec une particulière émotion, parce que ce fut le suprême effort du vieux combattant catholique dont l'Europe entière redisait la gloire. Le treizième livre est-il la fin de l'ouvrage? On ne saurait répondre d'une manière absolue. Il est cependant bien certain que le plan de l'auteur l'amenait à conclure par l'ordre d'idées qui s'y trouve développé. Nous savons aussi que, durant l'année même qui a précédé sa mort, Bossuet parlait de l'ouvrage comme à peu près terminé ; il disait à ce sujet, dans la préface de sa *Seconde instruction* contre le Nouveau Testament publié à Trévoux : « Ceux qui pourront croire que cette entreprise ne « convient pas à mon âge ni à mes forces présentes, « seront peut-être consolés d'apprendre que la *chose « est déjà toute exécutée*, et que le peu de travail qui « me reste à y donner ne surpassera pas, s'il plaît à « Dieu, la diligence d'un homme qui aussi bien est « résolu, avec la grâce de Dieu, de consacrer ses « efforts tels quels à continuer jusqu'au dernier sou- « pir dans la défense des vérités utiles aux besoins « présents de l'Église. »

Un autre morceau inédit, de moindre importance, mais non sans intérêt, c'est une dernière réponse à Fénelon, devenue superflue après la victoire. Parmi ces précieux restes conservés au séminaire de Meaux,

j'ai remarqué une partie des *Méditations sur l'Évangile*, copiée sur l'original par une religieuse de Jouarre, M[me] de la Guillaumie. C'est la même religieuse à qui Bossuet adresse quelques lettres, publiées dans ses œuvres ; en réponse aux sécheresses et aux dégoûts de son âme, il lui montre le secret travail de Dieu, l'invite à *la foi obscure et nue*, et, dans ce ténébreux chemin, lui donne pour guide cette parole de saint Paul : *in spem contra spem* « en espérance contre l'espérance. » M[me] de la Guillaumie lui avait écrit sur son livre contre la Comédie ; Bossuet lui disait : « C'est un flambeau « allumé devant les yeux des chrétiens, tant dans le « siècle que dehors, pour les faire entrer dans l'in« compréhensible sérieux de la vertu chrétienne. » On m'a montré un cahier de thèmes du dauphin, corrigés de la main de son illustre précepteur. Il est à désirer qu'un docte ecclésiastique de Meaux nous donne une appréciation détaillée de ces divers manuscrits, en y joignant le treizième livre de la *Défense de la tradition et des saints Pères ;* une publication de ce genre, partie d'un tel lieu, exciterait la sympathie du monde religieux et lettré.

Mais pourquoi ne vous ai-je rien dit encore de la cathédrale, de l'imposante architecture de la grande nef, de son chevet, qui passe pour un des plus beaux de l'Europe? En portant mes pas dans l'enceinte sacrée, mes yeux ne pouvaient se détacher de la chaire. Des passages de sermons de Bossuet prêchés

à Meaux me revenaient à la mémoire : « Le monde est
« si peu de chose, que les philosophes l'ont quitté sans
« même savoir où aller : dégoûtés de sa vanité et de
« ses misères, ils l'ont quitté ; ils l'ont quitté, dis-je,
« sans même savoir s'ils trouveroient, en le quittant,
« une autre demeure où ils pussent s'établir solide-
« ment. Mais, moi, je sais où je vais : je vais à mon
« père....

« Il faut donc croître en amour pendant tout le
« cours de cette vie ; celui qui donne des bornes à
« son amour ne sait ce que c'est que d'aimer ; celui
« qui ne tend pas toujours à un plus haut degré de
« perfection ne connaît pas la perfection ni les obli-
« gations du christianisme.... Je ne sais si dans le
« ciel même l'amour n'ira point toujours croissant....

« Assis sur le fleuve de Babylone et au milieu des
« biens qui passent, les fidèles sentent leur bannisse-
« ment, et pleurent en se souvenant de Sion, leur
« chère patrie. Ah ! mes chers enfants, si quelque
« goutte de cette tristesse entre dans vos cœurs, et
« que pleins de dédain et de dégoût pour ce qui
« passe, vous vous sentiez affligés de ne pas jouir
« encore du bien qui est éternel, après lequel vous
« soupirez ; c'est là la tristesse selon Dieu que je vous
« souhaite....

« La crainte de ses jugements (des jugements de
« Dieu) est un tonnerre qui étonne, qui ébranle le dé-
« sert, qui brise les cèdres, qui abat l'orgueil, qui, par

« de vives secousses, commence à déraciner les mau-
« vaises habitudes. Mais pour rendre la terre plus
« féconde, il faut que ce tonnerre rompe la nuée et
« fasse couler la pluie qui rend la terre féconde. Cette
« pluie dont l'âme est arrosée et pénétrée, qu'est-ce
« autre chose, mes frères, que le saint amour[1] ? »

Je croyais entendre la voix de Bossuet, grave, ferme et sonore, je croyais voir sa noble figure, ses yeux pleins d'éclairs, son geste souverain. Lors de la prise de possession de son église épiscopale, la première fois qu'il parut dans cette chaire, il promit au peuple, dont les flots inondaient la cathédrale, qu'il officierait pontificalement et prêcherait aux dix-sept fêtes de l'année ; ses fonctions de premier aumônier de madame la dauphine ne l'empêchèrent jamais de tenir ce solennel engagement. Quand on entendait à Meaux la cloche du sermon et qu'on disait : *C'est monseigneur qui prêche*, les fidèles se portaient en foule à l'église. Le 18 juin 1702, Bossuet monta dans cette chaire pour la dernière fois ; c'était le jour de l'octave de la Fête-Dieu ; l'évêque, âgé alors de soixante-quinze ans, parla une heure entière sur la communion ; il pressentait qu'il n'avait plus devant lui qu'un petit nombre de jours, et demanda à son peuple de plus fréquents témoignages de piété chrétienne, comme une suprême consolation pour son

[1] Sermon sur la tristesse des enfants de Dieu, prêché dans la cathédrale de Meaux en 1691.

cœur ; une secrète voix semblait l'avertir que cette instruction était la dernière qu'il adresserait à ce cher troupeau ; il dit en finissant : « Je veux que vous « vous souveniez qu'un certain évêque votre pasteur, « qui faisoit profession de prêcher la vérité , et de « la soutenir sans déguisement, a recueilli en un seul « discours les vérités capitales de votre salut. » *Un « certain évêque votre pasteur !* c'est Bossuet qui parle ainsi de lui-même. Il oublie , et avec quel naturel ! que sa renommée remplit l'univers.

Je me suis approché avec respect de la chaire d'où a retenti la plus grande voix du monde. Elle ne garde de la chaire même de Bossuet que les quatre panneaux, dont l'un représente saint Étienne, patron de la cathédrale, l'autre la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus, et les deux autres un écusson entouré de branches d'olivier. Il y a trente-quatre ans, la ville de Meaux, fidèle au souvenir de son grand évêque, lui éleva un monument ; c'est une statue en marbre de Bossuet assis dans un fauteuil, en rochet et en camail ; on l'a placée dans une chapelle de la cathédrale. Les plis et les broderies du rochet sont les seuls détails de ce monument qui pourraient trouver grâce devant la critique. De quel portrait s'était donc inspiré le statuaire pour faire une tête aussi dépourvue de noblesse et d'animation ? Pourquoi ne pas reproduire, d'après le magnifique portrait de Rigaud, ce front si rayonnant de grave pensée, ces étincelants regards, cette

bouche où le sourire avait tant de grâce, toute cette figure si belle de génie et si charmante de bonté? J'ai été d'autant moins content du visage donné à Bossuet dans cette œuvre de 1820, que je venais de voir à la bibliothèque du séminaire de Meaux une admirable petite gravure de l'ouvrage de Rigaud, placée en tête de l'éloge prononcé par le P. de la Rue, dans un volume renfermant les grandes oraisons funèbres telles qu'elles furent imprimées du vivant de Bossuet.

L'athlète de l'Église était mort à Paris, dans son logement de la rue Sainte-Anne; mais, par testament, il avait demandé *à être enterré dans sa cathédrale, auprès de l'autel, du côté de l'épître, aux pieds de ses deux prédécesseurs.* Je cherchais de l'œil quelque chose dans le chœur qui marquât la place où reposent les restes de Bossuet, et je ne trouvais partout que le pavé en marbre blanc et vert. C'est derrière le maître autel qu'est posée la plaque de marbre qui porte l'épitaphe de Bossuet; elle avait d'abord recouvert sa tombe; elle fut déplacée comme nuisant apparemment au dessin et à la symétrie, à l'époque de ce brillant pavé fait par les ordres du cardinal de Bissy. Ce changement a eu cela de bon qu'en 1793 il a dépaysé les profanateurs des grands tombeaux et sauvé les restes de Bossuet de l'outrage des barbares. Ils se contentèrent de racler et d'effacer sur la plaque de marbre les attributs de l'épiscopat, les livres gravés en trophées et les armoiries! Noble vengeance contre un

grand génie ! Je ne suis pas sûr que le temps des violateurs des sépulcres illustres ne revienne plus; toutefois il me paraîtrait convenable et respectueux que la plaque tumulaire reprît sa place au-dessus du cercueil auquel elle fut destinée. Des fouilles pratiquées entre la dernière marche du maître autel et le siége épiscopal détermineraient le lieu où gît le corps de Bossuet; il n'y aurait pas à craindre que son cercueil fût confondu avec les cercueils de MM. Séguier et de Ligny; ces deux évêques ayant été ses prédécesseurs, le cercueil de Bossuet doit se trouver le plus près du maître autel. Ce travail de pieuse réparation serait digne de l'évêque actuel de Meaux, très-disposé d'ailleurs à le faire exécuter. Bossuet demanda par testament cinq cents messes pour le repos de son âme; mais déjà, plusieurs années auparavant, regardant la mort en face, il avait, par acte public, fondé à perpétuité une messe funèbre pour obtenir de Dieu miséricorde ; il officia à cette intention le 21 septembre 1695, jour anniversaire de sa consécration épiscopale, et ce jour-là même, écrivant à son neveu à Rome, il lui disait : « Je viens de célébrer solennellement mes « obsèques avec un grand concours. M. le théologal « a fait un beau sermon. » Si la révolution, bien contre son gré, a épargné les mortelles dépouilles de Bossuet, elle a, par l'anéantissement de l'acte de fondation comme de tant d'autres actes, interrompu la prière sur sa glorieuse tombe. Il lui reste l'admiration

à perpétuité que nulle révolution de ce monde ne pourra anéantir.

Ce maître autel, ce siége épiscopal, ce chœur faisaient revivre à mes yeux le grand évêque dans la célébration pontificale de l'office divin. Le chapitre de Meaux, après sa mort, se plaignit qu'il eût *usé les ornements les plus riches de son église* et demanda à l'héritier de Bossuet cinq mille francs en réparation du dommage ! Sa mémoire n'avait rien à perdre à cet étrange procès qui était fait à son assiduité épiscopale.

Les *Élévations sur les mystères* et les *Méditations sur l'Évangile*, dont je vous ai parlé tout à mon aise, naquirent des soins du pasteur pour la portion la plus choisie et la plus avancée du troupeau ; ce sont les plus beaux ouvrages qu'ait jamais inspirés la sollicitude spirituelle pour les servantes de Dieu cachées autour des autels. Le couvent de la Visitation, à Meaux, à qui Bossuet adressa les *Méditations sur l'Évangile*, était l'objet particulier de ses complaisances ; il lui témoignait sa paternelle bienveillance par des visites toujours accompagnées d'instructions ; il espérait que les filles de Sainte-Marie seraient sa *couronne dans le ciel* après avoir été sa *consolation sur la terre.* Il nous reste des questions proposées à l'évêque par les religieuses de la Visitation, et auxquelles le pasteur répond avec sa grandeur accoutumée. L'une d'elles, attristée par la sécheresse de son âme, lui demandait

si ce n'était point une oisiveté que de demeurer sans rien faire, sous prétexte de laisser faire Dieu. « Un « arbre l'hiver ne produit rien, lui répond Bossuet ; « il est couvert de neige, tant mieux ; la gelée, les « vents, les frimas le couvrent : pensez-vous donc « qu'il ne fasse rien pendant qu'il est ainsi tout sec « au dehors ? Sa racine s'étend, se fortifie et « s'échauffe par la neige même ; et quand il s'est « étendu dans ses racines, il est en état de produire « de plus excellents fruits dans la saison. L'âme sèche, « désolée, avide et en angoisse devant Dieu, croit ne « rien faire ; mais elle se fond en humilité, et elle « s'abîme dans son néant ; alors elle jette de profondes « racines pour porter les fruits des vertus et de toutes « sortes de bonnes œuvres, au goût de son Dieu. » C'est en 1631 qu'avait été fondé le monastère de la Visitation Sainte-Marie ; la destruction a passé sur ce pieux et célèbre asile ; l'enclos seul subsiste encore, mais les filles de la Visitation sont toujours à Meaux ; une vieille abbaye de Génovéfins, située à peu de distance de leur ancien monastère, leur sert aujourd'hui de demeure. Elles conservent une copie des *Méditations sur l'Évangile* avec la lettre autographe de Bossuet, du 6 juillet 1695, dans laquelle le prélat adresse les *Méditations* aux religieuses de Sainte-Marie de Meaux. « Recevez-les donc comme un témoignage « de l'affection qui m'unit à vous, » leur dit-il, « comme étant d'humbles et véritables filles de saint

« François de Sales, qui est l'honneur de l'épiscopat
« et la lumière de notre siècle. »

Je ne vous ai pas toujours montré Bossuet sur les grands sommets du mont Horeb de la pensée ; il vous est apparu dans la patiente bonté du soin pastoral, dans les suaves profondeurs de la vie spirituelle. Que d'admirables entretiens partis du cœur de l'évêque dans ces cloîtres silencieux et dont nulle trace n'est restée ! Ils n'ont eu que la durée d'un son de voix qui retentit ; les âmes attentives en gardaient l'impression profonde, mais depuis longtemps elles ne sont plus de la terre et ont tout emporté bien loin d'ici. Nous possédons quelques-unes de ces exhortations épiscopales, et c'est grâce aux religieuses de Sainte-Ursule de Meaux ; leur studieuse application les avait recueillies. En lisant ces conférences, on est frappé de cette pieuse vigilance de Bossuet s'étendant aux moindres détails de la vie morale d'un monastère ; il pousse la communauté à la perfection chrétienne, et n'épargne aucun des défauts qui altèrent l'union et la charité ; il consent à écouter les religieuses une à une ; il sollicite, il commande au nom de Dieu même la confiance et la sincérité, et un certain frisson devait saisir les *chères âmes*, comme il les appelle, quand tout à coup il leur disait :

« Je vous dénonce de la part du Dieu tout-puis-
« sant, au nom duquel je vous parle, par l'autorité
« que je tiens de lui, et par tout l'empire qu'il me

« donne sur vous toutes et sur chacune de vos âmes,
« que, si vous êtes sincères et sans déguisement, je
« demeurerai chargé de tout ce que vous me direz :
« au contraire, ce que vous voudrez me cacher et me
« taire, je vous déclare que je vous en charge vous-
« mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. »

Le couvent des Ursulines de Meaux, fondé en 1648, a mieux résisté aux révolutions et aux temps que le couvent de la Visitation. Il est encore debout ; un collége communal a pris la place des Ursulines qui se consacraient à l'éducation, comme vous le savez.

Une course à Germigny, qui inspira la muse de Santeuil et fut un des plus brillants rendez-vous du grand siècle, m'eût tenté ; mais rien n'y est debout ; tout y est effacé. Le seul vestige qui s'y trouve, c'est un bureau qu'on dit avoir appartenu à Bossuet et que conserve le possesseur actuel de la portion la plus considérable des terres de Germigny. Bossuet connaissait dans les moindres détails le diocèse de Meaux, alors moitié moins étendu qu'il ne l'est aujourd'hui ; il l'aimait, il s'y plaisait ; et serez-vous surpris si je vous dis qu'après son diocèse *le lieu où il se plaisoit le plus* c'était la Trappe ? Que de fois on le lui entendit répéter ! Bossuet fit à la Trappe huit voyages et se plongeait avec délices dans la paix et l'austérité. Le chant des psaumes dans la muette profondeur de cette solitude et surtout le *Salve regina* le jetaient en d'ineffables ravissements. A l'âge de soixante-neuf ans, il

arrivait encore le premier aux exercices religieux du jour et de la nuit; la table des trappistes était la sienne. L'abbé de Rancé n'avait pas de plus douce fête que la visite de Bossuet dans le désert où il s'était enseveli tout vivant. Ils conversaient ensemble, tantôt en cheminant avec des cénobites heureux de les écouter, tantôt seuls tous les deux dans les bois voisins du monastère, au milieu de ces allées qu'on appelle aujourd'hui les *allées de Bossuet*, ou, le soir, dans une barque sur cet étang qu'on voit encore. Si quelque invisible témoin avait pu nous rapporter les entretiens de ces deux hommes, que de sublimes choses nous saurions! Plus on avance dans l'étude du grand évêque de Meaux, plus on est frappé de son âme si chrétienne; le monde connaît son génie, mais il ne connaît point assez sa piété.

Je n'ai pas craint de vous avouer que cette France que j'aime tant n'est pas en voie de grandeur morale; sa décadence est devenue un lieu commun dans les livres et les journaux. Le mal pourtant ne me paraît pas irrémédiable. Dès ce moment quelque chose serait de nature à raviver, à réparer et à élever la pensée française, je veux parler de l'étude ou plutôt du culte des grands esprits. Par là les âmes s'élargissent et deviennent saines et vigoureuses. A l'école des grands esprits on ne se méprend pas sur la justice et la vérité, sur le bon sens et le bon droit; on a de l'enthousiasme pour tout ce qui est beau, des anathèmes

pour tout ce qui est faux et bas ; on a du respect pour Dieu, pour l'homme, pour les générations qui nous ont précédés ; on ne confond pas la vraie gloire avec la gloire de hasard, la pourpre de Tyr avec la pourpre des carrefours ; on est capable de sacrifice, d'admiration et de mépris. Si donc le culte des grandes intelligences est une magnifique condition de la vie morale des peuples, quelle place ne devons-nous pas faire à Bossuet, ce génie si rare, et que nul génie au monde ne surpasse ! Pythagore disait qu'un homme qui met le pied dans un temple sent naître en lui un autre esprit ; c'est ce qu'on éprouve en entrant dans la pensée de Bossuet ; toutes les fois qu'on vient de le lire on voit de plus haut, on aime mieux la vérité, on est plus épris de ce qui est noble et grand : on se sent grandir soi-même. Une génération dont Bossuet deviendrait l'homme serait une génération droite et forte et promise à de beaux destins.

Cette lettre sera la dernière où je vous parlerai de l'évêque de Meaux. J'aurais aimé à vous entretenir de ses travaux sur l'Écriture sainte dont une partie seulement est arrivée jusqu'à nous ; la lecture de la Bible, dans les premières années de sa jeunesse, avait été le ravissement et l'illumination de son âme ; elle était encore la joie et la forte occupation de ses derniers ans. Ses préfaces et ses notes sur les psaumes et sur les livres Sapientiaux, ses commentaires de l'Apocalypse auraient pu nous offrir un intéressant sujet d'étude, et

nous aurions admiré avec quelle lumineuse profondeur Bossuet s'applique aux textes sacrés, avec quelle puissance il arrête les novateurs; mais la science des Écritures inspirées est une trop vaste mer pour que je m'y aventure dans un aussi frêle esquif que le mien. Il n'est personne qui, à certaines heures de recueillement, ne relise quelques-unes de ces poésies de David, où le cœur et la pensée trouvent tant de choses; on les comprendra mieux après avoir médité la dissertation de l'évêque de Meaux sur les psaumes; il met en lumière leur grandeur, leurs beautés, leurs divers caractères; à voir son enthousiasme, on croirait qu'il a entendu sur le mont Sion la harpe du prophète-roi!

En repassant Bossuet pour vous, j'en ai profité pour moi-même; en voulant vous montrer quelque chose, j'ai beaucoup appris, et combien il me resterait à apprendre! Vous me dites que votre admiration pour Bossuet s'est accrue à chacune de mes lettres, et que ses œuvres seront désormais pour vos loisirs une étude préférée. Puisse-t-il devenir votre inspirateur et votre guide dans les intérêts les plus sérieux et les plus élevés de la vie humaine!

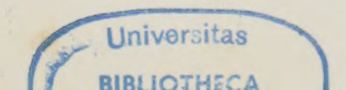
Écouen, 15 février 1854.

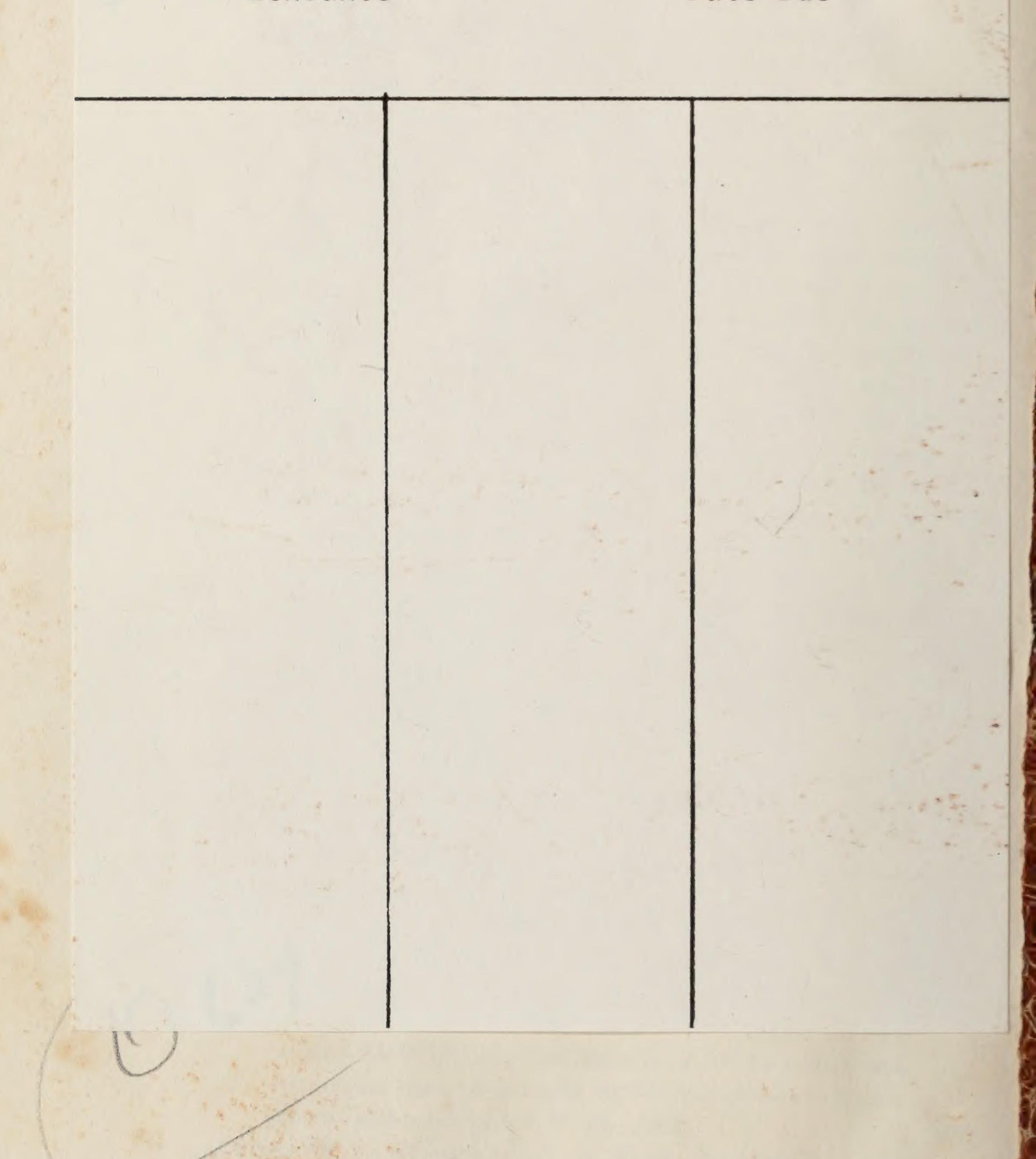
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.





12



